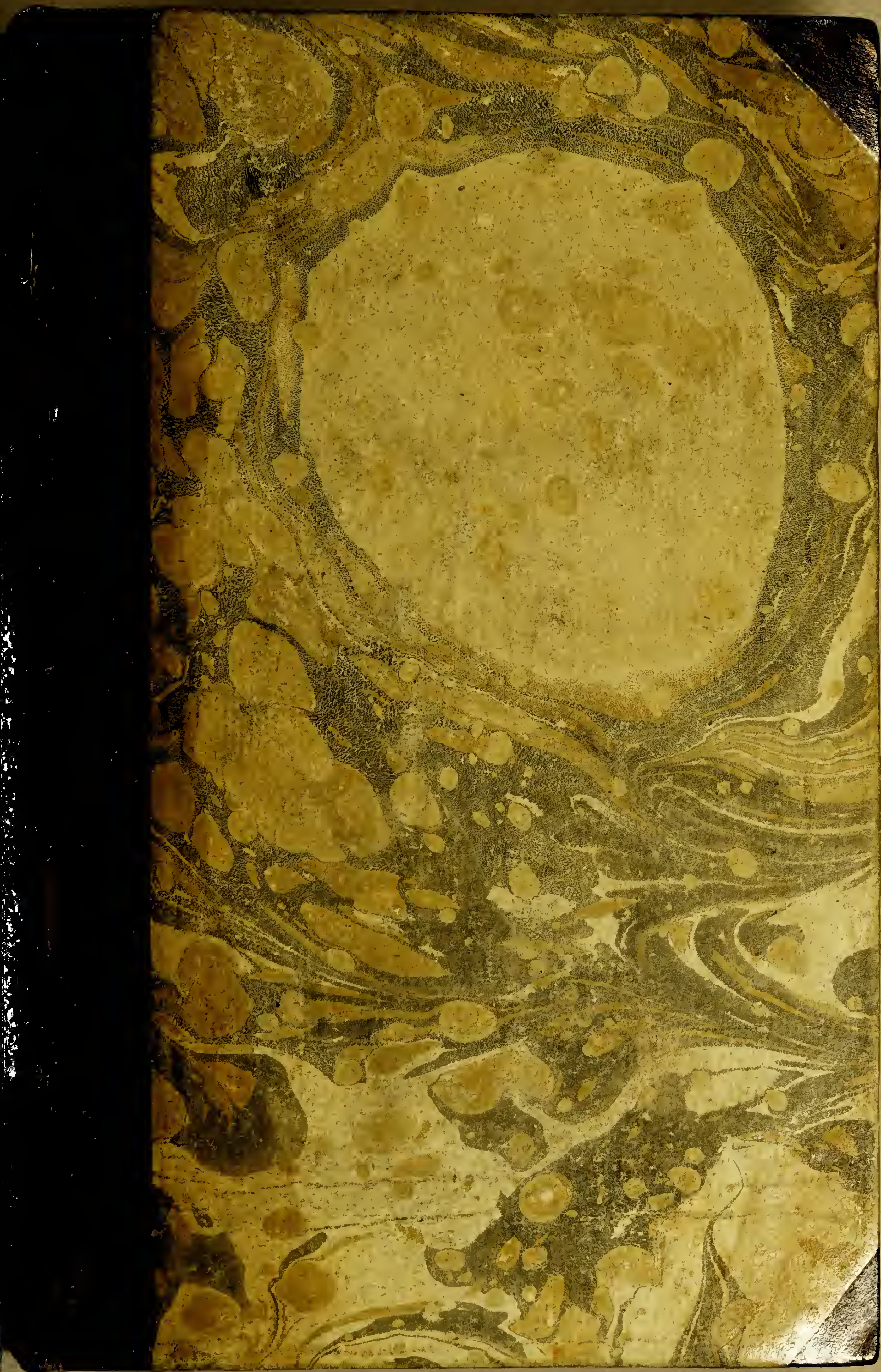



GAUDEO

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME QUATRIEME.



Francois Pizarre assasiné par une troupe de Conjurés

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME QUATRIEME.



A GENEVE,

Chez JEAN-LÉONARD PELLET, Imprimeur de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXXIII.

K

TABLE DES INDICATIONS.

LIVRE SEPTIEME.

Conquête du Pérou par les Espagnols. Changements arrivés dans cet Empire, depuis qu'il a changé de domination.

LIVRE HUITIEME.

Conquête du Chily & du Paraguay par les Espagnols. Détails des événements qui ont accompagné & suivi l'invasion. Principes sur lesquels cette Puissance conduit ses colonies.

Fin de la Table du Tome quatrieme.

HISTOIRE



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE *ET* POLITIQUE

Des Établissements et du Commerce des Européens dans les deux Indes.



LIVRE SEPTIEME.

Conquête du Pérou par les Espagnols. Changements arrivés dans cet Empire, depuis qu'il a changé de domination.

JE ne me suis pas proposé d'être le panégyriste des conquérants de l'autre hémisphere. Mon jugement ne s'est point laissé corrompre, par l'éclat de leurs succès, au point de me dérober, & leurs injustices & leurs forfaits. J'écris l'histoire, & je l'écris presque toujours les yeux baignés de larmes. L'étonnement a quelquefois succédé à la douleur.

I. Peut-on applaudir aux conquêtes des Espagnols dans le Nouveau-Monde ?

J'ai été surpris qu'aucun de ces farouches guerriers n'ait préféré la voie si sûre de la douceur & de l'humanité, & qu'ils ayent tous mieux aimé se montrer comme des tyrans que comme des bienfaiteurs. Par quel aveuglement étrange n'ont-ils pas senti qu'en dévastant les contrées dont ils s'emparoient, ils se nuisoient à eux-mêmes, & qu'ils renonçoient par leur cruauté à une possession plus tranquille & plus lucrative ? On assure que dans les contrées où l'homme n'avoit point encore paru, les animaux les plus timides s'approcherent de lui sans frayeur. On ne me persuadera jamais qu'au premier aspect de l'Européen, l'homme sauvage ait été plus farouche que les animaux. Ce fut sûrement une fatale expérience qui l'instruisit du péril de cette familiarité.

Quoi donc, les nations seront-elles plus cruelles entre elles que les Souverains les plus oppresseurs envers leurs sujets ? Les sociétés dévoreront donc les sociétés ! l'homme sera plus méchant que le tigre ! la raison ne lui aura été donnée que pour lui tenir lieu de tous les instincts malfaisants ! & ses annales ne seront que les annales de sa perversité ! O Dieu ! pourquoi as-tu créé l'homme ? pourquoi l'as-tu créé ? ignorois-tu que pour un instant où tu pourrois regarder ton ouvrage avec complaisance, cent fois tu en détournerois ton regard ? les atrocités que les Espagnols devoient commettre dans le Nouveau-Monde auroient-elles échappé à ta prévoyance ?

Ici vont se développer des scenes plus terribles que celles qui nous ont fait si souvent frémir. Elles se répéteront sans interruption dans les immenses contrées qui nous restent à parcourir. Jamais, jamais le glaive ne s'émoussera, & l'on ne le verra s'arrêter que lorsqu'il ne trouvera plus de victimes à frapper.

II.
Extravagances & cruautés qui marquent les premiers pas des Espagnols dans l'Amérique méridionale.

Ce ſera encore Colomb qui ouvrira la carriere. Ce grand homme avoit découvert la terre ferme de l'Amérique, mais ſans y deſcendre. Ce ne fut que lorſque l'iſle de Saint-Domingue fut ſolidement établie, qu'il jugea convenable de donner plus d'extenſion à ſes entrepriſes. Il penſoit qu'au-delà de ce continent étoit un autre océan qui devoit aboutir aux Indes orientales, & que les deux mers pouvoient avoir une communication. Pour la découvrir, il rangea, en 1502, les côtes le plus près qu'il étoit poſſible. Il touchoit à tous les lieux qui étoient acceſſibles; & contre la pratique des autres navigateurs, qui ſe conduiſoient dans les terres qu'ils viſitoient comme n'y devant jamais revenir, il traitoit les peuples avec des égards qui lui concilioient leur affection. Le golfe de Darien l'occupa plus particuliérement. Il prenoit les rivieres qui s'y jettent pour le grand canal qu'il cherchoit à travers des périls ſi éminents, avec de ſi exceſſives fatigues. Déchu de ſes eſpérances, il voulut laiſſer une petite colonie, ſur la riviere de Belem, dans le pays de Veragua. L'avidité, l'orgueil, la barbarie de ſes compagnons lui ravirent la ſatisfaction de former le premier établiſſement Européen dans le continent du nouvel hémiſphere.

Quelques années s'écoulerent encore ſans que les Eſpagnols ſe fixaſſent ſur aucune plage. Comme ces aventuriers ne recevoient du gouvernement que la permiſſion de faire des découvertes, il ne leur tomboit pas dans l'eſprit de s'occuper de culture ou de commerce. La perſpective des fortunes éloignées qu'on auroit pu faire par ces voies ſages, étoit trop au-deſſus des préjugés de ces temps barbares. Il n'y avoit que l'appât du gain préſent qui pût pouſſer les hommes à des entrepriſes auſſi har-

dies que l'étoient celles de ce siecle. L'or seul les attiroit au continent de l'Amérique, & faisoit braver les dangers, les maladies & la mort qu'on rencontroit sur la route, à l'arrivée ou dans le retour; & par une terrible, mais juste vengeance, la barbarie & la cupidité Européennes, épuisant à la fois d'habitants les deux hémispheres, à la destruction des peuples dépouillés, joignoient celle des peuples brigands & meurtriers.

Ce ne fut qu'en 1509 qu'Ojeda & Nicuessa formerent, mais séparément, le projet de faire des conquêtes solides & durables. Pour les affermir dans leur résolution, Ferdinand donna au premier le gouvernement des contrées qui, commençant au cap de la Vela, finissent au golfe de Darien, & au second, de tout l'espace qui s'étend depuis ce golfe fameux jusqu'au cap Gracias à Dios. L'un & l'autre devoient, en débarquant, annoncer aux peuples les dogmes de la religion chrétienne, & les avertir du don que le Pontife de Rome avoit fait de leur pays au Roi d'Espagne. Si ces sauvages refusoient de courber un front docile sous ce double joug, on étoit autorisé à les poursuivre par le fer & par le feu, & à réduire à l'esclavage les nations entieres.

Et c'est le chef de la plus sainte des religions qui donne à autrui ce qui ne lui appartient pas? & c'est un Souverain chrétien qui l'accepte ce don? & ces conditions stipulées entr'eux sont la soumission au Monarque Européen ou l'esclavage; le baptême ou la mort. Sur le simple exposé de ce contrat inoui, on est saisi d'une telle horreur, que l'on prononce que celui qui ne la partage pas, est un homme étranger à toute morale, à tout sentiment d'humanité, à toute notion de justice, qui ne mérite pas qu'on raisonne avec lui. Pontife abomi-

nable ; & ſi ces contrées dont tu diſpoſes ont un légitime propriétaire, ton avis eſt donc qu'on l'en dépouille ? ſi elles ont un légitime Souverain, ton avis eſt donc que ſes ſujets lui ſoient infideles ? ſi elles ont des dieux, ton avis eſt donc qu'elles ſoient impies ? Prince ſtupide, & tu ne ſens pas que les droits qu'on te confere, on ſe les arroge ? & qu'en les acceptant, tu abandonnes ton pays, ton ſceptre & ta religion à la merci d'un ambitieux ſophiſte, du machiavelliſte le plus dangereux ?

Mais il étoit plus aiſé d'accorder ces abſurdes & atroces privileges que d'en faire jouir les ſuperſtitieux, les barbares aventuriers qui les avoient ſollicités. Les Indiens ſe refuſerent à toute liaiſon avec des étrangers avides qui menaçoient également leur vie & leur liberté. Les armes ne furent pas plus favorables aux Eſpagnols que leurs perfides careſſes. Les peuples du continent, accoutumés à ſe faire mutuellement la guerre, les reçurent avec une audace inconnue dans les iſles qu'on avoit ſi facilement conquiſes. Des fleches empoiſonnées pleuvoient ſur eux de toutes parts ; & aucun de ceux qui en étoient percés n'échappoit à une mort plus ou moins affreuſe. Aux traits lancés par l'ennemi ſe joignirent bientôt d'autres cauſes de deſtruction ; des naufrages inévitables dans des parages inconnus ; un défaut de ſubſiſtances preſque continuel ſur des contrées entiérement incultes ; les maladies particulieres à ce climat, le plus mal-ſain de l'Amérique. Le peu qui avoient échappé à tant de calamités & qui ne purent pas regagner Saint-Domingue, ſe réunirent à Sainte-Marie du Darien.

Ils y vivoient dans l'anarchie, lorſque Vaſco-Nugnès de Balboa parut au milieu d'eux. Cet homme, qui fut honoré du ſurnom d'Hercule par

les compagnons de ſes forfaits, avoit un tempérament robuſte, une valeur audacieuſe, une éloquence populaire. Ces qualités le firent choiſir pour chef; & toutes ſes actions prouverent qu'il étoit digne de commander aux ſcélérats qui lui avoient donné leur ſuffrage. Jugeant qu'il devoit ſe trouver plus d'or dans l'intérieur des terres que ſur la côte, d'où des rapines répétées l'avoient arraché, il s'enfonça dans les montagnes. Le pays lui offroit, dit-on, d'abord de ces petits hommes blancs dont on retrouve l'eſpece en Afrique & dans quelques iſles de l'Aſie. Ils ſont couverts d'un duvet d'une blancheur éclatante. Ils n'ont point de cheveux. Ils ont la prunelle rouge. Ils ne voyent bien que la nuit. Ils ſont foibles, & leur inſtinct paroît plus borné que celui des autres hommes. Ces ſauvages, s'il eſt vrai qu'ils ayent exiſté, étoient en petit nombre : mais il s'en trouva d'une eſpece différente, aſſez forts & aſſez hardis pour oſer défendre leurs droits. Ces derniers avoient une pratique bien extraordinaire : c'étoit que les maris, à la mort de leurs femmes, les femmes, à la mort de leurs maris, ſe coupoient le bout d'un doigt; en ſorte que la ſeule inſpection de leurs mains indiquoit s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été.

On n'a rien dit juſqu'ici, vraiſemblablement on ne dira jamais rien qui puiſſe expliquer ce renverſement de la raiſon. Si les femmes avoient été ſeules obligées à cette bizarre & cruelle cérémonie, il ſeroit naturel de ſoupçonner qu'on avoit voulu prévenir l'impoſture d'une veuve qui auroit voulu ſe donner pour vierge à un nouvel époux. Mais cette conjecture ne pourroit convenir aux maris, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'aſſez grands inconvénients, pour qu'on ait cherché à le

conſtater par des ſignes indélébiles. Cet uſage a été retrouvé ailleurs. En voici un particulier au Darien.

Lorſqu'une veuve mouroit, on enterroit avec elle ceux de ſes enfants que la foibleſſe de leur âge mettoit dans l'impoſſibilité de pourvoir à leur ſubſiſtance. Comme perſonne ne vouloit ſe charger de ces orphelins, la nation les faiſoit périr pour les empêcher de mourir de faim. La charité de ces barbares ne s'étendoit pas plus loin. C'eſt la plus grande atrocité où la déplorable conſtitution de la vie ſauvage ait jamais pu pouſſer les hommes.

Malgré ces mœurs féroces, Balboa, ſoutenu par l'opiniâtreté de ſon caractere, pouſſé par l'inſatiable cupidité de ſes ſoldats, aidé par les meutes de ces dogues impitoyables qui avoient ſi bien ſervi les Eſpagnols dans toutes leurs conquêtes, Balboa parvint enfin à égorger les habitants du Darien, à les diſperſer ou à les ſoumettre.

III. On donne aux Eſpagnols la premiere notion du Pérou.

Un jour que les conquérants ſe diſputoient de l'or avec cet acharnement qui annonce des violences, un jeune Cacique renverſa la balance où on le peſoit. » Pourquoi, leur dit-il, du ton du » dédain, pourquoi vous brouiller pour ſi peu » de choſe. Si c'eſt pour cet inutile métal que » vous avez quitté votre patrie, que vous égor- » gez tant de peuples, je vous conduirai dans une » région où il eſt ſi commun, qu'on l'y employe » aux plus vils uſages ". Preſſé de s'expliquer plus clairement, il aſſure qu'à peu de diſtance de l'Océan qui baigne le Darien, il eſt un autre Océan qui conduit à ce pays ſi riche. L'opinion s'établit auſſitôt généralement que cette autre mer eſt celle que Colomb a ſi vivement cherchée; & partent, le premier Septembre 1513, pour l'aller reconnoî-

tre, cent quatre-vingt-dix Espagnols, suivis de mille Indiens, qui doivent leur servir de guides, porter leurs vivres & leur bagage.

Du lieu d'où s'élançoit la troupe jusqu'au lieu où elle vouloit se rendre, il n'y a que soixante milles; mais il falloit gravir des montagnes si escarpées, franchir des rivieres si larges, traverser des marais si profonds, pénétrer dans des forêts si épaisses, dissiper, gagner ou détruire tant de nations féroces, que ce ne fut qu'après vingt-cinq jours de marche que les hommes les plus accoutumés aux périls, aux fatigues & aux privations se trouverent au terme de leurs espérances. Sans perdre un moment, Balboa, armé de toutes pieces, à la maniere de l'ancienne chevalerie, avance assez loin dans la mer du Sud. *Spectateurs des deux hémispheres*, s'écrie ce barbare, *vous êtes témoins que je prends possession de cette partie de l'univers pour la couronne de Castille. Ce que mon bras lui a donné, mon épée saura le défendre.* Déja la croix étoit plantée sur la terre ferme, & le nom de Ferdinand gravé sur l'écorce de quelques arbres.

Ces cérémonies donnoient alors aux Européens le domaine de toutes les contrées du Nouveau-Monde où ils pouvoient porter leurs pas sanglants. Ainsi l'on se crut en droit d'exiger des peuples voisins un tribut en perles, en métaux, en subsistances. Tous les témoignages se réunirent pour confirmer ce qui avoit été dit d'abord des richesses de l'Empire qui fut appellé Pérou, & les brigands qui en méditoient la conquête, reprirent la route du Darien où ils devoient rassembler les forces qu'exigeoit une entreprise si difficile.

Balboa s'attendoit à conduire ce grand projet. Ses compagnons avoient placé en lui leur con-

fiance. Il avoit fait entrer dans les caiffes publiques plus de tréfors qu'aucun des autres aventuriers. Dans l'opinion publique, la découverte qu'il venoit de faire le plaçoit prefque à côté de Colomb. Mais par un exemple de cette injuftice, & d'une ingratitude fi commune dans les Cours, où le mérite ne peut rien contre la protection; où un grand Général eft remplacé, au milieu de fes triomphes, par un homme inepte; où une favorite diffipatrice & rapace dépofe un Miniftre économe de la finance; où le bien général & les fervices rendus font également oubliés, & où les révolutions dans les grandes places de l'Etat deviennent fi fouvent des fujets de joie & de plaifanterie; Pedrarias fut choifi pour le remplacer. Le nouveau Commandant, également jaloux & cruel, fit arrêter fon prédéceffeur, ordonna qu'on lui fît fon procès, & lui fit enfuite trancher la tête. Par fes ordres ou de fon aveu, fes fubalternes pilloient, brûloient, maffacroient de toutes parts, fans diftinction d'alliés ou d'ennemis; & ce ne fut qu'après avoir détruit trois cents lieues de pays, qu'en 1518 il transféra la colonie de Sainte-Marie fur les bords de l'océan Pacifique, dans un lieu qui reçut le nom de Panama.

IV. Trois Efpagnols entreprennent la conquête du Pérou, fans aucun fecours du gouvernement.

Quelques années s'écoulerent fans que cet établiffement pût remplir les hautes deftinées auxquelles il étoit appellé. Enfin, trois hommes, nés dans l'obfcurité, entreprirent de renverfer à leurs fraix un trône qui fubfiftoit avec gloire depuis plufieurs fiecles.

François Pizarre, le plus connu de tous, étoit fils naturel d'un Gentilhomme d'Eftramadoure. Son éducation fut fi négligée, qu'il ne favoit pas lire. La garde des troupeaux, qui fut fa premiere occupation, ne convenant pas à fon caractere, il s'embarqua pour le Nouveau-Monde. Son avarice

& son ambition lui donnerent une activité sans bornes. Il étoit de toutes les expéditions. Il se distingua dans la plupart, & il acquit, dans les diverses situations où il se trouva, cette connoissance des hommes & des affaires, dont on a toujours besoin pour s'élever; mais sur-tout nécessaire à ceux qui, par leur naissance, ont tout à vaincre. L'usage qu'il avoit fait jusqu'alors de ses forces physiques & morales, lui persuada que rien n'étoit au-dessus de ses talents, & il forma le projet de les employer contre le Pérou.

Il associa à ses vues Diego d'Almagro, dont la naissance étoit incertaine, mais dont le courage étoit éprouvé. On l'avoit toujours vu sobre, patient, infatigable dans les camps où il avoit vieilli. Il avoit puisé à cette école une franchise qui s'y trouve plus qu'ailleurs, & cette dureté, cette cruauté qui n'y sont que trop communes.

La fortune de deux soldats, quoique considérable, ne se trouvant pas suffisante pour la conquête qu'ils méditoient, ils se jetterent dans les bras de Fernand de Luques. C'étoit un prêtre avide, qui s'étoit prodigieusement enrichi par toutes les voies que la superstition rend faciles à son état, & par quelques moyens particuliers qui tenoient aux mœurs du siecle.

Les confédérés établirent pour fondement de leur société, que chacun mettroit tout son bien dans cette entreprise; que les richesses qu'elle produiroit seroient partagées également, & qu'on se garderoit mutuellement une fidélité inviolable. Les rôles que chacun devoit jouer dans cette grande scene, furent distribués comme le bien des affaires l'exigeoit. Pizarre devoit commander les troupes, Almagro conduire les secours, & Luques préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice & de

férocité, fut scellé par le fanatisme. Luques consacra publiquement une hostie dont il consomma une partie, & partagea le reste entre ses deux associés : jurant tous trois par le sang de Dieu, de ne pas épargner, pour s'enrichir, celui des hommes.

L'expédition commencée sous ces horribles auspices avec un vaisseau, cent douze hommes & quatre chevaux, vers le milieu de Novembre 1524, ne fut pas heureuse. Rarement Pizarre put-il aborder ; & dans le peu d'endroits où il lui fut possible de prendre terre, il ne voyoit que des plaines inondées, que des forêts impénétrables, que quelques sauvages peu disposés à traiter avec lui. Almagro qui lui menoit un renfort de soixante-dix hommes, n'eut pas un spectacle plus consolant, & il perdit même un œil dans un combat très-vif qu'il lui fallut soutenir contre les Indiens. Plus de la moitié de ces intrépides Espagnols avoient péri par la faim, & par le fer ou par le climat, lorsque los-Rios, qui avoit succédé à Pedrarias, envoya ordre à ceux qui avoient échappé à tant de fléaux de rentrer sans délai dans la colonie. Tous obéirent, tous à l'exception de treize, qui, fideles à leur chef, voulurent courir jusqu'à la fin sa fortune. Ils la trouverent d'abord plus contraire qu'elle ne l'avoit encore été, puisqu'ils se virent réduits à passer six mois entier dans l'Isle de la Gorgonne, le lieu le plus mal-sain, le plus stérile & le plus affreux qui fût peut-être sur le globe. Mais enfin le sort s'adoucit. Avec un très-petit navire que la pitié seule avoit déterminé à leur envoyer pour les tirer de ce séjour de désolation, ils continuerent leur navigation, & aborderent à Tumbez, bourgade assez considérable de l'Empire qu'ils se proposoient d'envahir un jour. De cette rade où tout portoit l'empreinte de la civilisation, Pizarre reprit la route

de Panama, où il arriva dans les derniers jours de 1527 avec de la poudre d'or, avec des vases de ce précieux métal, avec des vigognes, avec trois Péruviens destinés à servir plutôt ou plus tard d'interpretes.

Loin d'être découragés par les revers qu'on avoit éprouvés, les trois associés furent enflammés d'une passion plus forte d'acquérir des trésors qui leur étoient mieux connus. Mais il falloit des soldats, il falloit des subsistances, & on leur refusoit l'un & l'autre secours dans la colonie. Le ministere, dont Pizarre lui-même étoit venu réclamer l'appui en Europe, se montra plus facile. Il autorisa sans réserve, la levée des hommes, l'achat des approvisionnements, & il ajouta à cette liberté indéfinie toutes les faveurs qui ne coûtoient rien au fisc.

Cependant, en réunissant tous leurs moyens, les associés ne purent équiper que trois petits navires; ils ne purent rassembler que cent quarante-quatre fantassins & trente-six cavaliers. C'étoit bien peu pour les grandes vues qu'il falloit remplir : mais, dans le Nouveau-Monde, les Espagnols attendoient tout de leurs armes ou de leur courage, & Pizarre ne balança pas à s'embarquer dans le mois de Février de l'an 1531. La connoissance qu'il avoit acquise de ces mers, lui fit éviter les calamités qui avoient traversé sa premiere expédition, & il n'éprouva d'autre malheur que celui d'être forcé par les vents contraires de débarquer à cent lieues du port où il s'étoit proposé d'aborder.

Il fallut s'y rendre par terre. On suivit la côte qui étoit très-difficile, en forçant ses habitants à donner leurs vivres, en les dépouillant de l'or qu'ils avoient, en se livrant à cet esprit de rapine & de cruauté qui formoit les mœurs de ces temps barbares. L'isle de Puna, qui défendoit la rade, fut

forcée; & la troupe entra victorieuſe à Tumbez, où des maladies de tous les genres l'arrêterent trois mois entiers. L'arrivée des deux renforts qui lui venoient de Nicaragua la conſolerent un peu du chagrin que lui cauſoit ce ſéjour forcé. Ils n'étoient à la vérité; que de trente hommes chacun mais ils étoient conduits par Sébaſtien Benalcazar & par Fernand Soto, qui tous deux jouiſſoient d'une réputation brillante. Les Eſpagnols ne furent pas inquiétés dans leur premiere conquête, & il faut en dire la raiſon.

V. Comment Pizarre, chef de l'expédition, ſe rend maître de l'Empire.

L'Empire du Pérou, qui, comme la plupart des autres dominations, n'avoit dans l'origine que peu d'étendue, s'étoit ſucceſſivement agrandi. Il avoit en particulier reçu un accroiſſement conſidérable du onzieme Empereur Huyana-Capac, qui s'étoit emparé par la force du vaſte pays de Quito, & qui pour légitimer, autant qu'il étoit poſſible, ſon uſurpation, avoit épouſé l'unique héritiere du Roi détrôné. De cette union, que les loix & les préjugés réprouvoient également, étoit ſorti Atabaliba, qui, après la mort de ſon pere, prétendit à l'héritage de ſa mere. Cette ſucceſſion lui fut conteſtée par ſon frere aîné Huaſcar, qui étoit d'un autre lit, & dont la naiſſance n'avoit point de tache. De ſi grands intérêts mirent les armes à la main des deux concurrents. L'un avoit pour lui la faveur des peuples & l'uſage immémorial de l'indiviſibilité de l'Empire; mais l'autre s'étoit aſſuré d'avance des meilleures troupes. Celui qui avoit pour lui les armées fut vainqueur, jetta ſon rival dans les fers; & plus puiſſant qu'il ne l'avoit eſpéré, ſe trouva le maître de toutes les Provinces.

Ces troubles, qui, pour la premiere fois, venoient d'agiter le Pérou, n'étoient pas entiérement calmés, lorſque les Eſpagnols s'y montrerent. Dans

la confusion où étoit encore tout l'Etat, on ne songea pas à troubler leur marche. & ils arriverent sans obstacle à Caxamalca. Atabaliba, que des circonstances particulieres avoient conduit au voisinage de cette maison impériale, leur envoya sur le champ des fruits, des grains, des émeraudes, plusieurs vases d'argent ou d'or. Cependant il ne dissimula pas à leur interprete qu'il desiroit de les voir sortir de son territoire, & il annonça qu'il iroit concerter le lendemain avec leur chef les mesures de cette retraite.

Se préparer au combat sans laisser appercevoir le moindre appareil de guerre, fut la seule disposition que fit Pizarre pour recevoir le Prince. Il mit sa cavalerie dans les jardins du palais, où elle ne pouvoit être apperçue; l'infanterie étoit dans la cour, & son artillerie fut tournée vers la porte par où l'Empererеur devoit entrer.

Atabaliba vint avec confiance au rendez-vous. Douze à quinze mille hommes l'accompagnoient. Il étoit porté sur un trône d'or, & ce métal brilloit dans les armes de ses troupes. Il se tourna vers les principaux Officiers, & il leur dit : *Ces étrangers sont les envoyés des dieux; gardez-vous de les offenser.*

On étoit assez près du palais, occupé par Pizarre, lorsqu'un Dominicain, nommé Vincent Valverde, le crucifix d'une main, son bréviaire dans l'autre, pénetre jusqu'à l'Empereur. Il arrête la marche de ce Prince, & lui fait un long discours, dans lequel il lui expose la religion chrétienne, le presse d'embrasser le culte, & lui propose de se soumettre au Roi d'Espagne, à qui le Pape avoit donné le Pérou.

L'Empereur, qui l'avoit écouté avec beaucoup de patience, lui répondit : Je veux bien être l'ami

du Roi d'Efpagne, mais non fon tributaire; il faut que le Pape foit d'une extravagance extrême pour donner fi libéralement ce qui n'eft pas à lui. Je ne quitte pas ma religion pour une autre; & fi les chétiens adorent un Dieu mort fur une croix, j'adore le foleil qui ne meurt jamais. Il demande enfuite à Vincent où il a pris tout ce qu'il vient de dire de Dieu & de la création. *Dans ce livre*, répond le Moine, en préfentant fon bréviaire à l'Empereur. Atabaliba prend le livre, le regarde de tous les côtés, fe met à rire, & jettant le bréviaire : *Ce livre*, ajoute-t-il, *ne me dit rien de tout cela.* Vincent fe tourne alors vers les Efpagnols, en leur criant de toutes fes forces : *Vengeance, mes amis, vengeance. Chrétiens, voyez-vous comme il méprife l'Evangile? Tuez-moi ces chiens, qui foulent aux pieds la loi de Dieu.*

Les Efpagnols, qui vraifemblablement avoient peine à retenir cette fureur, cette foif de fang, que leur infpiroit la vue de l'or & des infideles, obéirent au Dominicain. Qu'on juge de l'impreffion que durent faire fur les Péruviens la vue des chevaux qui les écrafoient, le bruit & l'effet du canon & de la moufqueterie qui les terraffoient comme la foudre. Ces malheureux prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils tomboient les uns fur les autres. On en fit un carnage affreux. Pizarre lui-même s'avança vers l'Empereur, fit tuer par fon infanterie tout ce qui entouroit le trône, fit le Monarque prifonnier, & pourfuivit le refte de la journée ce qui avoit échappé au glaive de fes foldats. Une foule de Princes, les Miniftres, la fleur de la nobleffe, tout ce qui compofoit la Cour d'Atabaliba, fut égorgé. On ne fit point grace à la foule de femmes, de vieillards, d'enfants, qui étoient venus des environs pour voir leur maître. Tant

que ce carnage dura, Vincent ne ceſſa d'animer les aſſaſſins fatigués de tuer, les exhortant à ſe ſervir, non du tranchant, mais de la pointe de leurs épées, pour faire des bleſſures plus profondes. Au retour de cette infâme boucherie, les Eſpagnols paſſerent la nuit à s'enivrer, à danſer, à ſe livrer à tous les excès de la débauche.

Quoique étroitement gardé, l'Empereur ne tarda pas à démêler la paſſion extrême de ſes ennemis pour l'or. Cette découverte le détermina à leur en offrir pour ſa rançon, autant que ſa priſon, longue de vingt-deux pieds & large de ſeize, en pourroit contenir, juſqu'à la plus grande hauteur où le bras d'un homme pourroit atteindre. Sa propoſition fut acceptée. Mais tandis que ceux de ſes Miniſtres, qui avoient le plus ſa confiance, étoient occupés à raſſembler ce qu'il falloit pour remplir ſes engagements, il apprit que Huaſcar avoit promis trois fois plus à quelques Eſpagnols qui avoient eu occaſion de l'entretenir, s'ils conſentoient à le rétablir ſur le trône de ſes peres. Ce commencement de négociation l'effraya; & dans ſes craintes, il ſe décida à faire étrangler un rival qui lui paroiſſoit dangereux.

Pour diſſiper les ſoupçons que cette action devoit donner à ſes geoliers, Atabaliba preſſa avec une vivacité nouvelle le recouvrement des métaux ſtipulés pour ſa liberté. Il en arrivoit de tous les côtés autant que l'éloignement des lieux, que la confuſion des choſes pouvoient le permettre. Dans peu, rien n'y auroit manqué: mais ces amas d'or, ſans ceſſe expoſés aux regards avides des conquérants, irritoient tellement leur cupidité, qu'il fut impoſſible d'en différer plus long-temps la diſtribution. On délivra aux agents du fiſc le quint que le gouvernement s'étoit réſervé. Cent mille piaſtres ou

540,000

540,000 livres furent mises à part pour le corps de troupes qu'Almagro venoit de mener, & qui étoit encore sur les côtes. Chaque cavalier de Pizarre reçut 43,200 liv., chaque fantassin 21,600 liv., & le général, les officiers eurent une somme proportionnée à leurs grades dans la milice.

Ces fortunes, les plus extraordinaires dont l'histoire ait conservé le souvenir, n'adoucirent pas la barbarie de ces Espagnols. Atabaliba avoit donné son or, on s'étoit servi de son nom pour subjuguer l'esprit des peuples : il étoit temps qu'il finît son rôle. Vincent disoit que c'étoit un Prince endurci qu'il falloit traiter comme Pharaon. L'interprete Philipillo, qui avoit un commerce criminel avec une de ses femmes, auroit pu être troublé dans ses plaisirs. Almagro craignoit que tant qu'on le laisseroit vivre, l'armée de son associé ne voulût s'approprier tout le butin comme partie de sa rançon. Pizarre avoit été méprisé par lui, parce que, moins instruit que le dernier des soldats, il ne savoit pas lire. Ces causes, peut-être encore plus que des raisons politiques, firent décider la mort de l'Empereur. On osa lui faire son procès dans les formes, & cette comédie atroce eut les suites horribles qu'elle devoit avoir.

Après cet assassinat juridique, les meurtriers parcoururent le Pérou avec cette soif de sang & de rapine qui dirigeoit toutes leurs actions. Vraisemblablement, ils se seroient trouvés, sans tirer l'épée, les maîtres de ce vaste Empire, s'ils avoient montré de la modération, de l'humanité. Une nation naturellement douce, depuis long-temps accoutumée à la plus aveugle soumission, constamment fidelle aux maîtres qu'il avoit plu au ciel de lui envoyer, étonnée du terrible spectacle qui venoit de frapper ses yeux : cette nation auroit subi

le joug ſans trop murmurer. L'expoliation de ſes maiſons & de ſes temples ; les outrages faits à ſes femmes & à ſes filles ; des cruautés de tous les genres qui ſe ſuccédoient ſans interruption : tant d'infortunes diſpoſerent les peuples à la vengeance, & il ſe préſenta des chefs pour conduire ce reſſentiment.

Des armées nombreuſes remporterent d'abord quelques avantages ſur un petit nombre de tyrans perdus dans des régions immenſes : mais ces foibles ſuccès même ne furent pas durables. Pluſieurs des aventuriers, enrichis par la rançon d'Atabaliba, avoient quitté leurs drapeaux pour aller jouir plus paiſiblement ailleurs d'un bien acquis ſi rapidement. Leur fortune échauffa les eſprits dans l'ancien, dans le Nouveau-Monde ; & de tous côtés on accourut au pays de l'or. Il arriva de-là que les Eſpagnols ſe multiplierent, en moins de temps, au Pérou que dans les autres colonies. Bientôt, ils s'y trouverent au nombre de cinq ou ſix mille ; & alors ceſſa toute réſiſtance. Ceux des Indiens qui étoient les plus attachés à leur liberté, à leur gouvernement, à leur religion, ſe réfugierent au loin dans des montagnes inacceſſibles. La plupart ſe ſoumirent aux loix du vainqueur.

Une révolution ſi étrange a été un ſujet d'étonnement pour toutes les nations. Le Pérou eſt un pays très-difficile, où il faut continuellement gravir des montagnes, marcher ſans ceſſe dans des gorges & des défilés. On y eſt réduit à paſſer, à repaſſer perpétuellement des torrents ou des rivieres dont les bords ſont toujours eſcarpés. Quatre ou cinq mille hommes, avec un peu de courage & d'intelligence, y feroient périr les armées les plus aguerries. Comment donc arriva-t-il qu'un grand peuple n'oſa pas même diſputer un terrein

dont la nature devoit lui être si connue, à une poignée de brigands que les écumes de l'Océan venoient de vomir sur ses rivages.

C'est par la même raison que le voleur intrépide, le pistolet à la main, dépouille impunément une troupe d'hommes, ou qui reposent tranquillement dans leurs foyers, ou qui, renfermés dans une voiture publique, continuent leur voyage sans méfiance. Quoiqu'il soit seul & qu'il n'ait qu'un ou deux coups à tirer, il en impose à tous; parce que personne ne veut se sacrifier pour les autres. La défense suppose un concert de volontés qui se forme avec d'autant plus de lenteur, que le péril est moins attendu, que la sécurité étoit plus entiere, & qu'elle avoit duré plus long-temps. Or c'étoit le cas des Péruviens. Ils vivoient sans inquiétude, & sans trouble depuis plusieurs siecles. Ajoutez à ces considérations que la peur est fille de l'ignorance & de l'étonnement; que la multitude sans ordre ne peut rien contre le petit nombre discipliné, & que le courage sans armes ne résiste point à la foudre. Ainsi le Pérou devoit être subjugué, quand même les dissentions domestiques, qui le bouleversoient, n'auroient pas préparé ses fers.

VI. Origine, religion, gouvernement, mœurs & arts du Pérou, à l'arrivée des Espagnols.

Cet Empire qui, selon les historiens Espagnols, florissoit depuis quatre siecles, avoit été fondé par Manco-Capac & par sa femme Mama Ocello, qui furent appellés Incas ou Seigneurs du Pérou. On a soupçonné que ces personnages pouvoient être les descendants de quelques navigateurs d'Europe ou des Canaries, jettés par la tempête sur les côtes du Brésil.

Pour donner une base à cette conjecture, l'on a dit que les Péruviens divisoient, comme nous, l'année en trois cents soixante-cinq jours, & qu'ils avoient quelques notions astronomiques, telles que les points de l'horison où le soleil se couche dans les solsti-

ces & les équinoxes, bornes que les Espagnols détruisirent comme des monuments de la superstition Indienne. L'on a dit que la race des Incas étoit plus blanche que les naturels du pays, & que plusieurs individus de la famille du Souverain avoient de la barbe : or on sait qu'il y a des traits, ou difformes ou réguliers, qui se conservent dans quelques races, quoique ces traits ne passent pas constamment de génération en génération. L'on a dit enfin que c'étoit une tradition généralement répandue dans le Pérou & transmise d'âge en âge, qu'un jour il viendroit par mer des hommes barbus, avec des armes si supérieures, que rien ne pourroit leur résister.

S'il se trouvoit quelques-uns de nos lecteurs qui voulussent adopter une opinion si peu fondée, ils ne pourroient s'empêcher de convenir qu'il avoit dû s'écouler un fort long espace de temps entre le naufrage & la fondation de l'Empire. Sans cet intervalle immense, le législateur n'auroit-il pas donné aux sauvages qu'il rassembloit quelques notions de l'écriture, quand lui-même il n'auroit pas su lire ? Ne les auroit-il pas formés à plusieurs de nos arts & de nos méthodes ? Ne leur auroit-il pas persuadé quelques dogmes de sa religion ? Ou ce n'est pas un Européen qui a fondé le trône des Incas, ou il faut croire nécessairement que le vaisseau de ses ancêtres s'étoit brisé sur les côtes de l'Amérique à une époque assez reculée, pour que les générations eussent oublié tout ce qui se pratiquoit dans le lieu de leur origine.

Les législateurs se dirent enfants du soleil, envoyés par leur pere pour rendre les hommes bons & heureux. Ils penserent, sans doute, que ce préjugés enflammeroit l'ame des peuples qu'ils vouloient civiliser, éleveroit leur courage, & leur ins-

pireroit plus d'amour pour leur patrie, plus de fou-miffion aux loix.

C'étoit à des êtres nuds, errants, fans culture, fans induftrie, fans aucune de ces idées morales, qui font les premiers liens de l'union fociale, que ces dif-cours étoient adreffés. Quelques-uns de ces barba-res, que beaucoup d'autres imiterent depuis, s'affem-blerent autour des légiflateurs dans le pays mon-tueux de Cufco.

Manco apprit à fes nouveaux fujets à féconder la terre, à femer des grains & des légumes, à fe vêtir, à fe loger. Ocello montra aux Indiennes à filer, à tiffer le coton & la laine; elle leur en-feigna tous les exercices convenables à leur fexe, tous les arts de l'économie domeftique.

L'aftre du feu, qui diffipe les ténebres qui cou-vrent la terre; qui tire le rideau de la nuit, & étale fubitement aux regards de l'homme étonné la fcene la plus vafte, la plus augufte & la plus riante; que la gaieté des animaux, le ramage des oifeaux, le cantique de l'être qui penfe, faluent à fon lever; qui s'avance majeftueufement au-deffus de leurs têtes, qui embraffe un efpace immenfe dans fa marche à travers les efpaces du ciel, dont le cou-cher replonge l'univers dans le filence & la trif-teffe; qui caractérife les faifons & les climats; qui forme & diffipe les orages; qui allume la foudre & qui l'éteint; qui verfe fur les campagnes les pluies qui les fécondent, fur les forêts les pluies qui les nourriffent; qui anime tout par fa chaleur, embellit tout par fa préfence, & dont l'abfence jette par-tout la langueur & la mort: le foleil fut le dieu des Péruviens. Et en effet quel être dans la nature eft plus digne des hommages de l'homme ignorant que fon éclat éblouit, de l'homme recon-noiffant qu'il comble de bienfaits? Son culte fut

institué. On lui bâtit des temples, & on abolit les sacrifices humains. Les descendants des législateurs furent les seuls prêtres de la nation.

Les loix prononcerent la peine de mort contre l'homicide, le vol & l'adultere. Cette sévérité ne s'étendit guere à d'autres crimes.

La polygamie étoit défendue. Il n'étoit permis qu'à l'Empereur d'avoir des concubines, parce qu'on ne pouvoit trop multiplier la race du soleil. Il les choisissoit parmi les vierges consacrées au temple de Cusco, qui étoient toutes de son sang.

Une institution très-sage ordonnoit qu'un jeune homme qui commettroit une faute seroit légérement puni : mais que son pere en seroit responsable. C'est ainsi que la bonne éducation veilloit à la perpétuité des bonnes mœurs.

Il n'y avoit point d'indulgence pour l'oisiveté, regardée avec raison comme la source de tous les désordres. Ceux que l'âge ou les incommodités avoient mis hors d'état de travailler, étoient nourris par le public ; mais avec l'obligation de préserver du dégât des oiseaux les terres ensemencées. Tous les citoyens étoient obligés de faire eux-mêmes leurs habits, d'élever leurs maisons, de fabriquer leurs instruments d'agriculture. Chaque famille savoit seule pourvoir à ses besoins.

Il étoit ordonné aux Péruviens de s'aimer, & tout les y portoit. Ces travaux communs, toujours égayés par des chants agréables ; l'objet même de ces travaux, qui étoit d'aider quiconque avoit besoin de secours ; ces vêtemens faits par les filles vouées au culte du soleil, & distribués par les officiers de l'Empereur aux pauvres, aux vieillards, aux orphelins ; l'union qui devoit régner dans les décuries, où tout le monde s'inspiroit mutuellement le respect des loix, l'amour de la vertu,

parce que les châtiments pour les fautes d'un ſeul, tomboient ſur toute la décurie; cette habitude de ſe regarder comme membres d'une ſeule famille, qui étoit l'Empire : tous ces uſages entretenoient parmi les Péruviens, la concorde, la bienveillance, le patriotiſme, un certain eſprit de communauté; & ſubſtituoient, autant qu'il eſt poſſible, à l'intérêt perſonnel, à l'eſprit de propriété, aux reſſorts communs des autres légiſlations, les vertus les plus ſublimes & les plus aimables.

Elles étoient honorées, ces vertus, comme les ſervices rendus à la patrie. Ceux qui s'étoient diſtingués par une conduite exemplaire, ou par des actions d'éclat utiles au bien public, portoient pour marque de décoration, des habits travaillés par la famille des Incas. Il eſt fort vraiſemblable que ces ſtatues que les Eſpagnols prétendoient avoir trouvées dans les temples du ſoleil, & qu'ils prirent pour des idoles, étoient les ſtatues des hommes qui, par la grandeur de leurs talents, ou par une vie remplie de belles actions, avoient mérité l'hommage ou l'amour de leurs concitoyens.

Ces grands hommes étoient encore les ſujets ordinaires de poëmes compoſés par la famille des Incas, pour l'inſtruction des peuples.

Il y avoit un autre genre de poëme utile aux mœurs. On repréſentoit à Cuſco, & peut-être ailleurs, des tragédies & des comédies. Les premieres donnoient aux prêtres, aux guerriers, aux juges, aux hommes d'état, des leçons de leurs devoirs, & des modeles de vertus publiques. Les comédies ſervoient d'inſtruction aux conditions inférieures, & leur enſeignoient les vertus privées, & juſqu'à l'économie domeſtique.

L'Etat entier étoit diſtribué en décuries, avec un officier chargé de veiller ſur dix familles qui

lui étoient confiées. Un officier supérieur avoit la même inspection sur cinquante familles ; d'autres enfin sur cent, sur cinq cents, sur mille.

Les décurions, & les autres inspecteurs, en remontant jusqu'au millénaire, devoient rendre compte à celui-ci des bonnes & des mauvaises actions, solliciter le châtiment & la récompense, avertir si l'on manquoit de vivres, d'habits, de grains pour l'année. Le millénaire rendoit compte au ministre de l'Inca.

Rarement avoit-il à porter des plaintes contre la partie de la nation confiée à sa vigilance. Dans une région où tous les devoirs étoient censés prescrits par le soleil, où le moindre manquement étoit regardé comme un sacrilege, les regles ne devoient guere être transgressées. Lorsque ce malheur arrivoit, les coupables alloient eux-mêmes révéler leurs fautes les plus secretes, & demander à les expier. Ces peuples disoient aux Espagnols, qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un homme de la famille des Incas eût mérité d'être puni.

Les terres du Royaume, susceptibles de culture, étoient partagées en trois parts, celle du soleil, celle de l'Inca, & celle des peuples. Les premieres se cultivoient en commun, ainsi que les terres des orphelins, des veuves, des vieillards, des infirmes, & des soldats qui étoient à l'armée. Celles-ci se cultivoient immédiatement après celles du soleil, & avant celles de l'Empereur. Des fêtes annonçoient ce travail ; on le commençoit, & on le continuoit au son des instruments, & en chantant des cantiques.

L'Empereur ne levoit aucun tribut, & n'exigeoit de ses sujets que la culture de ses terres, dont le produit déposé par-tout dans des magasins publics, suffisoit à toutes les dépenses de l'Empire.

Les terres consacrées au soleil fournissoient à l'entretien des Prêtres & des temples, à tout ce qui concernoit le culte religieux. Elles étoient en partie labourées par des Princes de la famille royale, revêtus de leurs plus riches habits.

A l'égard des terres qui étoient entre les mains des particuliers, elles n'étoient ni un héritage, ni même une propriété à vie. Leur partage varioit continuellement, & se régloit avec une équité rigoureuse sur le nombre de têtes qui composoient chaque famille. Les richesses se bornoient toujours au produit des champs dont l'Etat avoit confié l'usufruit passager.

Cet usage des possessions amovibles a été universellement réprouvé par les hommes éclairés. Ils ont constamment pensé qu'un peuple ne s'éleveroit jamais à quelque force, à quelque grandeur que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens, l'on ne verroit sur le globe que quelques sauvages errants & nuds, vivant misérablement de fruits, de racines; produit unique & borné de la nature brute. Sans le second, nul mortel ne vivroit que pour lui-même. Le genre-humain seroit privé de tout ce que la tendresse paternelle, amour de son nom, & le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de sa postérité, font entreprendre de durable. Le systême de quelques spéculateurs hardis, qui ont regardé les propriétés, & sur-tout les propriétés héréditaires, comme des usurpations de quelques membres de la société sur d'autres, se trouve réfuté par le sort de toutes les institutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes misérablement péri, après avoir langui quelque temps dans la dépopulation & dans l'anarchie.

Si le Pérou n'eut pas cette destinée, ce fut vraisemblablement parce que les Incas ne connoissant pas l'usage des impôts, & n'ayant, pour subvenir aux besoins du gouvernement, que des denrées en nature, ils dûrent chercher à les multiplier. Ils étoient secondés dans l'exécution de ce projet par leurs ministres, par les administrateurs inférieurs, par les soldats même, qui ne recevoient pour subsister, pour soutenir leur rang, que des fruits de la terre. De-là tant de soins pour les augmenter. Cette attention pouvoit avoir pour but principal de porter l'abondance dans les champs du Souverain; mais son patrimoine étoit si confusément mêlé avec celui des sujets, qu'il n'étoit pas possible de fertiliser l'un sans fertiliser l'autre. Les peuples encouragés par ces commodités, qui laissoient peu de choses à faire à leur industrie, se livrerent à des travaux que la nature de leur sol, de leur climat & de leurs consommations rendoit très-légers. Mais malgré tous ces avantages; malgré la vigilance, toujours active, du magistrat; malgré la certitude de ne pas voir leurs moissons ravagées par un voisin inquiet, les Péruviens ne s'éleverent jamais au-dessus du plus étroit nécessaire. On peut assurer qu'ils auroient acquis les moyens de varier & d'étendre leurs jouissances, si des propriétés foncieres, commerçables, héréditaires, avoient aiguisé leur génie.

Les Péruviens, à la source de l'or & de l'argent, ne connoissoient pas l'usage de la monnoie. Ils n'avoient pas proprement de commerce; & les arts de détail, qui tiennent aux premiers besoins de la vie sociale, étoient fort imparfaits chez eux. Toutes leurs sciences étoient dans la mémoire, & toute leur industrie dans l'exemple. Ils apprenoient leur religion & leur histoire par des cantiques, leurs

devoirs & leurs professions par le travail & l'imitation.

Leur législation étoit sans doute imparfaite & très-bornée, puisqu'elle supposoit le Prince toujours juste & infaillible, & les magistrats integres comme le Prince; puisque non-seulement le Monarque, mais un décurion, un centenaire, un millénaire, tous ses préposés pouvoient changer à leur gré la destination des peines & des récompenses. Chez ce peuple, privé de l'avantage inappréciable de l'écriture, les loix les plus sages n'ayant aucun principe de stabilité, devoient s'altérer insensiblement, sans qu'il restât aucun moyen pour les ramener à leur caractere primitif.

Les contre-poids de ces dangers se trouvoient dans l'ignorance absolue des monnoies d'or & d'argent : ignorance qui rendoit impossible dans un despote Péruvien la funeste manie de thésauriser. Ils se trouvoient dans la constitution de l'Empire, qui avoit déterminé la quotité du revenu du Souverain, en déterminant la portion des terres qui lui appartenoient. Ils se trouvoient dans des besoins peu étendus, toujours faciles à satisfaire, & qui rendoient le peuple heureux & attaché à son gouvernement. Ils se trouvoient dans la force des opinions religieuses, qui faisoient de l'observation des loix un principe de conscience. Le despotisme des Incas étoit ainsi fondé sur une confiance mutuelle entre le Souverain & les peuples; confiance qui étoit le fruit des bienfaits du Prince, de la protection constante qu'il accordoit à tous ses sujets, & de l'intérêt sensible qu'ils avoient à lui être soumis.

Un pyrrhonisme, quelquefois outré, qui a succédé à une crédulité aveugle, a voulu, depuis quelque temps, jetter des nuages sur ce qu'on vient de lire des loix, des mœurs, du bonheur de l'ancien

Pérou. Ce tableau a paru à quelques philosophes l'ouvrage de l'imagination naturellement exaltée de quelques Espagnols. Mais entre les destructeurs de cette partie brillante du Nouveau-Monde, y avoit-il quelque brigand assez éclairé, pour inventer une fable si bien combinée ? Y avoit-il quelqu'un d'assez humain pour le vouloir, quand même il en auroit été capable ? N'auroit-il pas été retenu par la crainte d'augmenter la haine que tant de dévastations attiroient à sa nation dans l'univers entier ? ce roman n'auroit-il pas été contredit par une foule de témoins qui auroient vu le contraire de ce qu'on publioit avec tant d'éclat ? Le témoignage unanime des Ecrivains contemporains, & de ceux qui les ont suivis, doit être regardé comme la plus forte démonstration historique qu'il soit possible de desirer.

Cessons donc, cessons de regarder comme une imagination folle cette succession de Souverains sages, ces générations d'hommes sans reproche. Déplorons le sort de ces peuples, & ne leur envions pas un triste honneur. C'est bien assez de les avoir dépouillés des avantages dont ils jouissoient, sans ajouter la lâcheté de la calomnie aux bassesses de l'avarice, aux attentats de l'ambition, aux fureurs du fanatisme. Il faut faire des vœux pour que ce bel âge se renouvelle plutôt que plus tard dans quelque coin du globe.

Nous ne justifierons pas avec la même assurance les relations que les conquérants du Pérou publierent sur la grandeur & la magnificence des monuments de tous les genres qu'ils avoient trouvés. Le desir de donner plus d'éclat à la gloire de leurs triomphes, les aveugla peut-être. Peut-être, sans être persuadés eux-mêmes, voulurent-ils en imposer à leur nation, aux nations étrangeres ? Les premiers témoignages, qui même se contrarioient,

ont été infirmés par ceux qui les ont ſuivis, & enfin totalement détruits, lorſque des hommes éclairés ont porté leurs pas dans cette partie ſi célebre du nouvel hémiſphere.

Il faut donc reléguer au rang des fables, cette quantité prodigieuſe de villes élevées avec tant de ſoin & de dépenſe. Pourquoi, s'il y avoit tant de cités ſuperbes dans le Pérou, n'exiſte-t-il plus, à la réſerve de Cuſco & de Quito, que celles que le conquérant y a conſtruites? D'où vient qu'on ne retrouve guere que dans les vallées de las Capillas & de Pachacamac les ruines de celles dont on a publié des deſcriptions ſi exagérées? Les peuples étoient donc diſperſés dans les campagnes; & il étoit impoſſible que ce fût autrement dans une région où il n'y avoit ni rentiers, ni artiſtes, ni commerçants, ni grands propriétaires, & où le labourage étoit l'occupation unique ou principale de tous les hommes.

Il faut reléguer au rang des fables, ces majeſtueux palais deſtinés à loger les Incas dans le lieu de leur réſidence & dans leurs voyages. Autant qu'il eſt poſſible d'en juger à travers des décombres cent fois bouleverſés par l'avarice qui comptoit trouver des tréſors, les maiſons royales n'avoient ni majeſté ni décoration. Elles ne différoient que par l'étendue & par l'épaiſſeur des bâtiments ordinaires, conſtruits avec des roſeaux, du bois, de la terre battue, des pierres brutes ſans ciment, ſelon la nature du climat ou la commodité des matériaux.

Il faut reléguer au rang des fables, ces places de guerre qui couvroient l'Empire. Il en exiſtoit ſans doute quelques-unes. Le bas-Pérou offre encore les débris de deux ſituées ſur des montagnes, l'une conſtruite avec de la terre, & l'autre avec des troncs d'arbre. On ſoupçonne qu'elles avoient des

fossés & trois murailles, dont l'une dominoit sur l'autre. C'en étoit assez pour contenir les peuples subjugués, & pour arrêter des voisins peu redoutables. Mais ces moyens de défense ne pouvoient servir de rien contre la valeur & les armes de l'Europe. Les forteresses du haut-Pérou, quoique bâties avec de la pierre, n'y étoient pas plus propres. M. de la Condamine qui visita, avec l'attention scrupuleuse qui lui étoit propre, le fort de Cannar, le mieux conservé & le plus considérable après celui de Cusco, ne lui trouva que peu d'étendue, & seulement dix pieds d'élévation. Un peuple qui n'avoit que la ressource de ses bras pour porter ou traîner les plus grosses masses, un peuple qui ignoroit l'usage des leviers & des poulies, pouvoit-il exécuter de plus grandes choses ?

Il faut reléguer au rang des fables, ces aqueducs, ces réservoirs comparables à ce que l'antiquité nous a laissés en ce genre de plus magnifique. La nécessité avoit enseigné aux Péruviens à pratiquer des rigoles au détour des montagnes, sur le penchant des collines, à creuser des canaux & des fossés dans les vallées, pour féconder leurs champs que les pluies ne fertilisoient pas, pour se ménager de l'eau à eux-mêmes qui n'avoient jamais imaginé de creuser des puits : mais ces ouvrages de terre ou de pierre seche n'avoient rien de remarquable, rien qui fît soupçonner la plus légere connoissance de l'hydraulique.

Il faut reléguer au rang des fables, ces superbes voies qui rendoient les communications si faciles. Les grands chemins du Pérou n'étoient autre chose que deux rangs de pieux plantés au cordeau, & uniquement destinés à guider les voyageurs. Il n'y avoit que celui qui portoit le nom des Incas, & qui traversoit tout l'Empire, qui eût de la gran-

deur. Ce monument, le plus beau du Pérou, fut entiérement détruit durant les guerres civiles des conquérants.

Il faut reléguer au rang des fables, ces ponts ſi vantés. Comment les Péruviens en auroient-ils pu conſtruire de bois, eux qui ne ſavoient pas le travailler ? Comment en auroient-ils pu élever de pierre, eux qui ignoroient la conſtruction des ceintres & des voûtes, & qui ne connoiſſoient pas la chaux ? Cependant le voyageur étoit continuellement arrêté au paſſage des torrents ſi multipliés dans ces contrées. Pour vaincre ce grand obſtacle, on imagina d'aſſembler ſept ou huit cables d'oſier ou un plus grand nombre, de les lier enſemble par des cordages plus petits, de les couvrir par des branches d'arbres & par de la terre, & de les attacher fortement aux deux rives oppoſées. Par ce moyen, les communications ſe trouverent facilement & ſûrement établies. Les rivieres, plus larges & moins rapides, étoient traverſées ſur des petits bâtiments à voile qui viroient de bord avec aſſez de célérité.

Il faut reléguer au rang des fables, les merveilles attribuées à ces *quipos*, qui remplaçoient, chez les Péruviens, l'art de l'écriture qui leur étoit inconnu. C'étoient, a-t-on dit, des regiſtres de corde, où des nœuds variés & des couleurs diverſes retraçoient les faits dont il étoit important ou agréable de conſerver le ſouvenir, & qui étoient gardés par des dépoſitaires de confiance établis par l'autorité publique. Il ſeroit peut-être téméraire d'affirmer que ces eſpeces d'hyérogliphes, dont nous n'avons jamais eu que des deſcriptions obſcures, ne pouvoient donner aucune lumiere ſur les événements paſſés. Cependant, en voyant les erreurs qui ſe gliſſent dans nos hiſtoires, malgré tant de

facilités pour les éviter, on ne ſera guere porté à croire que des annales auſſi ſingulieres que celles dont il s'agit ici, ayent jamais pu mériter beaucoup de confiance.

Les Eſpagnols ne méritent pas davantage d'être crus, quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves & les tuyaux étoient ou d'argent ou d'or; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étoient d'argent & les fruits d'or; & où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature; de ces champs de maïs, dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or; de ces bas-reliefs, où l'on auroit été tenté de cueillir les herbes & les plantes; de ces habillements couverts de grains d'or plus fins que la ſemence de perle, & dont les plus habiles orfevres de l'Europe n'auroient pas égalé le travail. Nous ne dirons pas que ces ouvrages n'ont pas mérité d'être conſervés, parce qu'ils ne l'ont pas été. Si les ſtatuaires Grecs n'avoient employé dans leurs compoſitions que des métaux précieux, il eſt vraiſemblable que peu des chef-d'œuvres de la Grece ſeroient arrivés juſqu'à nous. Mais à juger de ce qui a péri par ce qui a été conſervé, on peut aſſurer que les Péruviens n'avoient fait nuls progrès dans le deſſin. Les vaſes échappés au ravage du temps pourront bien ſervir de preuve de la patience des Indiens, mais ne feront jamais des monuments de leur génie. Quelques figures d'animaux, d'inſectes d'or maſſif, long-temps conſervées dans le tréſor de Quito, n'étoient pas plus parfaites. On n'en pourra plus juger. Elles furent fondues en 1740, pour ſecourir Carthagene aſſiégée par les Anglois; & il ne ſe trouva pas dans tout le Pérou un Eſpagnol aſſez curieux, pour acheter une ſeule piece au poids.

On voit par tout ce qui a été dit, que les Péruviens

viens n'étoient guere avancés dans les ſciences un peu compliquées. La plupart dépendent du progrès des arts, & ceux-ci des haſards qui ne ſont produits par la nature que dans la ſuite des ſiecles, & dont la plupart ſont perdus pour les peuples qui reſtent ſans communication avec les peuples éclairés.

En réduiſant les choſes à la vérité, nous trouverons que les Péruviens étoient parvenus à fondre l'or & l'argent, & à les mettre en œuvre. Avec ces métaux, ils faiſoient des ornements, la plupart très-minces, pour les bras, pour le cou, pour le nez, pour les oreilles; & des ſtatues creuſes, ſans ſoudure, qui, ſculptées ou fondues, n'avoient pas plus d'épaiſſeur. Rarement ces riches matieres étoient-elles converties en vaſes. Leurs vaſes ordinaires étoient d'une argille très-fine, facilement travaillée, & de la grandeur, de la forme convenables aux uſages pour leſquels ils étoient deſtinés. Les poids n'étoient pas inconnus, & l'on découvre de temps en temps des balances dont les baſſins ſont d'argent, & ont la figure d'un cône renverſé. Deux eſpeces de pierre, l'une molle & l'autre dure, l'une entiérement opaque, & l'autre un peu tranſparente, l'une noire, & l'autre couleur de plomb, ſervoient de miroir : on étoit parvenu à leur donner un poli ſuffiſant pour réfléchir les objets. La laine, le coton, les écorces d'arbres recevoient des mains de ce peuple un tiſſu plus ou moins ſerré, plus ou moins groſſier, dont on s'habilloit, dont on faiſoit même quelques meubles. Ces étoffes, ces toiles étoient teintes en noir, en bleu & en rouge par le moyen du rocou, de différentes herbes, & d'une feve ſauvage qui croît dans les montagnes. On donnoit aux émeraudes toutes les figures. Ce qu'on en tire aſſez ſouvent des tombeaux, la plupart fort élevés, où les citoyens diſtingués ſe fai-

soient enterrer avec ce qu'ils possédoient de plus rare, prouve que ces pierres précieuses avoient une perfection qu'on ne leur a pas retrouvée ailleurs. Des heureux hasards offrent quelquefois des ouvrages de cuivre rouge, des ouvrages de cuivre jaune & d'autres ouvrages qui participent de ces deux couleurs; d'où l'on a conclu que les Péruviens connoissoient le mélange des métaux. Une chose plus importante, c'est que ce cuivre n'est jamais rouillé, qu'il ne s'y attache jamais de verd-de-gris; ce qui paroît prouver que ces Indiens faisoient entrer dans sa préparation quelques matieres qui le préservoient de ces inconvénients funestes. Il faut regretter que l'art utile de le tremper ainsi ait été perdu, ou par le découragement des naturels du pays, ou par le mépris que les conquérants avoient pour tout ce qui n'avoit point de rapport avec leur passion pour les richesses.

Mais avec quels instruments s'exécutoient tous ces ouvrages, chez un peuple qui ne connoissoit pas le fer, regardé, avec raison, comme l'ame de tous les arts? Il ne s'est rien conservé dans les maisons particulieres, & l'on ne découvre rien dans les monuments publics ni dans les tombeaux, qui donne les lumieres qu'il faudroit pour résoudre ce problême. Peut-être les marteaux, les maillets dont on se servoit étoient-ils de quelque matiere que le temps aura pourrie ou défigurée? Si l'on se refusoit à cette conjecture, il faudroit dire que tout s'opéroit avec des haches de cuivre qui servoient aussi d'armes à la guerre. En ce cas, il falloit que le travail, le temps, la patience tinssent lieu aux Péruviens des outils qui leur manquoient.

Ce fut peut-être encore avec les haches de cuivre ou de caillou & un frottement opiniâtre, qu'ils parvinrent à tailler les pierres, à les bien équarrir,

à les rendre paralleles, à leur donner la même hauteur, & à les joindre sans ciment. Malheureusement, ces instruments n'avoient pas la même activité sur le bois que sur la pierre. Aussi les mêmes hommes, qui travailloient le granit, qui foroient l'émeraude, ne surent-ils jamais assembler une charpente par des mortaises, des tenons & des chevilles; elle ne tenoit aux murailles que par des liens de jonc. Les bâtiments les plus remarquables n'avoient qu'un couvert de chaume soutenu par des mâts, comme les tentes de nos armées. On ne leur donnoit qu'un étage. Ils ne prenoient de jour que par la porte, & n'avoit que des pieces détachées sans communication.

VII. La soumission du Pérou est l'époque des plus sanglantes divisions entre les conquérants.

Quoi qu'il en soit des arts que les Espagnols trouverent dans le Pérou, ces barbares ne se virent pas plutôt les maîtres de ce vaste Empire, qu'ils s'en disputerent les dépouilles avec tout l'acharnement qu'annonçoient leurs premiers exploits. Les semences de cette division avoient été jettées par Pizarre lui-même, qui, dans son voyage en Europe pour préparer une seconde expédition dans les mers du Sud, s'étoit fait donner par le ministere une grande supériorité sur Almagro. Le sacrifice de ce qu'il devoit à une faveur momentanée, l'avoit un peu réconcilié avec son associé justement offensé de cette perfidie : mais le partage de la rançon d'Atabaliba aigrit de nouveau ces deux brigands altiers & avides. Une dispute qui s'éleva sur les limites de leurs gouvernements respectifs, mit le comble à leur haine, & cette extrême aversion eut les suites les plus déplorables.

Les guerres civiles prennent ordinairement leur source dans la tyrannie & dans l'anarchie. Dans l'anarchie, le peuple se divise par pelotons. Chaque petite faction a son démagogue; chacune a ses pré-

tentions sages ou folles, unanimes ou contradictoires, sans qu'on le sache. Il s'éleve une multitude de cris confus. Le premier coup est suivi de mille autres; & l'on s'entr'égorge sans s'entendre. Les intérêts particuliers & les haines personnelles font durer les troubles publics, & l'on ne commence à s'expliquer que quand on est las de carnage. Sous la tyrannie, il n'y a guere que trois partis, celui de la cour, celui de l'opposition, & les indifférents, citoyens froids, sans doute, mais quelquefois très-utiles par leur impartialité, & par le ridicule qu'ils jettent sur les deux autres partis. Dans l'anarchie, le calme renaît, & il n'en coûte la vie à personne. Sous la tyrannie, le calme est suivi de la chûte de plusieurs têtes ou d'une seule.

Quoique les intérêts qui divisoient les chefs des Espagnols ne fussent pas de cette importance, les effets n'en furent pas moins terribles. Après quelques négociations de mauvaise foi d'un côté au moins, & par conséquent inutiles, on eut recours au glaive pour savoir lequel des deux concurrents régiroit le Pérou entier. Le 6 Avril 1538, dans les plaines des Salines, non loin de Cusco, le sort se décida contre Almagro, qui fut pris & décapité.

Ceux de ses partisans qui avoient échappé au carnage se seroient volontiers réconciliés avec le parti vainqueur. Soit que Pizarre n'osât pas se fier aux soldats de son rival, soit qu'il ne pût pas surmonter un ressentiment trop enraciné, il eut toujours pour eux un éloignement marqué. On ne les excluoit pas seulement des graces que l'acquisition d'un grand Empire faisoit prodiguer; on les dépouilloit encore des récompenses anciennement accordées à leurs services; on les persécutoit, on les humilioit.

Ces traitements en conduifent un grand nombre à Lima. Là, dans la maifon du fils de leur Général, ils concertent dans le filence la perte de leur oppreffeur. Dix-neuf des plus intrépides en fortent, l'épée à la main, le 16 juin 1541, au milieu du jour, temps de repos dans les pays chauds. Ils pénetrent, fans réfiftance, dans le palais de Pizarre; & le conquérant de tant de vaftes Etats eft paifiblement maffacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, & dont tous les habitants font fes créatures, fes ferviteurs, fes parents, fes amis ou fes foldats.

Ceux qu'on croit les plus difpofés à venger fon fang, périffent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui ofe fe montrer dans les rues & dans les places, eft regardé comme ennemi, & tombe fous le glaive. Bientôt les maifons & les temples font comblés de carnage, & ne préfentent que des cadavres défigurés. L'avarice qui ne veut voir dans tous les riches que des partifans de l'ancien gouvernement, eft encore plus furieufe que la haine, & la rend plus active, plus foupçonneufe, plus implacable. L'image d'une place remportée d'affaut par une nation barbare, ne donneroit qu'une foible idée du fpectacle d'horreur qu'offrirent en ce moment des brigands, qui reprenoient fur leurs complices le butin dont ceux-ci les avoient fruftrés.

Les jours qui fuivent ces jours de deftruction, éclairent des forfaits d'un autre genre. L'ame du jeune Almagro, qu'on a revêtu de l'autorité, paroît faite pour la tyrannie. Tout ce qui a fervi l'ennemi de fa maifon eft inhumainement profcrit. On dépofe les anciens magiftrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les tréfors du Prince & la fortune de ceux qui ont péri ou qui font abfents, deviennent la proie de l'ufurpateur. Ses complices, liés à fon fort par les crimes dont ils fe font

souillés, sont forcés d'appuyer des entreprises dont ils ont horreur. Ceux d'entre eux qui laissent percer leur chagrin, sont immolés en secret, ou périssent sur un échafaud. Dans la confusion où une révolution si peu attendue a plongé le Pérou, plusieurs provinces reçoivent des loix du monstre qui s'est fait proclamer Gouverneur de la capitale, & il va dans l'intérieur de l'Empire achever de réduire ce qui résiste ou balance.

Une foule de brigands se joignent à lui dans sa marche. Son armée ne respire que la vengeance ou le pillage. Tout plie devant elle. La guerre étoit finie, si les talents militaires du Général eussent égalé l'ardeur des troupes. Malheureusement pour Almagro, il avoit perdu son guide, Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les pieges qui lui sont tendus par Pedro Alvarès, qui s'est mis à la tête du parti opposé. Il perd, à débrouiller des ruses, le temps qu'il auroit dû employer à combattre. Dans ces circonstances, un événement que personne n'avoit pu prévoir, vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Castro, envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro, arrive au Pérou. Comme il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus, tous ceux qui n'étoient pas vendus au tyran, s'empresserent de le reconnoître. L'incertitude & la jalousie, qui les avoient tenus trop long-temps épars, ne furent plus un obstacle à leur réunion. Castro, aussi décidé que s'il eût vieilli sous le casque, ne fit pas languir leur impatience; il les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent à Chupas le 16 septembre 1542, avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire, après avoir long-temps balancé, se décida sur la fin du jour pour le parti

du trône. Les plus coupables des rebelles qui craignoient de languir dans des honteux ſupplices, provoquoient les vainqueurs à les maſſacrer, & crioient en déſeſpérés : *C'eſt moi qui ai tué Pizarre.* Leur chef fait priſonnier, périt ſur un échafaud.

Ces ſcenes d'horreur venoient de finir, lorſque Blaſco Nunnez-Vela arriva, en 1544, au Pérou, avec le nom & les pouvoirs de vice-Roi. La Cour avoit cru devoir revêtir ſon repréſentant d'un titre impoſant & d'une autorité très-étendue, pour que les décrets dont il étoit chargé trouvaſſent moins d'oppoſition. Ces ordonnances imaginées pour diminuer l'oppreſſion ſous laquelle ſuccomboient les Indiens, & plus particuliérement pour rendre utiles à la Couronne d'immenſes conquêtes, étoient-elles judicieuſement conçues ? on en jugera.

Elles portoient que quelques Péruviens ſeroient libres dans le moment, & les autres à la mort de leurs oppreſſeurs : qu'à l'avenir, on ne pourroit pas les forcer à s'enterrer dans des mines, ni exiger d'eux aucun travail ſans les payer : que leurs corvées & leurs tributs ſeroient réglés : que les Eſpagnols, qui parcourroient les provinces à pied, n'auroient plus trois de ces malheureux pour porter leur bagage, ni cinq s'ils étoient à cheval : que les Caciques ſeroient déchargés de l'obligation de fournir la nourriture au voyageur & à ſon cortege.

Par les mêmes réglements étoient annexés au domaine de l'Etat tous les départements ou commanderies des Gouverneurs, des officiers de juſtice, des agents du fiſc, des évêques, des monaſteres, des hôpitaux, de tous ceux qui s'étoient trouvés mêlés dans les troubles publics. Le peu de terres

qui pouvoient appartenir à d'autres maîtres, devoient subir la même loi, après que les possesseurs actuels auroient terminé une carriere plus ou moins longue, sans que leurs héritiers, leurs femmes, leurs enfants en pussent réclamer la moindre partie.

Avant d'ordonner une si grande révolution, n'auroit-il pas fallu adoucir des mœurs féroces, plier au joug des hommes qui avoient toujours vécu dans l'indépendance, ramener à des principes d'équité l'injustice même, lier à l'intérêt général ceux qui n'avoient connu que des intérêts privés, rendre citoyens des aventuriers qui avoient comme oublié le pays de leur origine, établir des propriétés où l'on n'avoit connu que la loi du plus fort, faire sortir l'ordre du désordre même; & par un tableau frappant des maux que l'anarchie venoit de causer, rendre cher & respectable un gouvernement réguliérement ordonné? Comment, sans aucun de ces préliminaires, la Cour de Madrid put-elle espérer de parvenir brusquement au but qu'elle se proposoit?

La chose eût-elle été possible, employa-t-on l'instrument qu'il auroit fallu? C'eût été toujours un ouvrage de patience, de conciliation, & qui auroit exigé tous les talents du négociateur le plus consommé. Nunnez avoit-il quelqu'un de ces avantages? La nature ne lui avoit donné que de la droiture, du courage, de la fermeté, & il n'avoit rien ajouté à ce qu'il avoit reçu de la nature. Avec ces vertus, qui étoient presque des défauts dans la situation où il se trouvoit, il commença à remplir sa mission sans aucun égard aux lieux, aux personnes, aux circonstances. De l'étonnement, les peuples passerent à l'indignation, aux murmures, à la sédition.

Les guerres civiles prennent leur eſprit des cauſes qui les ont fait naître. Lorſque l'horreur de la tyrannie & l'inſtinct de la liberté mettent à des hommes braves les armes à la main, s'ils ſont victorieux, le calme qui ſuccede à cette calamité paſſagere eſt l'époque du plus grand bonheur. Toutes les ames ont acquis de l'énergie & l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui ont été les témoins & les inſtruments de ces heureux troubles, réuniſſent plus de forces morales que les nations les plus nombreuſes. L'homme le plus capable eſt devenu le plus puiſſant, & chacun eſt étonné de ſe trouver à la place qui lui avoit été marquée par la nature.

Mais lorſque les diſſentions ont une ſource impure; lorſque des eſclaves ſe battent pour le choix d'un tyran, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager les dépouilles; la paix qui termine les horreurs eſt à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des criminels remplacent les juges qui les ont flétris, & deviennent les oracles des loix qu'ils avoient outragées. On voit des hommes, ruinés par leurs profuſions & par leurs déſordres, inſulter par un faſte inſolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce cahos que les paſſions qui ſoient écoutées. L'avidité veut s'enrichir ſans travail, la vengeance s'exercer ſans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverſer. De l'ivreſſe du carnage, on paſſe à celle de la débauche. Le lit ſacré de l'innocence ou du mariage, eſt ſouillé par le ſang, l'adultere & le viol. La fureur brutale de la multitude ſe plaît à détruire tout ce dont elle ne peut jouir. Ainſi périſſent, en quelques heures, les monuments de pluſieurs ſiecles.

Si la laſſitude, un épuiſement entier, ou quel-

ques heureux haſards ſuſpendent ces calamités, l'habitude du crime, des meurtres, du mépris des loix, qui ſubſiſte néceſſairement après tant d'orages, eſt un levain toujours prêt à fermenter. Les Généraux qui n'ont plus de commandement, les ſoldats licenciés ſans paye, le peuple avide de nouveautés dans l'eſpérance d'un meilleur ſort : ces matieres & ces inſtruments de trouble ſont toujours ſous la main du premier factieux qui ſaura les mettre en œuvre.

Telle étoit la diſpoſition des eſprits dans le Pérou, lorſque Nunnez voulut faire exécuter les ordres qu'il avoit reçus dans l'ancien hémiſphere. Il fut auſſi-tôt dégradé, mis aux fers, & relégué dans une iſle déſerte d'où il ne devoit ſortir que pour être transféré dans la métropole.

Gonzale Pizarre revenoit alors d'une expédition difficile, qui l'avoit conduit juſqu'à la riviere des Amazones, & l'avoit occupé aſſez long-temps pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étoient ſuccédées ſi rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie, lui fit naître la penſée de ſe ſaiſir de l'autorité. Son nom & ſes forces ne permirent pas de la lui refuſer : mais ſon uſurpation fut ſcellée de tant d'atrocités, qu'on regretta Nunnez. Il fut tiré de ſon exil, & ne tarda pas à ſe voir aſſez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civils recommencerent. La fureur fut extrême dans les deux partis. Perſonne ne demandoit ni ne faiſoit quartier. Les Indiens furent forcés de prendre part à cette guerre comme aux précédentes ; les uns ſous les étendards du vice-Roi ; les autres ſous ceux de Gonzale. Ils traînoient l'artillerie, ils applaniſſoient les chemins, ils portoient le bagage. Après des ſuccès long-temps variés, la fortune couronna la rébellion ſous les murs de

Quito, dans le mois de Janvier de l'an 1545. Nunnez, & la plupart des ſiens, furent maſſacrés dans cette journée.

Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra ſur les cérémonies qu'on devoit faire à ſa réception. Quelques Officiers vouloient qu'on portât un dais ſous lequel il marcheroit à la maniere des Rois. D'autres, par une flatterie encore plus outrée, prétendoient qu'il falloit abattre une partie des murs de la ville, & même quelques maiſons, comme on le pratiquoit à Rome, lorſqu'un Général obtenoit les honneurs du triomphe. Gonzale ſe contenta d'entrer à cheval, précédé par ſes Lieutenants qui marchoient à pied. Il avoit à ſes côtés, quatre Evêques. Les Magiſtrats le ſuivoient. On avoit jonché les rues de fleurs. L'air retentiſſoit du ſon des cloches & des divers inſtruments de muſique. Ces hommages acheverent de tourner la tête d'un homme naturellement fier & borné. Il parla & agit en deſpote.

Avec du jugement & l'apparence de la modération, il eût été poſſible à Gonzale de ſe rendre indépendant. Les principaux de ſon parti le deſiroient. Le grand nombre auroit vu cet événement d'un œil indifférent, & les autres auroient été forcés d'y conſentir. Une cruauté aveugle, une avidité inſatiable, un orgueil ſans bornes, changerent ces diſpoſitions. Ceux même dont les intérêts étoient le plus liés avec ceux du tyran, ſoupiroient après un libérateur.

VIII. Un vieux Prêtre fait enfin finir l'effuſion du ſang Eſpagnol.

Il arriva d'Europe. Ce fut Pedro de la Gaſca, Prêtre avancé en âge, mais prudent, déſintéreſſé, ferme, & ſur-tout très-délié. Il n'amenoit point de troupes, mais on lui avoit confié des pouvoirs illimités. Le premier uſage qu'il ſe permit d'en faire, ce fut de publier un pardon univerſel, ſans

distinction de personnes ou de crimes, & de révoquer les loix séveres qui avoient rendu l'administration précédente odieuse. Cette démarche seule lui donna la flotte & les Provinces des montagnes. Si Pizarre, à qui l'amnistie avoit été offerte en particulier avec tous les témoignages d'une distinction marquée, eût consenti à l'accepter, comme les plus éclairés de ses partisans le lui conseilloient, les troubles se trouvoient finis. L'habitude du commandement ne lui permit pas de descendre à une condition privée; & il eut recours aux armes dans l'espérance de perpétuer son rôle. Sans perdre un moment, il prit la route de Cusco où la Gasca rassembloit ses forces. Le 9 d'Avril 1548, le combat s'engagea à quatre lieues de cette place, dans les plaines de Saesahuana. Un des Lieutenants du Général rebelle le voyant abandonné, dès la premiere charge, par ses meilleurs soldats, lui conseilla, mais en vain, de se précipiter dans les bataillons ennemis, & d'y périr en Romain. Ce foible chef de parti aima mieux se rendre & porter sa tête sur un échafaud. On pendit autour de lui neuf ou dix de ses Officiers. Une peine plus infamante fut prononcée contre Carvajal.

Ce confident de Pizarre, que toutes les relations accusent d'avoir massacré lui-même quatre cents hommes, d'avoir, par le ministere de ses bourreaux, immolé plus de mille Espagnols, & fait périr, dans des travaux excessifs, plus de vingt mille Indiens, fut un des hommes les plus étonnants dont l'histoire ait conservé le souvenir. Dans un temps où toutes les ames étoient exaltées, il montra un courage auquel nul autre ne put être comparé. Il fut toujours fidele à la faction qu'il avoit épousée, quoique l'usage de changer de drapeaux selon les circonstances fût généralement établi. Jamais on ne

lui vit perdre la mémoire du plus léger ſervice, & ceux qui l'avoient une fois obligé pouvoient lui manquer impunément, Sa cruauté étoit devenue proverbe, & dans ſes plus atroces exécutions, il ne perdoit rien de ſa gayeté. Fortement enclin à la raillerie, avec une ſaillie on le déſarmoit, pendant qu'il inſultoit au cri de la douleur qui lui paroiſſoit le cri de la lâcheté ou de la foibleſſe. Ce cœur de fer ſe jouoit de tout. Pour rien il ôtoit, pour rien il conſervoit la vie, parce qu'à ſes yeux la vie n'étoit rien. Sa paſſion pour le vin n'empêcha pas que la force extraordinaire de ſon corps, que la vigueur monſtrueuſe de ſon ame ne ſe maintinſſent juſque dans l'âge le plus avancé. Dans la derniere vieilleſſe, il étoit encore le premier ſoldat, il étoit le premier Capitaine de l'armée. Sa mort fut conforme à ſa vie. A quatre-vingt-quatre ans, il fut écartelé, ſans montrer aucun remords du paſſé, ſans montrer aucune inquiétude ſur l'avenir.

Telle fut la derniere ſcene d'une tragédie dont tous les actes avoient été ſanglants. Les guerres civiles furent cruelles dans tous les pays & dans tous les ſiecles : mais au Pérou, elles devoient avoir un caractere particulier de férocité. Ceux qui les ſuſcitoient, ceux qui s'y engageoient étoient la plupart des aventuriers ſans éducation & ſans naiſſance. L'avarice qui les avoit pouſſés dans le Nouveau-Monde ſe joignit aux autres paſſions qui rendent les diſſentions domeſtiques ſi durables & ſi violentes. Tous, tous ſans exception, ne voyoient dans le chef qu'ils avoient choiſi qu'un compagnon de fortune dont l'influence devoit ſe borner à diriger leurs traits. Aucun n'acceptoit de ſolde. Comme le pillage & la confiſcation devoient être le fruit de la victoire, il n'y avoit jamais de quartier dans l'action. Après le combat, tout homme riche

étoit expoſé aux accuſations, & il ne périſſoit guere moins de citoyens par les mains du bourreau que de ſoldats dans les batailles. La plus baſſe crapule, le luxe le plus extravagant avoient bientôt épuiſé cet or acquis par tant de forfaits, & l'on ſe livroit de nouveau à tous les excès de la licence militaire qui n'a point de frein.

Heureuſement pour cette opulente partie de l'autre hémiſphere, les plus ſéditieux des conquérants & de ceux qui ſuivoient leurs traces, avoient miſérablement péri dans les divers événements qui l'avoient tant de fois bouleverſée. Il n'avoit guere ſurvécu aux troubles que ceux qui avoient conſtamment préféré des occupations paiſibles au fracas & aux dangers des grandes révolutions. Ce qui pouvoit encore reſter de commotion dans quelques eſprits, s'appaiſa peu-à-peu, comme l'agitation des vagues après une longue & furieuſe tempête. Alors, & alors ſeulement, les Rois Catholiques ſe purent dire avec vérité les Rois des Eſpagnols fixés au Pérou. Mais il reſtoit un Inca.

Cet héritier légitime de tant de vaſtes Etats vivoit au milieu des montagnes dans l'indépendance. Des Princeſſes de ſon ſang aſſervies aux conquérants, abuſerent de ſon inexpérience & de ſa jeuneſſe pour l'engager à ſe rendre à Lima. Les uſurpateurs de ſes droits inconteſtables pouſſerent l'inſolence juſqu'à lui donner des lettres de grace, & ne lui aſſignerent qu'un très-modique domaine pour ſa ſubſiſtance. Il alla cacher ſa honte & ſes regrets dans la vallée d'Yucay, où une mort encore trop tardive termina trois ans après ſa malheureuſe carriere. Une fille unique qui lui ſurvécut, épouſa Loyola; & de ce mariage ſont ſorties les maiſons d'Oropeſa & d'Alcannizas. Ainſi fut conſommée la conquête du Pérou, vers l'an 1560.

Lorſque les Caſtillans s'étoient montrés pour la premiere fois dans cet Empire, il avoit plus de quinze cents milles de côte ſur la mer du Sud, & dans ſa profondeur il n'étoit borné que par les plus hautes des Cordilieres. En moins d'un demi-ſiecle, ces hommes turbulents poufferent à l'Eſt leurs conquêtes depuis Panama juſqu'à la riviere de la Plata, & à l'Oueſt depuis le Chagre juſqu'à l'Orenoque. Quoique les nouvelles acquiſitions fuſſent la plupart ſéparées du Pérou par des déſerts affreux ou par des peuples qui défendoient opiniâtrément leur liberté, elles y furent toutes incorporées, & en reçurent la loi juſques dans les derniers temps. Nous allons parcourir celles qui ont conſervé ou acquis quelque importance; & nous commencerons par le Darien.

IX. Notions ſur le Darien. Cette contrée étoit-elle digne de diviſer les nations?

Cette étroite langue de terre, qui joint l'Amérique Méridionale avec la Septentrionale, eſt fortifiée par une chaîne de hautes montagnes aſſez ſolide pour réſiſter à l'impulſion des deux océans oppoſés. Le pays eſt ſi aride, ſi pluvieux, ſi malſain, ſi rempli d'inſectes, que les Eſpagnols n'auroient jamais vraiſemblablement ſongé à s'y fixer, s'ils n'euſſent trouvé à Porto-Bello & à Panama des havres favorables pour établir une communication facile entre la mer Atlantique & la mer du Sud. Le reſte de l'iſthme les attira ſi peu, que les établiſſements de Sainte-Marie & de Nombre de Dios, qu'on y avoit d'abord formés, ne tarderent pas à s'anéantir.

Cet abandon détermina, en 1698, douze cents Ecoſſois à s'y rendre. La ſociété unie pour cette entrepriſe, ſe propoſoit de gagner la confiance du petit nombre de ſauvages que le fer n'avoit pas détruits, de leur mettre les armes à la main contre la nation dont ils avoient éprouvé la férocité,

d'exploiter des mines qu'on croyoit plus abondantes qu'elles ne le sont, de couper le passage aux galions par des croisieres habilement dirigées ; & de combiner assez heureusement ses forces avec celles de la Jamaïque, pour prendre l'empire dans cette partie du Nouveau-Monde.

Un projet si menaçant déplut à la Cour de Madrid, qui parut déterminée à confisquer les effets de tous les Anglois qui trafiquoient si utilement dans ses Royaumes. Il déplut à Louis XIV, qui offrit à une puissance déja trop affoiblie, une escadre suffisante pour le faire échouer. Il déplut aux Hollandois, qui craignirent que la nouvelle compagnie ne partageât un jour avec eux le commerce interlope dont ils étoient seuls en possession. Il déplut au ministere Britannique même, qui prévit que l'Ecosse, devenue riche, voudroit sortir de l'espece de dépendance où sa pauvreté l'avoit jusqu'alors réduite. Cette opposition violente & universelle détermina le Roi Guillaume à révoquer une permission que ses favoris lui avoient arrachée. Ce fut alors une nécessité d'évacuer l'isle d'Or, où la nouvelle colonie avoit été placée.

Mais la crainte seule qu'avoient eue les Espagnols de se voir un pareil voisin, les détermina à s'occuper eux-mêmes d'une contrée qu'ils avoient jusqu'alors toujours dédaignée. Leurs missionnaires réussirent à former neuf ou dix bourgades, dont chacune contenoit depuis cent cinquante jusqu'à deux cents sauvages. Soit inconstance dans les Indiens, soit dureté dans leurs conducteurs, ces établissements naissants commencerent à décheoir en 1716 ; & de nos jours, il n'en reste plus que trois, défendus par quatre petits forts & par cent soldats.

X. Etendue, La Province de Carthagene est bornée à l'Ouest

l'Oueſt par la riviere de Darien, & à l'Eſt par celle de la Magdelaine. Elle a cinquante-trois lieues de côte, & quatre-vingt-cinq dans l'intérieur des terres. Les montagnes arides & très-élevées qui occupent la plus grande partie de ce vaſte eſpace, ſont ſéparées par des vallées larges, arroſées & fertiles. L'humidité & la chaleur exceſſives du climat empêchent, à la vérité, que les grains, les huiles, les vins, que les fruits de l'Europe n'y puiſſent proſpérer : mais le riz, le manioc, le maïs, le cacao, le ſucre, toutes les productions particulieres à l'Amérique y ſont fort communes. On n'y cultive cependant, pour l'exportation, que le coton ; & encore a-t-il la laine ſi longue, eſt-il ſi difficile à travailler, qu'il n'eſt acheté qu'au plus vil prix dans nos marchés, qu'il eſt rebuté par la plupart des manufactures.

climat, ſol, fortifications, port, population, mœurs, commerce de Carthagene.

Baſtidas fut le premier Européen qui, en 1502, ſe montra ſur ces plages inconnues. La Coſa, Guerra, Ojeda, Veſpuce, Oviédo, y aborderent après lui : mais les peuples que ces brigands ſe propoſoient d'aſſervir, leur oppoſerent une telle réſiſtance, qu'il leur fallut renoncer à tout projet d'établiſſement. Pedro de Heridia parut enfin, en 1527, avec des forces ſuffiſantes pour donner la loi. Il bâtit & peupla Carthagene.

Des corſaires François pillerent la nouvelle ville en 1544. Elle fut brûlée quarante & un ans après par le célebre Drake. Pointis, un des Amiraux de Louis XIV, la prit en 1697, mais en déshonorant par une cruelle rapacité des armes que ſon ambitieux maître vouloit illuſtrer. Les Anglois ſe virent réduits, en 1741, à la honte d'en lever le ſiege, quoiqu'ils l'euſſent formé avec vingt-cinq vaiſſeaux de ligne, ſix brûlots, deux galiotes à bombe, & aſſez de troupes de débarquement pour

conquérir une grande partie de l'Amérique. La méſintelligence de Vernon & de Wentwort; les cabales qui diviſoient le camp & la flotte; un défaut d'expérience dans la plupart des chefs & de ſoumiſſion dans les ſubalternes : toutes ces cauſes ſe réunirent pour priver la nation de la gloire & des avantages qu'elle s'étoit promiſe d'un des plus brillants armements qui fuſſent jamais ſortis des rades Britanniques.

Après tant de révolutions, Carthagene ſubſiſte avec éclat dans une preſqu'iſle de ſable qui ne tient au continent que par deux langues de terre, dont la plus large n'a pas plus de trente-cinq toiſes. Ses fortifications ſont régulieres. La nature a placé à peu de diſtance une colline de hauteur médiocre, ſur laquelle on a conſtruit la citadelle de Saint-Lazare. Une garniſon, plus ou moins nombreuſe, ſelon les circonſtances, défend tant d'ouvrages. La ville eſt une des mieux bâties, des mieux percées, des mieux diſpoſées du Nouveau-Monde. Elle peut contenir vingt-cinq mille ames. Les Eſpagnols forment la ſixieme partie de cette population. Les Indiens, les negres, les races formées de mélanges variés à l'infini, compoſent le reſte.

Cette bigarrure eſt plus commune à Carthagene que dans la plupart des autres colonies. On y voit arriver continuellement une foule de vagabonds, ſans biens, ſans emploi, ſans recommandation. Dans un pays, où n'étant connus de perſonne, aucun citoyen n'oſe prendre confiance en leurs ſervices; leur deſtinée eſt de vivre miſérablement d'aumônes conventuelles, & de coucher au coin d'une place ou ſous le portique de quelque Egliſe. Si le chagrin d'un ſi triſte état leur cauſe une maladie grave, ils ſont communément ſecou-

rus par des négreſſes libres, dont ils reconnoiſſent les ſoins & les bienfaits en les épouſant. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans une ſituation aſſez déſeſpérée pour intéreſſer la pitié des femmes, ſont réduits à ſe réfugier dans les campagnes, & à s'y livrer à des travaux fatigants qu'un certain orgueil national & d'anciennes habitudes leur rendent également inſupportables. L'indolence eſt pouſſée ſi loin dans cette région, que les hommes & les femmes riches ne quittent leurs hamacs que rarement & pour peu de temps.

Le climat doit être un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs ſont exceſſives & preſque continuelles à Carthagene. Les torrents d'eau qui tombent ſans interruption depuis le mois de Mai juſqu'à celui de Novembre, ont cette ſingularité, qu'ils ne rafraîchiſſent jamais l'air, quelquefois un peu tempéré par les vents de Nord-Eſt dans la ſaiſon ſeche. La nuit n'eſt pas moins étouffée que le jour. Une tranſpiration habituelle donne aux habitants la couleur pâle & livide des malades. Lors même qu'ils ſe portent bien, leurs mouvements ſe reſſentent de la molleſſe de l'air qui relâche ſenſiblement leur fibres. On s'en apperçoit juſque dans leurs paroles, toujours traînantes & prononcées à voix baſſe. Ceux qui arrivent d'Europe conſervent leur fraîcheur & leur embonpoint trois ou quatre mois : mais ils perdent enſuite l'un & l'autre.

Ce dépériſſement eſt l'avant-coureur d'un mal plus fâcheux encore, mais dont la nature eſt peu connue. On conjecture qu'il vient à quelques perſonnes pour n'avoir pas digéré ; à d'autres, parce qu'elles ſe ſont refroidies. Il ſe déclare par des vomiſſements accompagnés d'un délire ſi violent, qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de ſe dé-

chirer. Souvent il expire au milieu de ces transports qui durent rarement plus de trois ou quatre jours. Une limonnade faite avec le suc de l'opuntia ou raquette est, selon Godin, le meilleur spécifique que l'on ait encore trouvé contre une maladie si meurtriere. Ceux qui ont échappé à ce danger, dans les premiers temps, ne courent aucun risque. Des témoins éclairés assurent même que lorsqu'on revient à Carthagene après une longue absence, il n'y a plus rien à craindre.

La ville & son territoire présentent le spectacle d'une lepre hideuse qui attaque indifféremment les regnicoles & les étrangers. Les physiciens, qui ont voulu attribuer cette calamité à la chair de porc, avoient oublié qu'on ne voit rien de semblable dans les autres parties du Nouveau-Monde, où cette nourriture n'est pas moins commune. Pour en arrêter la contagion, il a été fondé un hôpital. Ceux qu'on en croit attaqués, y sont renfermés, sans distinction de sexe, de rang & d'âge. Le fruit d'un établissement si raisonnable est perdu par l'avarice des administrateurs, qui, sans être arrêtés par le danger des communications, permettent aux pauvres de sortir & d'aller mendier. Aussi le nombre des malades est-il si grand, que l'enceinte de leur demeure a une étendue immense. Chacun y jouit d'un petit terrein qui lui est marqué à son entrée. Il s'y bâtit une habitation relative à sa fortune, où il vit sans trouble jusqu'à la fin de ses jours, qui sont souvent longs, quoique malheureux. Cette maladie excite si puissamment au plaisir, dont l'attrait est le plus impérieux, qu'on a cru devoir permettre le mariage à ceux qui en sont attaqués. C'est une démangeaison ajoutée à une démangeaison. Elles semblent s'irriter par la satisfaction des besoins qu'elles donnent : elles croissent par leurs re-

medes ; & ſe reproduiſent l'une par l'autre. L'inconvénient de voir ce mal ardent qui coule avec le ſang, ſe perpétuer dans les enfants, a cédé à la crainte d'autres déſordres peut-être chimériques.

Nous permettra-t-on une conjecture ? Il eſt des peuples en Afrique, placés à-peu-près à la même latitude, qui ſont dans l'uſage de ſe frotter le corps avec une huile que rend le fruit d'un arbre ſemblable au palmier. Cette huile eſt d'une odeur déſagréable : mais, outre la propriété qu'elle a d'éloigner les inſectes incommodes ſous ce ciel ardent, elle ſert à aſſouplir la peau, à conſerver à cet organe ſi eſſentiel à la vie, ou à y rétablir le libre exercice de la fonction auquel la nature l'a deſtiné ; elle calme encore l'irritation que la ſéchereſſe & l'aridité doivent cauſer à la peau qui devient alors ſi dure, que toute tranſpiration eſt interceptée. Qu'on eſſaie une méthode à-peu-près ſemblable à Carthagene ; qu'on y joigne la propreté qu'exige le climat, & peut-être y verra-t-on diminuer, ceſſer même totalement la lepre.

Malgré cette maladie dégoûtante ; malgré les vices multipliés d'un climat incommode & dangereux ; malgré beaucoup d'autres inconvénients, l'Eſpagne a toujours montré une grande prédilection pour Carthagene, à cauſe de ſon port, un des meilleurs que l'on connoiſſe. Il a deux lieues d'étendue, un fond excellent & profond. On n'y éprouve pas plus d'agitation que ſur la riviere la plus tranquille. Deux canaux y conduiſent. Celui qu'on nomme Boca-Grande, large de ſept à huit cents toiſes, avoit autrefois ſi peu de profondeur, que le plus léger canot y paſſoit difficilement. L'océan l'a ſucceſſivement creuſé au point, qu'on y trouve juſqu'à douze pieds d'eau en quelques endroits. Si la révolution des temps amenoit de plus

grands changements, la place ſeroit expoſée. Auſſi la Cour de Madrid s'occupe-t-elle ſérieuſement des moyens de prévenir un ſi grand malheur. Peut-être, après y avoir beaucoup réfléchi, ne trouvera-t-on pas d'expédient plus ſimple & plus ſûr que d'oppoſer aux flottes ennemies une digue formée par de vieux navires remplis de pierres & enfoncés dans la mer. Le canal de Bocachique a été juſqu'ici le ſeul praticable. Il eſt ſi étroit qu'il n'y peut paſſer qu'un vaiſſeau de front. Les Anglois ayant détruit, en 1741, les fortifications qui le défendoient, on les rétablit avec plus d'intelligence. Ce ne fut plus à l'entrée du goulet qu'on les plaça; mais en-dedans du canal, où elles aſſurent une défenſe plus opiniâtre.

Du temps que ces contrées étoient approviſionnées par la voie ſi connue des galions, les vaiſſeaux partis d'Eſpagne tous enſemble, paſſoient à Carthagene avant d'aller à Porto-Bello, & y repaſſoient avant de reprendre la route de l'Europe. Au premier voyage, ils y dépoſoient les marchandiſes néceſſaires pour l'approviſionnement des provinces de l'intérieur, & ils en recevoient le prix au ſecond. Lorſque des navires iſolés furent ſubſtitués à ces monſtrueux armements, la ville eut la même deſtination. Ce fut toujours le pont de communication de l'ancien hémiſphere avec une grande partie du nouveau. Depuis 1748 juſqu'en 1753, cet entrepôt ne vit arriver d'Eſpagne que vingt-ſept navires, qui, en échange des marchandiſes qu'ils avoient portées, reçurent, chaque année, en or 9,357,806 liv., en argent 4,729,498 liv., en productions 851,765 liv.; en tout 14,939,469 liv.

L'article des denrées fut formé par quatre mille huit cents quatre-vingts quintaux de cacao, dont la valeur fut en Europe de 509,760. liv. Par cinq

cents quatre-vingts quintaux de quinquina, dont la valeur fut de 200,880 livres. Par dix-ſept quintaux de laine de vigogne, dont la valeur fut de 12,474 livres. Par un quintal & demi de vanille, dont la valeur fut de 11,988 liv. Par ſept quintaux d'écaille, dont la valeur fut de 4,698 liv. Par quinze quintaux de nacre de perle, dont la valeur fut de 1,701 livres. Par ſeize quintaux de baume, dont la valeur fut de 18,900 livres. Par deux mille trente quintaux de bréſillet, dont la valeur fut de 29,295 livres. Par deux mille cent cuirs en poil, dont la valeur fut de 34,020 livres. Par quarante-deux quintaux de ſang-de-dragon, dont la valeur fut de 2,389 livres. Par ſix quintaux d'huile marie, dont la valeur fut de 2,700 livres. Par ſept quintaux de ſalſe-pareille, dont la valeur fut de 972 liv. Par un quintal d'ivoire, dont la valeur fut de 588 liv. Enfin par cent quatre-vingt-huit quintaux de coton, dont la valeur fut de 21,600 livres.

XI. Cauſes de l'oubli où eſt tombée la Province de Sainte-Marthe.

Dans ces retours, où il n'y eut rien pour le gouvernement, & où tout fut pour le commerce, le territoire de Carthagene n'entra que pour 93,241 liv. Le ſol de Sainte-Marthe eſt encore moins utile.

Cette province, qui a quatre-vingts lieues du Levant au Couchant, & cent trente du Nord au Midi, fut, comme les contrées de ſon voiſinage, découverte malheureuſement à l'époque déſaſtreuſe où les Rois d'Eſpagne uniquement occupés de leur agrandiſſement en Europe, ne demandoient à ceux de leurs ſujets qui paſſoient dans le Nouveau-Monde que le quint de l'or qu'ils ramaſſoient dans leurs pillages. A cette condition, des brigands que pouſſoient l'amour de la nouveauté, une paſſion déſordonnée pour des métaux, l'eſpoir même de mériter le ciel, étoient les arbitres & les ſeuls arbitres de leurs actions. Ils pouvoient, ſans qu'on

les en punît ou qu'on les en blâmât, errer dans une région ou dans une autre, conserver une conquête ou l'abandonner, mettre une terre en valeur ou la détruire, massacrer des peuples ou les traiter avec humanité. Tout convenoit à la Cour de Madrid, pourvu qu'on lui envoyât beaucoup de richesses. La source lui en paroissoit toujours honnête & toujours pure.

Des ravages, des cruautés qu'on ne peut exprimer, furent la suite nécessaire de ces principes abominables. La désolation fut universelle. On en voit encore par-tout les funestes traces, mais plus particuliérement à Sainte-Marthe. Après que ses destructeurs eurent dépouillé les peuplades de l'or qu'elles avoient ramassé dans leurs rivieres, des perles qu'elles avoient pêchées sur leurs côtes, ils disparurent. Le peu d'entre eux qui s'y fixerent, éleverent une ou deux villes & quelques bourgades qui sont restées sans communication jusqu'à ce qu'elle ait été ouverte par l'activité infatigable de quelques missionnaires Capucins qui sont parvenus, de nos jours, à réunir dans huit hameaux trois mille cent quatre-vingt-onze Motilones ou Euagiras, les plus féroces des sauvages indépendants qui la traversoient. Là végete leur méprisable postérité, nourrie & servie par quelques Indiens ou par quelques negres. Jamais la métropole n'a envoyé un navire dans cette contrée, & jamais elle n'en a reçu la moindre production. L'industrie & l'activité s'y réduisent à livrer en fraude des bestiaux, sur-tout des mulets, aux Hollandois & aux autres cultivateurs des isles voisines qui donnent en échange des vêtements & quelques autres objets de peu de valeur.

La superstition perpétue cette funeste indolence. Elle empêche de voir que ce n'est point par des

cérémonies, par des flagellations, par des *auto-da-fé*, qu'on honore la Divinité ; mais par des ſueurs, par des défrichements, par des travaux utiles. Ces hommes orgueilleux ſe perſuadent qu'ils ſont plus grands dans une Egliſe ou aux pieds d'un moine que dans des guérets ou un attelier. La tyrannie de leurs Prêtres n'a pas permis que les lumieres qui auroient pu les détromper, arrivaſſent jusqu'à eux. Cet ouvrage même, écrit pour les éclairer, leur ſera inconnu. Si quelque heureux haſard le faiſoit tomber dans leurs mains, ils en auroient horreur, & le regarderoient comme une production criminelle dont il faudroit brûler l'auteur.

XII. Premiers évenements dont le pays de Venezuela fut le théâtre.

Alphonſe Ojeda reconnut le premier, en 1499, le pays appellé Venezuela ou petite Veniſe, nom qu'il reçut, parce qu'on y vit quelques huttes établies ſur des pieux pour les élever au-deſſus des eaux ſtagnantes qui couvroient la plaine. Ni cet aventurier, ni ceux qui le ſuivirent, ne ſongeoient à y former des établiſſements. Leur ambition étoit de faire des eſclaves pour les tranſporter aux iſles que leur férocité avoit dépeuplées. Ce ne fut qu'en 1527 que Jean d'Ampuez fixa ſur cette côte une colonie, & qu'il promit à ſa Cour une contrée abondante en métaux. Cette aſſurance donna lieu, l'année ſuivante, à un arrangement aſſez ſingulier pour être remarqué.

Charles-Quint, qui avoit réuni un ſi grand nombre de couronnes ſur ſa tête, & concentré dans ſes mains tant de puiſſance, ſe trouvoit engagé, par ſon ambition ou par la jalouſie de ſes voiſins, dans des querelles interminables dont la dépenſe excédoit ſes facultés. Dans ſes beſoins, il avoit emprunté des ſommes conſidérables aux Velſers d'Auſbourg, alors les plus riches négociants de l'Europe. Ce Prince leur offrit en payement la Province de

Venezuela, & ils l'accepterent comme un fief de la Caſtille.

On devoit croire que des marchands, qui devoient leur fortune à l'achat & à la vente des productions territoriales, établiroient des cultures dans leur domaine. On devoit croire que des Allemands, élevés au milieu des mines, feroient exploiter celles qui ſe trouveroient ſur la conceſſion qui leur étoit faite. Ces eſpérances furent entiérement trompées. Les Velſers n'embarquerent pour le Nouveau-Monde que quatre ou cinq cents de ces féroces ſoldats que leur patrie commençoit à vendre à quiconque vouloit & pouvoit payer leur ſang. Ces vils ſtipendiaires porterent au-delà des mers le goût du brigandage qu'ils avoient contracté dans les différentes guerres où ils avoient ſervi. Sous la conduite de leurs chefs, Alfinger & Sailler, ils parcoururent un pays immenſe, mettant les ſauvages à la torture, & leur déchirant le flanc pour les forcer à dire où étoit leur or. Des Indiens, enchaînés & chargés de vivres, qu'on maſſacroit à l'inſtant où ils tomboient de fatigue, ſuivoient cette troupe barbare. Heureuſement la faim, la fatigue, les fleches empoiſonnées délivrerent la terre de cet odieux fardeau. Les Eſpagnols ſe remirent en poſſeſſion d'un ſol dont les Velſers ne vouloient plus; & leur conduite ne fut guere différente de celle qui venoit de cauſer tant d'horreur. Leur Commandant Carvajal paya, il eſt vrai, de ſa tête ſes atrocités: mais ce châtiment ne rappella pas du tombeau les victimes qu'on y avoit plongées. De leurs cendres ſortirent avec le temps quelques productions dont le cacao fut la plus importante.

XIII. Le cacao a toujours fixé les yeux

Le cacaoyer eſt un arbre de grandeur moyenne, qui pouſſe ordinairement de ſa racine cinq ou ſix troncs. Son bois eſt blanc, caſſant & léger;

ſa racine rouſſâtre & un peu raboteuſe. A meſure qu'il croît, il jette des branches inclinées, qui ne s'étendent pas au loin. Ses feuilles ſont alternes, ovales, terminées en pointe. Les plus grandes ont huit à neuf pouces de longueur ſur trois de largeur. Elles ſont toutes portées ſur des pédicules courts, applatis & accompagnés à leur baſe de deux membranes ou ſtipules. Les fleurs naiſſent par petits paquets le long des tiges & des branches. Leur calice eſt verdâtre à cinq diviſions profondes. Les cinq pétales qui compoſent la corolle ſont petits, jaunes, renflés par le bas, prolongés en une laniere repliée en arc & élargie à ſon extrémité. Ils tiennent à une gaîne formée par l'aſſemblage de dix filets, dont cinq portent des étamines. Les cinq autres intermédiaires ſont plus longs & en forme de languette. Le piſtil, placé dans le centre, & ſurmonté d'un ſeul ſtyle, devient une capſule ovoïde & preſque ligneuſe, longue de ſix à ſept pouces, large de deux, inégale à ſa ſurface, relevée de dix côtes, ſéparée intérieurement en cinq loges par des cloiſons membraneuſes. Les amandes qu'elle contient, au nombre de trente & plus, ſont recouvertes d'une coque caſſante, & enveloppées d'une pulpe blanchâtre.

de l'Eſpagne ſur Venezuela.

Ces amandes ſont la baſe du chocolat, dont la bonté dépend de la partie huileuſe qu'elles contiennent, & conſéquemment de leur parfaite maturité. On cueille la capſule, lorſqu'après avoir paſſé ſucceſſivement du verd au jaune, elle acquiert une couleur de muſc foncé. On la fend avec un couteau, & l'on en ſépare toutes les amandes enveloppées de leur pulpe, que l'on entaſſe dans des eſpeces de cuves pour les faire fermenter. Cette opération détruit le germe & enleve l'humidité ſurabondante des amandes que l'on expoſe enſuite

au ſoleil ſur des claies pour achever la deſſication. Le cacao ainſi préparé ſe conſerve aſſez long-temps, pourvu qu'il ſoit dans un lieu ſec : mais il n'eſt pas avantageux de le garder, parce qu'il perd en vieilliſſant une partie de ſon huile & de ſa vertu.

Le cacaoyer vient aiſément des graines que l'on ſeme dans des trous alignés, à la diſtance de cinq ou ſix pieds les uns des autres. Ces graines, qui doivent être très-fraîches, ne tardent pas à germer. L'arbre s'éleve aſſez promptement, & commence à récompenſer les travaux du cultivateur au bout de deux ans. On fait chaque année deux récoltes qui ſont égales pour la qualité & pour l'abondance. Cet arbre veut un terrein gras & humide, qui n'ait point été employé à une autre culture. Si l'eau lui manque, il ceſſe de produire, ſe deſſeche & périt. Un ombrage qui le garantiſſe continuellement des ardeurs du ſoleil ne lui eſt pas moins néceſſaire. Les champs des cacaoyers ſont encore ſujets à être dévaſtés par les ouragans, ſi l'on ne prend la précaution de les entourer d'une liſiere d'arbres plus robuſtes, à l'abri deſquels ils puiſſent proſpérer. Les ſoins qu'ils exigent d'ailleurs ne ſont ni pénibles, ni diſpendieux. Il ſuffit d'arracher les herbes qui les priveroient de leur nourriture.

Le cacaoyer eſt cultivé avec ſuccès dans pluſieurs contrées du Nouveau-Monde. Il croît même natuellement dans quelques-unes. Cependant ſon fruit n'eſt nulle part auſſi abondant qu'à Venezuela. Nulle part, ſi l'on en excepte Soconuſco, il n'eſt d'auſſi bonne qualité.

Mais, pendant deux ſiecles, les travaux de la colonie ne tournerent pas au profit de ſa métropole. Le commerce national étoit tellement ſurchargé de droits, tellement embarraſſé de formalités, que la Province trouvoit un grand avantage

à recevoir des mains des Hollandois du Curaçao toutes les marchandifes dont elle avoit befoin, & à leur donner en payement fa production que ces infatigables voifins vendoient avec un bénéfice énorme à une partie de l'Europe, même au peuple propriétaire du terrein où elle étoit récoltée. Ces liaifons interlopes étoient fi vives & fi fuivies, que, depuis 1700 jufqu'à la fin de 1727, il ne fut expédié des ports d'Efpagne pour Venezuela que cinq navires, qui, fans exception, firent tous un voyage plus ou moins ruineux.

XIV. La Province de Venezuela eft mife fous le joug du monopole. Profpétités de la compagnie.

Tel étoit l'état des chofes, lorfque quelques négocians de la province de Guipufcoa jugerent en 1728, qu'il leur feroit utile de fe réunir pour entreprendre cette navigation. Le gouvernement approuva & encouragea ces vues. Les principales conditions de l'octroi furent que la compagnie payeroit pour tout ce qu'elle voudroit envoyer, pour tout ce qu'elle pourroit recevoir, les impôts déja établis, & qu'elle entretiendroit à fes fraix un nombre de garde-côtes fuffifant pour préferver le pays de la contrebande.

Il fe fit fucceffivement quelques changements dans le régime de ce corps. On ne l'avoit d'abord autorifé qu'à envoyer deux navires chaque année. La liberté d'en expédier autant qu'il lui conviendroit, lui fut accordée en 1734.

Dans les premiers temps, la compagnie ne jouiffoit pas d'un privilege exclufif. Le gouvernement le lui accorda, en 1742, pour le département de Caraque, & dix ans après pour celui de Maracaybo, deux territoires dont la réunion forme la province de Venezuela, qui occupe quatre cents milles fur la côte.

Jufqu'en 1744, les vaiffeaux, à leur retour du Nouveau-Monde, devoient tous dépofer leur car-

gaiſon entiere dans la rade de Cadix. Après cette époque, leurs obligations ſe réduiſirent à y porter le cacao néceſſaire à l'approviſionnement de l'Andalouſie & des contrées limitrophes. On conſentit que le reſte fût débarqué à Saint-Sébaſtien, berceau de la compagnie.

C'étoit dans cette ville que ſe tenoit originairement l'aſſemblée générale des intéreſſés. En 1751, on les transféra dans la capitale de l'Empire, où tous les deux ans elle eſt préſidée par quelqu'un des membres les plus accrédités du Conſeil des Indes.

Les marchandiſes étoient livrées à l'acheteur qui en offroit un plus haut prix. Un mécontentement univerſel avertit la Cour qu'un petit nombre de riches aſſociés s'emparoient du cacao, regardé en Eſpagne comme une denrée de premiere néceſſité, & le vendoient enſuite tout ce qu'ils vouloient. Ces murmures firent régler, en 1752, que, ſans ſupprimer les magaſins établis à Saint-Sébaſtien, à Cadix & à Madrid, on en établiroit de nouveaux à la Corogne, à Alicante, à Barcelone, & que dans tous le cacao ſeroit diſtribué en détail aux citoyens, aux prix fixé par le miniſtere.

La compagnie obtint, en 1753, que ſes actions ſeroient réputées un bien immeuble, qu'on pourroit les ſubſtituer à perpétuité, & en former ces majorats inaliénables & indiviſibles qui flattent ſi généralement la fierté Eſpagnole.

On ſtatua, en 1761, que la compagnie avanceroit aux aſſociés qui le deſireroient, la valeur de ſeize actions; que ces effets ſeroient mis en dépôt, & qu'on pourroit les vendre, ſi, après un temps convenu, le propriétaire ne les retiroit pas. Le but de cette ſage diſpoſition étoit de ſecourir ceux des intéreſſés qui auroient quelque embarras dans leurs

affaires, & de maintenir par des moyens honnêtes le crédit de l'affociation.

Par des arrangements faits en 1776, les opérations de la compagnie doivent s'étendre à Cumana, à l'Orenoque, à la Trinité, à la Marguerite. On n'a pas, il eft vrai, affervi ces contrées à fon monopole ; mais les faveurs qu'elle a reçues font équivalentes à un privilege exclufif.

Pendant ces changements, les hommes libres & les efclaves fe multiplioient à Venezuela. Les fept cents cinquante-neuf plantations diftribuées dans foixante-une vallées, fortoient de leur langueur, & il s'en formoit d'autres. Les anciennes cultures faifoient des progrès, & l'on en établiffoit de nouvelles. Les troupeaux avançoient de plus en plus dans l'intérieur des terres. C'étoit principalement dans le diftrict de Caraque que les améliorations étoient remarquables. La ville de ce nom comptoit vingt-quatre mille habitants, la plupart aifés. La Guayra qui fervoit à fa navigation, quoique ce ne fût qu'un mauvais mouillage entouré d'un petit nombre de cabanes, devenoit peu-à-peu une peuplade confidérable, & même une affez bonne rade par le moyen d'un grand mole conftruit avec intelligence.

Puerto Cabello, entiérement abandonné, & cependant un des meilleurs ports de l'Amérique, voyoit s'élever trois cents maifons. Effayons de démêler les caufes de cette finguliere profpérité fous le joug du monopole.

La compagnie comprit de bonne heure que fes fuccès feroient inféparables de ceux de la colonie, & elle avança aux habitants jufqu'à 3,240,000 liv. fans intérêt. La dette devoit être acquittée en denrées, & ceux qui manquoient à leurs engagements, étoient traduits au tribunal du repréfentant

du Roi, qui jugeoit ſeul ſi les cauſes du retard étoient ou n'étoient pas légitimes.

Les magaſins de la compagnie furent conſtamment pourvus de tout ce qui pouvoit être utile au pays, conſtamment ouverts à tout ce qu'il pouvoit livrer. De cette maniere, les travaux ne languirent jamais faute de moyens ou par défaut de débouchés.

La valeur de ce que la compagnie devoit vendre, la valeur de ce qu'elle devoit acheter ne furent pas abandonnées à la rapacité de ſes agents. Le gouvernement de la Province fixa toujours le prix de ce qui arrivoit d'Europe ; & une aſſemblée compoſée des adminiſtrateurs, des colons & des facteurs, décida toujours du prix des productions du ſol.

Ceux des habitants du Nouveau-Monde qui n'étoient pas contents de ce qui étoit réglé, eurent la liberté d'envoyer dans l'ancien, pour leur propre compte, la ſixieme partie de leurs récoltes, & d'en retirer le produit en marchandiſes, mais toujours ſur les navires de la compagnie.

Par ces arrangements, le cultivateur fut mieux récompenſé de ſes ſueurs qu'il ne l'avoit été au temps du commerce interlope. Ce nouvel ordre de choſes ne fut réellement funeſte qu'à un petit nombre d'hommes intrigants, actifs & hardis, qui réuniſſoient, à vil prix dans leurs mains, les productions du pays, pour les livrer, à un prix beaucoup plus conſidérable, à des navigateurs étrangers du même caractere qu'eux.

Le nouveau Royaume de Grenade, le Mexique, quelques iſles d'Amérique & les Canaries, étoient dans l'uſage de tirer de Venezuela une partie du cacao que leurs habitants conſommoient. Ces colonies continuerent à jouir de leur droit ſans gêne.

Elles l'exercerent même plus utilement, parce que la production qu'elles cherchoient à se procurer, devint plus abondante, & fut obtenue à meilleur marché.

Autrefois Venezuela ne fournissoit rien au commerce de la métropole. Depuis son origine, la compagnie lui a toujours livré des productions dont la masse s'est accrue successivement. Depuis 1748 jusqu'en 1753, la compagnie porta tous les ans dans la colonie pour 3,197,327 livres en marchandises. Tous les ans elle en retira 239,144 liv. en argent; trente-sept mille quintaux de cacao qu'elle vendit 5,332,000 livres; deux mille cinq cents quintaux de tabac qu'elle vendit 178,200 livres; cent cinquante-sept quintaux d'indigo qu'elle vendit 198,990 liv.; vint-deux mille cuirs en poil qu'elle vendit 356,400 livres; du *dividi* qu'elle vendit 27,000 livres : de sorte que ses retours monterent à 6,831,734 liv. Le bénéfice apparent fut donc de 3,634,407 livres. Nous disons apparent, parce que sur cette somme les fraix & les droits consommerent 1,932,500 livres. La compagnie n'eut de gain réel que 1,701,897 livres.

Toutes ces branches de commerce ont reçu de l'augmentation, excepté celle du dividi, qu'il a fallu abandonner, depuis qu'on a reconnu qu'il n'étoit pas propre à remplacer dans les teintures la galle d'Alep, comme on l'avoit cru un peu légérement. L'extension auroit été plus considérable, si l'on eût réussi à interrompre les liaisons interlopes. Mais malgré la vigilance de dix bâtiments croiseurs avec quatre-vingt-six canons, cent quatre-vingt-douze pierriers, cinq cents dix-huit hommes d'équipage; malgré douze postes de dix ou douze soldats chacun, établis sur la côte; malgré la dépense annuelle de 1,400,000 liv., la contrebande n'a pas

été entiérement extirpée; & c'est à Coro qu'elle se fait principalement.

La nation s'est également bien trouvée de l'établissement de la compagnie. Elle ne lui paye le cacao que la moitié de ce que les Hollandois le lui vendoient. Le quintal qu'on obtient aujourd'hui en Espagne pour cent soixante livres, en coûtoit autrefois trois cents vingt.

Les avantages que le gouvernement retire de la création de la compagnie ne sont pas moins sensibles. Antérieurement à cette époque, les revenus de la Couronne à Venezuela n'y étoient jamais suffisants pour les dépenses de souveraineté. Depuis, elles ont beaucoup augmenté, & parce qu'on a construit la citadelle de Puerto Cabello, qui a coûté 1,620,000 livres, & parce qu'on entretient dans le pays un plus grand nombre de troupes régulieres. Cependant, le fisc a un superflu qu'il fait refluer à Cumana, à la Marguerite, à la Trinité & sur l'Orenoque. Ce n'est pas tout. En Europe, les denrées de la colonie payent annuellement à l'Etat plus de 1,600,000 livres, & la navigation qu'elles occasionnent lui forme quinze cents matelots, ou les lui tient toujours en activité.

Mais la compagnie même a-t-elle prospéré? tout, dans les premiers temps, portoit à douter si elle auroit jamais une existence heureuse. Quoique les colons eussent le droit d'en être membres, ils refuserent d'abord de lui livrer leurs productions. En Espagne, où une association commerçante étoit une nouveauté, on ne s'empressa guere de s'y faire inscrire, malgré l'exemple qu'en avoient donné le Souverain, la Reine, l'Infant Dom Louis & la Province de Guipuscoa. Il fallut réduire à quinze cents le nombre des actions qu'il avoit été résolu de porter à trois mille; & le capital, qui devoit être de

ſix millions, fut réduit à trois. Ces contrariétés n'empêcherent pas qu'on ne fît aux intéreſſés des répartitions conſidérables, même dans les premiers ans. Les ſommes en réſerve ſe trouverent pourtant ſuffiſantes, en 1752, pour doubler les fonds primitifs, & pour les tripler, en 1766, avec un intérêt régulier de cinq pour cent, ſans compter les dividendes extraordinaires. Au premier Janvier 1772, la compagnie, même en y comprenant la valeur des actions, qui s'étoit élevée à 9,000,000 livres, ne devoit que 15,198,618 livres 12 ſols, & elle avoit 21,153,760 liv. 4 ſ. C'étoit donc 5,955,141 liv. 12 ſols qu'elle avoit de plus qu'elle ne devoit.

Le mauvais eſprit, qui regne généralement dans les ſociétés excluſives, n'a pas autant infecté celle de Caraque que les autres. Des entrepriſes folles ne l'ont jamais jettée hors de ſes meſures. Sa bonne foi l'a préſervée de tout procès, de la conteſtation même la plus légere. Pour ne pas expoſer ſon ſort aux caprices de l'océan, au malheur des guerres, elle a fait conſtamment aſſurer ſes cargaiſons. Une fidélité inviolable a ſuivi ſes engagements. Enfin, dans une région où la plupart des terres ſont ſubſtituées, & où il y a peu de bons débouchés pour l'argent, elle a obtenu à deux & demi pour cent tout celui que ſes beſoins demandoient.

Pour ſe ménager la bienveillance de la nation, généralement refuſée par-tout au monopole, la compagnie a toujours voulu paroître animée d'un eſprit public. Dès 1735, elle ſe chargea des atteliers de Placencia, qui fourniſſoient à peine huit mille fuſils chaque année, & qui, ſans compter quelques autres armes qu'on a commencé à y fabriquer, en donnent actuellement quatorze mille quatre cents avec leurs platines, qu'auparavant il

falloit tirer de Liege. Quoique durant la courte guerre de 1762, la compagnie eût vu tomber dans les mains des Anglois six de ses navires richement chargés, elle ne laissa pas de consacrer au gouvernement tout ce qu'elle pouvoit avoir de crédit & de puissance. Les bois de construction périssoient dans la Navarre. Il falloit les couper. Il falloit pratiquer des routes pour les traîner sur les bords de la Vidassoa. Il falloit rendre cette riviere capricieuse propre à les porter à son embouchure. Il falloit les conduire ensuite à l'important port du Ferrol. Depuis 1766, la compagnie exécute toutes ces choses avec un grand avantage pour la marine militaire.

Ce corps ne cesse d'annoncer d'autres entreprises utiles à la monarchie. Il est douteux si on lui laissera le temps de les exécuter. Le parti que paroît avoir pris la Cour de Madrid, d'ouvrir tous ses ports du Nouveau-Monde à tous ses sujets de l'ancien, doit faire présumer que la Province de Venezuela cessera, un peu plutôt, un peu plus tard, d'être dans les liens du monopole. La dissolution de la compagnie sera-t-elle un bien, sera-t-elle un mal? Les bonnes ou mauvaises combinaisons que fera le ministere Espagnol résoudront le problême.

XV. La Cour de Madrid abandonne Cumana aux soins de Las Casas. Travaux infructueux de cet homme célebre pour rendre la contrée florissante.

La côte de Cumana fut découverte, en 1498, par Colomb. Ojéda, qui étoit embarqué avec ce grand navigateur, y aborda l'année suivante, & y fit même assez paisiblement quelques échanges avec les sauvages. Il parut plus commode aux aventuriers qui le suivirent, de dépouiller ces hommes foibles de leur or ou de leurs perles; & ce brigandage étoit aussi commun dans cette contrée que dans les autres parties de l'Amérique, lorsque Las Casas entreprit d'en arrêter le cours.

Cette homme si célebre dans les annales du Nou-

veau-Monde, avoit accompagné ſon pere, à l'époque même de la découverte. La douceur & la ſimplicité des Indiens le frapperent à tel point, qu'il ſe fit Eccléſiaſtique pour travailler à leur converſion. Bientôt ce fut le ſoin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que Prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contre eux, que de leurs folles ſuperſtitions. On le voyoit continuellement voler d'un hémiſphere à l'autre pour conſoler des peuples chers à ſon cœur, & pour adoucir leurs tyrans. L'inutilité de ſes efforts lui fit enfin comprendre qu'il n'obtiendroit jamais rien dans les établiſſements déja formés; & il ſe propoſa d'établir une colonie ſur des fondements nouveaux.

Ses colons devoient être tous cultivateurs, artiſans, ou miſſionnaires. Perſonne ne pouvoit ſe mêler parmi eux que de ſon aveu. Un habit particulier, orné d'une croix, empêcheroit qu'on ne les prît pour être de la race de ces Eſpagnols qui s'étoient rendus ſi odieux par leurs barbaries. Avec ces eſpeces de chevaliers, il comptoit réuſſir ſans guerre, ſans violence & ſans eſclavage, à civiliſer les Indiens, à les convertir, à les accoutumer au travail, à leur faire exploiter des mines. Il ne demandoit aucun ſecours au fiſc dans les premiers temps, & il ſe contentoit pour la ſuite du douzieme des tributs qu'il y feroit tôt ou tard entrer.

Les ambitieux qui gouvernent les Empires conſomment les peuples comme une denrée, & traitent toujours de chimérique tout ce qui tend à rendre les hommes meilleurs ou plus heureux. Telle fut d'abord l'impreſſion que fit, ſur le miniſtere Eſpagnol, le ſyſtême de Las Caſas. Les refus ne le rebuterent point, & il réuſſit à ſe faire aſſigner Cumana, pour y réduire ſa théorie en pratique.

Ce génie ardent parcourt aussi-tôt toutes les Provinces de la Castille, pour y lever des hommes accoutumés au travail des champs, à celui des atteliers. Mais ces citoyens paisibles n'ont pas la même ardeur, pour s'expatrier, que des soldats ou des matelots. A peine en peut-il déterminer deux cents à le suivre. Avec eux, il fait voile pour l'Amérique, & aborde à Porto-Rico en 1519, après une navigation assez heureuse.

Quoique Las Casas n'eût quitté le nouvel hémisphere que depuis deux ans, à son retour la face s'en trouvoit totalement changée. La destruction entiere des Indiens dans les isles soumises à l'Espagne, avoit inspiré la résolution d'aller chercher dans le continent des esclaves, pour remplacer les infortunés que l'oppression avoit fait périr. Cette barbarie révolta l'ame indépendante des sauvages. Dans leur ressentiment, ils massacroient tous ceux de leurs ravisseurs que le hasard faisoit tomber dans leurs mains; & deux missionnaires que des vues, vraisemblablement louables, avoient conduits à Cumana, furent la victime de ces justes représailles. Ocampo partit sur le champ de Saint-Domingue pour aller punir un attentat commis contre le ciel même, ainsi qu'on s'exprimoit; & après avoir mis tout à feu & à sang, il y éleva une bourgade qu'il nomma Tolede.

Ce fut dans ces foibles palissades que Las Casas se vit réduit à placer le petit nombre de ses compagnons qui avoient résisté aux intempéries du climat, ou qu'on n'avoit pas réussi à lui débaucher. Leur séjour n'y fut pas long. Les traits d'un ennemi implacable percerent la plupart d'entr'eux; & ceux que ces armes n'avoient pas atteints, furent forcés, en 1521, d'aller chercher ailleurs un asyle.

Quelques Eſpagnols ſe ſont depuis établis à Cumana : mais cette population a toujours été fort bornée, & ne s'eſt jamais éloignée des côtes. Pendant deux ſiecles, la métropole n'eut pas de liaiſons directes avec ſa colonie. Ce n'eſt que depuis peu qu'elle y envoie annuellement un ou deux petits navires, qui, en échange des boiſſons & des marchandiſes d'Europe, reçoivent du cacao & quelques autres productions.

XVI. Du fleuve Orenoque.

Ce fut Colomb qui, le premier, découvrit, en 1498, l'Orenoque, dont les bords furent depuis appellés Guyane Eſpagnole. Ce grand fleuve tire ſa ſource des Cordilieres, & ne ſe jette dans l'océan, par quarante embouchures, qu'après avoir été groſſi dans un cours immenſe par un nombre prodigieux de rivieres plus ou moins conſidérables. Telle eſt ſon impétuoſité, qu'il traverſe les plus fortes marées, & conſerve la douceur de ſes eaux douze lieues après être ſorti du vaſte & profond canal qui l'enchaînoit. Cependant, ſa rapidité n'eſt pas toujours égale, par l'effet d'une ſingularité très-remarquable. L'Orenoque, commençant à croître en Avril, monte continuellement pendant cinq mois, & reſte le ſixieme dans ſon plus grand accroiſſement. En Octobre, il commence à baiſſer graduellement juſqu'au mois de Mars, qu'il paſſe tout entier dans l'état fixe de ſa plus grande diminution. Cette alternative de variations eſt réguliere, invariable même.

Ce phénomene paroît beaucoup plus dépendre de la mer que de la terre. Durant les ſix mois que le fleuve croît, l'hémiſphere du Nouveau-Monde n'offre, pour ainſi dire, que des mers & preſque point de terre à l'action perpendiculaire des rayons du ſoleil. Durant les ſix mois que le fleuve décroît, l'Amérique ne préſente que ſon

grand continent à l'aſtre qui l'éclaire. La mer eſt alors moins ſoumiſe à l'influence active du ſoleil, ou du moins ſa pente vers les côtes orientales eſt plus balancée, plus briſée par les terres. Elle doit donc laiſſer un plus libre cours aux fleuves, qui, n'étant point alors ſi fort retenus par la mer, ne peuvent être groſſis que par la fonte des neiges des Cordilieres ou par les pluies. C'eſt peut-être auſſi la ſaiſon des pluies qui décide de l'accroiſſemont des eaux de l'Orenoque. Mais pour bien ſaiſir les cauſes d'un phénomene ſi ſingulier, il faudroit étudier les rapports que peut avoir le cours de ce fleuve avec celui des Amazones par Rionegro, connoître la ſituation & les mouvements de l'un & de l'autre. Peut-être trouveroit-on, dans la différence de leur poſition, de leur ſource & de leur embouchure, l'origine d'une diverſité ſi remarquable dans l'état périodique de leurs eaux. Tout eſt lié dans le ſyſtême du monde. Le cours des fleuves tient aux révolutions, ſoit journalieres, ſoit annuelles de la terre. Quand des hommes éclairés ſe feront portés ſur les bords de l'Orenoque, on ſaura, du moins on cherchera les raiſons des phénomenes de ſon cours. Mais ce ne ſera pas ſans difficulté. Ce fleuve n'eſt pas auſſi navigable que le fait préſumer la maſſe de ſes eaux. Son lit eſt embarraſſé d'un grand nombre de rochers qui réduiſent, par intervalle, le navigateur à porter ſes bateaux & les denrées dont ils ſont chargés.

XVII. Quelle fut la condition des femmes ſur les bords de l'Orenoque, & quelle elle eſt encore.

Avant l'arrivée des Européens, les peuples qui traverſent ou qui fréquentent ce fleuve voiſin du brûlant équateur, ne connoiſſoient ni vêtements, ni police, ni gouvernement. Libres ſous le joug de la pauvreté, ils vivoient la plupart de chaſſe, de pêche, de fruits ſauvages. L'agriculture devoit être peu de choſe, où l'on n'avoit qu'un bâton

pour labourer la terre, & des haches de pierre pour abattre les arbres, qui, après avoir été brûlés ou pourris, laissoient un terrein propre à former un champ.

Les femmes étoient dans l'oppression sur l'Orenoque, comme dans toutes les régions barbares. Tout entier à ses besoins, le sauvage ne s'occupe que de sa sûreté & de sa subsistance. Il n'est sollicité aux plaisirs de l'amour que par le vœu de la nature qui veille à la perpétuité de l'espece. L'union des deux sexes, ordinairement fortuite, prendroit rarement quelque solidité dans les forêts, si la tendresse paternelle & maternelle n'attachoit les époux à la conservation du fruit de leur union. Mais avant qu'un premier enfant puisse se suffire à lui-même, il en naît d'autres auxquels on ne peut refuser les mêmes soins. Il arrive enfin le moment où cette raison sociale cesse d'exister : mais alors la force d'une longue habitude, la consolation de se voir entourré d'une famille plus ou moins nombreuse, l'espoir d'être secouru dans ses derniers ans par sa postérité, tout ôte la pensée & la volonté de se séparer. Ce sont les hommes qui retirent les plus grands avantages de cette co-habitation. Chez les peuples qui n'accordent leur estime qu'à la force & au courage, la foiblesse est toujours tyrannisée, pour prix de la protection qu'on lui accorde. Les femmes y vivent dans l'opprobre. Les travaux, regardés comme abjects, sont leur partage. Des mains, accoutumées à manier des armes ou la rame, se croiroient avilies par des occupations sédentaires, par celles même de l'agriculture.

Les femmes sont moins malheureuses parmi des peuples pasteurs, à qui une existence plus assurée permet de s'occuper un peu davantage du soin

de la rendre agréable. Dans l'aisance & le loisir dont ils jouissent, ils peuvent se faire une image de la beauté, apporter quelque choix dans l'objet de leurs desirs, & ajouter à l'idée du plaisir physique celle d'un sentiment plus noble.

Les relations des deux sexes se perfectionnent encore aussi-tôt que les terres commencent à être cultivées. La propriété qui n'existoit pas chez les peuples sauvages, qui étoit peu de chose chez les peuples pasteurs, commence à devenir importante chez les peuples agricoles. L'inégalité qui ne tarde pas à s'introduire dans les fortunes, en doit occasionner dans la considération. Alors les nœuds du mariage ne se forment plus au hasard; l'on veut qu'ils soient assortis. Pour être accepté, il faut plaire; & cette nécessité attire des égards aux femmes, & leur donne quelque dignité.

Elles reçoivent une nouvelle importance de la création des arts & du commerce. Alors les affaires se multiplient, les rapports se compliquent. Les hommes, que des relations plus étendues éloignent souvent de leur attelier ou de leurs foyers, se trouvent dans la nécessité d'associer à leurs talents la vigilance des femmes. Comme l'habitude de la galanterie, du luxe, de la dissipation, ne les a pas encore dégoûtées des occupations obscures ou sérieuses, elles se livrent, sans réserve & avec succès, à des fonctions dont elles se trouvent honorées. La retraite qu'exige ce genre de vie, leur rend chere & familiere la pratique de toutes les vertus domestiques. L'autorité, le respect & l'attachement de tout ce qui les entoure, sont la récompense d'une conduite si estimable.

Vient enfin le temps où l'on est dégoûté du travail par l'accroissement des fortunes. Le soin principal est de prévenir l'ennui, de multiplier les

amuſements, d'étendre les jouiſſances. A cette époque, les femmes ſont recherchées avec empreſſement, & pour les qualités aimables qu'elles tiennent de la nature, & pour celles qu'elles ont reçues de l'éducation. Leurs liaiſons s'étendent. La vie retirée ne leur convient plus. Il leur faut un rôle plus éclatant. Jettées ſur le théâtre du monde, elles deviennent l'ame de tous les plaiſirs, & le mobile des affaires les plus importantes. Le bonheur ſouverain eſt de leur plaire, & la grande ambition d'en obtenir quelques préférences. Alors renaît entre les deux ſexes la liberté de l'état de nature, avec cette différence remarquable que, dans la cité, ſouvent l'époux tient moins à ſa femme, & la femme à ſon époux, qu'au fond des forêts, que les enfants confiés en naiſſant à des mercenaires ne ſont plus un lien; & que l'inconſtance qui n'auroit aucune ſuite fâcheuſe chez la plupart des peuples ſauvages, influe ſur la tranquillité domeſtique & ſur le bonheur chez les nations policées, où elle eſt un des principaux ſymptômes d'une corruption générale & de l'extinction de toutes les affections honnêtes.

La tyrannie, exercée contre les femmes ſur les rives de l'Orenoque encore plus que dans le reſte du Nouveau-Monde, doit être une des principales cauſes de la dépopulation de ces contrées ſi favoriſées de la nature. Les meres y ont contracté l'habitude de faire périr les filles dont elles accouchent, en leur coupant de ſi près le cordon ombilical, que ces enfants meurent d'une hémorragie. Le chriſtianiſme même n'a pas réuſſi à déraciner cet uſage abominable. On a pour garant le Jéſuite Gumilla, qui, averti que l'une de ſes néophytes venoit de commettre un pareil aſſaſſinat, alla la trouver pour lui reprocher ſon crime dans les termes

les plus énergiques. Cette femme écouta le missionnaire sans s'émouvoir. Quand il eut fini, elle lui demanda la permission de lui répondre ; ce qu'elle fit en ces termes :

» Plût à Dieu, Pere, plût à Dieu, qu'au moment où ma mere me mit au monde, elle eût eu assez d'amour & de compassion pour épargner à son enfant tout ce que j'ai enduré, tout ce que j'endurerai jusqu'à la fin de mes jours. Si ma mere m'eût étouffée lorsque je naquis, je serois morte, mais je n'aurois pas senti la mort, & j'aurois échappé à la plus malheureuse des conditions. Combien j'ai souffert, & qui sait ce qui me reste à souffrir !

» Représente-toi, Pere, les peines qui sont réservées à une Indienne parmi ces Indiens. Ils nous accompagnent dans les champs avec leur arc & leurs fleches : nous y allons, nous, chargées d'un enfant que nous portons dans une corbeille, & d'un autre qui pend à nos mamelles. Ils vont tuer un oiseau ou prendre un poisson : nous bêchons la terre, nous ; & après avoir supporté toute la fatigue de la culture, nous supportons toute celle de la moisson. Ils reviennent le soir sans aucun fardeau : nous, nous leur apportons des racines pour leur nourriture & du maïs pour leur boisson. De retour chez eux, ils vont s'entretenir avec leurs amis : nous, nous allons chercher du bois & de l'eau pour préparer leur souper. Ont-ils mangé, ils s'endorment ; nous, nous passons la plus grande partie de la nuit à moudre le maïs & à leur faire la chica. Et quelle est la récompense de nos veilles ? Ils boivent ; & quand ils sont ivres, ils nous traînent par les cheveux, & nous foulent aux pieds.

» Ah ! Pere, plût à Dieu que ma mere m'eût

» étouffée en naiſſant. Tu ſais toi-même ſi nos
» plaintes ſont juſtes. Ce que je te dis, tu le vois
» tous les jours; mais notre plus grand malheur,
» tu ne ſaurois le connoître. Il eſt triſte pour la
» pauvre Indienne de ſervir ſon mari comme une
» eſclave, aux champs accablée de ſueurs, & au logis
» privée de repos. Cependant il eſt plus affreux
» encore de le voir au bout de vingt ans prendre
» une autre femme plus jeune qui n'a point de ju-
» gement. Il s'attache à elle. Elle frappe nos en-
» fants. Elle nous commande. Elle nous traite com-
» me ſes ſervantes; & au moindre murmure qui
» nous échapperoit, une branche d'arbre levée......
» Ah! Pere, comment veux-tu que nous ſuppor-
» tions cet état? Qu'a de mieux à faire une In-
» dienne que de ſouſtraire ſon enfant à une ſer-
» vitude mille fois pire que la mort? Plût à Dieu,
» Pere, je te le répete, que ma mere m'eût aſſez
» aimée pour m'enterrer lorſque je naquis! Mon
» cœur n'auroit pas tant à ſouffrir, ni mes yeux
» à pleurer ".

XVIII. Etat de la colonie Eſpagnole, formée ſur les rives de l'Orenoque.

Les Eſpagnols, qui ne pouvoient s'occuper de toutes les régions qu'ils découvroient, perdirent de vue l'Orenoque. Ce ne fut qu'en 1535 qu'ils entreprirent de le remonter. N'y ayant pas trouvé les mines qu'ils cherchoient, ils le mépriſerent. Cependant le peu d'Européens qu'on y avoit jetté ſe livrerent à la culture du tabac avec tant d'ardeur qu'ils en livroient tous les ans quelques cargaiſons aux bâtiments étrangers qui ſe préſentoient pour l'acheter. Cette liaiſon interlope fut proſcrite par la métropole, & des corſaires entreprenants pillerent deux fois cet établiſſement ſans force. Ces déſaſtres le firent oublier. On s'en reſſouvint en 1753. Le chef d'eſcadre, Nicolas de Yturiaga, y fut envoyé. Cet homme ſage établit un gouvernement

régulier dans la colonie qui s'étoit formée insensiblement dans cette partie du Nouveau-Monde.

En 1771, on voyoit sur les rives de l'Orenoque treize villages qui réunissoient quatre mille deux cents dix-neuf Espagnols, métis, mulâtres ou negres; quatre cents trente-une propriétés, douze mille huit cents cinquante-quatre bœufs, mulets ou chevaux.

A la même époque, les Indiens qu'on avoit réussi à détacher de la vie sauvage, étoient répartis dans quarante-neuf hameaux.

Les cinq qui avoient été sous la direction des Jésuites, comptoient quatorze cents vingt-six habitants, trois cents quarante-quatre propriétés, douze mille trente têtes de bétail.

Les onze qui sont sous la direction des Cordeliers comptoient dix-neuf cents trente-quatre habitants, trois cents cinq propriétés neuf cents cinquante têtes de bétail.

Les onze qui sont sous la direction des Capucins Aragonois comptoient deux mille deux cents onze habitants, quatre cents soixante-dix propriétés, cinq cents sept têtes de bétail.

Les vingt-deux qui sont sous la direction des Capucins de Catalogne, comptoient six mille huit cents trente habitants, quinze cents quatre-vingt-douze propriétés, quarante-six mille têtes de bétail.

C'étoit en tout soixante-deux peuplades, seize mille six cents vingt habitants, trois mille cent quarante-deux propriétés, soixante-douze mille trois cents quarante-une têtes de bétail.

Jusqu'à ces derniers temps, les Hollandois de Curaçao trafiquoient seuls avec cet établissement. Ils fournissoient à ses besoins, & on les payoit avec du tabac, des cuirs & des troupeaux. C'étoit à Saint-Thomas, chef-lieu de la colonie, que se

concluoient tous les marchés. Les noirs & les Européens faisoient les leurs eux-mêmes : mais c'étoient les missionnaires seuls qui traitoient pour leurs néophytes. Le même ordre de choses subsiste encore, quoique, depuis quelques années, la concurrence des navires Espagnols ait commencé à écarter les navires interlopes.

Il est doux d'espérer que ces vastes & fertiles contrées sortiront enfin de l'obscurité où elles sont plongées, & que les semences qu'on y a jettées produiront, un peu plutôt, un peu plus tard, des fruits abondants. Entre la vie sauvage & l'état de société, c'est un désert immense à traverser : mais de l'enfance de la civilisation à la vigueur du commerce, il n'y a que des pas à faire. Le temps, qui accroît les forces, abrege les distances. Le fruit qu'on retireroit du travail de ces peuplades nouvelles, en leur procurant des commodités, donneroit des richesses à l'Espagne.

XIX. Courte description du nouveau Royaume de Grenade.

Derriere les côtes très-étendues, dont nous venons de parler, & dans l'intérieur des terres, est ce que les Espagnols appellent le nouveau Royaume de Grenade. Il a une étendue prodigieuse. Son climat est plus ou moins humide, plus ou moins froid, plus ou moins chaud, plus ou moins tempéré, selon la direction des branches des Cordilieres qui en coupent les différentes parties. Peu de ces montagnes sont susceptibles de culture : mais la plupart des plaines, la plupart des vallées qui les séparent, offrent un sol fertile.

Même avant la conquête, le pays étoit fort peu habité. Au milieu des sauvages qui les parcouroient, s'étoit cependant formée une nation qui avoit une religion, un gouvernement, une culture ; & qui, quoiqu'inférieure aux Mexicains & aux Péruviens, s'étoit élevée beaucoup au-dessus de tous les autres

peuples de l'Amérique Ni l'histoire, ni la tradition ne nous apprennent comment avoit été créé cet Etat : mais on doit croire qu'il a existé, quoiqu'il ne reste aucune trace de sa civilisation.

Ce Royaume, s'il est permis de se servir de cette expression, se nommoit Bogota. Benalcazar, qui commandoit à Quito, l'attaqua en 1526 du côté du Sud, & Quesada, qui avoit débarqué à Sainte-Marthe, l'attaqua du côté du Nord. Des hommes unis entre eux accoutumés à combattre ensemble, conduits par un chef absolu : ces hommes devoient faire & firent, en effet, quelque résistance : mais il fallut enfin céder à la valeur, aux armes, & à la discipline de l'Europe. Les deux Capitaines Espagnols eurent la gloire, puisqu'on veut que c'en soit une, d'ajouter une grande possession à celles dont leurs Souverains s'étoient laissés surcharger dans cet autre hémisphere. Avec le temps, les Provinces plus ou moins éloignées de ce centre, se soumirent en partie. Nous disons en partie, parce que l'organisation du pays est telle qu'il ne fut jamais possible d'en subjuguer tous les habitants, & que ceux d'entre eux qui avoient reçu des fers, les brisoient aussi-tôt qu'ils avoient le courage de le bien vouloir. Il n'est pas même sans quelque vraisemblance que la plupart auroient pris cette détermination, si on les eût assujettis à ces travaux destructeurs qui ont causé tant de ravages dans les autres parties du Nouveau-Monde.

XX. Ce qu'a été le nouveau Royaume de Grenade, ce qu'il est, & ce qu'il peut devenir.

Quelques Ecrivains ont parlé avec un enthousiasme presque sans exemple des richesses qui sortirent d'abord du nouveau Royaume. Ils les font monter au point d'étonner les imaginations les plus avides du merveilleux. Jamais peut-être on ne poussa si loin l'exagération. Si la réalité eût seulement approché des fables, cette grande prospéritité seroit consignée

consignée dans des regiſtres publics, ainſi que celles de toutes les colonies véritablement intéreſſantes. D'autres monuments en auroient perpétué le ſouvenir. Dans aucun temps, ces tréſors n'exiſterent donc que ſous la plume d'un petit nombre d'auteurs naturellement crédules, ou qui ſe laiſſoient entraîner par l'eſpoir d'ajouter à l'éclat dont déja brilloit leur patrie.

Le nouveau Royaume fournit aujourd'hui l'émeraude, pierre précieuſe, tranſparente, de couleur verte, & qui n'a guere plus de dureté que le cryſtal de roche.

Quelques contrées de l'Europe fourniſſent des émeraudes, mais très-imparfaites & peu recherchées.

On a cru long-temps que les émeraudes d'un verd gai venoient des grandes Indes, & c'eſt pour cela qu'on les appelloit orientales. Cette opinion a été abandonnée, lorſque ceux qui la défendoient ſe ſont vus dans l'impuiſſance de nommer les lieux où elles ſe formoient. Actuellement, il eſt établi que l'Aſie ne nous a jamais vendu de ces pierreries que ce qu'elle-même en avoit reçu du nouvel hémiſphere.

C'eſt donc à l'Amérique ſeule qu'appartiennent les belles émeraudes. Les premiers conquérants du Pérou en trouverent beaucoup qu'ils briſerent ſur des enclumes, dans la perſuaſion où étoient ces aventuriers qu'elles ne devoient pas ſe briſer, ſi elles étoient fines. Cette perte devenoit plus ſenſible, par l'impoſſibilité de découvrir la mine d'où les Incas les avoient tirées. La Nouvelle-Grenade ne tarda pas à remplir le vuide. Cette région nous envoye maintenant moins de ces pierreries, ſoit qu'elles ſoient devenues plus rares, ſoit que la mode en ait diminué dans nos climats. Mais l'or

qui en vient est plus abondant ; & ce sont les Provinces du Popayan & du Choco qui le fournissent. On l'obtient sans de grands dangers & sans des dépenses considérables.

Ce précieux métal, qu'ailleurs il faut arracher aux entrailles des rochers, des montagnes ou des abymes, se trouve presque à la superficie de la terre. Il est mêlé avec elle, mais des lavages plus ou moins souvent répétés l'en séparent assez aisément. Les noirs, qui ne sont jamais employés dans les mines qui ont de la profondeur, parce que l'expérience a démontré que les fraîcheurs les y faisoient périr très-rapidement, les noirs sont chargés seuls de ces travaux pénibles. L'usage est que ces esclaves rendent à leurs maîtres une quantité d'or déterminée. Ce qu'ils en peuvent ramasser de plus leur appartient, ainsi que ce qu'ils en trouvent dans les jours consacrés au repos par la religion, mais sous la condition formelle de pourvoir à leur nourriture durant ces fêtes. Par ces arrangements, les plus laborieux, les plus économes, les plus heureux d'entre eux sont en état, un peu plutôt, un peu plus tard, d'acheter leur liberté. Alors ils levent leurs yeux jusqu'aux Espagnols. Alors ils mêlent leur sang avec celui de ces conquérants superbes.

La Cour de Madrid étoit mécontente qu'une région, dont on lui exaltoit sans cesse les avantages naturels, lui envoyât si peu d'objets, & lui envoyât si peu de chacun. L'éloignement où étoit ce vaste pays de l'autorité établie à Lima pour gouverner toute l'Amérique méridionale, devoit être une des principales causes de cette inaction. Une surveillance plus immédiate pouvoit lui communiquer plus de mouvement, & un mouvement plus régulier. On la lui donna. La vice-Royauté du

Pérou fut coupée en deux. Celle, qu'en 1718, on établit dans la Nouvelle-Grande, fut formée ſur la mer du Nord de tout l'eſpace qui s'étend depuis les frontieres du Mexique juſqu'à l'Orenoque, & ſur la mer du Sud de celui qui commence à Veragua, & qui finit à Tumbès. Dans l'intérieur des terres, le Quito y fut encore incorporé.

Cette innovation, quoique ſage, quoique néceſſaire, ne produiſit pas d'abord le grand bien qu'on s'en étoit promis. Il faut beaucoup de temps pour former de bons adminiſtrateurs. Il en faut peut-être davantage pour établir l'ordre, & pour rappeller au travail des générations énervées par deux ſiecles de fainéantiſe & de libertinage. La révolution a cependant commencé à s'opérer, & l'Eſpagne en retire déja quelque fruit.

La moitié de l'or que ramaſſe la colonie paſſoit en fraude à l'étranger, & c'étoit principalement par les rivieres d'Atrato & de la Hache. On s'eſt rendu maître de leur cours par des forts placés convenablement. Malgré ces précautions, il ſe fera de la contrebande tout le temps que les Eſpagnols & leurs voiſins auront intérêt à s'y livrer; mais elle ſera moindre qu'elle ne l'étoit. Les ports de la métropole enverront plus de marchandiſes, & recevront plus de métaux.

La communication entre une province & une autre province, entre une ville & une autre ville, entre une bourgade même & une autre bourgade, étoit difficile ou impraticable. Tout voyageur étoit plus ou moins expoſé à être pillé, à être maſſacré par les Indiens indépendants. Ces ennemis, autrefois implacables, cedent peu-à-peu aux invitations des miſſionnaires qui ont le courage de les aller chercher, & aux témoignages de bienveillance qui

ont enfin remplacé les férocités si généralement pratiquées dans le Nouveau-Monde. Si cet esprit de douceur se perpétue, les sauvages de cette contrée pourront être un jour tous civilisés & tous sédentaires.

Malgré la bonté connue d'une grande partie du territoire, plusieurs des provinces qui forment le nouveau Royaume, tiroient leur subsistance de l'Europe ou de l'Amérique Septentrionale. On s'est vu enfin en état de proscrire les farines étrangeres dans toute l'étendue de la vice-Royauté, d'en fournir même à Cuba. Lorsque les moyens ne manqueront plus, les cultures particulieres au Nouveau-Monde seront établies sur les côtes : mais la difficulté, la cherté des transports ne permettront guere à l'intérieur du pays d'en pousser les récoltes au-delà de la consommation locale. Le vœu des peuples qui l'habitent se borne généralement à l'extension des mines.

Tout annonce qu'elles sont comme innombrables dans le nouveau Royaume. La qualité du sol les indique. Les tremblements de terre presque journaliers en tirent leur origine. C'est de leur sein que doit couler tout l'or qu'entraînent habituellement les rivieres, & c'étoit d'elles qu'étoit sorti celui que les Espagnols, à leur arrivée dans le Nouveau-Monde, arracherent, sur les côtes, en si grande quantité aux sauvages. A Mariquita, à Muso, à Pampelune, à Tacayma, à Canaverales, ce ne sont pas de simples conjectures. Les grandes mines qui s'y trouvent vont être ouvertes, & l'on espere qu'elles ne seront pas moins abondantes que celles de la vallée de Neyva, qu'on exploite avec tant de succès depuis quelque temps. Ces nouvelles richesses iront se réunir à celles du Choco & du Popayan dans Santa-Fé de Bogota, capitale de la vice-Royauté.

La ville eſt ſituée au pied d'un mont ſourcilleux & froid, à l'entrée d'une vaſte & ſuperbe plaine. En 1774, elle avoit dix-ſept cents ſoixante-dix maiſons, trois mille deux cents quarante-ſix familles, & ſeize mille deux cents trente-trois habitants. La population y doit augmenter, puiſque c'eſt le ſiege du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies, l'entrepôt du commerce, puiſqu'enfin c'eſt la réſidence d'un Archevêque dont la juriſdiction immédiate s'étend ſur trente & une bourgades Eſpagnoles, qu'on appelle villes, ſur cent quatre-vingt-quinze peuplades d'Indiens anciennement aſſujettis, ſur vingt-huit miſſions établies dans des temps modernes, & qui, comme métropolitain, a auſſi une ſorte d'inſpection ſur les dioceſes de Quito, de Panama, de Caraque, de Sainte-Marthe & de Carthagene. C'eſt par cette derniere place, quoique éloignée de cent lieues, & par la riviere de la Magdelaine, que Santa-Fé entretient ſa communication avec l'Europe. La même route ſert pour Quito.

XXI. Singularités remarquables dans la Province de Quito.

Cette Province a une étendue immenſe : mais la plus grande partie de ce vaſte eſpace eſt remplie de forêts, de marais, de déſerts, où l'on ne rencontre que de loin en loin quelques ſauvages errants. Il n'y a proprement d'occupé, de gouverné par les Eſpagnols, qu'une vallée de quatre-vingts lieues de long & de quinze de large, formée par deux branches des Cordilieres.

C'eſt un des plus beaux pays du monde. Même au centre de la Zone Torride, le printemps eſt perpétuel. La nature a réuni ſous la ligne, qui couvre tant de mers & ſi peu de terre, tout ce qui pouvoit tempérer les ardeurs de l'aſtre bienfaiſant qui féconde tout : l'élévation du globe dans cette ſommité de ſa ſphere : le voiſinage des montagnes

d'une hauteur, d'une étendue prodigieuses, & toujours couvertes de neige : des vents continuels qui rafraîchissent les campagnes toute l'année, en interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. Cependant, après une matinée généralement délicieuse, des vapeurs commencent à s'élever vers une heure ou deux. L'air se couvre de sombres nuées qui se convertissent en orages. Tout luit alors, tout paroît embrasé du feu des éclairs. Le tonnerre fait retentir les monts avec un fracas horrible. De temps en temps, d'affreux tremblements s'y joignent. Quelquefois la pluie ou le soleil sont constants quinze jours de suite, &, à cette époque, la consternation est universelle. L'excès de l'humidité ruine les semences, & la sécheresse enfante des maladies dangereuses.

Mais si l'on excepte ces contre-temps infiniment rares, le climat est un des plus sains. L'air y est si pur, qu'on n'y connoît pas ces insectes dégoûtants qui affligent l'Amérique presque entiere. Quoique le libertinage & la négligence y rendent les maladies vénériennes presque générales, on s'en ressent très-peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion ou qui l'ont contractée eux-mêmes, vieillissent également sans danger & sans incommodité.

L'humidité & l'action du soleil étant continuelles & toujours suffisantes pour développer & pour fortifier les germes, l'habitant a sans cesse sous les yeux l'agréable tableau des trois belles saisons de l'année. A mesure que l'herbe se desseche, il en revient d'autre ; & l'émail des prairies est à peine tombé qu'on le voit renaître. Les arbres sont sans cesse couverts de feuilles vertes & ornée de fleurs odoriférantes ; sans cesse chargés de fruits dont la couleur, la forme & la beauté varient par tous les degrès de développement qui vont de la naissance

à la maturité. Les grains s'élevent dans les mêmes progreſſions d'une fécondité toujours renaiſſante. On voit d'un coup-d'œil germer les ſemences nouvelles; d'autres grandir & ſe hériſſer d'épis; d'autres jaunir; d'autres enfin tomber ſous la faucille du moiſſonneur. Toute l'année ſe paſſe à ſemer & à recueillir dans l'enceinte du même horizon. Cette variété conſtante tient uniquement à la diverſité des expoſitions.

XXII. Le pays de Quito eſt très-peuplé, & pourquoi. Quels ſont les travaux de ſes habitants.

Auſſi eſt-ce la partie du continent Américain la plus peuplée. On voit dix ou douze mille habitants à Saint-Michel d'Ibarra. Dix-huit ou vingt mille à Otabalo. Dix à douze mille à Latacunga. Dix-huit à vingt mille à Riobamba. Huit à dix mille à Hambato. Vingt-cinq à trente mille à Cuença. Dix mille à Loxa, & ſix mille à Zaruma. Les campagnes n'offrent pas moins d'hommes que les villes.

La population ſeroit certainement moins conſidérable, ſi, comme en tant d'autres lieux, elle avoit été enterrée dans les mines. Des écrits ſans nombre ont blâmé les habitants de cette contrée d'avoir laiſſé tomber celles qui furent ouvertes au temps de la conquête, & d'avoir négligé celles qui ont été découvertes ſucceſſivement. Le reproche paroît mal-fondé à des gens éclairés qui ont vu les choſes de très-près. Ils penſent généralement que les mines de ce diſtrict ne ſont pas aſſez abondantes pour ſoutenir les fraix qu'il faudroit faire pour les exploiter. Nous ne nous permettrons pas de prononcer ſur cette conteſtation. Cependant, pour peu qu'on réfléchiſſe ſur la paſſion que les Eſpagnols montrerent dans tous les temps pour un genre de richeſſe qui, ſans aucun travail de leur part, ne coûtoit que le ſang de leurs eſclaves, on préſumera qu'il n'y a qu'une entiere impoſſibilité fondée ſur des expériences répétées, qui ait pu les déterminer

à ſe refuſer à leur penchant naturel & aux preſſantes ſollicitations de leur métropole.

Dans le pays de Quito, les manufactures exercent les bras qu'énervent ailleurs les mines. On y fabrique beaucoup de chapeaux, beaucoup de toiles de coton, beaucoup de draps groſſiers. Avec le produit de ce qu'en conſommoient les différentes contrées de l'Amérique Méridionale, il payoit les vins, les eaux-de-vie, les huiles qu'il ne lui fut jamais permis de demander à ſon ſol; le poiſſon ſec & ſalé qui lui venoit des côtes; le ſavon fait avec de la graiſſe de chevre, que lui fourniſſoient Pinra & Truxillo; le fer en nature ou travaillé qu'exigeoient ſa culture & ſes atteliers; le peu qu'il lui étoit poſſible de conſommer des marchandiſes de notre hémiſphere. Ces reſſources ont bien diminué depuis qu'il s'eſt établi des fabriques du même genre dans les Provinces voiſines, ſur-tout depuis que le meilleur marché des toileries & des lainages de l'Europe en a ſinguliérement étendu l'uſage. Auſſi le pays eſt-il tombé dans la plus extrême miſere.

Jamais il n'en ſortira par ſes denrées. Ce n'eſt pas que ſes campagnes ne ſoyent généralement couvertes de cannes à ſucre, de toutes ſortes de grains, de fruits délicieux, de nombreux troupeaux. Difficilement nommeroit-on un ſol auſſi fertile, & dont l'exploitation ne fût pas plus chere : mais rien de ce qu'il fournit ne peut alimenter les marchés étrangers. Il faut que ces richeſſes naturelles ſoient conſommées ſur le même terrein qui les a produites. Le quinquina eſt la ſeule production qui juſqu'ici ait pu être exportée.

XXIII. Le quinquina vient de la Province

L'arbre qui donne ce précieux remede pouſſe une tige droite, & s'éleve beaucoup lorſqu'on l'abandonne à lui-même. Son tronc & ſes branches

font proportionnés à fa hauteur. Les feuilles op-pofées, réunies à leur bafe par une membrane ou ftipule intermédiaire, font ovales, élargies par le bas, aiguës à leur fommet, très-liffes & d'un beau verd. De l'aiffelle des feuilles fupérieures, plus petites, fortent des bouquets de fleurs femblables, au premier afpect, à celles de la lavande. Leur court calice a cinq divifions. La corolle forme un tube alongé, bleuâtre en-dehors, rouge à l'intérieur, rempli de cinq étamines, évafé par le haut, & divifé en cinq lobes finement dentelés. Elle eft portée fur le piftil qui, furmonté d'un feul ftyle, occupe le fond du calice, & devient avec lui un fruit fec, tronqué fupérieurement, partagé dans fa longueur de deux demi-coques remplies de femences, bordées d'un feuillet membraneux. de Quito. Confidérations fur ce remede.

Cet arbre croît fur la pente des montagnes. Sa feule partie précieufe eft fon écorce, connue par fa vertu fébrifuge, & à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire fécher. La plus épaiffe a été préférée, jufqu'à ce que des analyfes & des expériences réitérées ayent démontré que l'écorce mince avoit plus de vertu.

Les habitants diftinguent trois efpeces ou plutôt trois variétés de quinquina. Le jaune & le rouge, qui font également eftimés & ne different que par l'intenfité de leur couleur; le blanc qui eft peu recherché à caufe de fa vertu très-inférieure. On le reconnoît à fa feuille moins liffe & plus ronde, à fa fleur plus blanche, à fa graine plus groffe, & à fon écorce blanche à l'extérieur. L'écorce de la bonne efpece eft ordinairement brune, caffante & rude à fa furface, avec des brifures.

Sur le bords du Maragnon, le pays de Jaën fournit beaucoup de quinquina blanc : mais on crut long-temps que le jaune & le rouge ne fe

trouvoient que ſur le territoire de Loxa, ville fondée, en 1546, par le Capitaine Alonzo de Mercadillo. Le plus eſtimé étoit celui qui croiſſoit à deux lieues de cette place, ſur la montagne de Cajanuma ; & il n'y a pas plus de cinquante ans que les négociants cherchoient à prouver, par des certificats, que l'écorce qu'ils vendoient venoit de ce lieu renommé. En voulant multiplier les récoltes, on détruiſit les arbres anciens, & on ne laiſſa pas aux nouveaux le temps de prendre toute leur croiſſance ; de ſorte que les plus forts ont maintenant à peine trois toiſes de hauteur. Cette diſette fit multiplier les recherches. Enfin, on retrouva le même arbre à Riobamba, à Cuença, dans le voiſinage de Loxa, & plus récemment à Bogota dans le nouveau Royaume.

Le quinquina fut connu à Rome en 1639. Les Jéſuites qui l'y avoient porté, le diſtribuerent gratuitement aux pauvres, & le vendirent très-cher aux riches. L'année ſuivante, Jean de Vega, médecin d'une vice-Reine du Pérou, l'établit en Eſpagne à cent écus la livre. Ce remede eut bientôt une grande réputation qui ſe ſoutint juſqu'à ce que les habitants de Loxa, ne pouvant fournir aux demandes qu'on leur faiſoit, s'aviſerent de mêler d'autres écorces à celle qui étoit ſi recherchée. Cette infidélité diminua la confiance qu'on avoit au quinquina. Les meſures que prit la Cour de Madrid pour remédier à un déſordre ſi dangereux, n'eurent pas un ſuccès complet. Les nouvelles découvertes ont été plus efficaces que l'autorité pour empêcher la falſification. Auſſi l'uſage du remede eſt-il devenu de plus en plus général, ſur-tout en Angleterre.

C'eſt une opinion généralement reçue, que les naturels du pays connurent fort anciennement le

quinquina, & qu'ils recouroient à ſa vertu contre les fievres intermittentes. On le faiſoit ſimplement infuſer dans l'eau, & l'on donnoit la liqueur à boire au malade, ſans le marc. M. Joſeph de Juſſieu leur enſeigna à en tirer l'extrait, dont l'uſage eſt bien préférable à celui de l'écorce en nature.

Ce botaniſte, le plus habile de ceux que leur paſſion pour les progrès de l'hiſtoire naturelle ayent conduits dans les poſſeſſions Eſpagnoles du Nouveau-Monde, avoit un zele bien plus étendu. Il parcourut la plupart des montagnes de l'Amérique Méridionale avec des fatigues incroyables, & il ſe diſpoſoit à enrichir l'Europe des grandes découvertes qu'il avoit faites, lorſque ſes papiers lui furent volés. Une mémoire excellente pouvoit remédier en partie à cette infortune. Cette reſſource lui fut encore ôtée. Au Pérou, ont eut un beſoin preſſant d'un Médecin & d'un Ingénieur. M. de Juſſieu avoit les connoiſſances que demandent ces deux profeſſions, & l'adminiſtration du pays en exigea l'emploi. Les nouveaux travaux furent accompagnés de tant de contradictions, de dégoûts & d'ingratitudes, que cet excellent homme n'y put réſiſter. Son eſprit étoit entiérement aliéné, lorſqu'en 1771, on l'embarqua ſans fortune pour une patrie qu'il avoit quittée depuis trente-ſix ans. Ni le gouvernement qui l'avoit envoyé dans l'autre hémiſphere, ni celui qui l'y avoit retenu ne daignerent s'occuper de ſa deſtinée. Elle auroit été affreuſe, ſans la tendreſſe d'un frere, auſſi reſpecté pour ſa vertu que célebre par ſes lumieres. Les dignes neveux de M. Bernard de Juſſieu ont hérité des ſollicitudes de leur oncle pour l'infortuné voyageur mort en 1779. Puiſſe cette conduite d'une famille illuſtre dans les ſciences ſervir de mo-

dele à tous ceux qui, pour leur bonheur ou pour leur malheur, cultivent les lettres.

M. Joſeph de Juſſieu, qui avoit trouvé les peuples dociles aux inſtructions qu'il leur donnoit ſur le quinquina, voulut leur perſuader encore de perfectionner, par des ſoins ſuivis, & la cochenille ſylveſtre que le pays même fourniſſoit à leurs manufactures, & la canelle groſſiere qu'ils tiroient de Quixos & de Macas : mais ces conſeils n'ont rien produit juſqu'ici, ſoit que ces productions ſe ſoient refuſées à toute amélioration, ſoit qu'on n'ait fait aucun effort pour les y amener.

La derniere conjecture paroîtra la plus vraiſemblable à ceux qui auront une juſte idée des maîtres du pays. Plus généralement encore que les autres Eſpagnols Américains, ils vivent dans une oiſiveté dont rien ne les fait ſortir, dans des débauches qu'aucun motif ne peut interrompre. Ces mœurs ſont plus particuliérement les mœurs des hommes que la naiſſance, les emplois ou la fortune ont fixés dans la ville de Quito, capitale de la province & très-agréablement bâtie ſur le penchant de la célebre montagne de Pichincha. Cinquante mille métis, indiens ou negres, excités par ces exemples ſéduiſants, infeſtent auſſi ce ſéjour de leurs vices, & y pouſſent en particulier la paſſion pour l'eau-de-vie de ſucre & pour le jeu, à des excès inconnus dans les autres grandes cités du Nouveau-Monde.

XXIV. Digreſſion ſur la formation des montagnes.

Mais pour diſtraire notre imagination de tant de tableaux déſolants qui nous ont peut-être trop occupés, perdons un moment de vue ces campagnes enſanglantées, & entrons dans le Pérou, en fixant d'abord nos regards ſur ces monts effrayants, où de ſavants & courageux aſtronomes allerent meſurer la figure de la terre. Livrons-nous aux ſen-

timents qu'ils éprouverent ſans doute, & que doit éprouver le voyageur inſtruit ou ignorant, par-tout où la nature lui offre un pareil ſpectacle. Oſons même nous permettre quelques conjectures générales ſur la formation des montagnes.

A l'aſpect de ces maſſes énormes qui s'élevent à des hauteurs prodigieuſes au-deſſus de l'humble ſurface du globe, où les hommes ont preſque tous établi leur demeure; de ces maſſes, ici couronnées d'impénétrables & antiques forêts qui n'ont jamais retenti du bruit de la coignée, là, ne préſentant qu'une ſurface aride & dépouillée; dans une contrée, d'une majeſté licencieuſe & tranquille, qui arrête la nuée dans ſon cours & qui briſe l'impétuoſité des vents; dans un autre, éloignant le voyageur de leurs ſommets par des ramparts de glace, du centre deſquels la flamme s'élance en tourbillons, ou effrayant celui qui les franchit par des abymes obſcurs & muets creuſés à ſes côtés; pluſieurs donnant iſſue à des torrents impétueux qui deſcendent avec fracas de leurs flancs entr'ouverts, à des rivieres, à des fleuves, à des fontaines, à des ſources bouillantes; toutes promenant leurs ombres rafraîchiſſantes ſur les plaines qui les entourent, & leur prêtant un abri ſucceſſif contre les ardeurs du ſoleil, du moment où cet aſtre dore leur cime, en ſe levant, juſqu'au moment où il ſe couche. A cet aſpect, dis-je, tout homme s'arrête avec étonnement, & le ſcrutateur de la nature tombe dans la méditation.

Il ſe demande, qui eſt-ce qui a donné naiſſance, là au Véſuve, à l'Etna, à l'Apennin; ici aux Cordilieres? Ces monts ſont-ils auſſi vieux que le monde? ont-ils été produits en un inſtant, ou la molécule pierreuſe qu'on en détache eſt-elle plus ancienne qu'eux? Seroient-ils les os d'un ſquelette

dont les autres substances terrestres seroient ses chairs? Sont-ils isolés, ou se tiennent-ils par un grand tronc commun dont ils sont autant de rameaux, & qui leur sert de fondement à eux-mêmes & de base à tout ce qui le couvre?

Si j'en crois celui-ci : » Un immense réservoir » d'eaux occupoit le centre de la terre. L'enve- » loppe qui les contenoit se brisa. Les cataractes du » ciel s'ouvrirent. Tout fut submergé, se confon- » dit, se délaya. Le cahos de la fable se renouvella, » & son débrouillement ne commença qu'au mo- » ment où la précipitation des différentes matieres » s'exécutant selon les loix de la pesanteur auxquel- » les elles obéissoient successivement, les couches » de ce limon hétérogene s'entasserent les unes sur » les autres, & montrerent leurs pointes au-dessus » de la surface des eaux, qui allerent se creuser un » lit dans les plaines ".

Selon cet autre : » On tentera vainement avec » ces causes l'explication du phénomene, sans l'in- » tervention & l'approche d'une comete qu'il ap- » pelle des vastes régions de l'espace où elles se » perdent. La colonne d'eau qui l'accompagnoit » se joignit à celles qui sortirent de l'abyme sou- » terrein, & qui descendirent de l'athmosphere. La » pression de la comete les fit monter au-dessus » des montagnes les plus hautes; car elles exis- » toient déjà; & ce fut du limon de ce déluge » qu'elles se reproduisirent ".

Ces hommes ne vous débitent que des rêves, me dit un troisieme, & il ajoute : » Regardez au- » tour de vous, & vous verrez les montagnes naî- » tre de l'élément même qui les détruit. C'est le » feu qui durcit les couches molles de la terre; » c'est lui qui, dans son expansion favorisée par » l'air & par l'eau, les bombe & pousse leurs som-

» mets dans la nue ; c'eſt lui qui les creve & qui » creuſe leurs vaſtes chaudieres. Toute mon- » tagne eſt un volcan qui ſe prépare ou qui a » ceſſé ".

Les cris de ce dernier ſont interrompus par un perſonnage éloquent. Il parle, je l'écoute, & le charme de ſon diſcours me laiſſe à peine la liberté de juger ſon opinion. Il dit : » Au commence- » ment, il n'y avoit point de montagnes. Les eaux » couvroient la face uniforme de la terre ; mais » elles n'étoient pas en repos. L'action du ſatellite » qui nous accompagne les agitoit juſques dans » leur plus grande profondeur du mouvement de » flux & de reflux que nous leur voyons. A cha- » que oſcillation, elles entraînoient avec elles une » portion de ſédiment qu'elles dépoſerent ſur une » précédente. C'eſt de ces dépôts continués pen- » dant une longue ſuite de ſiecles que les couches » de la terre ſe ſont formées ; & les maſſes énor- » mes qui vous étonnent ſont le réſultat de ces » couches accumulées. Le temps n'eſt rien pour la » nature ; & la cauſe la plus légere qui agit ſans » interruption, eſt capable des plus grands effets. » L'action imperceptible & continue des eaux a » formé les montagnes ; l'action plus imperceptible » & non moins continue d'une vapeur qui les » mouille & d'un ſouffle qui les ſeche, les abat de » jour en jour, & les réduira au niveau des plai- » nes. Alors les eaux ſe répandront encore unifor- » mément ſur la ſurface égale de la terre. Alors le » premier phénomene ſe renouvellera ; & qui ſait » combien de fois les montagnes ont été détruites » & reproduites " ?

A ces mots, l'obſervateur Lehmann ſourit, & me préſentant le livre du légiſlateur des Hébreux & le ſien, il me dit : » Reſpecte celui-ci, & daigne

» jetter les yeux ſur celui-là ". Lehmann a expoſé, dans le troiſieme volume de ſon art des mines, ſes idées ſur la formation des couches de la terre & la production des montagnes. Il marche d'après des obſervations conſtantes & réitérées qu'il a faites lui-même avec une ſagacité peu commune & un travail dont on conçoit à peine l'opiniâtreté. Elles embraſſent depuis les frontieres de la Pologne juſqu'au bord du Rhin. L'analogie qui les rend applicables à beaucoup d'autres contrées en recommande la connoiſſance aux hommes ſtudieux de l'hiſtoire naturelle; & quoiqu'il attribue la formation des couches de la terre au déluge, les faits dont il s'appuie n'en ſont pas moins certains, & ſes découvertes moins intéreſſantes.

Il diſtingue trois ſortes de montagnes. Les anti-diluviennes, ou primitives, les poſt-diluviennes & les modernes. Les premieres, variées dans leur élévation, ſont les plus hautes. Rarement iſolées, elles forment des chaînes. Leur pente eſt bruſque. Des montagnes poſt-diluviennes ou à couches les environnent de toutes parts. La conſiſtance en eſt plus homogene; les tranches moins diverſes; leurs bancs toujours perpendiculaires & plus épais. Leurs racines deſcendent à une profondeur dont le terme eſt encore ignoré. Les mines qu'elles renferment ſont à filons. Les poſt-diluviennes ſont à couches. Les couches différentes en ſont formées de différentes ſubſtances. La derniere, ou celle de la baſe, eſt toujours de charbon de terre. La premiere, ou celle du ſommet, fournit toujours des fontaines ſalantes. Elles ne manquent jamais d'aboutir aux montagnes à filon. Demandez-leur du cuivre, du plomb, du mercure, du fer, de l'argent même, mais en feuille & capillacé; elles vous en fourniront. Mais elles tromperoient votre avidité,

dité, si vous vous promettiez d'y trouver de l'or. Elles sont l'ouvrage d'un déluge.

Les modernes, produites par le feu, par l'eau, par une infinité d'accidents divers & récents, ne montrent dans leur intérieur que des couches brisées, un mêlange confus de toutes sortes de substances, tous les caracteres du bouleversement & du désordre.

C'est en vain que la nature avoit recélé les métaux précieux dans ces masses les plus dures & les plus compactes. Notre cupidité les a brisées. Encore si nous pouvions dire des hommes employés à ces effroyables travaux, ce que nous en lisons dans Cassiodore. » Ils entrent dans les mines indi-
» gents; ils en sortent opulents. Ils jouissent d'une
» richesse qu'on n'ose leur enlever. Ils sont les
» seuls dont la fortune ne soit souillée ni par la
» rapine, ni par la bassesse ".

Européens, méditez ce que cet écrivain judicieux ajoute : » Acquérir de l'or en immolant des
» hommes, c'est un forfait. L'aller chercher à tra-
» vers les périls de la mer, c'est une folie. En
» amasser par la corruption & les vices, c'est une
» lâcheté. Les seuls lucres qui soient justes, qui
» soient honnêtes se font sans blesser personne,
» & l'on ne possede sans remords que ce qui n'a
» point été arraché à la prospérité d'autrui. "

Et vous, vous, pour avoir de l'or, vous avez franchi les mers. Pour avoir de l'or, vous avez envahi les contrées. Pour avoir de l'or, vous en avez massacré la plus grande partie des habitants. Pour avoir de l'or, vous avez précipité dans les entrailles de la terre ceux que vos poignards avoient épargnés. Pour avoir de l'or, vous avez introduit sur la terre le commerce infâme de l'homme & l'esclavage. Pour avoir de l'or, vous renouvellez

tous les jours les mêmes crimes. Puisse la chimere de Lazzaro Moro se réaliser, & les feux souterreins enflammer à la fois toutes ces montagnes dont vous avez fait autant de cachots où l'innocence expire depuis plusieurs siecles.

XXV. Organisation physique du Pérou propre.

La malédiction tomberoit d'abord sur les Cordilieres ou Andes, qui coupent l'Amérique presqu'entiere dans sa longueur, & dont les différents rameaux s'étendent irréguliérement dans sa largeur. C'est sur-tout sous la ligne & au Pérou que ces célebres montagnes imposent par leur majesté. A travers les masses énormes de neige qui couvrent les plus considérables, on démêle aisément qu'elles furent autrefois volcans. Les tourbillons de fumée & de flamme qui sortent encore de quelques-unes ne permettent pas le moindre doute sur ces éruptions. Chimboraco, la plus élevée, & qui a près de trois mille deux cents vingt toises au-dessus du niveau de la mer, surpasse de plus d'un tiers le pic de Ténériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphere. Le Pichincha & le Caraçon, qui ont principalement servi de théâtre aux observations entreprises pour la figure de la terre, n'en ont que deux mille quatre cents trente, & deux mille quatre cents soixante-dix; & c'est-là cependant que les voyageurs les plus intrépides ont été forcés de s'arrêter. La neige permanente a toujours rendu inaccessibles les sommets qui avoient plus d'élévation.

Une plaine, qui a depuis trente jusqu'à cinquante lieues de largeur, & mille neuf cents quarante-neuf toises au-dessus de l'océan, sert de base à ces étonnantes montagnes. Des lacs plus ou moins considérables, occupent une partie de ce vaste espace. Celui de Titi-Caca, qui reçoit dix ou douze grandes rivieres & beaucoup de petites, a soixante-dix toises de profondeur & quatre-vingts lieues de

circonférences. De ſon ſein s'éleve une iſle où les inſtituteurs du Pérou prétendirent avoir reçu la naiſſance. Ils la devoient, diſoient-ils, au ſoleil qui leur avoit preſcrit d'établir ſon culte, de tirer les hommes de la barbarie, & de leur donner des loix bienfaiſantes. Cette fable rendit ce lieu vénérable, & l'on y éleva un des plus auguſtes temples qui fuſſent dans l'Empire. Des pélerins y accouroient en foule des provinces avec des offrandes d'or, d'argent & de pierreries. C'eſt, dans le pays, une tradition généralement reçue, qu'à l'arrivée des Eſpagnols, les prêtres & les peuples jetterent tant de richeſſes dans les eaux, comme cela venoit de ſe pratiquer à Cuſco, dans un autre lac, ſix lieues au Sud de cette célebre capitale. De la plupart des lacs ſortent des torrents, qui, avec le temps, ont creuſé des gorges d'une profondeur effrayante. A leur ſommet ſont ordinairement les mines, dans un terrein généralement aride. C'eſt un peu plus bas que le bled croît, que les troupeaux paiſſent. Dans le fond ſont cultivés le ſucre, les fruits & le maïs.

La côte d'une longueur immenſe, & depuis huit juſqu'à vingt lieues de largeur, qui s'étend de la plaine dont nous venons de parler à la mer, & que nous connoiſſons ſous le nom de vallées, n'eſt qu'un amas de ſables. La ſolitude, & une éternelle ſtérilité, ſembloient devoir être le partage de ce ſol ingrat.

La nature varie, & varie d'une maniere très-remarquables dans ce terrein ſi inégal. Les lieux les plus exhauſſés ſont éternellement couverts de neige. Viennent enſuite des rochers & des ſables nuds. Au-deſſous, on commence à voir quelques mouſſes. Plus bas eſt l'icho, plante que l'on brûle, aſſez ſemblable au jonc, & qui devient plus longue & plus forte à meſure qu'on deſcend. Des arbres ſe mon-

trent enfin, au nombre de trois especes particulieres à ces montagnes, & qui toutes annoncent par leur structure & par leur feuillage la rigueur du climat où ils sont nés. Le plus utile de ces arbres est le cassis. Il est pesant, il a de la consistance, il est de durée ; & ces avantages le font destiner aux travaux des mines. Ces grands végétaux ne se retrouvent plus sous un ciel plus doux, & ils ne sont remplacés que par un petit nombre d'autres d'une qualité différente. Il n'y en auroit même d'aucune espece dans les vallées, si l'on n'y en avoit porté qui se sont naturalisés.

XXVI. En quoi different les montagnes, les plaines & les vallées du Pérou.

Dans cette région, l'air a une influence marquée sur le tempérament des habitants. Ceux des contrées les plus élevées, sont exposés à l'asthme, aux pleurésies, aux fluxions de poitrine & aux rhumatismes. Ces maladies, dangereuses pour tous les individus qu'elles attaquent, sont communément mortelles pour quiconque a contracté des maladies vénériennes ou se livre aux liqueurs fortes ; & c'est malheureusement l'état ordinaire de ceux qui sont nés ou que l'avarice a conduits dans ces climats.

Ces calamités n'affligent pas les montagnes inférieures : mais elles sont remplacées par d'autres fléaux encore plus funestes. Les fievres putrides & intermittentes, inconnues dans les pays dont on vient de parler, y sont habituelles. On les gagne si aisément, que les voyageurs craindroient d'approcher des lieux qui en sont infectés. Elles sont souvent si malignes, qu'il n'échapperoit pas un seul homme à leur venin, si les habitants n'abandonnoient leurs bourgades pour y retourner, lorsqu'une nouvelle saison les a purifiées. Il n'en étoit pas ainsi au temps des Incas. Mais depuis que les Espagnols ont introduit les cannes à sucre dans les gorges étroites de ces montagnes où l'air circule difficile-

ment, il s'éleve des terres humectées que cette culture exige, des vapeurs infectes qui échauffées par les rayons d'un ſoleil brûlant, deviennent mortelles.

Les fievres tierces & intermittentes ne ſont guere moins communes, guere moins opiniâtre dans les vallées que dans les gorges des montagnes : mais elles y ſont infiniment moins dangereuſes. Les ſuites n'en ſont communément funeſtes que dans les campagnes où les ſecours manquent, où les précautions ſont négligées.

Une maladie générale dans cette partie du Nouveau-Monde, c'eſt la petite-vérole qui y fut portés en 1588. Elle n'y eſt pas habituelle comme en Europe : mais elle y cauſe par intervalle des ravages inexprimables. Elle attaque indifféremment les blancs, les noirs, les Indiens, les races mêlées. Elle eſt également meurtriere dans tous les climats. Il faut beaucoup eſpérer de la pratique de l'inoculation introduite depuis deux ans à Lima, & qui ſans doute ſera bientôt générale.

Il eſt un autre fléau auquel l'eſprit humain ne trouvera jamais de remede. Les tremblements de terre, ſi rares ailleurs que les générations ſe ſuccedent ſouvent ſans en voir un ſeul, ſont ſi ordinaires dans le Pérou, qu'on y a contracté l'habitude de les compter comme une ſuite d'époques, d'autant plus mémorables, que leur retour fréquent n'en diminue pas la violence.

Ce phénomene, toujours irrégulier dans ſes retours inopinés, s'annonce cependant par des avant-coureurs ſenſibles. Lorſqu'il doit être conſidérable, il eſt précédé d'un frémiſſement dans l'air dont le bruit eſt ſemblable à celui d'une groſſe pluie qui tombe d'un nuage diſſous & crevé tout-à-coup. Ce bruit paroît l'effet d'une vibration dans l'air qui s'agite en ſens contraires. Les oiſeaux volent

alors par élancement. Leur queue ni leurs aîles ne leur ſervent plus de rames ou de gouvernail pour nager dans le fluide des cieux. Ils vont s'écraſer contre les murs, les arbres, les rochers : ſoit que ce vertige de la nature leur cauſe des éblouiſſements, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces & la faculté de maîtriſer leurs mouvements.

A ce fracas des airs ſe joint le murmure de la terre, dont les cavités & les antres ſourds gémiſſent comme autant d'échos. Les chiens répondent par des hurlements extraordinaires à ce preſſentiment d'un déſordre général. Ces animaux s'arrêtent, & par un inſtinct naturel écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices, les hommes fuient de leurs maiſons, & courent chercher dans l'enceinte des places ou dans la campagne un aſyle contre la chûte de leurs toîts. Les cris des enfants, les lamentations des femmes, les ténebres ſubites d'une nuit inattendue : tout ſe réunit pour agrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverſe tout, par les maux de l'imagination qui ſe trouble, ſe confond, & perd dans la contemplation de ce déſordre, l'idée & le courage d'y remédier.

La diverſité des aſpects ſous leſquels les volcans ſe ſont préſentés à un de nos obſervateurs les plus infatigables & les plus intelligents, lui a déſigné différentes époques, ſéparées les unes des autres par des intervalles de temps ſi conſidérables, que la formation premiere de notre demeure en eſt renvoyée à une ancienneté dont l'imagination s'effraie. A la premiere de ces époques, les volcans jettent de leurs ſommets du feu, de la fumée, des cendres, & verſent de leurs flancs entr'ouverts des torrents de lave. A la ſeconde, ils ſont éteints, ils le ſont tous, & ne préſentent qu'une vaſte chau-

diere. A la troisieme, l'air, la pluie, les vents, le froid, la chaux ont détruit la chaudiere ou le crater, & il ne reste qu'un monticule. A la quatrieme, ce monticule, dépouillé de son enveloppe, met à découvert une espece de culot, qui, miné par le temps, ne laisse plus la place où la montagne & le volcan ont existé, & cet état est une cinquieme époque. Du centre de cette place s'étendent au loin des chaussées de lave; & ces chaussées, ou entieres, ou brisées, ou réduites à des fragments isolés, sont encore autant d'autres époques, entre chacune desquelles vous pouvez intercaler tant d'années, tant de siecles, tant de milliers de siecles qu'il vous plaira. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une de ces époques, quelle que soit celle que l'on choisisse, n'est point liée dans la mémoire des hommes à celle qui lui succede dans la nature. Et le principe que de rien, il ne se fait rien; & la destruction des êtres qui, se résolvant en d'autres, nous démontre que rien ne se réduit à rien, semblent nous annoncer une éternité qui a précédé, une éternité qui suivra, & la co-existence du grand architecte avec son merveilleux ouvrage.

Le climat offre des singularités très-remarquables dans le haut Pérou. On y éprouve le même jour, quelquefois à la même heure, & toujours dans un espace très-borné, la température des zones les plus opposées. Ceux qui s'y rendent des vallées, sont percés, en arrivant, d'un froid rigoureux, dont ni le feu, ni l'action, ni les vêtements ne peuvent les garantir; mais dont l'impression cesse d'être désagréable, après un séjour d'un mois ou de trois semaines. Les symptômes du mal de mer tourmentent les voyageurs qui y paroissent pour la premiere fois, avec plus ou moins de violence, selon qu'ils en auroient eu à souffrir sur l'océan.

Cependant, quelle qu'en ſoit la raiſon, on n'eſt pas expoſé à cet accident par-tout, & aucun des aſtronomes qui meſurerent la figure de la terre ſur les montagnes de Quito, n'en fut attaqué.

Dans les vallées, on eſt autant ou plus étonné. Quoique très-près de l'équateur, ce pays jouit d'une délicieuſe température. Les quatre ſaiſons de l'année y ſont ſenſibles ſans qu'aucune puiſſe paſſer pour incommode. Celle de l'hyver eſt la plus marquée.

On en a cherché la cauſe dans les vents du pôle auſtral, qui portent l'impreſſion des neiges & des glaces d'où ils ont paſſé. Ils ne la conſervent en partie que parce qu'ils ſouflent ſous le voile d'un brouillard épais qui couvre alors la terre. A la vérité, ces vapeurs groſſières ne s'élevent réguliérement que vers le midi : mais il eſt rare qu'elles ſe diſſipent. Le ciel demeure communément aſſez couvert, pour que ſes rayons qui quelquefois ſe montrent, ne puiſſent adoucir le froid que très-légérement.

Quelle que ſoit la raiſon d'un hyver ſi conſtant ſous la Zone-Torride, il eſt certain qu'il ne pleut jamais, ou qu'il ne pleut que tous les deux ou trois ans dans le bas Pérou. La phyſique a fait les plus grands efforts pour trouver la cauſe d'un phénomene ſi extraordinaire. Ne pourroit-on pas l'attribuer au vent du Sud-Oueſt qui y regne la plus grande partie de l'année, & à la hauteur prodigieuſe des montagnes dont la cime eſt couverte de glaces perpétuelles? Le pays ſitué entre deux, continuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conſerve une température ſi égale, que les nuages qui s'élevent ne peuvent jamais ſe condenſer au point de ſe réſoudre en eaux formelles.

Il faudroit pourtant des pluies, & des pluies journalieres, pour communiquer quelque fertilité

aux côtes qui s'étendent depuis Tumbès jufqu'à Lima, c'eft-à-dire dans un efpace de deux cents foixante-quatre lieues. Les fables en font fi généralement arides, qu'on n'y voit pas même une herbe, excepté dans les parties qu'il eft poffible d'arrofer, & cette facilité n'eft pas ordinaire. Il n'y a pas une feule fource dans le bas Pérou; les rivieres n'y font pas communes; & celles qu'on y voit n'ont la plupart de l'eau que fix ou fept mois de l'année. Ce font des torrents qui fortent des lacs, plus ou moins grands, formés dans les Cordilieres, qui ne parcourent qu'un court efpace, & qui tariffent durant l'été. Du temps des Incas, ces précieufes eaux étoient recueillies avec foin, & par le fecours de divers canaux, répandues fur une affez grande fuperficie qu'elles fertilifoient. Les Efpagnols ont profité de ces travaux. Leurs bourgades & leurs villes ont remplacé les cabanes des Indiens, qui, peut-être par cette raifon, font en moindre nombre dans le bas Pérou que fur les montagnes. Les vallées qui, de la capitale de l'Empire, conduifent au Chily, ont une grande reffemblance avec celles dont on vient de parler; cependant en quelques endroits elles fe refufent moins obftinément à la culture.

XXVII. Le peu de Péruviens qui ont échappé au glaive ou à la tyrannie des conquérants, font tombés dans l'abrutiffement.

Malgré les défordres de fon organifation phyfique, la région qui nous occupe avoit vu fe former dans fon fein un Empire floriffant. On ne fauroit guere révoquer en doute fa population, quand on voit que ce peuple heureux avoit couvert de fes colonies toutes les Provinces qu'il avoit conquifes; quand on fait attention au nombre étonnant d'hommes employés au gouvernement, & tirant de l'Etat leur fubfiftance. Tant de leviers & de bras occupés à mouvoir la machine politique, ne fuppofent-ils pas une population confidérable,

pour nourrir, des productions de la terre, une classe nombreuse de ses habitants qui ne la cultivoient pas?

Par quelle fatalité, le Pérou se trouve-t-il donc aujourd'hui si désert? En remontant à l'origine des choses, on trouve que les conquérants des côtes de la mer du Sud, brigands, sans naissance, sans éducation & sans principes, commirent d'abord plus d'atrocités que ceux du Mexique. La métropole tarda plus long-temps à donner un frein à leur férocité, nourrie continuellement par les guerres civiles, longues & cruelles qui suivirent la conquête. Il s'établit depuis un systême d'oppression plus pesant & plus suivi que dans les autres contrées du Nouveau-Monde moins éloignées de l'Europe.

Un découragement universel étoit la suite nécessaire de cette conduite abominable. Aussi les naturels du pays se dégoûterent-ils de l'état social & des fatigues qu'il entraîne. Ils perséverent dans ces dispositions fâcheuses, & ne se donneroient même aucun soin pour faire naître des subsistances, s'ils n'y étoient contraints par le gouvernement. Leur conduite se ressent de cette violence. Les habitants d'une communauté, hommes, femmes, enfants, se réunissent tous pour labourer, pour ensemencer un champ. Ces travaux, interrompus à chaque moment par des danses & par des festins, se font au son de divers instruments. La même négligence, les mêmes plaisirs accompagnent la récolte du maïs & des autres grains. Ces peuples ne montrent pas plus d'ardeur pour se procurer des vêtements. Inutilement on a tenté d'inspirer un meilleur esprit, un esprit plus convenable au bien de l'Empire. L'autorité a été impuissante contre des usages que sa tyrannie avoit fait naître, que ses injustices eutretenoient.

Les Péruviens, tous les Péruviens sans exception, sont un exemple de ce profond abrutissement où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils sont tombés dans une indifférence stupide & universelle. Eh, que pourroit aimer un peuple dont la religion élevoit l'ame, & à qui l'esclavage le plus avilissant a ôté tout sentiment de grandeur & de gloire ! Les richesses que la nature a semées sous leurs pas ne les tentent point. Ils ont la même insensibilité pour les honneurs. Ils sont ce que l'on veut, sans chagrin ni préférence, serfs ou caciques, l'objet de la considération ou de la risée publique. Tous les ressort de leur ame sont brisés. Celui de la crainte même est souvent sans effet, par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie. Ils s'enivrent & ils dansent : voilà tous leurs plaisirs, quand ils peuvent oublier leurs malheurs. La paresse est leur état d'habitude. *Je n'ai pas faim*, disent-ils à qui veut les payer pour travailler.

Le vuide qui s'étoit fait dans la population du Pérou, & l'inertie de ce qui y étoit resté d'hommes, déterminerent les conquérants à l'introduction d'une race étrangere : mais ce supplément imaginé par un raffinement de la barbarie Européenne, fut plus nuisible à l'Afrique, qu'utile au pays des Incas. L'avarice ne retira pas de ces nouveaux esclaves tous les avantages qu'elle s'en étoit promis. Le gouvernement, par-tout occupé à mettre des taxes sur les vertus & sur les vices, sur l'industrie & sur la paresse, sur les bons & sur les mauvais projets, sur la liberté de commettre des vexations & sur la facilité à s'y soustraire : le gouvernement fit un monopole de ce vil commerce. Il fallut recevoir les noirs d'une main rivale ou ennemie, les faire arriver à leur destination par des climats mal-sains & des mers immenses, soutenir la dépense de plu-

sieurs entrepôts fort chers. Cependant cette espece d'hommes se multiplia beaucoup plus au Pérou qu'au Mexique. Les Espagnols s'y trouvent aussi en bien plus grand nombre; & voici pourquoi.

Au temps des premieres conquêtes lorsque les émigrations étoient les plus fréquentes, le pays des Incas avoit une plus grande réputation de richesse que la Nouvelle-Espagne ; & il en sortit en effet plus de trésors pendant un demi-siecle. La passion de les partager devoit y attirer, & y attira réellement un plus grand nombre de Castillans. Quoiqu'ils y fussent tous ou presque tous passés avec l'espoir de venir jouir un jour dans leur patrie de la fortune qu'ils auroient faite, ils se fixerent la plupart dans la colonie. La douceur du climat & la bonté des denrées les y attachoient. Ils comptoient d'ailleurs sur une grande indépendance dans une région si éloignée de la métropole.

XXVIII. En quel état est maintenant le Pérou.

Il faut voir à quel degré de prospérité s'est élevé le Pérou par les travaux réunis de tant de races différentes.

La côte immense, qui s'étend depuis Panama jusqu'à Tumbès, & qui, en 1718, fut détachée du Pérou pour être incorporée au nouveau Royaume, est une des plus misérables régions du globe. Des marais vastes & nombreux en occupent une grande partie. Ce qu'ils ne couvrent pas est inondé durant plus de six mois chaque année par des pluies qui tombent en torrents. Du sein de ces eaux croupissantes & mal-saines s'élevent des forêts aussi anciennes que le monde, & tellement embarrassées de lianes, que l'homme le plus fort ou le plus intrépide ne sauroit y pénétrer. Des brouillards épais & fréquents jettent un voile obscur sur ces hideuses campagnes. Aucune des productions de l'ancien hémisphere ne sauroit croître dans ce sol in-

grat, & celles même du nouveau n'y prosperent guere. Aussi n'y voit-on qu'un très-petit nombre de sauvages la plupart errants, & si peu d'Espagnols, qu'on pourroit presque dire qu'il n'y en a point. La côte est heureusement terminée par le golfe de Guyaquil, où la nature est moins dégradée.

Ce fleuve vit s'élever, en 1533, la seconde ville que les Espagnols bâtirent dans le Pérou. Les Indiens ne laisserent pas subsister long-temps ce monument érigé contre leur liberté : mais il fut rétabli quatre ans après par Orellana. Ce ne fut plus dans la baie de Charopte, qui avoit été d'abord choisie, qu'on le plaça. La croupe d'une montagne éloignée de la riviere de cinq à six cents toises, fut préférée. Les besoins du commerce déterminerent dans la suite les négociants à former leurs habitations sur la rive même. L'espace qui les séparoit de leur premiere demeure a été occupé successivement ; & aujourd'hui les deux quartiers sont entiérement réunis. Dans la ville basse & dans la ville haute, les maisons sont généralement en bois. Autrefois toutes étoient couvertes de chaume. Il disparoît peu-à-peu par les ordres du gouvernement, qui a cru ce réglement nécessaire pour prévenir les accidents du feu si ordinaires dans ces climats. Guayaquil étoit naguere un lieu absolument ouvert. Il est maintenant sous la protection de trois forts gardés seulement par ses habitants. Ce sont de grosses poutres disposées en palissades. Sur ce sol, toujours humide & submergé une grande partie de l'année, du bois que l'eau ne pourrit jamais, est préférable aux ouvrages en terre ou en pierre les mieux entendus.

C'est une particularité aujourd'hui connue, que sur la côte de Guayaquil, aussi-bien que sur celle

de Guatimala, ſe trouvent des limaçons qui donnent cette pourpre ſi célébrée par les anciens, & que les modernes ont cru perdue. La coquille qui les renferme eſt attachée à des rochers que la mer baigne. Elle a le volume d'une groſſe noix. On peut extraire la liqueur de cet animal de deux manieres. Les uns le tuent après l'avoir tiré de ſa coquille, le preſſent avec un couteau depuis la tête juſqu'à la queue, ſéparant du corps la partie où s'eſt amaſſée la liqueur, & jettent le reſte. Quand cette manœuvre, répétée ſur pluſieurs limaçons, a donné une certaine quantité de liqueur, on y plonge le fil qu'on veut teindre, & l'opération eſt faite. La couleur, d'abord blanc de lait, devient enſuite verte, & n'eſt pourpre que lorſque le fil eſt ſec.

Ceux qui n'aiment pas cette méthode, tirent en partie l'animal de ſa coquille, &, en le comprimant, lui font rendre ſa liqueur. On répete cette opération juſqu'à quatre fois en différents temps; mais toujours moins utilement. Si l'on continue, l'animal meurt à force de perdre ce qui faiſoit le principe de ſa vie, & qu'il n'a plus la force de renouveller.

On ne connoît point de couleur qui puiſſe être comparée à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat, ni pour la durée. Elle réuſſit mieux avec le coton qu'avec la laine, le lin ou la ſoie.

Ce n'eſt guere qu'un objet de curioſité : mais Guayaquil fournit aux provinces voiſines, des bœufs, des mulets, du ſel, du poiſſon. Il fournit une grande abondance de cacao au Mexique & à l'Europe. C'eſt le chantier univerſel de la mer du Sud, & il pourroit le devenir en partie de la métropole. On ne connoît point de contrée ſur la terre qui ſoit plus riche en mâtures & en bois de conſ-

truction. Le chanvre & le goudron qui lui manquent, lui viennent du Chily & du Guatimala.

Cette ville eſt l'entrepôt néceſſaire de tout le commerce que le bas Pérou, Panama & le Mexique veulent faire avec le pays de Quito. Toutes les marchandiſes que ces contrées échangent, paſſent par les mains de ſes négociants. Les plus gros des navires s'arrêtent à l'iſle de Puna, à ſix ou ſept lieues de la place. Les autres peuvent remonter trente-cinq lieues dans le fleuve juſqu'à Caracol.

Malgré tant de moyens de s'élever, Guayaquil, dont la population eſt de vingt mille ames, n'a que de l'aiſance. Les fortunes y ont été ſucceſſivement renverſées par neuf incendies, & par des corſaires qui ont deux fois ſaccagé la ville. Celles qui ont été faites depuis ces funeſtes époques n'y ſont pas reſtées. Un climat où les chaleurs ſont intolérables toute l'année, où les pluies ſont continuelles pendant ſix mois, où des inſectes dégoûtants & dangereux ne laiſſent pas un inſtant de tranquillité, où paroiſſent s'être réunies les maladies des températures les plus oppoſées, où l'on vit dans la crainte continuelle de perdre la vue : un tel climat n'eſt guere propre à fixer ſes habitants. Auſſi n'y voit-on que ceux qui n'ont pas acquis aſſez de bien pour aller couler ailleurs des jours heureux dans l'oiſiveté & dans la molleſſe.

En quittant le territoire de Guayaquil, on entre dans les vallées du Pérou. Elles occupent quatre cents lieues d'une côte ſemée d'un grand nombre de mauvaiſes rades, parmi leſquelles un heureux haſard a placé un ou deux aſſez bons ports. Dans tout ce vaſte eſpace, il n'y a pas la trace d'un ſeul chemin, & il faut le parcourir ſur des mules pendant la nuit, parce que la réverbé-

ration du ſoleil en rend les ſables impraticables durant le jour. A des diſtances de trente ou quarante lieues, on trouve les petites villes de Piura, de Peyta, de Santa, de Piſco, de Naſca, d'Ica, de Moquequa, d'Arica, & dans l'intervalle un petit nombre de hameaux ou de bourgades. Il n'y a dans toute cette étendue que trois villes dignes de ce nom: Truxillo, qui a neuf mille habitants, Arequipa qui en a quarante mille, & Lima qui en a cinquante-quatre mille. Ces divers établiſſements ont été formés par-tout où il y avoit quelque veine de terre végétale, & par-tout où les eaux pouvoient fertiliſer un limon naturellement aride.

Le pays offre les fruits propres à ce climat & la plupart de ceux de l'Europe. La culture du maïs, du piment & du coton qui s'y trouvoit établie, ne fut pas abandonnée, & on y porta celle du froment, de l'orge, du manioc, des pommes de terre, du ſucre, de l'olivier & de la vigne. La chevre y a beaucoup réuſſi: mais la brebis a dégénéré, & ſa toiſon eſt extrêmement groſſiere. Dans toutes les vallées, il n'y a qu'une mine, & c'eſt celle de Huantajaha.

Dans le haut Pérou, à cent vingt lieues de la mer, eſt Cuſco, bâtie par le premier des Incas, dans un terrein fort inégal, & ſur le penchant de pluſieurs collines. Ce ne fut d'abord qu'une foible bourgade qui, avec le temps, devint une cité conſidérable qu'on diviſa en autant de quartiers qu'il y avoit de nations incorporées à l'Empire. Chaque peuple avoit la liberté de ſuivre ſes anciens uſages; mais tous devoient adorer l'aſtre brillant qui féconde le globe. Aucun édifice n'avoit de la majeſté, de l'agrément, des commodités, parce qu'on ignoroit les premiers principes de l'architecture. Le temple du ſoleil lui-même ne pouvoit être diſ-
tingué

tingué des autres bâtiments publics ou particuliers que par son étendue, & par l'abondance des métaux prodigués pour son ornement.

Au Nord de cette capitale étoit une espece de citadelle, élevée avec beaucoup de soin, de travail & de dépense. Les Espagnols parlerent long-temps de ce monument de l'industrie Péruvienne avec une admiration qui subjugua l'Europe entiere. Des gens éclairés ont vu ces ruines, & le merveilleux a disparu. On s'est enfin convaincu que cette fortification n'avoit guere d'autre supériorité sur les autres ouvrages du même genre érigés dans le pays, que d'avoir été construite avec des pierres plus considérables.

A quatre lieues de la ville étoient les maisons de campagne des grands & des Incas, dans la salubre & délicieuse vallée d'Yucai. C'est-là qu'on alloit rétablir sa santé ou se délasser des fatigues du gouvernement.

Après la conquête, la place ne conserva guere que son nom. Ce furent d'autres édifices, d'autres habitants, d'autres occupations, d'autres mœurs, d'autres préjugés, une autre religion. Ainsi cette fatalité qui bouleverse la terre, les mers, les Empires, les nations; qui jette successivement sur tous les points du globe la lumiere des arts & les ténebres de l'ignorance; qui transporte les hommes & les opinions, comme les vents & les courants poussent les productions marines sur les côtes: cette impénétrable & bizarre destinée voulut que des Européens avec tout le cortege de nos crimes; que des moines avec tous les préjugés de leur croyance vinssent régner & dormir dans ces murs où les vertueux Incas faisoient depuis si long-temps le bonheur des hommes, & où le soleil étoit si solemnellement adoré. Qui peut donc prévoir

quelle race & quel culte s'éleveront un jour sur les débris de nos Royaumes & de nos autels? Cusco compte sous ses nouveaux maîtres vingt-six mille habitants.

Au milieu des montagnes se voient encore quelques autres villes : Chupuisaca ou la Plata qui a treize mille ames ; Potosi, vingt-cinq mille ; Oropesa, dix-sept mille ; la Paz, vingt mille; Guancavelica, huit mille; Huamanga, dix-huit mille cinq cents.

Mais, qu'on le remarque bien, aucune de ces villes ne fut élevée dans les contrées qui offroient un terroir fertile, des moissons abondantes, des pâturages excellents, un climat doux & sain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux, si bien cultivés jusqu'alors par des peuples nombreux & florissants, n'attirerent pas un seul regard. Bientôt ils ne présenterent que le tableau déplorable d'un désert affreux, & cette confusion plus triste & plus hideuse que ne devoit l'être l'aspect sauvage de la terre avant l'origine des sociétés. La vue du désordre ne déplaît pas toujours; elle étonne quelquefois : celle de la destruction afflige. Le voyageur, conduit par le hasard ou par la curiosité dans ces régions désolées, ne put s'empêcher d'abhorrer les barbares & sanguinaires auteurs de ces dévastations, en songeant que ce n'étoit pas même aux cruelles illusions de la gloire, au fanatisme des conquêtes, mais à la stupide & vile cupidité de l'argent, qu'on avoit sacrifié tant de richesses plus réelles & une si grande population.

Cette soif insatiable de l'or, qui n'avoit égard ni aux subsistances, ni à la sûreté, ni à la politique, décida seule de tous les établissements. Quelques-uns se sont soutenus, plusieurs sont tombés, & il s'en est formé d'autres. Tous ont suivi la

découverte, la progreſſion, la décadence des mines auxquelles ils étoient ſubordonnés.

On s'égara moins dans les moyens de ſe procurer des vivres. Les naturels du pays n'avoient guere vécu juſqu'alors que de maïs, de fruits & de légumes, où il n'entroit d'autre aſſaiſonnement que du ſel & du piment. Leurs liqueurs, compoſées de différentes racines, étoient plus variées. La chica étoit la plus commune. C'eſt du maïs trempé dans l'eau, & retiré du vaſe lorſqu'il commence à pouſſer ſon germe. On le fait ſécher au ſoleil, puis un peu rôtir, & enfin moudre. La farine bien pêtrie eſt miſe avec de l'eau dans de grandes cruches. La fermentation ne ſe fait pas attendre plus de deux ou trois jours, & ne doit pas durer plus longtemps. Le grand inconvénient de cette boiſſon, qui, priſe avec peu de modération, enivre infailliblement, eſt de ne pouvoir pas ſe conſerver plus de ſept ou huit jours ſans s'aigrir. Son goût reſſemble aſſez à celui du cidre inférieur.

Toutes les cultures établies dans l'Empire avoient uniquement pour but les premiers beſoins. Il n'y avoit pour la volupté que la ſeule coca. C'eſt un arbriſſeau qui ſe ramifie beaucoup, & ne s'éleve guere au-deſſus de trois ou quatre pieds. Ses feuilles ſont alternes, ovales, entieres, marquées dans leur longueur de trois nervures, dont deux ſont peu apparentes. Les fleurs, ramaſſées en bouquets le long des tiges, ſont petites, compoſées d'un calice à cinq diviſions, de cinq pétales garnis à leur baſe d'une écaille. Le piſtil, entouré de dix étamines, & ſurmonté de trois ſtyles, ſe change en une petite baie rougeâtre, oblongue, qui, en ſe ſéchant, devient triangulaire, & contient un noyau rempli d'une ſeule amande.

La feuille de la coca faiſoit les délices des Péru-

viens. Ils la mâchoient après l'avoir mêlée avec une terre d'un gris blanc & de nature savonneuse qu'ils nommoient *tocera*. C'étoit, dans leur opinion, un des plus salutaires restaurants qu'ils pussent prendre. Leur goût pour la coca a si peu varié, que si elle venoit à manquer à ceux d'entre eux qui sont enterrés dans les mines, ils cesseroient de travailler, quelques rigueurs qu'on pût employer pour les y contraindre.

Les conquérants ne s'accommoderent, ni de la nourriture, ni des boissons du peuple vaincu. Ils naturaliserent librement & avec succès tous les grains, tous les fruits, tous les quadrupedes de l'ancien hémisphere dans le nouveau. La métropole, qui s'étoit proposée de fournir à sa colonie des vins, des huiles, des eaux-de-vie, voulut d'abord interdire la culture de la vigne & de l'olivier : mais on ne tarda pas à comprendre qu'il seroit impossible de faire passer réguliérement au Pérou des objets sujets à tant d'accidents & d'un si gros volume ; & il fut permis de les y multiplier autant que le climat & les besoins le comporteroient.

Après avoir pourvu à une subsistance meilleure & plus variée, les Espagnols voulurent avoir un habillement plus commode & plus agréable que celui des Péruviens. C'étoit pourtant le peuple de l'Amérique le mieux vêtu. Il devoit cette supériorité à l'avantage qu'il avoit d'avoir des animaux domestiques qui lui servoient à cet usage, le lama & le paco.

XXIX. Particularités sur le lama, le paco, le guanaco & la vigogue.

Le lama est un animal haut de quatre pieds & long de cinq ou six : mais le cou seul occupe la moitié de cette longueur. Il a la tête bien faite, avec de grands yeux, un museau allongé & les levres épaisses. Sa bouche n'a point de dents incisives à la mâchoire supérieure. Il a les pieds four-

chus comme le bœuf, mais aidés d'un éperon en-arriere qui lui sert à s'accrocher dans les endroits escarpés où il aime à grimper. Une laine courte sur le dos, mais longue sur les flancs & sous le ventre, fait partie de son utilité. Quoique très-lascif, il s'accouple avec peine. En vain la femelle, qui se prosterne pour le recevoir, l'invite par ses soupirs; ils sont quelquefois un jour entier à gémir sans pouvoir jouir, si l'homme ne les aide à remplir le vœu de la nature. Ainsi, plusieurs de nos animaux domestiques, enchaînés, domptés, forcés & contraints dans les mouvements & les sensations les plus libres, perdent en de vains efforts, dans des étables, les germes de leur réproduction, quand on ne supplée pas, par les soins & les secours d'une attention économique, à la liberté qu'on leur a ôtée. Les femelles du lama n'ont que deux mamelles, jamais plus de deux petits, & communément un seul qui suit la mere en naissant. Son accroissement est prompt, & sa vie assez courte. A trois ans, il se reproduit, conserve sa vigueur jusqu'à douze, puis dépérit, & finit vers quinze.

On emploie les lamas, comme les mulets, à transporter sur le dos des charges d'environ cent livres. Ils vont lentement, mais d'un pas grave & ferme; faisant quatre ou cinq lieues par jour, dans des pays impraticables pour les autres animaux; descendant des ravines & gravissant des rochers où les hommes ne sauroient les suivre. Après quatre ou cinq jours de marche, ils prennent d'eux-mêmes un repos de vingt-quatre heures.

La nature les a faits pour les hommes du climat où ils naissent, doux, mesurés & flegmatiques comme les Péruviens. Pour s'arrêter, ils plient les genoux & baissent le corps, avec la précaution de ne pas déranger leur charge. Au coup de sifflet de

leur conducteur, ils ſe relevent avec la même attention & marchent. Ils broutent en chemin l'herbe qu'ils rencontrent, & ruminent la nuit même en dormant, appuyés ſur la poitrine & les pieds repliés ſous le ventre. Le jeûne ni le travail ne les rebutent point, tandis qu'ils ont des forces : mais quand ils ſont excédés ou qu'ils ſuccombent ſous le faix, il eſt inutile de les harceler ou de les frapper : ils s'obſtinent juſqu'à ſe tuer en frappant de la tête contre la terre. Jamais ils ne ſe défendent, ni des pieds, ni des dents ; & dans la fureur de l'indignation, ils ſe contentent de cracher à la face de ceux qui les inſultent.

Le paco eſt au lama ce que l'âne eſt au cheval, une eſpece ſuccurſale plus petite, avec des jambes plus courtes, un muffle plus ramaſſé : mais du même naturel, des mêmes mœurs ; du même tempérament que le lama. Fait, comme lui, à porter des fardeaux, plus obſtiné dans ſes caprices, peut-être parce qu'il eſt plus foible.

Les lamas & les pacos ſont d'autant plus utiles à l'homme, que leur ſervice ne lui coûte rien. Leur fourrure épaiſſe leur tient lieu de bât. Le peu d'herbe qu'ils trouvent en marchant ſuffit pour leur nourriture, & leur fournit une ſalive abondante & fraîche qui les diſpenſe de boire.

Du temps des Incas, les peuples montroient un grand attachement pour ces animaux utiles, & cette bienveillance s'eſt perpétuée. Avant de les employer aux travaux pour leſquels ils ſont propres, les Péruviens aſſemblent leurs parents, leurs amis, leurs voiſins. Auſſi-tôt que l'aſſemblée eſt formée, commencent des danſes & des feſtins qui durent deux jours & deux nuits. De temps en temps, les convives vont rendre viſite aux lamas & aux pacos, leur tiennent des diſcours pleins de

ſentiment, & leur prodiguent toutes les tendreſſes qu'on feroit à la perſonne la plus chérie. On commence enſuite à s'en ſervir; mais ſans les dépouiller des rubans & des bandelettes dont on avoit paré leur tête.

Parmi les lamas, il y a une eſpece ſauvage qu'on nomme guanacos, plus forts, plus vifs & plus légers que les lamas domeſtiques, courant comme le cerf, grimpant comme le chamois, couverts d'une laine courte & de couleur fauve. Quoique libres, ils aiment à ſe raſſembler en troupes, quelquefois de deux ou trois cents. S'ils voient un homme, ils le regardent d'abord d'un air plus étonné que curieux. Enſuite ſoufflant des narines & henniſſant, ils courent tous enſemble au ſommet des montagnes. Ces animaux cherchent le Nord, voyagent dans les glaces, ſéjournent au-deſſus de la ligne de neige; vigoureux & nombreux dans les hauteurs des Cordilieres; chétifs & rares au bas des montagnes. Quand on en fait la chaſſe pour avoir leur toiſon, s'ils gagnent leurs rochers, ni les chiens, ni les chaſſeurs ne peuvent les atteindre.

Les vigognes, eſpece ſauvage de pacos, ſe plaiſent encore plus dans le froid & ſur les montagnes. Elles ſont ſi timides, que leur frayeur même les livre au chaſſeur. Des hommes les entourent, & les pouſſent dans des défilés, à l'iſſue deſquels on a ſuſpendu des morceaux de drap ou de linge ſur des cordes élevées de trois ou quatre pieds. Ces lambeaux, agités par le vent, leur font tant de peur, qu'elles reſtent attroupées & ſerrées l'une contre l'autre, ſe laiſſant plutôt tuer que de s'enfuir. Mais s'il ſe trouve parmi les vigognes quelque guanaco, qui, plus hardi, ſaute par-deſſus les cordes, elles le ſuivent & s'échappent.

Tous ces animaux appartiennent tellement à l'Amérique méridionale, & sur-tout aux plus hautes Cordilieres, qu'on n'en voit jamais du côté du Mexique, où ces montagnes s'abaissent considérablement. On a tenté de les naturaliser en Europe : mais ils y ont tous péri. Sans penser que ces animaux au Pérou même cherchoient le plus grand froid, les Espagnols les ont transportés dans les plaines brûlantes de l'Andalousie. Ces especes auroient peut-être réussi sur les Alpes ou les Pyrénées. Cette conjecture de M. de Buffon, à qui nous devons tant de considérations utiles & profondes sur les animaux, est digne de l'attention des hommes d'Etat, que la philosophie doit éclairer dans toutes leurs démarches.

La chair des lamas & des pacos peut être mangée quand ils sont jeunes. La peau des vieux sert aux Indiens, de chaussure, aux Espagnols pour des harnois. Il est possible aussi de se nourrir du guanaco ; mais la vigogne n'est recherchée que pour sa toison & pour les bézoards qu'elle produit.

Tous ces animaux n'ont pas une laine égale. Celle du lama & du paco, qui sont domestiques, est fort inférieure à celle du guanaco, & sur-tout à celle de la vigogne. On trouve même une grande différence dans la laine du même animal. Celle du dos est communément d'un blond clair & de qnalité médiocre ; sous le ventre, elle est blanche & fine ; blanche & grossiere dans les cuisses. Son prix, en Espagne, est depuis quatre jusqu'à neuf francs la livre pesant, selon sa qualité.

Ces toisons étoient utilement employées au Pérou, avant que l'Empire eût subi un joug étranger. Cusco en fabriquoit, pour l'usage de la Cour, des tapisseries ornées de fleurs, d'oiseaux, d'arbres assez bien imités. Elles servoient ailleurs à faire

des mantes qui couvroient une chemiſe de coton. On les retrouſſoit pour avoir les bras libres. Les grands les attachoient avec des agraffes d'or & d'argent: leurs femmes avec des épingles des mêmes métaux couronnées d'émeraudes, & le peuple avec des épines. Dans les pays chauds, les mantes des hommes en place étoient de toile de coton aſſez fine & teinte de pluſieurs couleurs. Les gens du commun, ſous le même climat, n'avoient pour tout vêtement qu'une ceinture tiſſue de filaments d'écorce d'arbre, qui couvroit, dans les deux ſexes, ce que la pudeur défend de montrer.

La fierté & les habitudes des conquérants, qui leur rendoient généralement incommodes ou mépriſables tous les uſages établis dans les contrées qui ſervoient de théâtre à leur avarice ou à leur fureur, ne leur permirent pas d'adopter l'habillement des Péruviens. Ils demanderent à l'Europe tout ce qu'elle poſſédoit de plus fini, de plus magnifique en toiles & en étoffes. Avec le temps, les tréſors qu'on avoit d'abord pillés s'épuiſerent, & il ne fut plus poſſible d'en obtenir de nouveaux qu'en faiſant de grandes avances, & en ſe livrant à des travaux d'une utilité douteuſe. Alors les profuſions diminuerent. Les anciennes fabriques de coton, que l'oppreſſion avoit réduites à preſque rien, reprirent quelque vigueur. Il s'en éleva d'un autre genre, & leur nombre a augmenté ſucceſſivement.

Avec la laine de vigogne, on fabrique, dans pluſieurs Provinces, des bas, des mouchoirs, des écharpes. Cette laine, mêlée avec la laine extrêmement dégénérée des moutons venus d'Europe, ſert à faire des tapis & des draps paſſables. Cette derniere ſeule eſt convertie en ſerges & en d'autres étoffes groſſieres.

Les manufactures de luxe ſont établies à Are-

quipa, à Cuſco & à Lima. De ces trois grandes villes partent tous les bijoux & tous les diamants, toute la vaiſſelle des particuliers & toute l'argenterie des Egliſes. Ces ouvrages ſont groſſiérement travaillés & mêlés de beaucoup de cuivre. On ne retrouve guere plus de goût & de perfection dans les galons, dans les broderies, dans les dentelles qui ſortent des mêmes atteliers.

D'autres mains s'exercent à dorer les cuirs, à faire avec du bois & de l'ivoire des morceaux de marqueterie & de ſculpture, à tracer quelques figures ſur des marbres trouvés depuis peu à Cuença, ou ſur des toiles de lin venues de l'ancien hémiſphere. Ces productions d'un art imparfait ſervent à la décoration des maiſons, des palais, des temples. Le deſſin n'en eſt pas abſolument mauvais; mais les couleurs manquent de vérité, & ne ſont pas durables. Cette induſtrie appartient preſqu'excluſivement aux Indiens fixés à Cuſco, & moins opprimés, moins abrutis ſur ce théâtre de leur premiere gloire que dans tout le reſte de l'Empire. Si ces Américains, à qui la nature a refuſé l'eſprit d'invention, mais qui ſavent imiter, avoient eu d'excellents modeles & des maîtres habiles, ils ſeroient devenus du moins de bons copiſtes. On porta à Rome, ſur la fin du ſiecle dernier, des ouvrages d'un peintre Péruvien, nommé Michel de Saint-Jacques, où les connoiſſeurs trouverent du génie.

Ici, j'entends des murmures. On me dit quel intérêt veux-tu que je prenne à ces vains détails dont tu m'importunes depuis ſi long-temps? Parle-moi de l'or, de l'argent du Pérou. Dans cette région ſi reculée du Nouveau-Monde, *jamais je n'ai vu, jamais je ne verrai que ſes métaux.* Qui que tu ſois qui m'interpelles ainſi, homme avare, hom-

ne sans goût, qui, transporté au Mexique & au Pérou, n'étudierois ni les mœurs, ni les usages, qui ne daignerois pas jetter un coup d'œil sur les fleuves, sur les montagnes, sur les forêts, sur les campagnes, sur la diversité des climats, sur les poissons & sur les insectes; mais qui demanderois où sont les mines d'or? où sont les atteliers où l'on travaille l'or? je vois que tu es entré dans la lecture de mon ouvrage, comme les féroces Européens dans ces riches & malheureuses contrées; je vois que tu étois digne de les y accompagner, parce que tu avois la même ame qu'eux. Hé bien, descends dans ces mines; trouves-y la mort à côté de ceux qui les exploitent pour toi; & si tu en remontes, connois du moins la source criminelle de ces funestes trésors que tu ambitionnes: puisse-tu ne les posséder à l'avenir sans éprouver le remords! Que l'or change de couleur, & que tes yeux ne le voyent que teint de sang.

XXX. Description des mines du Pérou, & spécialement de celles de platine & de mercure.

On trouve dans le pays des Incas des mines de cuivre, d'étain, de soufre, de bitume, qui sont généralement négligées. L'extrême besoin a procuré quelque attention à celles de sel. On y taille ce fossile en pierres proportionnées à la force des lamas & des pacos destinés à les distribuer dans toutes les Provinces de l'Empire éloignées de l'Océan. Ce sel est de couleur violette, & a des veines comme le jaspe. Il n'est vendu, ni au poids, ni à la mesure, mais en pierres dont le volume est à-peu-près égal.

Une nouvelle matiere a été découverte depuis peu dans ces régions: c'est la platine, ainsi appellée du mot Espagnol *plata*, dont on a fait le diminutif *platina* ou petit argent.

C'est une substance métallique qui jusqu'ici n'a été apportée du Nouveau-Monde dans l'Ancien,

que sous la forme de petits graviers anguleux, triangulaires & fort irréguliers, comme de la grosse limaille de fer. Sa couleur est d'un blanc moyen, entre la blancheur de l'argent & celle du fer, ayant un peu le gras du plomb.

M. Ulloa est le premier qui ait parlé de la platine, dans la relation qu'il publia en 1748, d'un long voyage qu'il venoit de faire au Pérou. Il apprit à l'Europe que cette substance extraordinaire, & qu'on doit regarder comme un huitieme métal, venoit des mines d'or de l'Amérique, & se trouvoit en particulier dans celles du nouveau Royaume.

L'année suivante, Wood, métallurgiste Anglois, en apporta quelques échantillons de la Jamaïque dans la Grande-Bretagne. Il les avoit reçus huit ou neuf ans auparavant de Carthagene, & les avoit soumis, avant personne, à des expériences.

De très-habiles chymistes se sont occupés depuis, d'expériences & de recherches sur la platine; en Angleterre, M. Lewis; en Suede, M. Scheffer; en Prusse, M. Margraff; enfin, en France MM. Macquer, Beaumé, de Buffon, de Morveau, de Sickengen, de Milly. Les travaux réunis de ces différents chymistes ont tellement avancé nos connoissances sur cet objet, qu'on ne craint pas de dire, qu'il est peu de substances métalliques qui nous soient aujourd'hui mieux connues que la platine. Celle qui nous arrive en France n'est jamais absolument pure. Elle est communément mêlée avec une quantité assez considérable d'un petit sable noir, aussi attirable à l'aimant que le meilleur fer, mais qui est indissoluble dans les acides, & qui se fond avec beaucoup de difficulté. Enfin, on y remarque quelquefois des parcelles d'or très-fines.

Ce mêlange, à-peu-près constant, de la platine brute avec l'or & avec le fer, avoit fait soupçon-

ner qu'elle pouvoit bien n'être autre chofe qu'un alliage de ces deux métaux ; & en effet, en fondant enfemble de l'or & du fer, ou mieux encore de l'or & du fable magnétique, femblable à celui qui fe trouve mêlé avec la platine, on obtient un alliage qui a quelques rapports apparents avec cette fubftance métallique : mais un examen plus approfondi femble avoir détruit cette opinion, & les expériences de MM. Macquer & Beaumé, & furtout celles de M. le Baron de Sickengen, paroiffent avoir démontré, que la platine eft un métal particulier, qui n'eft formé de la combinaifon d'aucun autre, & qui a des qualités qui lui font propres.

Le peu de connoiffance que les chymiftes ont eues jufqu'ici de l'hiftoire naturelle de la platine, & la petite quantité qu'ils en ont eue en leur poffeffion, ne leur a pas permis d'y appliquer encore en grand les travaux de la métallurgie : mais les méthodes qu'ils ont données, & celles fur-tout dont on eft redevable à M. le Baron de Sincken-gen, font fuffifantes pour l'exactitude chymique. Il ne refte plus qu'à les rendre plus fimples & moins difpendieufes.

La premiere opération à faire fur la platine, confifte à en féparer l'or, le fer & le fable magnétique avec lequel elle eft unie. Pour remplir cet objet, on la diffout à l'aide d'un peu de chaleur dans un eau régale, formée d'à-peu-près parties égales d'acide nîtreux & d'acide marin. Le fable qui eft indiffoluble, refte au fond du vafe où l'on opere; & en tranfvafant la liqueur, on a une diffolution qui contient de l'or, du fer & de la platine. Pour opérer d'abord la féparation de l'or, on ajoute à la diffolution une petite portion de vitriol de fer. Auffi-tôt l'or fe précipite, mais il

n'en eſt pas de même de la platine qui continue à demeurer unie au diſſolvant. Enfin, pour ſe débarraſſer du fer, on verſe goutte à goutte dans la même liqueur, de l'alkali qui a été préalablement calciné avec du ſang de bœuf. Auſſi-tôt le fer ſe précipite ſous la couleur de bleu de Pruſſe, & il ne reſte plus dans la diſſolution que de la platine parfaitement pure, combinée avec l'eau régale.

La platine ainſi purifiée, il ne s'agit plus que de la ſéparer de ſon diſſolvant, & c'eſt à quoi on parvient par l'addition du ſel ammoniac. Ce ſel précipite la platine ſous couleur jaune, & ce précipité traité à grand feu ſe ramollit & ſe fond même; & en le forgeant ſous le marteau, on en obtient de la platine très-pure & très-malléable. Il paroît, d'après ce qu'on a pu recueillir du mémoire de M. le Baron de Sickengen, qui a été communiqué à l'Academie des ſciences, mais qui n'a point encore été publié, que la platine brute, traitée ſeule & chauffée à grand feu, ſe ramollit aſſez pour pouvoir être forgée & miſe en barreau; & cette circonſtance indique tout naturellement la marche qu'il y auroit à ſuivre pour la traiter dans les travaux en grand.

Le métal qu'on obtient par ces différents procédés, eſt à-peu-près de la même peſanteur ſpécifique que l'or; il eſt d'une couleur qui tient le milieu entre celle du fer & de l'argent; il eſt ſuſceptible de ſe forger, de s'étendre en lames minces, de ſe filer; mais il n'eſt pas à beaucoup près auſſi ductile que l'or, & le fil qu'on en obtient n'eſt pas, à diametre égal, en état de ſupporter un poids auſſi fort ſans ſe rompre. Diſſous dans de l'eau régale, on peut, en le précipitant, lui faire prendre une infinité de couleurs différentes; & M. le Comte de Milly eſt parvenu à varier telle-

ment ces précipités, qu'il a fait exécuter un tableau dans lequel il n'entroit prefque uniquement que de la platine.

L'or eft fufceptible de s'allier avec tous les métaux, & la platine a comme lui cette propriété: mais lorfqu'elle entre dans l'alliage dans une trop grande proportion, elle le rend caffant. Alliée avec le cuivre jaune, elle forme un métal dur & compact, fufceptible de prendre le plus beau poli, qui ne fe ternit point à l'air, & qui feroit en conféquence très-propre à faire des miroirs de télefcope.

Il ne paroît pas que le mercure ait aucune action fur la platine. M. Levis avoit propofé en conféquence l'amalgame avec le mercure, comme un moyen propre à la féparer d'avec l'or, auquel elle pouvoit avoir été unie : mais ce moyen a été regardé par les chymiftes modernes comme incertain & fautif; & il exifte aujourd'hui des méthodes plus fûres. Telles font celles dont on a parlé au commencement de cet article.

Ce nouveau métal préfente des propriétés infiniment intéreffantes pour la fociété. Il n'eft attaquable par aucun acide fimple, ni par aucun diffolvant connu, fi ce n'eft par l'eau régale ; il n'eft point fufceptible de fe ternir à l'air, ni de s'y couvrir de rouille; il réunit à la fixité de l'or & à la propriété qu'il a d'être indeftructible, une dureté prefque égale à celle du fer, une infufibilité beaucoup plus grande. Enfin, on ne peut fe refufer de conclure, en confidérant tous les avantages de la platine, que ce métal mérite au moins, par fa fupériorité fur tous les autres, de partager le titre de roi des métaux, que l'or a obtenu depuis fi longtemps.

Il feroit à defirer fans doute, qu'un métal auffi

précieux pût devenir commun, & qu'on pût l'employer pour les uſtenſiles de cuiſine, dans les arts & dans les laboratoires de chymie. Il réuniroit tous les avantages des vaiſſeaux de verre, de porcelaine & de grès, ſans en avoir la fragilité. Un préjugé du miniſtere Eſpagnol, & qui a été long-temps celui de tous les chymiſtes, nous prive de cet avantage. On s'eſt perſuadé que la platine pouvoit s'allier avec l'or, de maniere à ne pouvoir en être ſéparée par aucun moyen, & en conſéquence on a cru devoir interdire l'extraction & le tranſport d'une ſubſiſtance qui pouvoit fournir des armes dangereuſes à la cupidité. Mais aujourd'hui qu'on connoît des moyens auſſi ſimples & auſſi faciles de ſéparer l'or d'avec la platine, que de ſéparer l'argent d'avec l'or; aujourd'hui que les chymiſtes nous ont appris que lorſque ces deux métaux ſont diſſous dans l'eau régale, on peut précipiter l'or par l'addition du vitriol de mars, ou la platine par l'addition du ſel ammoniac, & que dans les deux cas, ces deux métaux ſont parfaitement ſéparés; enfin, aujourd'hui que ceux qui gouvernent les nations ont des moyens faciles pour s'éclairer en conſultant les académies, on ne peut douter que le gouvernement Eſpagnol ne s'empreſſe de tirer parti d'une richeſſe dont il paroît juſqu'ici qu'il eſt le ſeul poſſeſſeur, & dont il peut faire un uſage utile pour ſa nation & pour la ſociété toute entiere.

Hors une ſeule, la nature n'a point formé des mines d'or & d'argent dans ce qu'on appelle les vallées du Pérou. Les groſſes maſſes de ces précieux métaux qui s'y rencontrent quelquefois, y ont été tranſportées par des embraſements ſouterreins, des volcans, des tremblements de terre; par les révolutions que l'Amérique a eſſuyées, eſſuie encore tous les

les jours. Ces masses détachées s'offrent aussi de temps en temps ailleurs. Vers l'an 1730, on trouva, non loin de la ville de la Paz, un morceau d'or qui pesoit quatre-vingt-dix marcs. C'étoit un composé de dix différentes especes de ce précieux métal, depuis dix-huit jusqu'à vingt-trois karats & demi. On ne voit que peu de mines & de bas-aloi dans les monticules voisins de la mer. C'est seulement dans les lieux très-froids & très-élevés qu'elles sont riches & multipliées.

Sans avoir des monnoies, les Péruviens connoissoient l'emploi de l'or & de l'argent qu'ils réduisoient en bijoux, ou même en vases. Les torrents & les rivieres leur fournissoient le premier de ces métaux : mais pour se procurer le second, il falloit plus de travail & plus d'industrie. Le plus souvent on ouvroit la terre, mais jamais si profondément que les travailleurs ne pussent jetter eux-mêmes le minérai sur les bords de la fosse qu'ils avoient creusée, ou du moins l'y faire arriver, en le transmettant de main en main. Quelquefois aussi on perçoit le flanc des montagnes, & l'on suivoit, dans un espace toujours très-peu étendu, les différentes veines que la fortune pouvoit offrir. C'étoit par le moyen du feu qu'étoient fondus les deux métaux, qu'ils étoient dégagés des matieres étrangeres qui s'y trouvoient mêlées. Des fourneaux, où un courant d'air remplissoit la fonction du soufflet, entiérement inconnu dans ces régions, servoient à cette opération difficile.

Porco, peu éloigné du lieu où un des Lieutenants de Pizarre fonda, en 1539, la ville de la Plata, Porco étoit de toutes les mines que les Incas faisoient travailler, la plus abondante & la plus con-

nue. Ce fut aussi la premiere que les Espagnols exploiterent après la conquête. Une infinité d'autres ne tarderent pas à suivre.

Toutes, sans exception, toutes se trouverent d'une exploitation très-dispendieuse. La nature les a placées dans des contrées privées d'eau, de bois, de vivres, de tous les soutiens de la vie, qu'il faut faire arriver avec de grands fraix à travers des déserts immenses. Ces difficultés ont été surmontées, le sont encore, avec plus ou moins de succès.

Plusieurs mines qui eurent de la réputation ont été abandonnées successivement. Leur produit, quoique égal à celui des premiers temps, ne suffisoit plus pour soutenir les dépenses qu'il falloit faire pour l'obtenir. Cette révolution est réservée à beaucoup d'autres.

On a été forcé de renoncer à des mines qui avoient donné de fausses espérances. De ce nombre a été celle d'Ucantaya, découverte en 1703, soixante lieues au Sud-Est de Cusco. Ce n'étoit qu'une croûte d'argent presque massif, qui rendit d'abord beaucoup, mais qui fut bientôt épuisée.

Des mines très-riches ont été négligées, parce que les eaux s'en étoient emparées. La disposition du terrein, qui, du sommet des Cordilieres, va toujours en pente jusqu'à la mer du Sud, a dû rendre ces événements plus communs au Pérou qu'ailleurs. Le mal s'est trouvé quelquefois sans remede; d'autres fois on l'a réparé; le plus souvent il s'est perpétué, faute de moyens, d'activité ou d'intelligence.

On s'attacha d'abord de préférence aux mines d'or. Les gens sages ne tarderent pas à se décider pour celles d'argent, généralement plus suivies, plus égales, & par conséquent moins trompeuses.

Plusieurs des premieres sont cependant encore exploitées. Des succès assez suivis font regarder celles de Lutixaca, d'Araca, de Suches, de Caracaua, de Fipoani, de Cachabamba comme les plus riches.

Entre celles d'argent, qui, de nos jours, ont le plus de réputation, il faut placer celle de Huantajaha, exploitée depuis quarante ou cinquante ans, à deux lieues de la mer, près de la rade d'Iqueyque. En creusant cinq à six pieds dans la plaine, on trouve souvent des masses détachées qu'on ne prendroit d'abord que pour un mélange confus de gravier & de sable, & qui à l'épreuve rendent en argent les deux tiers de leur pesanteur. Quelquefois, il y en a de si considérables, qu'en 1749 on en envoya deux à la Cour d'Espagne, l'une de cent soixante-quinze livres, & l'autre de trois cents soixante-quinze. Dans les montagnes, le métal est en filon & de deux especes. Celle que dans la contrée on nomme *barra*, se coupe comme le roc, & prend la route de Lima où elle est travaillée. Elle donne le plus souvent une, deux, trois, quatre & jusqu'à cinq parties d'argent pour une de pierre. L'autre est purifiée par le moyen du feu dans le pays même. Si cinq de ses quintaux ne produisent pas un marc d'argent, elle est jettée dans les décombres. Ce mépris vient de l'excessive cherté des vivres, de l'obligation de tirer l'eau potable de quatorze lieues, de la nécessité d'aller moudre le minerai à une distance très-considérable.

A trente lieues Nord-Est d'Arequipa, est Caylloma. Ses mines furent découvertes très-anciennement; on ne cessa jamais de les exploiter, & leur abondance est toujours la même.

Celles du Potosi furent trouvées en 1545. Un Indien, nommé Hualpa, qui poursuivoit des che-

vreuils, saisit, dit-on, pour escalader des rocs escarpés, un arbrisseau dont les racines se détacherent, & laisserent appervoir un lingot d'argent. Ce Péruvien s'en servit pour ses usages, & ne manqua pas de retourner à son trésor toutes les fois que ses besoins ou ses desirs l'en sollicitoient. Le changement arrivé dans sa fortune fut remarqué par son concitoyen Guanca, auquel il avoua son secret. Les deux amis ne surent pas jouir de leur bonheur. Ils se brouillerent; & l'indiscret confident découvrit tout à son maître Villaroel, Espagnol établi dans le voisinage.

Cette connoissance échauffa rapidement les esprits. Plusieurs mines furent aussi-tôt ouvertes dans une montagne qui a la forme d'un cône, une lieue de circonférence, cinq à six cents toises d'élévation, & la couleur d'un rouge obscur. Avec le temps, une montagne moins considérable, & qui sort de la premiere, fut également & aussi heureusement fouillée. Les trésors qu'on tiroit de l'une & de l'autre furent l'origine d'une des plus grandes & des plus opulentes cités du Nouveau-Monde.

Dans aucune contrée du globe, la nature n'offrit jamais à l'avidité humaine d'aussi riches mines que celles du Potosi. Indépendamment de ce qui ne fut pas enregistré, & qui s'écoula en fraude, le quint du gouvernement, depuis 1545 jusqu'en 1564, monta à 36,450,000 livres chaque année. Mais cette prodigieuse abondance de métaux ne tarda pas à diminuer. Depuis 1564 jusqu'en 1585, le quint annuel ne fut que de 15,187,489 liv. 4 s. Depuis 1585 jusqu'en 1624, de 12,149,994 livres 12 s. Depuis 1624 jusqu'en 1633, de 6,074,997 livres 6 s. Depuis cette derniere époque, le produit de ces mines a si sensiblement diminué, qu'en

1763, le quint du Roi ne passa pas 1,364,682 livres 12 sols.

Dans les premiers temps, chaque quintal de minerai donnoit cinquante livres d'argent. Cinquante quintaux de minerai ne produisent plus que deux livres d'argent. C'est un, au-lieu de douze cents cinquante.

Pour peu que cette dégradation augmente, on sera forcé de renoncer à cette source de richesses. Il est même vraisemblable que cet événement seroit déja arrivé, si, au Potosi, la mine n'étoit si tendre, si les eaux n'étoient si favorablement disposées pour la moudre, que les dépenses y sont infiniment moindres que par-tout ailleurs.

Mais pendant que les mines du Potosi voyoient s'éclipser graduellement leur éclat, s'élevoient non loin d'elles à une grande réputation celles d'Oruro. Leur prospérité augmentoit même, lorsque les eaux s'emparerent des plus abondantes. Au temps où nous écrivons, on n'a pas encore réussi à les saigner, & tant de trésors restent toujours submergés. Les mines de Popo, les plus importantes de celles qui ont échappé à ce grand désastre, ne sont éloignées que de douze lieues de la ville de San-Philippe de Austria de Gruro, bâtie dans ce canton autrefois si célebre.

Nul accident ne troubla jamais les travaux d'aucun des mineurs établis à l'Ouest de la Plata, dans le district de Carangas. Cependant ceux que le hasard avoit attirés à Turco furent constamment les plus heureux, parce que cette montagne leur offrit toujours un minerai incorporé ou comme fondu dans la pierre, & par conséquent plus riche que tous les autres.

Dans le diocese de la Paz, & assez près de la

petite ville de Puno, Jofpeh Salcedo découvrit, vers l'an 1660, la mine de Layca Cota. Elle étoit si abondante qu'on coupoit souvent l'argent au ciseau. La prospérité, qui rabaisse les petites ames, avoit tellement élevé celle du propriétaire de tant de richesses, qu'il permettoit à tous les Espagnols qui venoient chercher fortune dans cette partie du Nouveau-Monde, de travailler quelques jours à leur profit, sans peser & sans mesurer le don qu'il leur faisoit. Cette générosité attira autour de lui une multitude d'aventuriers. Leur avidité leur mit les armes à la main. Ils se chargerent; & leur bienfaiteur, qui n'avoit rien négligé pour prévenir ou pour étouffer leurs divisions sanglantes, fut pendu comme en étant l'auteur. De pareils trait seroient capables d'affoiblir dans les ames le penchant à la bienfaisance, & mon cœur a répugné à rapporter celui-ci.

Pendant que Salcedo étoit en prison, l'eau gagna sa mine. La superstition fit imaginer que c'étoit en punition de l'attentat commis contre lui. On respecta long-temps cette idée de la vengeance céleste. Mais enfin, en 1740, Diego de Baena & quelques autres hommes entreprenants s'associerent, pour détourner les sources qui avoient noyé tant de trésors. L'ouvrage étoit assez avancé en 1754, pour qu'on en retirât déja quelque utilité. Nous ignorons ce qui est arrivé depuis cette époque.

Toutes les mines du Pérou étoient originairement exploitées par le moyen du feu. Dans la plupart, on lui substitua en 1571 le mercure.

Ce puissant agent se trouve en deux états différents dans le sein de la terre. S'il y est tout pur & sous la forme fluide qui lui est propre, on le nomme *mercure vierge*, parce qu'il n'a point éprouvé

l'action du feu pour être tiré de la mine. S'il y eft combiné avec le foufre, il forme une fubftance d'un rouge plus ou moins vif, qu'on nomme *cinabre.*

Jufqu'à la mine de mercure vierge, découverte dans les derniers temps à Montpellier fous les édifices de la ville même, & que pour cette raifon on n'exploitera vraifemblablement jamais, il n'y en avoit pas d'autres bien connues en Europe que celles d'Ydria dans la Carniole. Elles font dans une vallée, au pied des hautes montagnes appellées par les Romains, *alpes juliæ.* Le hafard les fit découvrir en 1497. Leur profondeur eft d'environ neuf cents pieds. On y defcend par des puits, comme dans les autres mines. Il y a fous terre une infinité de galeries dont quelques-unes font fi baffes, que l'on eft obligé de fe courber pour y paffer; & il y a des endroits où il fait fi chaud, qu'il n'eft pas poffible de s'arrêter, fans fe trouver dans une fueur très-abondante. C'eft dans ces fouterrains qu'eft le mercure dans une efpece d'argille ou dans des pierres. Quelquefois même, on voit couler cette fubftance en forme de pluies, & fuinter fi copieufement au travers des rochers qui forment les voûtes de ces fouterrains, qu'un homme feul en a fouvent recueilli jufqu'à trente-fix livres en un jour.

Il y a quelques hommes paffionnés pour le merveilleux, qui préferent ce mercure à l'autre. C'eft un préjugé. L'expérience prouve que le meilleur mercure qu'on puiffe employer, & dans la pharmacie & dans la métallurgie, c'eft celui qui a été tiré du cinabre. Pour féparer la combinaifon que la nature a faite du foufre & du mercure, deux matieres volatiles, il faut avoir néceffairement recours à l'action du feu, & y joindre un intermede.

C'eſt ou de la limaille de fer, ou de cuivre, ou du régule d'antimoine, ou de la chaux, ou du ſel alkali fixe. La Hongrie, l'Eſclavonie, la Bohême, la Carinthie, le Frioul & la Normandie fourniſſent à l'Europe cette derniere eſpece de mercure. Ce qu'il en faut à l'Eſpagne pour le Mexique ſort de ſa mine d'Almaden, déja célébre du temps des Romains : mais le Pérou a trouvé dans ſon ſein même, à Guanca-Velica, de quoi pourvoir à tous ſes beſoins.

Cette mine étoit, dit-on, connue des anciens Péruviens qui s'en ſervoient uniquement pour peindre leur viſage. On l'oublia dans le cahos où la conquête plongea cette région infortunée. Elle fut retrouvée en 1556, ſelon quelques hiſtoriens, & en 1564 ſelon d'autres : mais Pedro-Fernandez Velaſco fut le premier qui, en 1571, imagina de la faire ſervir à l'exploitation des autres mines. Le gouvernement s'en réſerva la propriété. Dans la crainte même que les droits qu'il mettoit ſur le mercure ne fuſſent fraudés, il défendit d'ouvrir, ſous quelque prétexte que ce fût, d'autres mines du même genre.

La mine de Guanca-Velica a éprouvé pluſieurs révolutions. Au temps où nous écrivons, ſa circonférence eſt de cent quatre-vingts vares, ſon diametre de ſoixante, & ſa profondeur de cinq cents treize. Elle a quatre ouvertures, toutes au ſommet de la montagne, un petit nombre d'arcboutants deſtinés à ſoutenir les terres, & trois ſoupiraux qui donnent de l'air ou ſervent à l'écoulement des eaux. Elle eſt exploitée par quelques aſſociés, la plupart ſans fortune, auxquels le Souverain fait les avances dont ils ont beſoin, & qui lui livrent le mercure à un prix convenu. Les hommes employés

à ces travaux, éprouvoient autrefois assez généralement des mouvements convulsifs. Cette calamité est maintenant beaucoup moins commune, soit parce que le mercure que le minerai contenoit a diminué de plus de moitié, soit qu'on ait imaginé quelques précautions qui avoient été d'abord négligées. Ceux qui ont soin des fourneaux sont presque les seuls exposés aujourd'hui à ce malheur; & encore leur guérison est-elle assez facile. Il n'y a qu'à les faire passer dans un climat chaud, qu'à les occuper à la culture des terres. Le mercure qui infectoit leurs membres sort par la transpiration.

La stérilité de Guanca-Velica & des terres limitrophes est remarquable. Aucun arbre fruitier n'a pu y être naturalisé. De toutes les especes de bled qu'on a semées, l'orge seul a germé; & encore n'est-il jamais parvenu à former du grain. Il n'y a que la pomme de terre qui ait prospéré.

L'air n'est pas plus salubre que le sol n'est fertile. Les enfants nouvellement nés périssent par le tetanos encore plus souvent que dans le reste du Nouveau-Monde. Ceux qui ont échappé à ce danger, sont attaqués à trois ou quatre mois d'une toux violente, & meurent la plupart dans des convulsions, à moins qu'on n'ait l'attention de les transporter sous un ciel plus doux. Cette précaution nécessaire pour les Indiens, pour les métis, l'est beaucoup plus pour les Espagnols qui sont moins robustes. La rigueur extrême du climat, les vapeurs sulfureuses qui couvrent l'horizon, le tempérament généralement vicié des peres & des meres, doivent être les causes principales d'une si grande calamité.

Il y avoit long-temps que les monts très-élevés de Guanca-Velica occupoient les hommes avides

de richesses, lorsqu'ils sont venus intéresser la physique.

Les astronomes, envoyés en 1735 au Pérou pour mesurer les degrés du méridien, parcoururent un espace de quatre-vingt-dix lieues, en commençant un peu au nord de l'équateur jusqu'au midi de la ville de Cuença, & n'apperçurent aucun signe qui leur donnât lieu de croire que ces montagnes, les plus hautes de l'univers, eussent été jamais couvertes par l'océan. Les bancs de coquillage qu'on découvrit quelque temps après au Chily, ne prouvoient pas le contraire, parce qu'ils étoient sur des hauteurs qui n'avoient que cinquante toises. Mais depuis que Guanca-Velica a offert des coquilles en nature & des coquilles pétrifiées, les unes & les autres en très-grand nombre, c'est une nécessité de revenir sur ses pas, & d'abandonner toutes les conséquences qu'on avoit tirées de ce phénomene.

Ce n'est pas à Guanca-Velica que le mercure est livré au public. Le gouvernement l'envoye dans les provinces où sont les mines. Les dépôts sont au nombre de douze. En 1763, Guanca-Velica en consomma lui-même cent quarante-deux quintaux; Tauja, deux cents quarante-sept; Pasco, sept cents vingt-neuf; Truxillo, cent trente-un; Cusco, treize; la Plata, trois cents soixante-neuf; la Paz, trente; Caylloma, trois cents soixante-quatorze; Carangas, cent cinquante; Oruro, douze cents soixante-quatre; Potosi, mille sept cents quatre-vingt-douze. Ce qui fait en tout cinq mille deux cents quarante-un quintaux.

Quoique la qualité du minerai décide de la plus grande ou de la moindre consommation du mercure, on pense généralement dans l'autre hémis-

phere, où la métallurgie eſt très-imparfaite, que, dans l'enſemble, la conſommation du mercure eſt égale à la quantité d'argent qu'on tire des mines. Dans cette ſuppoſition, les douze dépôts qui, depuis 1759 juſqu'en 1763, livrerent, année commune, cinq mille trois cents quatre quintaux dix-huit livres de mercure, devoient recevoir cinq mille trois cents quatre quintaux dix-huit livres d'argent. Cependant il ne leur en fut porté que deux mille deux cents cinquante. Ce furent donc deux mille ſept cents cinquante-quatre quintaux dix-huit livres qui furent détournés pour frauder les droits.

XXXI. Renverſement & réédification de Lima. Mœurs de cette capitale du Pérou.

Lima a toujours vu couler dans ſon ſein la plus grande partie de ces richeſſes, qu'elles aient ou n'aient pas échappé à la vigilance du fiſc. Cette capitale, bâtie en 1535, par François Pizarre, & devenue depuis ſi célebre, eſt ſituée à deux lieues de la mer, dans une plaine délicieuſe. Sa vue ſe promene d'un côté ſur un Océan tranquille, & de l'autre s'étend juſqu'aux Cordilieres. Son territoire n'eſt qu'un amas de pierres à fuſil que la mer y a ſans doute entaſſées avec les ſiecles, mais couverte d'un pied de terre que les eaux de ſource qu'on y trouve par-tout en creuſant, ont dû y amener des montagnes.

Des cannes à ſucre, des oliviers ſans nombre, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de ſel, qui donnent aux viandes un goût exquis, de menus grains deſtinés à la nourriture des volailles, qui ſont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les eſpeces, quelques autres cultures couvrent ces campagnes fortunées. L'orge & le froment y proſpérerent long-temps : mais un tremblement de terre y fit, il y a plus d'un ſiecle, une ſi grande révolution, que les ſemences pour-

rissoient sans germer. Ce ne fut qu'après quarante ans de stérilité que le sol redevint tout ce qu'il avoit été. Lima, ainsi que les autres villes des vallées, doit principalement ses subsistances aux sueurs des noirs. Ce n'est guere que dans l'intérieur du pays que les champs sont exploités par les Indiens.

Avant l'arrivée des Espagnols, toutes les constructions se faisoient au Pérou sans aucuns fondements. Les murs des maisons particulieres & des édifices publics étoient également jettés sur la superficie de la terre, avec quelques matériaux qu'ils fussent élevés. L'expérience avoit appris à ces peuples que, dans la région qu'ils habitoient, c'étoit l'unique maniere de se loger solidement. Leurs conquérants, qui méprisoient souverainement ce qui s'écartoit de leurs usages, & qui portoient partout les pratiques de l'Europe, sans examiner si elles convenoient aux contrées qu'ils envahissoient, leurs conquérants s'éloignerent en particulier à Lima de la maniere de bâtir qu'ils trouvoient généralement établie. Aussi, lorsque les naturels du pays virent ouvrir de profondes tranchées, & employer le ciment, dirent-ils que leurs tyrans creusoient des tombeaux pour s'enterrer, & c'étoit peut-être une consolation au malheur du vaincu, de prévoir que la terre elle-même le vengeroit un jour de ses dévastateurs.

La prédiction s'est accomplie. La capitale du Pérou, renversée en détail par onze tremblements de terre, fut enfin détruite par le douzieme. Le 28 Octobre 1746, à dix heures & demie du soir, tous ou presque tous les édifices, grands & petits, s'écroulerent en trois minutes. Sous ces décombres furent écrasées treize cents personnes. Un nombre infiniment plus considérable furent muti-

lées, & la plupart périrent dans des tourments horribles.

Callao, qui sert de port à Lima, fut également bouleversé, & ce fut le moindre de ses malheurs. La mer qui avoit reculé d'horreur au moment de cette terrible catastrophe, revint bientôt assaillir de ses vagues impétueuses l'espace qu'elle avoit abandonné. Le peu de maisons & de fortifications, qui avoient échappé, devinrent sa proie. De quatre mille habitants que comptoit cette rade célebre, il n'y en eut que deux cents de sauvés. Elle avoit alors vingt-trois navires. Dix neuf furent engloutis, & les autres jettés bien avant dans les terres par l'océan irrité.

Le ravage s'étendit sur toute la côte. Le peu qu'il y avoit de bâtiments dans ses mauvais ports furent fracassés. Les villes des vallées souffrirent généralement quelques dommages; plusieurs même furent totalement bouleversées. Dans les montagnes, quatre ou cinq volcans vomirent des colonnes d'eau, si prodigieuses, que le pays en fut inondé.

Les esprits, tombés depuis long-temps comme en léthargie, furent réveillés par cette funeste catastrophe; & ce fut Lima qui donna l'exemple de ce changement. Il falloit déblayer d'immenses décombres entassés les uns sur les autres. Il falloit retirer les richesses immenses enterrées sous ces ruines. Il falloit aller chercher à Guayaquil, & plus loin encore, tout ce qui étoit nécessaire pour d'innombrables constructions. Il falloit avec des matériaux rassemblés de tant de contrées élever une cité supérieure à celle qui avoit été détruite. Ces prodiges, qu'on ne devoit pas attendre d'un peuple oisif & efféminé, s'exécuterent très-rapidement.

Le besoin donna de l'activité, de l'émulation, de l'industrie. Lima, quoique peut-être moins riche, est actuellement plus agréable que lorsqu'en 1682, ses murs offrirent à l'entrée du Vice-Roi, Duc de Palata, des rues pavées d'argent. Il est aussi plus solidement bâti; & voici pourquoi.

La vanité d'avoir des palais aveugla long-temps les habitants de la Capitale du Pérou sur les dangers auxquels cette folle ostentation les exposoit. Inutilement, la terre engloutit, à diverses époques, ces masses énormes; l'instruction ne fut jamais assez forte pour les corriger. La derniere catastrophe leur a ouvert les yeux. Ils se sont soumis à la nécessité, & ont enfin suivi l'exemple des autres Espagnols fixés dans les vallées.

Les maisons sont actuellement fort basses, & n'ont la plupart qu'un rez-de-chaussée. Elles ont pour mur des poteaux placés de distance en distance. Ces intervalles sont remplis par des cannes assez semblables aux nôtres, mais qui n'ont point de cavité, qui sont très-solides, qui pourrissent difficilement, & qui sont enduites d'une terre glaise. Ces singuliers édifices sont couronnés par un toît de bois entiérement plat, recouvert aussi de terre glaise, précaution suffisante dans un climat où il ne pleut jamais. Un osier de grande résistance, que dans le pays on nomme chaclas, lie les différentes parties de ces bâtiments les unes aux autres, & les unit toutes aux fondements. Avec cette construction, les maisons entieres se prêtent aisément aux mouvements qui leur sont communiqués par les tremblements de terre. Elles peuvent bien être endommagées par ces mouvements convulsifs de la nature : mais il est difficile qu'elles soient renversées.

Cependant ces bâtiments ne manquent pas d'apparence. L'attention qu'on a d'en peindre en pierres de taille les murailles & les corniches ne laiffe pas foupçonner la qualité des matériaux dont ils font formés. On leur trouve même un air de grandeur & de folidité auquel il ne feroit pas naturel de s'attendre. Le vice de conftruction eft encore mieux fauvé dans l'intérieur des maifons, où tous les ornements font peints auffi d'une maniere plus ou moins élégante. Dans les édifices publics, on s'eft un peu écarté de la méthode ordinaire. Plufieurs ont dix pieds d'élévation en brique cuite au foleil, quelques églifes même ont en pierre une hauteur pareille. Le refte de ces monuments eft en bois peint ou doré, ainfi que les colonnes, les frifes & les ftatues qui les décorent.

Les rues de Lima font larges, paralleles, & fe coupent à angles droits. Des eaux tirées de la riviere de Rimac qui baigne fes murs, les lavent, les rafraîchiffent continuellement. Ce qui n'eft pas employé à cet ufage falutaire, eft heureufement diftribué pour la commodité des citoyens, pour l'agrément des jardins, pour la fertilité des campagnes.

Les fléaux de la nature qui ont ranimé à un certain point les travaux à Lima, ont eu moins d'influence fur les mœurs.

La fuperftition qui regne fur toute l'étendue de la domination Efpagnole, tient au Pérou deux fceptres dans fes mains; l'un d'or pour la nation ufurpatrice & triomphante, l'autre de fer pour fes habitants efclaves & dépouillés. Le fcapulaire & le rofaire font toutes les marques de religion que les Moines exigent des Efpagnols Péruviens. C'eft fur la forme & la couleur de ces efpeces de talifmans,

que le peuple & les grands fondent la prospérité de leurs entreprises, le succès de leurs intrigues amoureuses, l'espérance de leur salut. L'habit monacal fait, au dernier moment, la sécurité des riches malversateurs. Ils sont convaincus qu'enveloppés de ce vêtement redoutable au démon, cet être vengeur du crime n'osera descendre dans leurs tombeaux, & s'emparer de leurs ames. Si leurs cendres reposent près de l'autel, ils esperent participer aux sacrifices des Pontifes beaucoup plus que les pauvres & les esclaves.

D'après d'aussi funestes erreurs, que ne se permet-on pas pour acquérir des richesses qui assurent le bonheur dans l'un & l'autre monde ? La vanité d'éterniser son nom & la promesse d'une vie immortelle transmettent à des cénobites une fortune dont on ne sauroit plus jouir; les familles sont frustrées d'un héritage bien ou mal acquis, par des legs qui vont enrichir ces hommes, qui ont trouvé le secret d'échapper à la pauvreté en s'y dévouant. Ainsi, l'ordre des sentiments, des idées & des choses, est renversé; & les enfants des peres opulents sont condamnés à une misere forcée par la pieuse rapacité d'une foule de mendiants volontaires. L'Anglois, le Hollandois, le François, perdent de leurs préjugés nationaux en voyageant. L'Espagnol traîne avec lui les siens dans tout l'univers; & telle est la manie de léguer à l'église, qu'au Pérou tous les biens-fonds appartiennent au sacerdoce, ou lui doivent des redevances. Le monachisme y a fait ce que la loi du *Vacuf* fera tôt ou tard à Constantinople. Ici, l'on attache sa fortune à un *minaret*, pour l'assurer à son héritier; là, on en dépouille un héritier en l'attachant à un monastere, par la crainte d'être damné. Les motifs sont un peu di-

vers :

vers : mais, à la longue, l'effet eſt le même. Dans l'une & l'autre contrée, l'égliſe eſt le gouffre où toute la richeſſe va ſe précipiter ; & ces Caſtillans, autrefois ſi redoutés, ſont auſſi petits devant la ſuperſtition, que des eſclaves aſiatiques en préſence de leur deſpote.

Ces extravagances pourroient faire ſoupçonner un abrutiſſement entier. Ce ſeroit une injuſtice. Depuis le commencement du ſiecle, les bons livres ſont aſſez communs à Lima ; on n'y manque pas abſolument de lumieres ; & il peut nous être permis de dire que les navigateurs François y ſemerent, durant la guerre pour la ſucceſſion, quelques bons principes. Cependant, les anciennes habitudes n'ont que peu perdu de leur force. L'Eſpagnol créole paſſe toujours ſa vie chez des courtiſanes, ou s'amuſe dans ſa maiſon à boire l'herbe du Paraguay. Il craindroit d'ôter des plaiſirs à l'amour, en lui donnant des nœuds légitimes. Son goût le porte à ſe marier derriere l'égliſe, expreſſion qui, dans le pays, ſignifie vivre dans le concubinage. En vain les évêques anathématiſent tous les ans, à pâques, les perſonnes engagées dans ces liens illicites. Que peuvent ces vains foudres contre l'amour, contre l'uſage, ſur-tout contre le climat qui lutte ſans ceſſe, & l'emporte à la fin ſur toutes les loix civiles & religieuſes contraires à ſon influence ?

Les femmes du Pérou ont plus de charmes, que les armes ſpirituelles de Rome n'inſpirent de terreur. La plupart, celles de Lima principalement, ont des yeux brillants ; une peau blanche ; un teint délicat, animé, plein de fraîcheur & de vie ; une taille moyenne & bien priſe ; un pied mieux fait & plus petit que celui des Eſpagnols même ; des cheveux épais & noirs qui flottent, comme au ha-

ſard & ſans ornement, ſur des épaules & un ſein d'albâtre.

Tant de graces naturelles ſont relevées par tout ce que l'art a pu y ajouter. C'eſt la plus grande ſomptuoſité dans les vêtemens; c'eſt une profuſion ſans bornes de perles & de diamants dans toutes les eſpeces de parure où il eſt poſſible de les faire entrer. On met même une ſorte de grandeur & de dignité à laiſſer égarer, à laiſſer détruire ces objets précieux. Rarement une femme, même ſans titre & ſans nobleſſe, ſe montre-t-elle en public ſans étoffes d'or & ſans pierreries. Jamais elle ne ſort que ſuivie de trois ou quatre eſclaves, la plupart mulâtreſſes, en livrée comme les laquais, en dentelles comme leurs maîtreſſes.

Les odeurs ſont d'un uſage général à Lima. Les femmes n'y ſont jamais ſans ambre. Elles en répandent dans leur linge & dans leurs habits; même dans leurs bouquets, comme s'il manquoit quelque choſe au parfum naturel des fleurs. L'ambre eſt, ſans doute, une ivreſſe de plus pour les hommes, & les fleurs donnent un nouvel attrait aux femmes. Elles en garniſſent leurs manches & quelque fois leurs cheveux, comme des bergeres.

Le goût de la muſique, répandu dans tout le Pérou, ſe change en paſſion dans la capitale. Ses murs ne retentiſſent que de chanſons, que de concerts de voix & d'inſtruments. Les bals ſont fréquents. On y danſe avec une légéreté ſurprenante: mais on néglige trop les graces des bras, pour s'attacher à l'agilité des pieds, ſur-tout aux inflexions du corps, images des vrais mouvements de la volupté.

Tels ſont les plaiſirs que les femmes, toutes vêtues d'une maniere plus élégante que modeſte,

goûtent & répandent dans Lima. Mais c'eſt particuliérement dans les délicieux ſallons, où elles reçoivent compagnie, qu'on les trouve ſéduiſantes. Là, nonchalamment couchées ſur une ſtrade qui a un demi-pied d'élévation & cinq ou ſix de large, & ſur des tapis & des carreaux ſuperbes, elles coulent des jours tranquilles dans un délicieux repos. Les hommes qui ſont admis à leur converſation, s'aſſeyent à quelque diſtance, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs juſqu'à la ſtrade qui eſt comme le ſanctuaire du culte & de l'idole. Cependant, les divinités aiment mieux y être libres que fieres; & banniſſant le cérémonial, elles jouent de la harpe ou de la guitarre, chantent même & danſent quand on les en prie.

Les citoyens les plus diſtingués trouvent, dans les majorats ou ſubſtitutions perpétuelles que leur ont tranſmis les premiers conquérants leurs ancêtres, de quoi fournir à ces profuſions : mais les biens-fonds n'ont pas ſuffi à un grand nombre de familles, même très-anciennes. La plupart ont cherché des reſſources dans le commerce. Une occupation ſi digne de l'homme, dont il étend à la fois l'activité, les lumieres & la puiſſance, ne leur a jamais paru déroger à leur nobleſſe; & les loix les ont confirmés dans une maniere de penſer ſi utile & ſi raiſonnable. Leurs fonds, joints aux remiſes qu'on fait ſans ceſſe de l'intérieur de l'Empire, ont rendu Lima le centre de toutes les affaires que les provinces du Pérou font entre elles; des affaires qu'elles font avec le Mexique & le Chily; des affaires plus importantes qu'elles font avec la métropole.

XXXII. Panama fut long-temps

Le détroit de Magellan paroiſſoit la ſeule voie ouverte pour cette derniere liaiſon. La longueur

le pont de communication du Pérou avec l'Espagne. Comment s'entretenoit ce commerce.

du trajet, la frayeur qu'inspiroient des mers orageuses & peu connues, la crainte d'exciter l'ambition des autres nations, l'impossibilité de trouver un asyle dans des événements malheureux; d'autres considérations peut-être, tournerent toutes les vues vers Panama.

Cette ville qui avoit été la porte par où l'on étoit entré au Pérou, s'étoit élevée à une grande prospérité, lorsqu'en 1670, elle fut pillée & brûlée par des pirates. On l'a rebâtie dans un lieu plus avantageux, à quatre ou cinq milles de sa premiere place, & à trois lieues du port de Perico, formé par un grand nombre d'isles, & assez vaste pour contenir les plus nombreuses flottes. Elle donne des loix aux provinces de Panama, de Veraguas & de Darien, régions sans habitants, sans culture, sans richesses, & qu'on décora du grand nom de Royaume de Terre-Ferme à une époque où l'on espéroit beaucoup de leurs mines. De son propre fonds, Panama n'a jamais offert au commerce que des perles.

La pêche s'en fait dans quarante-trois isles de son golfe. La plupart des habitants y employent ceux de leurs negres qui sont bons nageurs. Ces esclaves plongent & replongent dans la mer, jusqu'à ce que cet exercice violent ait épuisé leurs forces ou lassé leur courage.

Chaque noir doit rendre un nombre fixe d'huitres. Celles où il n'y a point de perle, celles où la perle n'est pas entiérement formée, ne sont pas comptées. Ce qu'il peut trouver au-delà de l'obligation qui lui est imposée, lui appartient incontestablement. Il peut le vendre à qui bon lui semble: mais pour l'ordinaire, il la cede à son maître pour un prix modique.

Des monſtres marins, plus communs aux iſles où ſe trouvent les perles, que ſur les côtes voiſines, rendent cette pêche dangereuſe. Quelques-uns dévorent en un inſtant les plongeurs. Le *mentas*, qui tire ſon nom de ſa figure, les roule ſous ſon corps & les étouffe. Pour ſe défendre contre de tels ennemis, chaque pêcheur eſt armé d'un poignard. Auſſi-tôt qu'il apperçoit quelqu'un de ces poiſſons voraces, il l'attaque avec précaution, le bleſſe & le met en fuite. Cependant, il périt toujours quelques pêcheurs, & il y en a un grand nombre d'eſtropiés.

Les perles de Panama ſont communément d'aſſez belle eau. Il y en a même de remarquables par leur groſſeur & par leur figure. L'Europe en achetoit autrefois une partie : mais depuis que l'art eſt parvenu à les imiter, & que la paſſion pour les diamants en a fait tomber ou diminuer l'uſage, c'eſt le Pérou qui les prend toutes.

Cette branche de commerce contribua cependant beaucoup moins à donner de la célébrité à Panama, que l'avantage dont elle jouiſſoit d'être l'entrepôt de toutes les productions du pays des Incas, deſtinées pour notre hémiſphere. Ces richeſſes, arrivées par une flotille, étoient voiturées, les unes à dos de mulet & les autres par le Châgre, à Porto-Belo, ſitué ſur la côte ſeptentrionale de l'iſthme qui ſépare les deux mers.

Quoique la poſition de cette ville eût été reconnue & approuvée par Colomb, en 1502, elle ne fut bâtie qu'en 1584, des débris de Nombre-de-Dios. Elle eſt diſpoſée, en forme de croiſſant, ſur le penchant d'une montagne qui entoure le port. Ce port célebre, autrefois très-bien défendu par des fortifications que l'Amiral Vernon détruiſit

en 1740, paroît offrir une entrée large de ſix cents toiſes : mais elle eſt tellement rétrécie par des rochers à fleur d'eau, qu'elle ſe trouve réduite à un canal étroit. Les vaiſſeaux n'y arrivent qu'à la toue, parce qu'ils trouvent toujours des vents contraires ou un grand calme. Ils y jouiſſent d'une ſûreté entiere.

L'intempérie de Porto-Belo eſt ſi connue, qu'on l'a ſurnommé le tombeau des Eſpagnols. Ce fut plus d'une fois une néceſſité d'y abandonner des navires dont les équipages avoient tous péri. Les habitants eux-mêmes n'y vivent pas long-temps, & ont généralement un tempérament vicié. Il eſt comme honteux d'y demeurer. On n'y voit que quelques negres, quelques mulâtres, un petit nombre de blancs qui y ſont fixés par les emplois du gouvernement. La garniſon même, quoique compoſée ſeulement de cent cinquante hommes, n'y reſte jamais plus de trois mois de ſuite. Juſqu'au commencement du ſiecle, aucune femme n'avoit oſé y accoucher : elle auroit cru vouer ſes enfants, ſe vouer elle-même à une mort certaine. Les plantes tranſplantées dans cette région funeſte, où la chaleur, l'humidité, les vapeurs ſont exceſſives & continuelles, n'ont jamais proſpéré. Il eſt établi que les animaux domeſtiques de l'Europe, qui ſe ſont prodigieuſement multipliés dans toutes les parties du Nouveau-Monde perdent leur fécondité en arrivant à Porto-Belo ; & à en juger par le peu qu'il y en a, malgré l'abondance des pâturages, on ſeroit porté à croire que cette opinion n'eſt pas mal fondée.

Les déſordres du climat n'empêcherent pas que Porto-Belo ne devînt d'abord le théâtre du plus grand commerce qui ait jamais exiſté, tandis que

les richeſſes du Nouveau-Monde y arrivoient pour être échangées contre l'induſtrie de l'ancien, les vaiſſeaux partis d'Eſpagne & connus ſous le nom de galions, s'y rendoient de leur côté, chargés de tous les objets de néceſſité, d'agrément ou de luxe qui pouvoient tenter les poſſeſſeurs des mines.

Les députés des deux commerces régloient à bord de l'amiral le prix des marchandiſes ſous les yeux du Commandant de l'eſcadre & du Préſident de Panama. L'eſtimation ne portoit pas ſur la valeur intrinſeque de chaque choſe, mais ſur ſa rareté ou ſon abondance. L'habileté des agents conſiſtoit à ſi bien faire leurs combinaiſons, que les cargaiſons apportées d'Eſpagne abſorbaſſent tous les tréſors venus du Pérou. On regardoit la foire comme mauvaiſe, lorſqu'il ſe trouvoit des marchandiſes négligées faute d'argent, ou de l'argent ſans emploi faute de marchandiſes. Dans ce cas ſeulement, il étoit permis aux négociants Européens d'aller achever leurs ventes dans la mer du Sud, & aux négociants Péruviens de faire des remiſes à la métropole pour leurs achats.

Dès que les prix étoient réglés, les échanges commençoient. Ils n'étoient ni longs, ni difficiles. La franchiſe la plus noble en étoit la baſe. Tout ſe paſſoit avec tant de bonne foi, qu'on n'ouvroit pas les caiſſes des piaſtres, qu'on ne vérifioit pas le contenu des balots. Jamais cette confiance réciproque ne fut trompée. Il ſe trouva plus d'une fois des ſacs d'or mêlés parmi des ſacs d'argent, des articles qui n'étoient pas portés ſur les factures. Les mépriſes étoient réparées avant le départ des vaiſſeaux ou à leur retour. Seulement il arriva, en 1654, un événement qui auroit pu altérer cette confiance. On trouva en Europe que toutes les piaſtres reçues

à la derniere foire avoient un cinquieme d'alliage. La perte fut soufferte par les commerçants Espagnols : mais comme les monnoyeurs de Lima furent reconnus pour auteurs de cette malversation, la réputation des marchands Péruviens ne souffrit aucune atteinte.

La foire, dont la mauvaise qualité de l'air avoit fait fixer la durée à quarante jours, se tint d'abord assez réguliérement. On voit par des actes de 1595, que les galions devoient être expédiés d'Espagne tous les ans, au plus tard tous les dix-huit mois; & les douze flottes parties depuis le 4 Août 1628, jusqu'au 3 Juin 1645, prouvent qu'on ne s'écartoit pas de cette regle. Elles revenoient, après un voyage de onze, de dix, quelquefois même de huit mois, chargées d'immenses richesses, en or, en argent & en marchandises.

Cette prospérité continua sans interruption, jusqu'au milieu du dix-septieme siecle. Avec la perte de la Jamaïque, commença une contrebande considérable, qui jusqu'alors avoit été peu de chose. Le sac de Panama, en 1670, par le pirate Anglois, Jean Morgan, eut des suites encore plus fâcheuses. Le Pérou, qui envoyoit ses fonds d'avance dans cette ville, ne les y fit plus passer qu'après l'arrivée des galions à Carthagene. Ce changement occasionna des retards, des incertitudes. Les foires diminuerent, & le commerce interlope augmenta.

L'élévation d'un Prince François sur le trône de Charles-Quint alluma une guerre générale; & dès les premieres hostilités, les galions furent brûlés dans le port de Vigo, où l'impossibilité de gagner Cadix les avoit forcés de se réfugier. La communication de l'Espagne avec Porto-Belo fut alors tout-à-fait interrompue, & la mer du Sud eut plus

que jamais des liaiſons directes & ſuivies avec l'étranger.

La pacification d'Utrecht ne finit pas le déſordre. Le malheur des circonſtances voulut que la Cour de Madrid ne pût pas ſe diſpenſer de donner excluſivement à une compagnie Angloiſe le privilege de pourvoir le Pérou d'eſclaves. Elle ſe vit même forcée d'accorder à ce corps avide le droit d'envoyer à chaque foire un vaiſſeau chargé des différentes marchandiſes que le pays pouvoit conſommer. Ce bâtiment qui n'auroit dû être que de cinq cents tonneaux, en portoit toujours plus de mille. On ne lui donnoit ni eau, ni vivres. Quatre ou cinq navires qui le ſuivoient, fourniſſoient à ſes beſoins, & ſubſtituoient des effets nouveaux aux effets déja vendus. Les galions, écraſés par cette concurrence, l'étoient encore par les verſements frauduleux dans tous les ports où l'on conduiſoit les negres. Enfin, il fut impoſſible, après l'expédition de 1737, de ſoutenir plus long-temps ce commerce, & l'on vit finir ces fameuſes foires ſi enviées des nations, quoiqu'elles duſſent être regardées comme le tréſor commun de tous les peuples.

Depuis cette époque, Panama & Porto-Belo ſont infiniment déchus. Ces deux villes ne ſervent plus qu'à quelques branches peu importantes d'un commerce languiſſant. Les affaires plus conſidérables ont pris une autre direction.

XXXIII. Les Eſpagnols ont ſubſtitué la route du détroit de Magellan & du cap de Horn à celle de Panama.

On ſait que Magellan découvrit, en 1520, à l'extrémité méridionale de l'Amérique, le fameux détroit qui porte ſon nom. Il y vit, & l'on y a vu ſouvent depuis, des hommes qui avoient environ un pied de plus que les Européens. D'autres navigateurs n'ont rencontré ſur les mêmes plages

que des hommes d'une taille ordinaire. Pendant deux ſiecles, on s'eſt mutuellement accuſé d'ignorance, de prévention, d'impoſture. Enfin, il eſt arrivé des voyageurs auxquels un heureux haſard a préſenté des hordes d'une hauteur commune, des hordes d'une ſtature élevée, & qui ont conclu d'un événement auſſi déciſif que leurs précurſeurs avoient eu raiſon dans ce qu'ils affirmoient, & tort dans ce qu'ils avoient nié. Alors ſeulement on a fait attention qu'il n'y avoit point d'habitants ſédentaires dans ces lieux incultes; qu'ils y arrivoient de différentes régions plus ou moins éloignées; & qu'il étoit vraiſemblable que les ſauvages d'une contrée étoient plus grands que ceux d'une autre. La phyſique a appuyé cette conjecture. Jamais en effet, on ne pourra raiſonnablement penſer que la nature s'éloigne plus de ſes voies en engendrant ce qu'il nous a plu de nommer géants, qu'en donnant le jour à ce que nous appellons nains.

Il y a des géants & des nains dans toutes les contrées. Il y a des géants, des nains & des hommes d'une taille commune, nés d'un même pere & d'une même mere. Il y a des géants, des nains dans toutes les eſpeces d'animaux, d'arbres, de fruits, de plantes; & quel que ſoit le ſyſtême qu'on préfere ſur la génération, on ne doit non plus s'étonner de la diverſité de la taille entre les hommes, dans la même famille ou dans des familles différentes, que de voir des fruits différents en volume à un arbre voiſin ou ſur le même arbre. Celui qui expliquera un de ces phénomenes les aura tous expliqués.

Le détroit de Magellan a cent quatorze lieues de long, & en quelques endroits moins d'une lieue de large. Il ſépare la terre des Patagons de celle de

feu qu'on préſume n'avoir formé autrefois qu'un même continent. La conformité de leurs ſtériles côtes, de leur âpre climat, de leurs monſtrueux rochers, de leurs montagnes inacceſſibles, de leurs neiges éternelles, de leurs ſauvages habitants : tout doit faire penſer que ce grand canal de navigation eſt l'ouvrage de quelqu'une de ces révolutions phyſiques, qui changent ſi ſouvent la face du globe.

Quoique ce fût long-temps le ſeul paſſage connu pour arriver à la mer du Sud, les dangers qu'on y trouvoit le firent preſque oublier. La hardieſſe du célebre Drake, qui porta, par cette voie, le ravage ſur les côtes du Pérou, inſpira aux Eſpagnols la réſolution d'y former un grand établiſſement, deſtiné à préſerver de toute invaſion cette riche partie du Nouveau-Monde.

Pedro Sarmiento, chargé de cette entrepriſe importante, partit d'Europe, en 1581, avec vingt-trois navires & trois mille cinq cents hommes. L'expédition fut contrariée par des calamités ſi multipliées, que l'Amiral n'arriva l'année ſuivante au détroit qu'avec quatre cents hommes, trente femmes & des vivres pour ſept ou huit mois. Les reſtes déplorables d'une ſi belle peuplade furent établis à Philippeville, dans une baie ſûre, commode, ſpacieuſe. Mais l'infortune qui avoit ſi cruellement aſſailli les Eſpagnols dans leur traverſée, les pourſuivit obſtinément au terme de leur voyage. On ne leur envoya aucun ſecours ; le pays ne founiſſoit point de ſubſiſtances, & ils périrent de miſere. De vingt-quatre malheureux qui avoient échappé à ce fléau terrible, vingt-trois, dont la deſtinée eſt toujours reſtée inconnue, s'embarquerent pour la riviere de la Plata. Fernando Gomez, le ſeul qui reſtoit, fut recueilli, en 1587, par le corſaire

Anglois Cawendish, qui donna au-lieu où il l'avoit trouvé le nom de port *Famine*.

Cependant, la destruction de la colonie eut de moindres suites qu'on ne le craignoit. Le détroit de Magellan cessa bientot d'être la route des pirates que leur avidité conduisoit dans ces régions éloignées. En 1616, des navigateurs Hollandois ayant doublé le cap de Horn, ce fut dans la suite le chemin que suivirent les ennemis de l'Espagne qui vouloient passer dans la mer du Sud. Il fut encore plus fréquenté par les vaisseaux François durant la guerre qui bouleversa l'Europe au commencement du siecle. L'impossibilité où se trouvoit Philippe V d'approvisionner lui-même ses colonies, enhardit les sujets de son aïeul à aller au Pérou. Le besoin où l'on y étoit de toutes choses fit recevoir ces alliés avec joie, & ils gagnerent dans les premiers temps jusqu'à huit cents pour cent. Les négociants de Saint-Malo qui s'étoient emparés de ce commerce, n'acquirent pas des richesses pour eux seuls. En 1709, ils les livrerent à leur patrie, accablée par l'inclémence des saisons, par des défaites réitérées, par une administration ignorante, arbitraire & fiscale. Une navigation qui permettoit de si nobles sacrifices, excita bientôt une émulation trop universelle. La concurrence devint si considérable, les marchandises tomberent dans un tel avilissement, qu'il fut impossible de les vendre, & que plusieurs armateurs les brûlerent pour n'être pas réduits à les remporter. L'équilibre ne tarda pas à se rétablir. Et ces étrangers faisoient des bénéfices assez considérables, lorsque la Cour de Madrid prit, en 1718, des mesures efficaces pour les éloigner de ces parages, qu'on trouvoit qu'ils fréquentoient depuis trop long-temps.

Cependant, ce ne fut qu'en 1740 que les Efpagnols commencerent à doubler eux-mêmes le cap de Horn. Ils employerent des bâtiments & des pilotes Malouins dans leurs premiers voyages : mais une affez courte expérience les mit en état de fe paffer de fecours étrangers ; & ces mers orageufes furent bientôt plus familieres à leurs navigateurs qu'elles ne l'avoient jamais été à leurs maîtres dans cette carriere.

XXXIV. Le Pérou eft-il auffi riche qu'il l'étoit autrefois.

Jufqu'alors la haute opinion qu'on avoit toujours eue, & long-temps avec raifon, des richeffes du Pérou, s'étoit maintenue. La Cour d'Efpagne accufoit le commerce interlope d'en avoir détourné la plus grande partie ; & elle fe flattoit que le nouveau fyftême les rameneroit dans fes ports en auffi grande abondance qu'aux époques les plus reculées. Une évidence, à laquelle il fut impoffible de fe refufer, réduifit les plus incrédules à voir que les mines de cette partie du Nouveau-Monde n'étoient plus ce qu'elles avoient été ; & que ce qu'elles avoient laiffé de vuide, n'avoit pas été rempli par d'autres objets.

Depuis 1748 jufqu'en 1753, Lima ne reçut d'Efpagne pour tout le Pérou que dix navires, qui remporterent chaque année 30,764,617 livres. Cette fomme étoit formée par 4,594,192 livres en or ; par 20,673,657 liv. en argent ; par 5,496,768 liv. en productions diverfes.

Ces productions furent trente & un mille quintaux de cacao, qui furent vendus en Europe 3,240,000 livres. Six cents quintaux de quinquina, qui furent vendus 207,360 liv. Quatre cents foixante-dix quintaux de laine de vigogne, qui furent vendus 324,000 liv. Dix mille huit cents cinquante quintaux de cuivre, qui furent vendus

810,108 liv. Dix mille ſix cents quintaux d'étain, qui furent vendus 915,300 liv.

Dans l'or & l'argent, 1,620,000 livres appartenoient au gouvernement; 19,422,671 liv. au commerce; 4,225,178 liv. au clergé ou aux officiers civils & militaires.

Dans les marchandiſes, il y avoit 1,381,569 liv. pour la couronne, & 4,115,199 livres pour les négociants.

Le temps a un peu changé l'état des choſes; mais l'amélioration n'eſt pas conſidérable.

Fin du ſeptieme Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.



LIVRE HUITIEME.

Conquête du Chily & du Paraguay par les Espagnols. Détail des événements qui ont accompagné & suivi l'invasion. Principes sur lesquels cette Puissance conduit ses colonies.

I. Les Européens ont-ils été en droit de fonder des colonies dans le Nouveau-Monde?

LA raison & l'équité permettent les colonies : mais elles tracent les principes dont il ne devroit pas être permis de s'écarter dans leur fondation.

Un nombre d'hommes, quel qu'il soit, qui descend dans une terre étrangere & inconnue, doit être considéré comme un seul homme. La force

s'accroît par la multitude; mais le droit reste le même. Si cent, si deux cents hommes peuvent dire, *ce pays nous appartient*, un seul homme peut le dire aussi.

Ou la contrée est déserte, ou elle est en partie déserte & en partie habitée, ou elle est toute peuplée.

Si elle est toute peuplée, je ne puis légitimement prétendre qu'à l'hospitalité & aux secours que l'homme doit à l'homme. Si l'on m'expose à mourir de froid ou de faim sur un rivage, je tirerai mon arme, je prendrai de force ce dont j'aurai besoin, & je tuerai celui qui s'y opposera. Mais lorsqu'on m'aura accordé l'asyle, le feu & l'eau, le pain & le sel, on aura rempli ses obligations envers moi. Si j'exige au-delà, je deviens voleur & assassin. On m'a souffert. J'ai pris connoissance des loix & des mœurs. Elles me conviennent. Je desire de me fixer dans le pays. Si l'on y consent, c'est une grace qu'on me fait, & dont le refus ne sauroit m'offenser. Les Chinois sont peut-être mauvais politiques, lorsqu'ils nous ferment la porte de leur Empire : mais ils ne sont pas injustes. Leur contrée est assez peuplée, & nous sommes des hôtes trop dangereux.

Si la contrée est en partie déserte, en partie occupée, la partie déserte est à moi. J'en puis prendre possession par mon travail. L'ancien habitant seroit barbare, s'il venoit subitement renverser ma cabane, détruire mes plantations & piller mes champs. Je pourrois repousser son irruption par la force. Je puis étendre mon domaine jusques sur les confins du sien. Les forêts, les rivieres & les rivages de la mer nous sont communs, à moins que leur usage exclusif ne soit nécessaire à sa subsistance. Tout ce qu'il peut encore exiger de

de moi, c'eſt que je ſois un voiſin paiſible, & que mon établiſſement n'ait rien de menaçant pour lui. Tout peuple eſt autoriſé à pourvoir à ſa ſûreté préſente, à ſa ſûreté à venir. Si je forme une enceinte redoutable, ſi j'amaſſe des armes, ſi j'éleve des fortifications, ſes députés ſeront ſages s'ils viennent me dire : es-tu notre ami? es-tu notre ennemi? ami : à quoi bon tous ces préparatifs de guerre? ennemi : tu trouveras bon que nous les détruiſions ; & la nation ſera prudente, ſi à l'inſtant elle ſe délivre d'une terreur bien fondée. A plus forte raiſon pourra-t-elle, ſans bleſſer les loix de l'humanité & de la juſtice, m'expulſer & m'exterminer, ſi je m'empare de ſes femmes, de ſes enfants, de ſes propriétés; ſi j'attente à ſa liberté civile; ſi je la gêne dans ſes opinions religieuſes; ſi je prétends lui donner des loix; ſi j'en veux faire mon eſclave. Alors je ne ſuis dans ſon voiſinage qu'une bête féroce de plus; & elle ne me doit pas plus de pitié qu'à un tigre. Si j'ai des denrées qui lui manquent, & ſi elle en a qui me ſoient utiles, je puis propoſer des échanges. Nous ſommes maîtres elle & moi de mettre à notre choſe tel prix qu'il nous conviendra. Une aiguille a plus de valeur réelle pour un peuple réduit à coudre avec l'arête d'un poiſſon les peaux de bête dont il ſe couvre, que ſon argent n'en peut avoir pour moi. Un ſabre, une coignée feront d'une valeur infinie pour celui qui ſupplée à ces inſtruments par des cailloux tranchants, enchâſſés dans un morceau de bois durci au feu. D'ailleurs, j'ai traverſé les mers pour rapporter ces objets utiles, & je les traverſerai derechef pour rapporter dans ma patrie les choſes que j'aurai priſes en échange. Les fraix du voyage, les avaries & les périls doivent entrer en calcul. Si je ris en moi-mê-

me de l'imbécillité de celui qui me donne ſon or pour du fer, le prétendu imbécille ſe rit auſſi de moi qui lui cede mon fer dont il connoît toute l'utilité, pour ſon or qui ne lui ſert à rien. Nous nous trompons tous les deux, ou plutôt nous ne nous trompons ni l'un, ni l'autre. Les échanges doivent être parfaitement libres. Si je veux arracher par la force ce qu'on me refuſe, ou faire accepter violemment ce qu'on dédaigne d'acquérir, on peut légitimement ou m'enchaîner, ou me chaſſer. Si je me jette ſur la denrée étrangere, ſans en offrir le prix, ou ſi je l'enleve furtivement, je ſuis un voleur qu'on peut tuer ſans remords.

Une contrée déſerte & inhabitée, eſt la ſeule qu'on puiſſe s'approprier. La premiere découverte bien conſtatée fut une priſe de poſſeſſion légitime.

D'après ces principes, qui me paroiſſent d'éternelle vérité, que les nations Européennes ſe jugent & ſe donnent à elles-mêmes le nom qu'elles méritent. Leurs navigateurs arrivent-ils dans une région du Nouveau-Monde qui n'eſt occupée par aucun peuple de l'ancien, auſſi-tôt ils enfouiſſent une petite lame de métal, ſur laquelle ils ont gravé ces mots: CETTE CONTRÉE NOUS APPARTIENT. Et pourquoi vous appartient-elle? N'êtes-vous pas auſſi injuſtes, auſſi inſenſés que des ſauvages portés par haſard ſur vos côtes, s'ils écrivoient ſur le ſable de votre rivage ou ſur l'écorce de vos arbres: CE PAYS EST A NOUS. Vous n'avez aucun droit ſur les productions inſenſibles & brutes de la terre où vous abordez, & vous vous en arrogez un ſur l'homme votre ſemblable. Au-lieu de reconnoître dans cet homme un frere, vous n'y voyez qu'un eſclave, une bête de ſomme. O mes concitoyens! vous penſez ainſi, vous en uſez de cette maniere; & vous avez des notions de juſtice; une morale,

une religion sainte, une mere commune avec ceux que vous traitez si tyranniquement! Ce reproche doit s'adresser plus particuliérement aux Espagnols; & il va être malheureusement justifié encore par leurs forfaits dans le Chily.

II. Premieres irruptions des Espagnols dans le Chily.

Cette région, telle qu'elle est possédée par l'Espagne, a une largeur commune de trente lieues entre la mer & les Cordilieres, & neuf cents lieues de côtes depuis le grand désert d'Atacamas qui la sépare du Pérou, jusqu'aux isles de Chiloé qui la séparent du pays des Patagons. Les Incas soumirent à leurs sages loix une partie de cette vaste contrée, & ils se proposoient d'assujettir le reste; mais ils trouverent des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

Ce grand projet fut repris par les Espagnols, aussi-tôt qu'ils eurent fait la conquête des principales Provinces du Pérou. Almagro, parti de Cusco au commencement de 1535, avec cinq cents soixante-dix Européens & quinze mille Péruviens, parcourut d'abord le pays de Charcas, auquel les mines du Potosi donnerent depuis un si grand éclat. Pour se porter de cette contrée au Chily, on ne connoissoit que deux chemins, & ils étoient regardés l'un & l'autre comme presque impraticables. Le premier n'offroit sur les bords de la mer que des sables brûlants, sans eau & sans subsistances. Pour suivre le second, il falloit traverser des montagnes très-escarpées, d'une hauteur prodigieuse & couvertes de neiges aussi anciennes que le monde. Ces difficultés ne rebuterent pas le Général, & il se décida pour le dernier passage, par la seule raison qu'il étoit le moins long. Son ambition coûta la vie à cent cinquante Espagnols & à dix mille Indiens : mais enfin il atteignit le terme qu'il s'étoit proposé, & y fut reçu

avec une ſoumiſſion entiere par les peuples anciennement dépendants du trône qu'on venoit de renverſer. La terreur de ſes armes lui auroit fait obtenir vraiſemblablement de plus grands avantages, ſi des intérêts particuliers ne lui euſſent fait deſirer de ſe retrouver au centre de l'Empire. Sa petite armée refuſa de repaſſer les Cordilieres. Il fallut la ramener par la voie qui avoit été d'abord négligée ; & les haſards furent ſi heureux, qu'elle ſouffrit beaucoup moins qu'on ne l'avoit craint. Ce bonheur étendit les vues d'Almagro, & le précipita peut-être dans les entrepriſes où il trouva une fin tragique.

Les Eſpagnols reparurent au Chily en 1541. Valdivia, qui les conduiſoit, y pénétra ſans réſiſtance. Mais les nations qui l'habitoient ne furent pas plutôt revenues de l'étonnement où les armes & la diſcipline de l'Europe les avoient jettées, qu'elles voulurent recouvrer leur indépendance. La guerre dura dix ans ſans interruption. Si quelques cantons, découragés par des pertes réitérées, ſe déterminoient à la ſoumiſſion, un plus grand nombre s'obſtinoit à défendre leur liberté, quoique avec un déſavantage preſque continuel.

Un capitaine Indien, à qui ſon âge & ſes infirmités ne permettoient pas de ſortir de ſa cabane, entendoit toujours parler de ces malheurs. Le chagrin de voir les ſiens conſtamment battus par une poignée d'étrangers, lui donna des forces. Il forma treize compagnies de mille hommes chacune, qu'il mit à la file l'une de l'autre, & les mena à l'ennemi. Si la premiere étoit miſe en déroute, elle devoit, au-lieu de ſe replier ſur la ſeconde, aller ſe rallier ſous la protection de la derniere. Cet ordre, qui fut fidélement ſuivi, déconcerta les Eſpagnols. Ils enfoncerent ſucceſſivement tous

les corps, ſans en tirer aucun avantage conſidérables. Les hommes & les chevaux ayant également beſoin de repos, Valdivia ordonna la retraite vers un défilé où il prévoyoit qu'il ſeroit aiſé de ſe défendre. On ne lui donna pas le temps d'y arriver. Les Indiens de l'arriere-garde s'en étant emparés par des voies détournées, tandis que les autres ſuivoient ſes pas avec précaution, il fut enveloppé & maſſacré avec les cent cinquante cavaliers qui formoient ſa troupe. On lui verſa, dit-on, de l'or fondu dans la bouche. *Abreuve-toi donc de ce métal donc tu es ſi altéré*, lui crioient avec ſatisfaction ces ſauvages. Ils profiterent de leur victoire pour porter la déſolation & le feu dans les établiſſements Européens. Pluſieurs furent détruits, & tous auroient eu la même deſtinée, ſi des forces conſidérables, arrivées, à propos, du Pérou, n'euſſent mis les vaincus en état de défendre les poſtes qui leur reſtoient, & de recouvrer ceux qu'on leur avoit enlevés.

III. Les Eſpagnols ont été réduits à combattre continuellement dans le Chily. Maniere dont leurs ennemis font la guerre.

Ces hoſtilités meurtrieres ſe ſont renouvellées, à meſure que les uſurpateurs ont voulu étendre leur empire, ſouvent même lorſqu'ils n'avoient pas cette ambition. Les combats ont été ſanglants, & n'ont guere été interrompus que par des treves plus ou moins courtes. Cependant, depuis 1771, la tranquillité n'a pas été troublée.

Les Araucos ſont, dans ces contrées, les ennemis les plus ordinaires, les plus intrépides, les plus irréconciliables de l'Eſpagne. Souvent ils ſont joints par les habitans de Tucapel & de la riviere Biobio, par ceux qui s'étendent vers les Cordilieres. Comme ces peuples ſont plus rapprochés par leurs habitudes des ſauvages de l'Amérique Septentrionale que des Péruviens leurs voiſins, les confédérations qu'ils forment ſont toujours à craindre,

Ils ne portent, à la guerre, que leurs corps, & ne traînent après eux, ni tentes, ni bagage. Les mêmes arbres, dont ils tirent leur nourriture, leur fournissent les lances & les javelots dont ils sont armés. Assurés de trouver dans un lieu ce qu'ils avoient dans un autre ; ils abandonnent, sans regret, le pays qu'il ne peuvent plus défendre. Tout séjour leur est égal. Leurs troupes, sans embarras de vivres ni de munitions, se meuvent avec une agilité surprenante. Ils exposent leur vie en gens qui n'y sont pas attachés ; & s'ils perdent leur champ de bataille, ils retrouvent leurs magasins & leurs campements par-tout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ce sont les seuls peuples du Nouveau-Monde qui aient osé se mesurer avec les Européens en rase campagne, & qui aient imaginé l'usage de la fronde pour lancer de loin la mort à leurs ennemis. Leur audace s'éleva jusqu'à attaquer les postes les mieux fortifiés. Ces emportements leur réussissent quelquefois, parce qu'ils reçoivent continuellement des secours qui les empêchent de sentir leurs pertes. S'ils en font d'assez marquées pour se rebuter, ils se retirent à quelques lieues, & cinq ou six jours après, ils vont fondre d'un autre côté. Ces barbares ne se croient battus que lorsqu'ils sont enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile, ils se jugent vainqueurs. La tête d'un Espagnol qu'ils portent en triomphe les console de la mort de cent Indiens.

Quelquefois les hostilités sont prévues de loin & concertées avec prudence. Le plus souvent un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes. Les esprits s'échauffent. On choisit un chef, & voilà la guerre. Dans les ténebres de la nuit fixée pour la rupture, on tombe sur le premier village où il y

a des Efpagnols, & de-là le carnage eft porté dans d'autres. Tout y eft maffacré, excepté les femmes Européennes qu'on ne manque jamais de s'approprier. De-là l'origine de tant d'Indiens blancs & blonds.

Comme ces Américains font la guerre fans fraix, fans embarras, ils n'en craignent pas la durée, & ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté Efpagnole doit fe plier à en faire toujours les premieres ouvertures. Lorfqu'elles font favorablement reçues, on tient une conférence. Le Gouverneur du Chily & le Général Indien, accompagnés des Capitaines les plus diftingués des deux partis, reglent, dans les plaifirs de la table, les conditions de l'accommodement. La frontiere étoit autrefois le théâtre de ces affemblées. Les deux dernieres ont été tenues dans la capitale de la colonie. On a même obtenu des fauvages, qu'ils y auroient habituellement quelques députés, chargés de maintenir l'harmonie entre les deux peuples.

IV. Etabliffements formés dans le Chily par les Efpagnols.

Malgré la chaleur & l'opiniâtreté de tant de combats, fe font formés au Chily plufieurs affez bons établiffements, principalement fur les bords de l'Océan.

Coquimbo ou la Serena, ville élevée, en 1544, à cinq ou fix cents toifes de la mer, pour contenir les Indiens, & pour affurer la communication du Chily avec le Pérou, ne fut jamais confidérable. On la vit diminuer encore après que les pirates l'eurent faccagée & brûlée. Malgré la fertilité de fes campagnes, quoiqu'on ait ouvert d'abondantes mines du meilleur cuivre à fon voifinage, elle ne s'eft jamais bien relevée de cette infortune.

Valparayfo ne fut d'abord qu'un amas de cabanes deftinées à recevoir les marchandifes qui venoient du Pérou, les denrées qu'on vouloit y en-

voyer. Peu-à-peu les agents de ce commerce, qui appartenoit en entier aux négociants de la capitale, réussirent à se l'approprier. Alors ce vil hameau, quoique placé dans une situation très-désagréable, devint une ville florissante. Son port s'enfonce une lieue dans les terres. Le fond en est d'une vase gluante & ferme. A mille toises du rivage, il a trente-six ou quarante brasses d'eau, & quinze ou seize tout près de la plage. Dans les mois d'Avril & de Mai, les vents du Nord feroient courir quelques dangers aux navires, si on négligeoit de les amarrer fortement. L'avantage qu'a cette rade d'être la plus voisine des meilleures cultures & de Saint-Yago, doit la rassurer contre la crainte de voir diminuer ses prospérités.

Ce fut en 1550 que fut bâtie la Conception, dans un terrein inégal, sablonneux, un peu élevé, sur les bords d'une baie, dont le développement embrasse près de quatre lieues, & qui a trois ports, dont un seul est sûr. La ville se vit d'abord le chef-lieu de la colonie; mais les Indiens voisins s'en rendirent si souvent les maîtres, qu'en 1574, il fut jugé convenable de la dépouiller de cette utile & honorable prérogative. En 1603, elle fut de nouveau détruite par un ennemi implacable. Depuis cette époque, plusieurs tremblements de terre lui ont causé des dommages très-considérables. Telle est cependant l'excellence de son territoire, qu'il lui reste encore quelque éclat.

A soixante-quinze lieues de la Conception, toujours sur les bords de l'océan Pacifique, est Valdivia, ville plus importante que peuplée. Son port & sa forteresse, regardés comme la clef de la mer du Sud, furent long-temps sous l'inspection immédiate des vice-Rois du Pérou. On comprit à la fin que c'étoit une surveillance trop éloignée; & la

place fut incorporée au gouvernement de la Province.

Perſonne ne penſoit aux iſles de Chiloé. Le bonheur qu'avoient eu les Jéſuites de réunir & de civiliſer un grand nombre de ſauvages dans la principale, qui a cinquante lieues de long & ſept ou huit de large, fit naître le deſir de l'occuper. Au centre ſont les Indiens convertis. Sur la côte orientale a été conſtruite une fortification nommée Chacao, où l'on entretient la garniſon néceſſaire pour ſa défenſe.

Dans l'intérieur des terres eſt Saint-Yago, bâti précipitamment en 1541, détruit en 1730 par un tremblement de terre, & rétabli auſſi-tôt avec un agrément & des commodités qu'on ne trouve que très-rarement dans le Nouveau-Monde. Les maiſons y ſont, à la vérité, fort baſſes & conſtruites avec des briques durcies au ſoleil: mais elles ſont toutes blanchies au-dehors, toutes peintes en-dedans, toutes accompagnées de jardins ſpacieux, toutes rafraîchies par des eaux courantes. On compte quarante mille habitants dans cette cité; & le nombre en ſeroit plus grand, ſans neuf couvents de moines & ſept de religieuſes que la ſuperſtition y a érigés.

Entre les conjonctures malheureuſes, ſous leſquelles ſe fit la découverte du Nouveau-Monde, il ne faut pas oublier l'importance que donnoit aux moines l'eſprit général de la ſuperſtition; importance qui s'eſt depuis très-affoiblies dans quelques contrées; qui paroît lutter avec force contre le progrès des lumieres dans quelques autres; qui domine impérieuſement dans les poſſeſſions lointaines de l'Eſpagne, & qui laiſſera des traces auſſi durables que funeſtes, quand elles ſeroient dès cet inſtant contrariées par toute l'autorité du miniſtere.

Saint-Yago eſt la capitale de l'Etat & le ſiege de l'Empire. Celui qui y commande eſt ſubordonné au vice-Roi du Pérou pour tous les objets relatifs au gouvernement, aux finances & à la guerre : mais il en eſt indépendant comme chef de la juſtice & Préſident de l'audience royale. Onze corrégidors, répandus dans la Province, ſont chargés, ſous ſes ordres, des détails de l'adminiſtration.

Il s'eſt ſucceſſivement formé dans cette contrée une population de quatre à cinq cents mille ames. On n'y voit que peu de ces infortunés eſclaves que fournit l'Afrique, & la plupart ſont conſacrés au ſervice domeſtique. Les deſcendants des premiers ſauvages, que de féroces aventuriers aſſervirent avec tant de peine, ou ſe ſont réfugiés dans des montagnes inacceſſibles, ou ſe ſont perdus dans le ſang de leurs conquérants. Tous les colons ſont regardés & traités comme Eſpagnols. La nobleſſe de cette origine ne leur a pas inſpiré cet éloignement invincible pour les occupations utiles, qui eſt ſi général dans leur nation. La plupart de ces hommes, ſains, agiles & robuſtes vivent ſur des plantations éparſes, & cultivent de leurs propres mains un terrein plus ou moins vaſte.

V. Fertilité du Chily, & ſon état actuel.

Ils ſont encouragés à ces louables travaux par un ciel toujours pur & toujours ſerein ; par le climat le plus agréablement tempéré des deux hémiſpheres ; ſur-tout par un ſol dont la fertilité étonne tous les voyageurs. Sur cette heureuſe terre, les récoltes de vin, de bled, d'huile, quoique aſſez négligemment préparées, ſont quadruples de celles que nous obtenons, avec toute notre activité & toutes nos lumieres. Aucun des fruits de l'Europe n'a dégénéré. Pluſieurs de nos animaux ſe ſont perfectionnés, & les chevaux en particulier, ont acquis une vîteſſe & une fierté que n'ont jamais eues les

andalous dont ils defcendent. La nature a pouffé plus loin fes faveurs encore. Elle a prodigué à cette région un excellent cuivre qui eft utilement employé dans l'Ancien & le Nouveau-Monde. Elle lui a donné de l'or.

Avant 1750, le fifc n'avoit reçu aucune année, pour fon vingtieme de ce précieux métal, au-delà de 50,220. A cette époque fut érigé dans la colonie une hôtel de monnoies. L'innovation eut des fuites favorables. En 1771, le droit royal s'éleva à 200,032 liv. 4 fols, & il doit avoir beaucoup augmenté. L'alcavala & les douanes ne rendoient que 324,000 liv., & ils rendent 1,080,000 liv. Ces diverfes branches de revenu font groffies, depuis 1753, par la vente exclufive du tabac.

Auffi le Chily n'a-t-il plus befoin de puifer dans les caiffes du Pérou pour fes dépenfes publiques. La plus confidérable eft l'entretien des troupes. Elle monte à 490,125 liv. 12 fols pour la folde des mille fantaffins, des deux cents quarante cavaliers, des deux compagnies d'Indiens affectionnés, qui, depuis 1754, forment l'état militaire du pays. Indépendamment de fes forces, difperfées dans les ifles de Juan Fernandez & de Chiloé, dans les ports de la Conception & de Valparayfo, fur les frontieres des Andes, il y a dans Valdivia une garnifon particuliere de fept cents quarante-fix foldats qui coûte 655,473 liv. 12 fols. Ces moyens de défenfe feroient appuyés, s'il le falloit, par des milices très-nombreufes. Peut-être la partie qui combattroit à pied ne feroit-elle que peu de réfiftance, malgré les peines qu'on s'eft depuis peu données pour l'exercer : mais il feroit raifonnable d'attendre quelque vigueur des meilleurs hommes de cheval qui foient peut-être fur le globe.

VI. Commerce

Le Chily a toujours eu des liaifons de commerce

du Chily avec les sauvages, avec le Pérou & avec le Paraguay.

avec les Indiens voisins de sa frontiere, avec le Pérou & le Paraguay.

Les sauvages lui fournissent principalement le *poncho*. C'est une étoffe de laine, quelquefois blanche & ordinairement bleue, d'environ trois aunes de long sur deux de large. On y passe la tête par un trou pratiqué au milieu, & elle se déploie sur toutes les parties du corps. Hors quelques cérémonies infiniment rares, les hommes, les femmes, les gens du commun, ceux d'une condition plus relevée ne connoissent pas d'autre vêtement. Il coûte depuis trente jusqu'à mille livres, selon la finesse plus ou moins grande de son tissu, & principalement selon les bordures plus ou moins élégantes, plus ou moins riches qu'on y ajoute. Ces peuples reçoivent en échange de petits miroirs, des quincailleries, quelques autres objets de peu de valeur. Quelle que soit leur passion pour ces bagatelles, lorsqu'on les expose à leurs yeux avides, jamais ils ne sortiroient de leurs forêts & de leurs campagnes pour les aller chercher. Il faut les leur porter. Le marchand qui veut entreprendre ce petit négoce, s'adresse d'abord aux chefs de famille, seuls dépositaires de l'autorité publique. Lorsqu'il a obtenu la permission de vendre, il parcourt les habitations, & donne indistinctement sa marchandise à tous ceux qui la demandent. Ses opérations finies, il annonce son départ, & tous les acheteurs s'empressent de lui livrer, dans le premier village où il s'est montré, les effets dont on est convenu. Jamais il n'y eut dans ces contrats la moindre infidélité. On donne au marchand une escorte qui l'aide à conduire jusqu'à la frontiere les draps & les troupeaux qu'il a reçus en payement.

Ce n'est pas au fond des forêts, c'est au centre des sociétés policées qu'on apprend à mépriser

l'homme & à s'en méfier. Si un de nos marchands, dans une de nos foires, diſtribuoit indiſtinctement ſes effets, ſans garantie, ſans ſûreté, à tous ceux qui tendroient leurs mains pour les recevoir; croyez-vous qu'il en reparût un ſeul avec le prix de la choſe qu'il auroit achetée? Ce que des hommes, ſous l'empire de l'honneur & des loix religieuſes & civiles, ne rougiroient pas de faire, un ſauvage, affranchi de toute eſpece de contrainte, ne le fera pas. O honte de notre religion, de notre police & de nos mœurs!

Juſqu'en 1724, on vendit à ces ſauvages du vin & des eaux-de-vie, dont ils ont la paſſion comme preſque tous les peuples. Dans leur ivreſſe, ils prenoient les armes; ils maſſacroient tous les Eſpagnols qu'ils rencontroient; ils dévaſtoient les champs de leur voiſinage. Il eſt bien rare que le corrupteur ne ſoit châtié lui-même par celui qu'il a corrompu. On en a fréquemment l'exemple dans les enfants envers les peres qui ont négligé leur éducation; dans les femmes envers leurs maris, lorſqu'ils ont de mauvaiſes mœurs; dans les eſclaves envers leurs maîtres; dans les ſujets envers les ſouverains négligents; dans les peuples aſſujettis envers les uſurpateurs. Nous avons porté nous-mêmes le châtiment des vices que nous avons ſemés dans l'autre hémiſphere. Nous l'avons porté chez nous & chez les peuples du Nouveau-Monde que nous avons ſubjugués: chez nous, par la multitude de beſoins factices que nous nous ſommes faits: chez eux, en cent manieres diverſes, entre leſquelles on peut compter l'uſage des liqueurs fortes que nous leur avons appris à connoître, & qui ſouvent leur a inſpiré une fureur artificielle qu'ils ont tournée contre nous. De quelque maniere qu'on s'y prenne, ſoit par la ſuperſtition, ſoit par le patriotiſme même,

ſoit par les breuvages ſpiritueux, on n'ôte point à l'homme ſa raiſon, ſans de fâcheuſes conſéquences. Si vous l'enivrez, quelle que ſoit ſon ivreſſe, ou elle ceſſera promptement, ou vous vous en trouverez mal.

L'ivrognerie, ou l'excès habituel des liqueurs fortes, eſt un vice groſſier & brutal qui ôte la vigueur à l'eſprit, & au corps une partie de ſes forces. C'eſt une breche faite à la loi naturelle qui défend à l'homme d'aliéner ſa raiſon, le ſeul avantage qui le diſtingue des autres animaux qui broutent avec lui autour du globe.

Ce déſordre, quoique toujours blâmable, ne l'eſt pas également par-tout, parce qu'il n'entraîne pas les mêmes inconvénients dans toutes les régions. Généralement parlant, il rend furieux dans les pays chauds, & ſtupide ſeulement dans les pays froids. Il a donc fallu le réprimer avec plus de ſévérité ſous un climat que ſous un autre. Il eſt arrivé delà, que par-tout où s'eſt établi un gouvernement régulier, ce vice eſt devenu plus rare ſous l'équateur que vers le pôle.

Il n'en eſt pas ainſi parmi les nations ſauvages. Celles du Midi, n'étant pas plus contenues que celles du Nord par le Magiſtrat ou le préjugé, elles ſe ſont toutes livrées, avec une égale fureur, à leur paſſion pour les liqueurs fortes. Il eſt entré dans la politique des Européens de leur en fournir, ſoit pour les dépouiller, ſoit pour les aſſervir, ſoit même pour les engager à quelques travaux utiles. Ces boiſſons n'ont été guere moins deſtructives de ces peuples que nos armes, & l'on ne peut s'empêcher de les placer au nombre des calamités, dont nous avons inondé cet autre hémiſphere.

Il faut louer l'Eſpagne d'avoir enfin renoncé à vendre aux ſauvages du Chily des vins & des eaux-

de-vie. Ce trait de ſageſſe a viſiblement accru les liaiſons qu'on entretenoit avec eux : mais il n'eſt pas poſſible qu'elles deviennent de long-temps auſſi conſidérables que celles qu'on aavec le Pérou.

Le Chilly fournit au Pérou des cuirs, des fruits ſecs, du cuivre, des viandes ſalées, des chevaux, du chanvre, des grains, & reçoit en échange du ſucre, du tabac, du cacao, de la faïance, pluſieurs articles fabriqués à Quito, & quelques objets de luxe arrivés d'Europe. C'étoit autrefois à la Conception, c'eſt maintenant à Valparayſo qu'abordent les navires expédiés de Callao, pour cette communication réciproquement utile. Durant près d'un ſiecle, aucun navigateur de ces mers paiſibles n'oſa perdre les terres de vue, & alors ces voyages duroient une année entiere.

Un pilote de l'ancien monde, qui avoit enfin obſervé les vents, n'y employa qu'un mois. Il paſſa pour ſorcier. L'inquiſition, qui eſt ridicule par ſon ignorance quand elle n'eſt pas odieuſe par ſes fureurs, le fit arrêter. Son journal le juſtifia. On y reconnut que, pour avoir le même ſuccès, il ne falloit que s'éloigner des côtes ; & cette méthode fut adoptée généralement.

Le Chily envoye au Paraguay des vins, des eaux-de-vie, des huiles, & ſur-tout de l'or. On lui donne en payement des mulets, de la cire, du coton, l'herbe du Paraguay, des negres, & on lui donnoit beaucoup de marchandiſes de notre hémiſphere, avant que les négocians de Lima euſſent obtenu, par leur argent ou par leur crédit, que cette derniere branche de commerce ſeroit interdite. La communication des deux colonies ne ſe fait point par l'Océan. On a jugé plus court, plus ſûr & même moins diſpendieux de ſe ſervir de la voie de terre, quoiqu'il y ait trois cents ſoixante-quatre lieues

de Sant-Yago à Buenos-Aires, & qu'il en faille faire plus de quarante dans les neiges & les précipices des Cordilieres.

Si les rapports des deux établissements viennent à se multiplier ou à s'étendre, ce sera par le détroit de Magellan ou par le cap de Horn, qu'il faudra les entretenir. On a douté jusqu'ici laquelle des deux voies étoit la meilleure. Le problême paroît résolu par les observations des derniers navigateurs. Ils se déclarent assez généralement pour le détroit, où l'on trouve de l'eau, du bois, du poisson, des coquillages, mille plantes souveraines contre le scorbut. Mais cette préférence ne doit avoir lieu que depuis Septembre jusqu'en Mars, c'est-à-dire dans les mois d'été. Durant les courts jours de l'hyver, il faudroit borner sa marche à quelques heures, ou braver dans un canal le plus souvent étroit, la violence des vents, la rapidité des courants, l'impétuosité des vagues avec une certitude morale de naufrage. Dans cette saison, il convient de préférer la mer ouverte & par conséquent de doubler le cap de Horn.

Des combinaisons d'une absurdité palpable priverent constamment le Chily de toute liaison directe avec l'Espagne. Le peu qu'il pouvoit consommer de marchandises de notre hémisphere lui venoient du Pérou, qui lui-même les recevoit difficilement & à grands fraix par la voie de Panama. Son sort ne changea pas, même lorsque la navigation du cap de Horn fut substituée à celle de l'isthme de Darien, & ce ne fut que très-tard qu'il fut permis aux navires qui rangeoient ses côtes pour arriver à Lima, d'y verser quelques foibles parties de leurs cargaisons. Un soleil plus favorable vient enfin de se lever sur cette belle contrée. Depuis le mois de Février 1778, il est per-

mis

mis à tous les ports de la métropole d'y faire à leur gré des expéditions. De grandes profpérités doivent fuivre cet heureux retour aux bons principes. Cette innovation aura la même influence fur le Paraguay.

VII. Les Efpagnols découvrent le Paraguay. Extravagance de leur conduite pendant un fiecle.

C'eft une vafte région, bornée au Nord, par le Pérou & le Bréfil; au Midi, par les terres Magellaniques; au Levant, par le Bréfil; au Couchant, par le Chily & le Pérou.

Le Paraguay doit fon nom à un grand fleuve que tous les géographes croyoient fe former dans le lac des Xarayès. Les Commiffaires Efpagnols & Portugais, chargés en 1751 de régler les limites des deux Empires, furent bien étonnés de fe rencontrer à la fource de cette riviere, fans avoir apperçu cet amas d'eau, qu'on difoit immenfe. Ils vérifierent que ce qu'on avoit pris jufqu'alors pour un lac prodigieux, n'étoit qu'un terrein fort bas, couvert depuis le feizieme jufqu'au dix-neuvieme degré de latitude, dans la faifon des pluies, par les inondations du fleuve. On fait, depuis cette époque, que le Paraguay prend fa fource dans le plateau nommé Campo des Paracis, au treizieme degré de latitude méridionale; & que vers le dix-huitieme, il communique par quelques canaux très-étroits avec deux grands lacs du pays des Chiquites.

Avant l'arrivée des Efpagnols, cette région immenfe contenoit un grand nombre de nations, la plupart formées par un petit nombre de familles. Leurs mœurs devoient être les mêmes; & quand il eût exifté quelque différence dans leur caractere les nuances n'en auroient pas été faifies par les ftupides aventuriers, qui, les premiers, enfanglanterent cette partie du Nouveau-Monde. La chaffe, la pêche, les fruits fauvages, le miel qui étoit commun

dans les forêts, quelques racines qui croiſſoient ſans culture : c'étoit la nourriture de ces peuples. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions, ils erroient perpétuellement d'une contrée à l'autre. Comme les Indiens n'avoient à porter que quelques vaſes de terre, & qu'ils trouvoient par-tout des branches d'arbres pour former des cabanes, ces émigrations n'entraînoient que peu d'embarrras. Quoiqu'ils vécuſſent tous dans une indépendance abſolue les uns des autres, la néceſſité de ſe défendre leur avoit appris à lier leurs intérêts. Quelques individus ſe réuniſſoient ſous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces aſſociations, plus ou moins nombreuſes, ſelon la réputation & la qualité du chef, ſe diſſipoient avec la même facilité qu'elles s'étoient formées.

La découverte du fleuve Paraguay, fut faite en 1515 par Diaz de Solis, grand pilote de Caſtille. Il fut maſſacré, avec la plupart des ſiens, par les ſauvages, qui, pour éviter les fers qu'on leur préparoit, traiterent quelques années après de la même maniere les Portugais venus du Bréſil.

Les deux nations rivales, également effrayées par ces revers, perdirent le Paraguay de vue, & tournerent leur avarice d'un autre côté. Le haſard y ramena les Eſpagnols en 1526.

Sébaſtien Cabot, qui en 1496 avoit fait la découverte de Terre-Neuve pour l'Angleterre, la voyant trop occupée de ſes affaires domeſtiques pour ſonger à former des établiſſements dans le Nouveau-Monde, porta ſes talents en Caſtille, où ſa réputation le fit choiſir pour une expédition brillante.

La Victoire, ce vaiſſeau fameux pour avoir fait le premier le tour du monde, & le ſeul de l'eſcadre de Magellan qui fût revenu en Europe, avoit rapporté des Indes Orientales beaucoup d'épiceries.

L'avantage qu'on retira de leur vente, fit décider un nouvel armement, qui fut confié aux ſoins de Cabot. En ſuivant la route qui avoit été tenue dans le premier voyage, ce navigateur arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pouſſer plus loin, ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, que ſes équipages commençaſſent à ſe mutiner, il s'y arrêta. Il remonta même le fleuve; lui donna le nom de *la Plata*, parce que dans les dépouilles d'un petit nombre d'Indiens, mis inhumainement à mort, ſe trouverent quelques parures d'or ou d'argent; & bâtit une eſpece de fort à Rio-Tercero qui ſort des montagnes du Tucuman. La réſiſtance qu'oppoſoient les naturels du pays lui fit juger que, pour s'établir ſolidement, il falloit d'autres moyens que ceux qu'il avoit; & en 1530, il prit la route de l'Eſpagne pour les aller ſolliciter. Ceux de ſes compagnons qu'il avoit laiſſés dans la colonie furent maſſacrés la plupart; & le peu qui avoit échappé à des fleches ennemies, ne tarda pas à le ſuivre.

Des forces plus conſidérables, conduites par Mendoza, parurent ſur le fleuve en 1535, & jetterent les fondements de Buenos-Aires. Bientôt on s'y vit réduit à mourir de faim, dans des paliſſades, ou à ſe vouer à une mort certaine, ſi l'on haſardoit d'en ſortir pour ſe procurer quelques ſubſiſtances. Le retour en Europe paroiſſoit la ſeule voie pour ſortir d'une ſituation ſi déſeſpérée: mais les Eſpagnols s'étoient perſuadés que l'intérieur des terres regorgeoit de mines; & ce préjugé ſoutint leur conſtance. Ils abondonnerent un lieu où ils ne pouvoient plus reſter, & allerent fonder en 1536 l'Aſſomption, à trois cents lieues de la mer, toujours ſur les bords du fleuve. C'étoit s'éloigner viſiblement des ſecours de la métropole: mais dans leurs

idées, c'étoit s'approcher des richesses ; & leur avidité étoit encore plus grande que leur prévoyance.

Cependant, il falloit se résoudre à périr, ou réussir à diminuer l'extrême aversion des sauvages. Le mariage des Espagnols avec les Indiennes, parut propre à opérer ce grand changement, & l'on s'y détermina. De l'union des deux peuples, si étrangers l'un à l'autre, sortit la race des métis, qui, avec le temps, devint si commune dans l'Amérique méridionale. Ainsi le sort des Espagnols, dans tous les pays du monde, est d'être un sang mêlé. Celui des Maures coule encore dans leurs veines en Europe, & celui des sauvages dans l'autre hémisphere. Peut-être même ne perdent-ils pas à ce mélange, s'il est vrai que les hommes gagnent, comme les animaux, à croiser leurs races. Et plût au Ciel qu'elles se fussent déja toutes fondues en une seule, qui ne conservât aucun de ces germes d'antipathie nationale qui éternisent les guerres & toutes les passions destructives ! Mais la discorde semble naître d'elle-même entre des freres. Comment espérer que le genre-humain deviennne jamais une famille, dont les enfants suçant à-peu-près le même lait, ne respirent plus la soif du sang ? Elle s'engendre, cette cruelle soif, elle croît & se perpétue avec la soif de l'or.

C'est cette passion honteuse qui continuoit à rendre l'Espagnol cruel, même après les liens qu'il avoit formés. Il sembloit punir les Indiens de sa propre obstination à chercher des métaux où il n'y en avoit pas. Le naufrage de plusieurs navires qui périrent avec les troupes & les munitions dont ils étoient chargés, en voulant remonter trop haut dans le fleuve, ne put faire revenir d'une opiniâtreté funeste, leur avarice si long-temps trompée.

Il fallut des ordres réitérés de la métropole pour les déterminer à rétablir Buenos-Aires.

Cette entreprise si nécessaire étoit devenue facile. Les Espagnols, multipliés dans le Paraguay, étoient assez forts pour contenir ou pour détruire les peuples qui pouvoient la traverser. Elle n'éprouva, comme on l'avoit prévu, que de légers obstacles. Jean Ortis de Zarate l'exécuta en 1581, sur un sol abandonné depuis quarante ans. Quelques-unes des petites nations, qui étoient dans le voisinage de la place, subirent le joug. Celles qui tenoient davantage à leur liberté, s'éloignerent, pour s'éloigner encore, à mesure que les établissements de leurs oppresseurs acquéroient de l'accroissement. La plupart finirent par se réfugier au Chaco.

VIII. Ceux des Indiens qui ne veulent pas subir le joug de l'Espagne, se réfugient au Chaco.

Ce pays, qui a deux cents cinquante lieues de long & cent cinquante de large, passe pour un des meilleurs de l'Amérique, & on le croit peuplé de cent mille sauvages. Ils forment, comme dans les autres parties du Nouveau-Monde, un grand nombre de nations, dont quarante-six ou quarante-sept sont très-imparfaitement connues.

Plusieurs rivieres traversent cette contrée. La Pilcomayo, plus considérable que toutes les autres, sort de la Province de Charcas, & se divise en deux branches, soixante-dix lieues avant de se perdre dans Rio de la Plata. Son cours paroissoit la voie la plus convenable pour établir des liaisons suivies entre le Paraguay & le Pérou. Ce ne fut cependant qu'en 1702, qu'on tenta de la remonter. Les peuples qui en occupoient les rives, comprirent fort bien que tôt ou tard ils seroient asservis, si l'expédition étoit heureuse; & ils prévinrent ce malheur en massacrant tous les Espagnols qui en étoient chargés.

Dix-neuf ans après, les Jésuites reprirent ce grand

projet : mais après avoir avancé trois cents cinquante lieues, ils furent forcés de rétrograder, parce que l'eau leur manqua pour continuer leur navigation. On les blâma d'avoir fait le voyage dans les mois de septembre, d'octobre & de novembre, qui sont dans ces régions le temps de la sécheresse ; & personne ne parut douter que cette entreprise n'eût eu une issue favorable dans les autres saisons de l'année.

Il faut que cette route de communication ait paru moins avantageuse, ou ait offert de plus grandes difficultés qu'on ne l'avoit cru d'abord, puisqu'on n'a fait depuis aucun nouvel effort pour l'ouvrir. Cependant le gouvernement n'a pas tout-à-fait perdu de vue le plan anciennement formé de dompter ces peuples. Après des fatigues incroyables & long-temps inutiles, quelques missionnaires sont enfin parvenus à fixer trois mille de ces vagabonds, dans quatorze bourgades, dont sept sont placées sur les frontieres du Tucuman, quatre du côté de Sainte-Croix de la Sierra, deux vers Taixa, & une seulement au voisinage de l'Assomption.

IX. Les Espagnols parviennent à fonder trois grandes Provinces. Ce qui est propre à chacune d'elles.

Malgré les incursions fréquentes des habitants du Chaco & la rage de quelques autres peuplades moins nombreuses, l'Espagne est parvenue à former dans cette région trois grandes Provinces.

Celle qu'on nomme Tucuman est unie, arrosée & saine. On y cultive avec le plus grand succès le coton & le bled que le pays peut consommer ; & quelques expériences ont démontré que l'indigo, que les autres productions particulieres au Nouveau-Monde, y réussiroient aussi heureusement que dans aucun des établissements qu'elles enrichissent depuis si long-temps. Ses forêts sont toutes remplies de miel. Il n'y a peut-être pas sur le globe

de meilleurs pâturages. La plupart de ſes bois ſont d'une qualité ſupérieure. Il eſt en particulier un arbre déſigné par le nom de quebracho, qu'on prétend approcher de la dureté, de la peſanteur, de la durée du meilleur marbre, & qui à cauſe de la difficulté des tranſports, eſt vendu, au Potoſi, juſqu'à dix mille livres. La partie des Andes qui eſt de ce département, eſt abondante en or & en cuivre, on y a déja ouvert quelques mines.

Mais combien il faudroit de bras pour demander à ce vaſte territoire les richeſſes qu'il renferme. Cependant ceux qui lui accordent le plus de population ne la font pas monter à plus de cent mille habitants, Eſpagnols, Indiens & negres. Ils ſont réunis dans ſept bourgades, dont Sant-Yago del Eſtero eſt la principale, ou diſtribués ſur des domaines épars dont quelques-uns ont plus de douze lieues d'étendue, & comptent juſqu'à quarante mille bêtes à cornes, juſqu'à ſix mille chevaux, ſans compter d'autres troupeaux moins remarquables.

La Province appellée ſpécialement Paraguay, eſt beaucoup trop humide, à cauſe des forêts, des lacs, des rivieres qui la couvrent. Auſſi, abſtraction faite des fameuſes miſſions du même nom qui ſont de ſon reſſort, n'y compte-t-on que cinquante-ſix mille habitants. Quatre cents ſeulement ſont à l'Aſſomption, ſa capitale. Deux autres bourgades, qui portent auſſi le nom de ville, en ont moins encore. Quatorze peuplades, conduites ſur le même plan que celles des Guaranis, contiennent ſix mille Indiens. Tout le reſte vit dans les campagnes, & y cultive du tabac, du coton, du ſucre qui ſont envoyés avec l'herbe du Paraguay à Buenos-Aires, d'où on tire en échange quelques marchandiſes arrivées d'Europe.

Cette contrée fut toujours expoſée aux incur-

sions des Portugais du côté de l'Est, & à celles des sauvages au Nord & à l'Ouest. Il falloit trouver le moyen de repousser des ennemis le plus souvent implacables. On construisit des forts ; des terres furent destinées pour leur entretien, & chaque citoyen s'obligea à les défendre huit jours chaque mois. Ces arrangements, faits anciennement, subsistent encore. Cependant, s'il se trouve quelqu'un à qui ce service ne plaise pas, ou auquel ses occupations ne permettent pas de le faire, il peut s'en dispenser en payant depuis soixante jusqu'à cent francs, selon sa fortune.

Ce qui constitue aujourd'hui la Province de Buenos-Aires, faisoit originairement partie de celle du Paraguay. Ce ne fut qu'en 1621 qu'elle en fut détachée. La plus grande obscurité fut long-temps son partage. Un commerce interlope, qu'après la pacification d'Utrecht, ouvrit avec elle l'établissement Portugais du Saint-Sacrement, & qui la mit à portée de former des liaisons suivies avec le Chily & le Pérou, lui communiqua quelque mouvement. Les malheurs arrivés à l'escadre de Pizarre, chargée, en 1740, de défendre la mer du Sud contre les forces Britanniques, augmenterent sa population & son activité. L'une & l'autre reçurent un nouvel accroissement des hommes entreprenants qui se fixerent dans cette contrée, lorsque les Cours de Madrid & de Lisbonne entreprirent de fixer les limites trop long-temps incertaines de leur territoire. Enfin, la guerre, qu'en 1776 se firent les deux Puissances, avec des troupes envoyées d'Europe, acheva de donner une grande consistance à la colonie.

Maintenant, les deux rives du fleuve, depuis l'Océan jusqu'à Buenos-Aires, & depuis Buenos-Aires jusqu'à Santa-Fé, sont, ou couvertes de

nombreux troupeaux, ou aſſez bien cultivées. Le bled, le maïs, les fruits, les légumes, tout ce qui compoſe les beſoins ordinaires de la vie, excepté le vin & le bois, y croît dans une grande abondance.

X.
De la capitale du Paraguay & des difficultés que doivent ſurmonter les navigateurs pour y arriver.

Buenos-Aires, chef-lieu de la Province, réunit pluſieurs avantages. La ſituation en eſt ſaine & agréable. On y reſpire un air tempéré. Elle eſt régulièrement bâtie. Ses rues ſont larges & formées par des maiſons extrêmement baſſes: mais toutes embellies par un jardin plus ou moins étendu. Les édifices publics & particuliers qui étoient tous de terre, il y a cinquante ans, ont acquis de la ſolidité, des commodités même, depuis qu'on fait cuire de la brique & faire de la chaux. Le nombre des habitants s'éleve à trente mille. Une fortereſſe, gardée par une garniſon de ſix à ſept cents hommes, défend un côté de la ville, & les eaux du fleuve environnent le reſte de ſon enceinte. Deux mille neuf cents quarante-trois miliciens, Eſpagnols, Indiens, negres & mulâtres libres, ſont toujours en état de ſe joindre aux troupes régulieres.

La place eſt à ſoixante lieues de la mer. Les vaiſſeaux y arrivent par un fleuve qui manque de profondeur, qui eſt ſemé d'iſles, d'écueils, de rochers, & où les tempêtes ſont beaucoup plus communes, beaucoup plus terribles que ſur l'océan. Ils ſont obligés de mouiller tous les ſoirs à l'endroit où ils ſe trouvent; & dans les jours les plus calmes, des pilotes les précedent, la ſonde à la main, pour leur indiquer la route qu'ils doivent ſuivre. Après avoir ſurmonté ces difficultés, il faut qu'ils s'arrêtent à trois lieues de la ville, qu'ils y débarquent leurs marchandiſes dans des bâtiments légers, qu'ils aillent ſe radouber, & at-

tendre leur cargaiſon à l'Incenada de Barragan, ſitué ſept ou huit lieues plus bas.

C'eſt une eſpece de village formé par quelques cabanes, conſtruites avec du jonc, couvertes de cuirs & diſperſées ſans ordre. On n'y trouve ni magaſins, ni ſubſiſtances, & il n'eſt habité que par un petit nombre d'hommes indolents, dont on ne peut ſe promettre preſque aucun ſervice. L'embouchure d'une riviere, large de cinq à ſix mille toiſes, lui ſert de port. Il n'y a que les navires qui ne tirent pas plus de douze pieds d'eau qui puiſſent y entrer. Ceux qui ont beſoin de plus de profondeur ſont réduits à ſe réfugier derriere une pointe voiſine, où le mouillage eſt heureuſement plus incommode que dangereux.

L'inſuffiſance de cet aſyle fit bâtir, en 1726, quarante lieues au-deſſous de Buenos-Aires, la ville de Montevideo ſur une baie qui a deux lieues de profondeur. Une citadelle bien entendue la défend du côté de terre, & des batteries, judicieuſement placées, la protegent du côté du fleuve. Malheureuſement on ne trouve que quatre ou cinq braſſes d'eau, & on eſt réduit à s'échouer. Cette néceſſité n'entraîne pas de grands inconvénients pour les navires marchands : mais les vaiſſeaux de guerre dépériſſent vîte ſur cette vaſe, & s'y arquent très-facilement. Des navigateurs expérimentés, auxquels la nature a donné l'eſprit d'obſervation, ont remarqué qu'avec peu de travail & de dépenſe, on auroit pu faire au voiſinage un des plus beaux ports du monde, dans la riviere de Sainte-Lucie. Pour y réuſſir, il ne falloit que creuſer le banc de ſable qui en rend l'entrée difficile. Il faudra bien que la Cour de Madrid s'arrête un peu plutôt, un peu plus tard à ce parti, puiſque Maldonado, qui faiſoit tout

ſon eſpoir, eſt maintenant reconnu pour un des plus mauvais havres qu'il y ait au monde.

XI. De l'herbe du Paraguay, la principale richeſſe de la colonie.

La plus riche production qui ſorte des trois provinces, c'eſt l'herbe du Paraguay. C'eſt la feuille d'un arbre de grandeur moyenne, qui n'a été décrit ni obſervé par aucun botaniſte. Son goût approche de celui de la mauve, & ſa figure de celle de l'oranger. On la diviſe en trois claſſes. La premiere, nommée caacuys, eſt le bouton qui commence à peine à déployer ſes feuilles : elle eſt fort ſupérieure aux deux autres ; mais elle ne ſe conſerve pas ſi long-temps, & il eſt difficile de la tranſporter au loin. La ſeconde, qui s'appelle caamini, eſt la feuille qui a acquis toute ſa grandeur, & dont on a tiré les côtes. Si les côtes y reſtent, c'eſt le caaguazu, qui forme la troiſieme eſpece. Les feuilles, après avoir été grillées, ſe conſervent dans des foſſes creuſées en terre & couvertes d'une peau de bœuf.

Les montagnes de Maracayu produiſent celles de ces feuilles qui ont le plus de réputation. L'arbre qui les fournit croît dans les fonds marécageux qui ſéparent les hauteurs. L'Aſſomption donna d'abord de la célébrité à une production qui faiſoit les délices des ſauvages. L'exportation qu'elle en fit lui procura des richeſſes conſidérables. Cette proſpérité ne fut qu'un éclair. La ville perdit bientôt, dans le long trajet qu'il falloit faire, la plupart des Indiens de ſon territoire. Elle ne vit autour d'elle qu'un déſert, & il lui fallut renoncer à cette unique ſource de ſon opulence.

A ce premier entrepôt ſuccéda celui de Villa-Rica, qui s'étoit approché trente-ſix lieues de la production. Il ſe réduiſit peu-à-peu à rien, par la même raiſon qui avoit fait tomber celui dont il avoit pris la place.

Enfin, au commencement du siecle, fut bâti Cunuguati, à cent lieues de l'Assomption & au pied des montagnes de Maracayu. C'est aujourd'hui le grand marché de l'herbe du Paraguay ; mais il lui est survenu un concurrent qu'on ne devoit pas craindre.

Les Guaranis qui ne cueilloient d'abord de cette herbe que ce qu'il en falloit pour leur consommation, en ramasserent avec le temps pour en vendre. Cette occupation & la longueur du voyage les te-noient éloignés de leurs peuplades une grande partie de l'année. Pendant ce temps, ils manquoient tous d'instruction. Plusieurs périssoient par le changement de climat ou par la fatigue. Il y en avoit même, qui, rebutés par ce travail, s'enfuyoient dans des déserts, où ils reprenoient leur premier genre de vie. D'ailleurs, les missions, privées de leurs défenseurs, restoient exposées aux irruptions de l'ennemi. C'étoit beaucoup trop de maux. Pour y remédier, les Jésuites tirerent du Maracayu même des graines qu'ils semerent dans la partie de leur territoire, qui approchoit le plus de celui dont elles tiroient leur origine. Elles se développerent très-rapidement, & ne dégénérerent pas, au moins, d'une maniere sensible.

Le produit de ces plantations, joint à celui que le hasard donne seul ailleurs, est fort considérable. Une partie reste dans les trois provinces. Le Chily & le Pérou en consomment annuellement vingt-cinq mille quintaux, qui leur coûtent près de deux millions de liv.

Cet herbe, dans laquelle les Espagnols & les autres habitants de l'Amérique Méridionale trouvent tant d'agrément, & à laquelle ils attribuent un si grand nombre de vertus, est d'un usage général dans cette partie du Nouveau-Monde. On la jette

féchée & prefque en pouffiere dans une coupe, avec du fucre, du jus de citron & des paftilles d'une odeur fort douce. L'eau bouillante qui eft verfée par-deffus, doit être bue fur le champ, pour ne pas donner à la liqueur le temps de noircir.

XII. Liaifons du Paraguay avec les contrées limitrophes & avec l'Efpagne.

L'herbe du Paraguay eft indifférente à l'Europe qui n'en confomme point, & nous ne prenons pas plus d'intérêt au commerce que fait cette région de fes excellentes mules dans les autres contrées du Nouveau-Monde.

Cet animal utile eft très-multiplié fur le territoire de Buenos-Aires. Les habitants du Tucuman y portent des bois de conftruction & de la cire qu'ils échangent chaque année contre foixante mille mulets de deux ans, qui chacun ne coûtoit pas autrefois trois livres, mais qu'il faut payer huit ou dix aujourd'hui. On les tient quatorze mois dans les pâturages de Cordoue, huit dans ceux de Salta; & par des routes de fix cents, de fept cents, de neuf cents lieues, ils font conduits en troupeaux de quinze cents ou de deux mille dans le Pérou, où on les vend près d'Oruro, de Cufco, de Guanca-Velica, depuis foixante-dix jufqu'à cent livres, fuivant le plus ou le moins d'éloignement.

Le Tucuman livre d'ailleurs au Potofi feize ou dix-huit mille bœufs & quatre ou cinq mille chevaux, nés & élevés fur fon propre terriroire. Ce fol fourniroit vingt fois davantage des uns & des autres, s'il étoit poffible de leur trouver quelque débouché.

Une connoiffance qui fera peut-être moins indifférente pour nos négociants, c'eft la route que prennent les cargaifons qu'ils envoyent dans cette partie de l'autre hémifphere.

Il y a rarement quelque communication entre les bourgades femées de loin en loin fur cette ré-

gion. Outre qu'on ne l'entretiendroit pas sans de grandes fatigues, sans de grands dangers, elle seroit de peu d'utilité à des hommes qui n'ont rien ou presque rien à s'offrir, rien ou presque rien à se demander. Buenos-Aires seule avoit un grand intérêt à trouver des débouchés pour les marchandises d'Europe, qui lui arrivoient, tantôt ouvertement, tantôt en fraude, & elle parvint à ouvrir un commerce assez régulier avec le Chily & avec le Pérou. Originairement, les caravanes, qui formoient ces liaisons, employoient le secours de la boussole pour se conduire dans les vastes déserts qu'il leur falloit traverser : mais avec le temps, on est parvenu à se passer de cet instrument si nécessaire pour d'autres usages bien plus importants.

Des chariots partent maintenant de Buenos-Aires pour leur destination respective. Plusieurs se joignent pour être en état de résister aux nations sauvages qui les attaquent souvent dans leur marche. Tous sont traînés par quatre bœufs, portent cinquante quintaux, & font sept lieues par jour. Ceux qui prennent la route du Pérou s'arrêtent à Juguy, après avoir parcouru quatre cents soixante-sept lieues, & ceux qui sont destinés pour le Chily n'en ont que deux cents soixante-quatre à faire pour gagner Mendoza. Les premiers reçoivent quatre piastres ou 21 livres 8 sols par quintal, & les seconds un prix proportionné à l'espace qu'ils ont parcouru. Un troupeau de bêtes à poil & à cornes suit toujours ces voitures. Les chevaux sont montés par ceux des voyageurs que le chariot ennuie ou fatigue; les bœufs doivent servir pour la nourriture & pour le renouvellement des attelages.

L'an 1764 fut l'époque heureuse d'une autre institution utile. Le Ministere avoit pris enfin le parti d'expédier tous les deux mois de la Corogne, un

paquebot pour Buenos-Aires. C'étoit un entrepôt d'où il s'agiſſoit de faire arriver les lettres & les paſſagers dans toutes les poſſeſſions Eſpagnoles de la mer du Sud. Le trajet étoit de neuf cents quarante-ſix lieues juſqu'à Lima, de trois cents ſoixante-quatre juſqu'à Sant-Yago ; & des déſerts immenſes occupoient une grande partie de ce vaſte eſpace. Un homme actif & intelligent vint cependant à bout d'établir une poſte réguliere de la Capitale du Paraguay aux Capitales du Pérou & du Chily, au grand avantage des trois colonies, & par conſéquent de la métropole.

Le Paraguay envoye à l'Eſpagne pluſieurs objets plus ou moins importants : mais ils y ont été tous apportés des contrées limitrophes. De ſes propres domaines, le pays ne fournit que des cuirs.

Lorſqu'en 1539, les Eſpagnols abandonnerent Buenos-Aires pour remonter le fleuve, ils laiſſerent dans les campagnes voiſines quelques bêtes à cornes qu'ils avoient amenées de leur partie. Elles ſe multiplierent tellement, que perſonne ne daigna ſe les approprier, lorſqu'on rétablit la ville. Dans la ſuite, il parut utile de les aſſommer pour en vendre la peau à l'Europe. La maniere dont on s'y prend eſt remarquable.

Pluſieurs chaſſeurs ſe rendent à cheval dans les plaines où ils ſavent qu'il y a le plus de bœufs ſauvages. Ils pourſuivent chacun le leur, & lui coupent le jarret avec un long bâton, armé d'un fer taillé en croiſſant & bien aiguiſé. Cet animal abattu, ſon vainqueur en pourſuit d'autres qu'il abat de même. Après quelques jours d'un exercice ſi violent, les chaſſeurs retournent ſur leurs pas, retrouvent les taureaux qu'ils ont terraſſés, les écorchent, en prennent la peau, quelquefois la langue ou le

ſuif, & abandonnent le reſte à des chiens ſauvages où à des vautours.

Les cuirs étoient originairement à ſi bon marché, qu'ils ne coûtoient que deux livres, quoique les acheteurs rebutaſſent ceux qui avoient la plus légere imperfection, parce qu'ils devoient le même impôt que ceux qui étoient le mieux conditionnés. Avec le temps, le nombre en diminua tellement, qu'il fallut donner 43 liv. 4 ſols pour les grands, 37 liv. 16 ſols pour les médiocres, & 32 livres 8 ſols pour les petits. Le gouvernement, qui voyoit avec regret ſe réduire peu-à-peu à rien cette branche de commerce, défendit de tuer les jeunes taureaux. Quelques citoyens actifs réunirent un grand nombre de géniſſes dans des parcs immenſes; & depuis ces innovations, les cuirs, qui ſont tous en poil, & qui peſent depuis vingt juſqu'à cinquante livres, ont baiſſé d'environ un tiers. Tous doivent au fiſc onze livres.

Depuis 1748 juſqu'en 1753, l'Eſpagne reçut, par an, de cette colonie, 8,752,065 livres. L'or entra dans cette ſomme pour 1,524,705 liv.; l'argent pour 3,780,000 liv., & les productions pour 3,447,360 livres. Le dernier article fut formé par trois cents quintaux de laine de vigogne, qui produiſirent 207,360 livres, & par cent cinquante mille cuirs qui rendirent 3,240,000 livres. Tout étoit pour le commerce, rien n'appartenoit au gouvernement.

La métropole ne doit pas tarder à voir couler de cette région, dans ſon ſein, des valeurs nouvelles; & parce que la colonie du Saint-Sacrement, par où s'écouloient les richeſſes, eſt ſortie des mains des Portugais; & parce que le Paraguay a reçu une exiſtence plus conſidérable que celle dont il jouiſſoit.

XIII. Innovation

L'Empire immenſe que la Caſtille avoit fondé dans

dans l'Amérique Méridionale fut long-temps subordonné à un chef unique. Les parties éloignées du centre de l'autorité étoient alors nécessairement abandonnées aux caprices, à l'inexpérience, à la rapacité d'une foule de tyrans subalternes. Aucun Espagnol, aucun Indien n'avoit la folie de faire des milliers de lieues pour aller réclamer une justice qu'il étoit presque sûr de ne pas obtenir. La force de l'habitude, qui étouffe si souvent le cri de la raison, & qui gouverne encore plus absolument les Etats que les individus, empêchoit qu'on n'ouvrît les yeux sur le principe certain de tant de calamités. La confusion devint, à la fin, si générale, que ce qu'on appelle le nouveau Royaume de Grenade fut détaché, en 1718, de cette gigantesque domination. Elle restoit encore beaucoup trop étendue; & le ministere l'a de nouveau restreinte, en 1776, en formant d'une partie du diocese de Cusco, de tout celui de la Paz, de l'Archevêché de la Plata, des Provinces de Santa-Crux de la Sierra, de Cuyo, du Tucuman, du Paraguay, une autre vice-Royauté, dont le siege est à Buenos-Aires. Le gouvernement ne tardera pas, sans doute, à régler le sort de ces singulieres missions, que les louanges de ses panégyristes, que les satyres de ses détracteurs rendirent également célebres.

heureuse, qui doit améliorer le sort du Paraguay.

XIV. Principes sur lesquels les Jésuites fonderent leurs missions du Paraguay.

On dévastoit l'Amérique depuis un siecle, lorsque les Jésuites y porterent cette infatigable activité qui les avoit fait si singuliérement remarquer dès leur origine. Ces hommes entreprenants ne pouvoient pas rappeller du tombeau les trop nombreuses victimes qu'une aveugle férocité y avoit malheureusement plongées; ils ne pouvoient pas arracher aux entrailles de la terre les timides Indiens que l'avarice des conquérants y faisoit tous les jours descendre. Leur tendre sollicitude se tourna vers

les sauvages que leur vie errante avoit jusqu'alors soustraits au glaive, à la tyrannie. Le plan étoit de les tirer de leurs forêts, & de les rassembler en corps de nation, mais loin des lieux habités par les oppresseurs du nouvel hémisphere. Un succès, plus ou moins grand, couronna ces vues dans la Californie, chez les Moxos, parmi les Chiquites, sur l'Amazone & dans quelques autres contrées. Cependant, aucune de ces institutions ne jetta un aussi grand éclat que celle qui fut formée dans le Paraguay; parce qu'on lui donna pour base les maximes que suivoient les Incas dans le gouvernement de leur Empire & dans leurs conquêtes.

Les descendants de Manco-Capac se rendoient sur leurs frontieres avec des armées qui savoient du moins obéir, combattre ensemble, se retrancher, & qui, avec des armes offensives, meilleures que celles des sauvages, avoient des boucliers & des armes défensives que leurs ennemis n'avoient pas. Ils proposoient à la nation qu'ils vouloient ajouter à leur domaine, d'adopter leur religion, leurs loix & leurs mœurs. Ces invitations étoient ordinairement rejettées. De nouveaux députés, plus pressants que les premiers, étoient envoyés. Quelquefois on les massacroit, & on fondoit inopinément sur ceux qu'ils représentoient. Les troupes provoquées avoient assez généralement la supériorité : mais elles s'arrêtoient au moment de la victoire, & traitoient leurs prisonniers avec tant de douceur, qu'ils alloient faire aimer de leurs compagnons un vainqueur humain. Il n'arriva guere qu'une armée Péruvienne attaquât la premiere; & il arriva souvent qu'après avoir vu ses soldats massacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'Inca ne permettoit pas encore les hostilités.

Les Jésuites, qui n'avoient point d'armée, se

bornerent à la persuasion. Ils s'enfonçoient dans les forêts pour chercher des sauvages, & ils les déterminerent à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés, pour embrasser une religion à laquelle ces peuples ne comprenoient rien, & pour goûter les douceurs de la société qu'ils ne connoissoient pas.

Les Incas avoient encore un avantage sur les Jésuites, c'est la nature de leur culte qui parloit aux sens. Il est plus aisé de faire adorer le soleil, qui semble révéler lui-même sa divinité aux mortels, que de leur persuader nos dogmes & nos mysteres inconcevables. Aussi les missionnaires eurent-ils la sagesse de civiliser jusqu'à un certain point, les sauvages, avant de penser à les convertir. Ils n'essayerent d'en faire des chrétiens, qu'après en avoir fait des hommes. A peine les eurent-ils assemblés, qu'ils les firent jouir de tous les biens qu'on leur avoit promis. Ils leur firent embrasser le christianisme, quand à force de les rendre heureux, ils les avoient rendus dociles.

La division des terres en trois parts, pour les temples, pour le public & pour les particuliers, le travail pour les orphelins, les vieillards & les soldats; le prix accordé aux belles actions; l'inspection ou la censure des mœurs; le ressort de la bienveillance; les fêtes mêlées aux travaux; les exercices militaires; la subordination; les précautions contre l'oisiveté; le respect pour la religion & les vertus : tout ce qu'on admiroit dans la législation des Incas se retrouva au Paraguay, ou y fut même perfectionné.

Les Incas & les Jésuites avoient également établi un ordre qui prévenoit les crimes & dispensoit des punitions. Rien n'étoit si rare au Paraguay que les délits. Les mœurs y étoient belles & pures par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les loix

avoient été séveres dans cet Empire ; elles ne le furent pas chez les Guaranis. On n'y craignoit pas les châtiments ; on n'y craignoit que sa conscience.

A l'exemple des Incas, les Jésuites avoient établi le gouvernement théocratique : mais avec un avantage particulier à la religion chrétienne : c'étoit la confession. Dans le Paraguay, elle conduisoit le coupable aux pieds du magistrat. C'est-là que, loin de pallier ses crimes, le repentir les lui faisoit aggraver. Au-lieu d'éluder sa peine, il venoit la demander à genoux. Plus elle étoit sévere & publique, plus elle rendoit le calme à la conscience. Ainsi le châtiment qui, par-tout ailleurs, effraie les coupables, faisoit ici leur consolation, en étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'avoient point de loix civiles, parce qu'ils ne connoissoient point de propriété ; ils n'avoient point de loix criminelles, parce que chacun s'accusoit & se punissoit volontairement : toutes leurs loix étoient des préceptes de religion. Le meilleur de tous les gouvernements, s'il étoit possible qu'il se maintînt dans sa pureté, seroit la théocratie : mais il faudroit que la religion n'inspirât que les devoirs de la société ; n'appellât crime que ce qui blesse les droits naturels de l'humanité ; ne substituât pas, dans ces préceptes, des prieres aux travaux, de vaines cérémonies de culte à des œuvres de charité, des scrupules à des remords fondés. Il n'en étoit pas tout-à-fait ainsi au Paraguay. Les missionnaires Espagnols y avoient beaucoup trop porté leurs idées, leurs usages monastiques. Cependant, peut-être ne fit-on jamais autant de bien aux hommes, avec si peu de mal.

Il y eut plus d'arts & de commodité dans les républiques des Jésuites qu'il n'y en avoit dans Cusco même, & il n'y eut pas plus de luxe. L'u-

ſage de la monnoie y étoit même ignoré. L'horloger, le tiſſerand, le ſerrurier, le tailleur, dépoſoient leurs ouvrages dans des magaſins publics. On leur donnoit tout ce qui leur étoit néceſſaire : le laboureur avoit travaillé pour eux. Les religieux inſtituteurs veilloient ſur les beſoins de tous avec des magiſtrats élus par le peuple même.

Il n'y avoit point de diſtinction entre les états ; & c'eſt la ſeule ſociété ſur la terre où les hommes aient joui de cette égalité qui eſt le ſecond des biens : car la liberté eſt le premier.

Les Incas & les Jéſuites ont fait également reſpecter la religion par la pompe & l'appareil impoſant du culte public. Les temples du ſoleil étoient auſſi bien conſtruits, auſſi bien ornés que le permettoit l'imperfection des arts & des matériaux. Les égliſes du Paraguay ſont réellement fort belles. Une muſique qui alloit au cœur, des cantiques touchants, des peintures qui parloient aux yeux, la majeſté des cérémonies : tout attiroit, tout retenoit les Indiens dans ces lieux ſacrés, où le plaiſir ſe confondoit pour eux avec la piété.

XV. Pourquoi les hommes ne ſe sont-ils que peu multipliés dans ces célebres miſſions ?

Il ſemble que les hommes auroient dû ſe multiplier extrêmement ſous un gouvernement où nul n'étoit oiſif, n'étoit excédé de travail ; où la nourriture étoit ſaine, abondante, égale pour tous les citoyens ſainement vêtus, logés commodément : où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades avoient des ſecours inconnus ſur le reſte de la terre : où tout le monde ſe marioit par choix, ſans intérêt, & où la multitude des enfants étoit une conſolation, ſans pouvoir être une charge : où la débauche inſéparable de l'oiſiveté, qui corrompt l'opulence & la miſere, ne hâtoit jamais le terme de la vie humaine : où rien n'irritoit les paſſions factices & ne contrarioit les paſſions réglées par la

raison & par la nature : où l'on jouissoit des avantages du commerce, sans être exposé à la contagion des vices du luxe : où des magasins abondants, des secours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même religion, étoient une ressource assurée contre la disette qu'amenoient l'inconstance & l'intempérie des saisons : où la vengeance publique ne fut jamais dans la triste nécessité de condamner un seul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée : où l'on ignoroit jusqu'au nom d'impôt & de procès, deux terribles fléaux qui travaillent par-tout l'espece humaine. Un tel pays devoit être, ce semble, le plus peuplé de la terre. Cependant il ne l'étoit pas.

Cette domination, commencée en 1610, s'étend depuis le Parana qui se jette dans le Paraguay sous le vingtieme degré de latitude méridionale, jusqu'à l'Uruguay, qui se perd dans le même fleuve vers le trente-quatrieme degré de latitude. Sur les bords de ces deux grandes rivieres qui descendent des montagnes voisines du Brésil, dans les plaines qui séparent ces rivieres, les Jésuites avoient formé dès l'an 1676, vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702, on y en comptoit vingt-neuf composées de vingt-deux mille sept cents soixante & une familles qui avoient quatre-vingt-neuf mille quatre cents quatre-vingt-onze têtes. Aucun monument d'une foi certaine ne porta jamais le nombre des bourgades au-dessus de trente-deux, ni celui de leurs habitants au-dessus de cent vingt-un mille cent soixante-huit.

On soupçonna long-temps les religieux instituteurs de diminuer la liste de leurs sujets, pour priver l'Espagne du tribut auquel ces peuples s'étoient librement soumis ; & la Cour de Madrid montra

ſur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes diſſiperent ce ſoupçon auſſi injurieux que mal fondé. Étoit-il vraiſemblable qu'une compagnie, dont la gloire fut toujours l'idole, ſacrifiât à un intérêt obſcur & bas, un ſentiment de grandeur proportionné à la majeſté de l'édifice qu'elle élevoit avec tant de ſoins & de travaux?

Ceux qui connoiſſoient aſſez le génie de la ſociété, pour ne la pas calomnier ſi groſſiérement, répandoient que les Guaranis ne ſe multiplioient pas, parce qu'on les faiſoit périr dans les travaux des mines. Cette accuſation, intentée il y a plus d'un ſiecle, ſe perpétua par une ſuite de l'avarice, de l'envie, de la malignité qui l'avoient formée. Plus le miniſtere Eſpagnol fit chercher cette ſource de richeſſes, plus il ſe convainquit que c'étoit une chimere. Si les Jéſuites avoient découvert de pareils tréſors, ils ſe feroient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices qui auroient bientôt déſolé leur empire & ruiné leur puiſſance.

L'oppreſſion d'un gouvernement monacal dut, ſelon d'autres, arrêter la population des Guaranis. Mais l'oppreſſion n'eſt que dans les travaux & dans les tributs forcés; dans les levées arbitraires, ſoit d'hommes, ſoit d'argent, pour compoſer des armées & des flottes deſtinées à périr; dans l'exécution violente des loix impoſées ſans le conſentement des peuples & contre la réclamation des magiſtrats; dans la violation des privileges publics & l'établiſſement des privileges particuliers; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui ſe diſant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une, & tout ordonner au nom de l'autre, s'armer du glaive dans le ſanctuaire, & de la religion dans les tribunaux. Voilà l'oppreſſion. Jamais elle n'eſt dans une ſoumiſſion volontaire des eſ-

prits, ni dans la pente & le vœu des cœurs, en qui la persuasion opere & précede l'inclination, qui ne font que ce qu'ils aiment à faire, & n'aiment que ce qu'ils font. C'est-là ce doux empire de l'opinion, le seul peut-être qu'il soit permis à des hommes d'exercer sur des hommes; parce qu'il rend heureux ceux qui s'y abandonnent. Tel fut, sans doute, celui des Jésuites au Paraguay, puisque des nations entieres venoient d'elles-mêmes s'incorporer à leur gouvernement, & qu'on ne vit pas une seule de leurs peuplades secouer le joug. On n'oseroit dire que cinquante missionnaires eussent pu forcer à l'esclavage cent mille Indiens, qui pouvoient, ou massacrer leurs pasteurs, ou s'enfuir dans des déserts. Cet étrange paradoxe révolteroit également les esprits foibles & les esprits audacieux.

Quelques personnes soupçonnerent que les Jésuites avoient répandu dans leurs peuplades cet amour du célibat, auquel les siecles de barbarie attacherent parmi nous une sorte de vénération qui n'est pas encore généralement tombée, malgré les réclamations continuelles de la nature, de la raison, de la société. Rien n'étoit plus éloigné de la vérité. Ces missionnaires ne donnerent pas seulement à leurs néophites l'idée d'une superstition à laquelle le climat apportoit des obstacles insurmontables, & qui auroit suffi pour décrier & faire détester leurs meilleures institutions.

Nos politiques crurent voir dans le défaut de propriété un obstacle insurmontable à la population des Guaranis. On ne sauroit douter que la maxime, qui nous fait regarder la propriété comme la source de la multiplication des hommes & des subsistances, ne soit une vérité incontestable. Mais tel est le sort des meilleures institutions, que nos er-

reurs parviennent presque à les détruire. Sous la loi de la propriété, quand elle est jointe à la cupidité, à l'ambition, au luxe, à une multitude de besoins factices, à mille autres désordres qui prennent naissance dans les vices de nos gouvernements; les bornes de nos possessions, tantôt beaucoup trop resserrées, tantôt beaucoup trop étendues, arrêtent tout-à-la-fois la fécondité de nos terres & celle de notre espece. Ces inconvénients n'existoient point dans le Paraguay. Tous y avoient une subsistance assurée; tous y jouissoient par conséquent des grands avantages du droit de propriété, sans pourtant avoir proprement ce droit. Ce ne fut donc pas précisément parce qu'ils en étoient privés que la population ne fit pas chez eux de grands progrès.

Un Ecrivain mercenaire, ou aveuglé par sa haine, n'a pas craint de publier depuis peu à la face de l'univers, que le terrein occupé par les Guaranis ne pouvoit nourrir que le nombre d'hommes qui y existoit, & que plutôt que de les rapprocher des Espagnols, leurs missionnaires avoient eux-mêmes arrêté la population. Ils persuadoient, nous dit-on, à leurs néophites de laisser périr leurs enfants qui seroient autant de prédestinés & de protecteurs. Homme ou démon, qui que tu sois, as-tu réfléchi sur l'atrocité, sur l'extravagance de ton accusation? As-tu compris l'insulte que tu faisois à tes maîtres, à tes concitoyens, en comptant obtenir leur faveur ou leur estime par ces noirceurs? Combien il faudroit que ta nation fût déchue de la noblesse, de la générosité de son caractere, si elle ne partageoit ici mon indignation!

Aux chimeres qui viennent d'être combattues, tâchons de substituer des causes vraies ou vraisemblables.

D'abord, les Portugais de Saint-Paul détruisi-

rent en 1631 les douze ou treize peuplades, formées dans la Province de Guayra, limitrophe du Bréſil. Ces brigands, qui n'étoient qu'au nombre de deux cents ſoixante-quinze, ne purent, il eſt vrai, emmener que neuf cents des vingt-deux mille Guaranis qui compoſoient cet établiſſement naiſſant : mais le glaive & la miſere en détruiſirent beaucoup. Pluſieurs reprirent la vie ſauvage. A peine en arriva-t-il douze mille ſur les bords du Parana & de l'Uruguay où l'on avoit réſolu de les fixer.

La paſſion qu'avoient les dévaſtateurs de faire des eſclaves ne fut pas étouffée par cette émigration. Ils pourſuivirent leur timide proie dans ſon nouvel aſyle, & devoient, avec le temps, tout diſperſer, tout mettre aux fers, ou tout égorger, à moins qu'on ne donnât aux Indiens des armes pareilles à celles de leurs agreſſeurs.

C'étoit une propoſition délicate à faire. L'Eſpagne avoit pour maxime de ne pas introduire l'uſage des armes à feu parmi les anciens habitants de cet autre hémiſpere, dans la crainte qu'ils ne ſe ſerviſſent un jour de ces foudres pour recouvrer leurs premiers droits. Les Jéſuites applaudiſſoient à cette défiance néceſſaire avec des nations dont la ſoumiſſion étoit forcée ; mais ils la jugeoient inutile avec des peuples librement attachés aux Rois Catholiques par des liens ſi doux, qu'ils ne pouvoient être jamais tentés de les dénouer. Les raiſons ou les inſtances de ces miſſionnaires triompherent des oppoſitions & des préjugés. En 1639, on accorda des fuſils aux Guaranis ; & cette faveur les délivra pour toujours du plus grand des dangers qu'ils pouvoient courir.

D'autres cauſes plus obſcures de deſtruction remplacerent celle-là. L'uſage s'établit d'envoyer

annuellement à deux, à trois cents lieues de leurs frontieres une partie des bourgades cueillir l'herbe du Paraguay, pour laquelle on leur connoiſſoit une paſſion inſurmontable. Dans ces longues & pénibles courſes, pluſieurs périſſoit de faim & de fatigue. Quelquefois durant leur abſence, des ſauvages errants dévaſtoient des plantations privées de la plupart de leurs défenſeurs. Ces vices étoient à peine corrigés, qu'une nouvelle calamité affligea les miſſions.

Un malheureux haſard y porta la petite-vérole, dont les poiſons furent encore plus meurtriers dans cette contrée que dans le reſte du Nouveau-Monde. Cette contagion ne diminua point, & continua à entaſſer victimes ſur victimes ſans interruption. Les Jéſuites ignorerent-ils les ſalutaires effets de l'inoculation ſur les bords de l'Amazone, ou ſe refuſerent-ils par ſuperſtition à une pratique dont les avantages ſont ſi bien prouvés ?

Après tout, ce fut le climat qui arrêta ſur-tout la population des Guaranis. Le pays qu'ils occupoient, principalement ſur le Parana, étoit chaud, humide, ſans ceſſe couvert de brouillards épais & immobiles. Ces vapeurs y verſoient, dans chaque ſaiſon, des maladies contagieuſes. Les inclinations des habitants aggravoient ces fléaux. Héritiers de la voracité que leurs peres avoient apportée du fond des forêts, ils ſe nourriſſoient de fruits verds, ils mangeoient des viandes preſque crues, ſans que, ni la raiſon, ni l'autorité, ni l'expérience puſſent déraciner ces habitudes invétérées. De cette maniere, la maſſe du ſang, altérée par l'air & les aliments, ne pouvoit pas former des familles nombreuſes, ni des générations de quelque durée.

XVI. Examen des reproches

Pour aſſurer la félicité des Guaranis, en quelque nombre qu'ils fuſſent ou qu'ils puſſent être, leurs

faits aux Jésuites touchant les missions.

instituteurs avoient originairement réglé avec la Cour de Madrid, que ces peuples ne seroient jamais employés aux travaux des mines, ni asservis à aucune corvée. Bientôt cette premiere stipulation leur parut insuffisante au repos des nouvelles républiques. Ils firent décider que tous les Espagnols en seroient exclus, sous quelque dénomination qu'ils se présentassent. On prévoyoit que s'ils y étoient admis comme négociants ou même comme voyageurs, ils rempliroient de troubles ces lieux paisibles, & y porteroient le germe de toutes les corruptions. Ces mesures blesserent d'autant plus profondément des conquérants avides & destructeurs, qu'elles avoient l'approbation des sages. Leur ressentiment éclata par des imputations qui avoient un fondement apparant & peut-être réel.

Les missionnaires faisoient le commerce pour la nation. Ils envoyoient à Buenos-Aires de la cire, du tabac, des cuirs, des cotons en nature & filés, principalement l'herbe du Paraguay. On recevoit en échange des vases & des ornements pour les temples; du fer, des armes, des quincailleries; quelques marchandises d'Europe que la colonie ne fabriquoit pas; des métaux destinés au payement du tribut que devoient les Indiens mâles depuis vingt jusqu'à cinquante ans. Autant qu'il est possible d'en juger à travers les épais nuages qui ont continuellement enveloppé ces objets, les besoins de l'Etat n'absorboient pas le produit entier de ses ventes. Ce qui restoit étoit détourné au profit des Jésuites. Aussi furent-ils traduits au tribunal des quatre parties du monde comme une société de marchands, qui, sous le voile de la religion, n'étoient occupés que d'un intérêt sordide.

Ce reproche ne pouvoit pas tomber sur les pre-

miers fondateurs du Paraguay. Les déserts qu'ils parcouroient ne produisoient ni or, ni denrées. Ils n'y trouverent que des forêts, des serpents, des marais; quelquefois la mort ou des tourments horribles, & toujours des fatigues excessives. Ce qu'il leur en coûtoit de soins, de travaux, de patience pour faire passer les sauvages d'une vie errante à l'état social, ne se peut comprendre. Jamais ils ne songerent à s'approprier le produit d'une terre qui cependant, sans eux, n'auroit été habitée que par des bêtes féroces. Vraisemblablement, leurs successeurs eurent des vues moins nobles & moins pures. Vraisemblablement, ils chercherent un accroissement de fortune & de puissance, où ils ne devoient voir que la gloire du christianisme, que le bien de l'humanité. Ce fut, sans doute, un grand crime de voler les peuples en Amérique pour acheter du crédit en Europe, & pour augmenter sur tout le globe une influence déja trop dangereuse. Si quelque chose pouvoit diminuer l'horreur d'un si grand forfait, c'est que la félicité des Indiens n'en fut pas altérée. Jamais ils ne parurent rien desirer au-delà des commodités dont on les faisoit jouir généralement.

Ceux qui n'accuserent pas les Jésuites d'avarice, censurerent les établissements du Paraguay comme l'ouvrage d'une superstition aveugle. Si nous avons une idée juste de la superstition, elle retarde les progrès de la population; elle consacre à des pratiques inutiles le temps destiné aux travaux de la société; elle dépouille l'homme laborieux, pour enrichir le solitaire oisif & dangereux; elle arme les citoyens les uns contre les autres pour des sujets frivoles; elle donne au nom du ciel le signal de la révolte; elle soustrait ses ministres aux loix, aux devoirs de la société : en un mot, elle rend

les peuples malheureux, & donne des armes au méchant contre le juſte. Vit-on chez les Guaranis aucune de ces calamités? S'ils dûrent leurs heureuſes inſtitutions à la ſuperſtition, ce ſera la premiere fois qu'elle aura fait du bien aux hommes.

La politique, toujours inquiete, toujours ſoupçonneuſe, paroiſſoit craindre que les républiques fondées par les Jéſuites, ne ſe détachaſſent un peu plutôt, un peu plus tard de l'Empire, à l'ombre duquel elles s'étoient élevées. Leurs habitants étoient, à ſes yeux, les ſoldats les plus exercés du nouvel hémiſphere. Elle les voyoit obéiſſants par principe de religion avec l'énergie des mœurs nouvelles, & combattant avec le fanatiſme qui conduiſit tant de martyrs ſur l'échafaud, qui briſa tant de couronnes par les mains des diſciples d'Odin & de Mahomet. Mais c'étoit ſur-tout leur gouvernement qui cauſoit ſes allarmes.

Dans les inſtitutions anciennes, l'autorité civile & l'autorité religieuſe, qui partent de la même ſource, & qui doivent tendre au même but, étoient réunies dans les mêmes mains, ou l'une tellement ſubordonnée à l'autre, que le peuple n'oſoit l'en ſéparer dans ſes idées & dans ſes craintes. Le chriſtianiſme introduiſit en Europe un autre eſprit, & forma, dès ſon origine, une rivalité ſecrete entre les deux pouvoirs, celui des armes & celui de l'opinion. Cette diſpoſition éclata, lorſque les barbares du Nord fondirent ſur la domination Romaine. Les chrétiens, perſécutés par les Empereurs payens, s'empreſſerent d'implorer ce ſecours étranger contre l'oppreſſion. Ils prêcherent à ces vainqueurs ignorants un culte nouveau qui leur impoſoit l'obligation de détruire l'ancien, & demanderent les décombres des temples pour

élever ſur ces magnifiques ruines leurs propres ſanctuaires.

Les ſauvages donnerent ſans peine ce qui ne leur appartenoit pas, firent tomber aux pieds du chriſtianiſme leurs ennemis & les ſiens, prirent des terres & des hommes & en céderent à l'égliſe. Ils exigerent des tributs, & en exempterent le Clergé qui préconiſoit leurs uſurpations. Des Seigneurs ſe firent Prêtres, des Prêtres devinrent Seigneurs. Les grands attacherent les prérogatives de leur naiſſance au ſacerdoce qu'ils embraſſoient. Les Evêques imprimerent le ſceau de la religion aux domaines qu'ils poſſédoient. De ce mêlange, de cette confuſion du ſang avec le rang, des titres avec les biens, des perſonnes avec les choſes, il ſe forma un pouvoir monſtrueux qui ſe diſtingua d'abord du véritable pouvoir qui eſt celui du gouvernement, qui prétendit enſuite l'emporter ſur lui ; & qui depuis ſe ſentant le plus foible, ſe contenta de s'en ſéparer & de dominer en ſecret ſur ceux qui en vouloient bien dépendre. Ces deux pouvoirs furent toujours tellement diſcordants, qu'ils troublerent ſans ceſſe l'harmonie de tous les états.

Les Jéſuites du Paraguay, qui connoiſſoient cette ſource de diviſion, profiterent du mal que leur ſociété avoit fait ſouvent en Europe, pour établir un bien ſolide en Amérique. Ils réunirent les deux pouvoirs en un ſeul ; ce qui leur donna la diſpoſition abſolue des penſées, des affections, des forces de leurs néophites.

XVII. Les peuples étoient-ils heureux dans ces miſſions, & ont-ils regretté leurs légiſlateurs?

Un pareil ſyſtême rendoit-il redoutables ces légiſlateurs ? Quelques perſonnes le penſoient dans le Nouveau-Monde, & cette croyance étoit beaucoup plus répandue dans l'Ancien : mais par-tout on manquoit des lumieres néceſſaires pour aſſeoir un jugement. La facilité, peut-être inattendue,

avec laquelle les missionnaires ont évacué ce qu'on appelloit leur Empire, a paru démontrer qu'ils étoient hors d'état de s'y soutenir. Ils y ont été même moins regrettés qu'on ne croyoit qu'ils le seroient. Ce n'est pas que les peuples eussent à se plaindre de la négligence ou de la dureté de leurs conducteurs. Une indifférence si extraordinaire venoit, sans doute, de l'ennui que ces Américains, en apparence si heureux, devoient éprouver durant le cours d'une vie trop uniforme pour n'être pas languissante, & sous un régime qui, considéré dans son vrai point de vue, ressembloit plutôt à une communauté religieuse qu'à une institution politique.

Comment un peuple entier vivoit-il sans répugnance sous la contrainte d'une loi austere, qui n'assujettit pas un petit nombre d'hommes qui l'ont embrassée par enthousiasme & par les motifs les plus sublimes, sans leur inspirer de la mélancolie, & sans aigrir leur humeur ? Les Guaranis étoient des especes de moines, & il n'y a pas peut-être un moine qui n'ait quelquefois détesté son habit. Les devoirs étoient tyranniques. Aucune faute n'échappoit au châtiment. L'ordre commandoit au milieu des plaisirs. Le Guaranis, inspecté jusques dans ses amusements, ne pouvoit se livrer à aucune sorte d'excès. Le tumulte & la licence étoient bannis de ses tristes fêtes. Ses mœurs étoient trop austeres. L'égalité à laquelle ces peuples étoient réduits, & dont il leur étoit impossible de se tirer, éloignoit entre eux toute sorte d'émulation. Un Guaranis n'avoit aucun motif de surpasser un Guaranis. Il avoit fait assez bien, si l'on ne pouvoit ni l'accuser, ni le punir d'avoir mal fait. La privation de toute propriété n'influoit-elle pas sur ses liaisons les plus douces ? Ce n'est pas assez pour le bonheur de l'homme d'avoir

d'avoir ce qu'il lui ſuffit ; il lui faut encore de quoi donner. Un Guaranis ne pouvoit être le bienfaiteur, ni de ſa femme, ni de ſes enfants, ni de ſes parents, ni de ſes amis, ni de ſes compatriotes ; & aucun de ceux-ci ne pouvoit être le ſien. Son cœur ne ſentoit aucun beſoin. S'il étoit ſans vice, il étoit auſſi ſans vertu. Il n'aimoit point, il n'étoit point aimé. Un Guaranis paſſionné auroit été l'être le plus malheureux; & l'homme ſans paſſion n'exiſte ni dans le fond d'un bois, ni dans la ſociété, ni dans une cellule. Je ne connois que l'amour, qui s'irrite & s'accroît par la gêne, qui pût y gagner. Mais croira-t-on qu'il ne reſtât rien aux Guaranis du ſentiment de leur liberté ſauvage ? Mais négligez tout ce qui précede, & ne peſez que le peu de lignes que je vais ajouter. Le Guaranis n'eut jamais que des idées très-confuſes de ce qu'il devoit aux ſoins de ſes légiſlateurs, & il en avoit vivement, continuellement ſenti le deſpotiſme. Il ſe perſuada ſans peine au moment de leur expulſion, qu'il ſeroit affranchi, & qu'il n'en ſeroit pas moins heureux. Toute autorité eſt plus ou moins odieuſe, & c'eſt la raiſon pour laquelle tous les maîtres, ſans exception, ne font que des ingrats.

XVIII. Meſures préliminaires priſes par la Cour d'Eſpagne pour le gouvernement de ſes miſſions.

Lorſqu'en 1768 les miſſions du Paraguay ſortirent des mains des Jéſuites, elles étoient arrivées à un point de civiliſation, le plus grand peut-être où on puiſſe conduire les nations nouvelles, & certainement fort ſupérieur à tout ce qui exiſtoit dans le reſte du nouvel hémiſphere. On y obſervoit les loix. Il y régnoit une police exacte. Les mœurs y étoient pures. Une heureuſe fraternité y uniſſoit les cœurs. Tous les arts de néceſſité y étoient perfectionnés, & on y en connoiſſoit quelques-uns d'agréables. L'abondance y étoit univerſelle, & rien ne manquoit dans les dépôts publics. Le nombre

des bêtes à cornes s'y élevoit à ſept cents ſoixante-neuf mille trois cents cinquante-trois; celui des mulets ou des chevaux, à quatre-vingt-quatorze mille neuf cents quatre-vingt-trois; celui des moutons, à deux cents vingt-un mille cinq cents trente-ſept; ſans compter quelques autres animaux domeſtiques.

Les pouvoirs, concentrés juſqu'alors dans les mêmes mains, furent partagés. Un chef, auquel on donna trois Lieutenants, fut chargé de gouverner la contrée. On confia ce qui étoit du reſſort de la religion à des Moines de St. Dominique, de St. François & de la Merci.

C'eſt le ſeul changement qui ait été fait juſqu'ici aux diſpoſitions anciennes. La Cour de Madrid a voulu examiner, ſans doute, ſi l'ordre établi devoit être maintenu ou réformé. On cherche à lui perſuader de retirer les Guaranis d'une région peu ſalubre & trop peu fertile, pour en peupler les bords inhabités de Rio-Plata, depuis Buenos-Aires juſqu'à l'Aſſomption. Si ce plan eſt adopté, & que les peuples refuſent de quitter les tombeaux de leurs peres, ils feront réduits à ſe diſperſer; s'ils ſe prêtent aux vues de l'Eſpagne, ils ceſſeront de former une nation. Quoi qu'il arrive, le plus bel édifice qui ait été élevé dans le Nouveau-Monde ſera renverſé.

Mais voilà aſſez, & peut-être trop de détails, ſur les révolutions plus ou moins importantes qui ont agité l'Amérique Eſpagnole pendant trois ſiecles. Il eſt temps de remonter aux principes qui dirigerent la fondation de ce grand Empire, & de tracer, ſans malignité, comme ſans flatterie, les ſuites d'un ſyſtême dont l'antiquité n'avoit, ni laiſſé, ni pu laiſſer de modele. Nous commencerons par faire connoître les différentes eſpeces

d'hommes qui se trouvent aujourd'hui réunis dans cette immense région.

XIX. Peuples qui habitent l'Amérique Espagnole, & premiérement les chapetons.

On ne rangera point parmi les habitants du nouvel hémisphere les Commandants chargés de lui donner des loix, les troupes destinées à le contenir ou à le défendre, les négociants employés pour son approvisionnement. Ces différentes classes d'hommes ne se fixent point en Amérique, & reviennent toutes en Europe après un séjour plus ou moins borné. Parmi les personnes envoyées par l'autorité publique, il n'y a guere que quelques Magistrats, quelques administrateurs subalternes qui s'incorporent à ces régions éloignées. La loi défend à tout citoyen d'y aller sans l'aveu du gouvernement : mais les gens connus en obtiennent assez aisément la permission, & ceux qui sont obscurs y passent très-fréquemment en fraude. On est vivement poussé à cette émigration par l'espoir d'une fortune considérable, & quelquefois aussi par la certitude de trouver une considération dont on n'auroit pas joui dans le lieu de son origine. Il suffit d'être né en Espagne pour obtenir des égards marqués : mais cet avantage ne se transmet pas. Les enfants qui ont reçu le jour dans cet autre monde ne portent plus le nom de *chapetons* qui honoroit leurs peres : ils deviennent simplement *créoles*.

XX. Les créoles.

C'est ainsi qu'on appelle ceux qui sont issus du sang Espagnol dans le nouvel hémisphere. Plusieurs descendent des premiers conquérants ou de ceux qui les suivirent ; d'autres ont eu d'illustres ancêtres. La plupart ont acheté ou obtenu des titres distingués : mais peu d'entre eux ont manié les grands ressorts du gouvernement. Soit que la Cour les crût incapables d'application, soit qu'elle craignît qu'ils ne préférassent les intérêts de leur pays

à ceux de la métropole, elle les éloigna de bonne heure des places de confiance, & s'écarta rarement de ce ſyſtême bien ou mal conçu. Ce mépris ou cette défiance les découragerent. Ils acheverent de perdre dans les vices qui naiſſent de l'oiſiveté, de la chaleur du climat, de l'abondance de toutes choſes, cette élévation dont il leur avoit été laiſſé de ſi grands exemples. Un luxe barbare, des plaiſirs honteux, une ſuperſtition ſtupide, des intrigues romaneſques, acheverent la dégradation de leur caractere. Une porte reſtoit ouverte à l'ambition de ces colons proſcrits, en quelque ſorte, ſur leur terre natale. La cour, les armées, les tribunaux, l'égliſe ſont, en Eſpagne, des carrieres plus ou moins brillantes qu'il leur eſt libre de parcourir. Il n'y en eſt cependant entré qu'un très-petit nombre, ou parce que leur ame eſt entiérement flétrie, ou parce que les diſtances en rendent l'accès trop difficile. Quelques-uns, d'une naiſſance moins diſtinguée, ont tourné, dans l'Amérique même, leur activité, leur intelligence vers les grandes opérations du commerce; & ceux-là ont été les plus ſages & les plus utiles.

XXI. Les métis.

La ſupériorité que les chapetons affectent ſur les créoles, ceux-ci la prennent ſur les *métis*. C'eſt la race provenant d'un Européen avec une Indienne. Les Eſpagnols qui, dans les premieres époques de la découverte, aborderent au Nouveau-Monde, n'avoient point de femmes avec eux. Quelques-uns des plus conſidérables attendirent qu'il en vînt d'Europe. La plupart donnerent leur foi aux filles du pays les plus diſtinguées ou les plus agréables. Souvent même, ſans les épouſer, on les rendit meres. La loi fit jouir ces enfants, légitimes ou illégitimes, des prérogatives de leur pere: mais le préjugé les plaça plus bas. Ce n'eſt guere

qu'après trois générations, c'eft-à-dire, lorfque leur couleur ne differe en rien de celle des blancs, tous très-bafanés, que dans le cours ordinaire de la vie civile, ils font traités comme les autres créoles. Avant d'arriver à une égalité fi flatteufe, ces métis, par-tout très-nombreux, & dont l'efpece fe renouvelle fans interruption, s'occupoient la plupart des arts méchaniques & des moindres détails du commerce. Après avoir acquis plus de dignité, ils font encore réduits à continuer les mêmes travaux jufqu'à ce qu'une alliance heureufe où quelque circonftance particuliere les mette en état de couler des jours inutiles dans les plaifirs & dans la molleffe.

XXII. Les Negres.

A peine le Nouveau-Monde eut été découvert, qu'en 1503, on y porta quelques noirs. Huit ans après, il y en fut introduit un plus grand nombre, parce que l'expérience avoit prouvé qu'ils étoient infiniment plus propres à tous les travaux que les naturels du pays. Bientôt l'autorité les profcrivit, dans la crainte qu'ils ne corrompiffent les Américains, & qu'ils ne les pouffaffent à la révolte. Las-Cafas, auquel il manquoit des notions juftes fur les droits de l'homme, mais qui s'occupoit fans ceffe du foulagement de fes chers Indiens, obtint la révocation d'une loi qu'il croyoit nuifible à leur confervation. Charles-Quint permit, en 1517, que quatre mille de ces efclaves fuffent conduits dans les colonies Efpagnoles; & le courtifan Flamand, qui avoit obtenu cette faveur, vendit aux Génois l'exercice de fon privilege.

A l'expiration de l'octroi, ce vil commerce ceffa prefque entiérement; mais les Portugais devenus fujets de la Cour de Madrid, le ranimerent. Il retomba encore après que ce peuple eut fecoué le joug qu'il portoit fi impatiemment, & ne reprit

quelque vigueur que lorsque les deux nations se furent rapprochées. Enfin, les sujets de la Cour de Lisbonne s'engagerent, en 1696, à fournir dans cinq ans vingt-cinq mille noirs à leurs anciens tyrans; & ils remplirent cette obligation avec le secours de leur Souverain, qui avança les deux tiers des fonds qu'exigeoit une entreprise alors si considérable.

Les François, qui venoient de donner un Roi à l'Espagne, se mirent trop légérement à la place des Portugais en 1702. Manquant d'établissements à la côte d'Afrique, encore peu instruits dans les opérations maritimes, malheureux durant le cours d'une longue guerre, ils ne firent rien de ce qu'ils avoient promis si hardiment.

La paix d'Utrecht fit passer ce contrat à l'Angleterre. La compagnie du Sud, à laquelle le ministere Britannique l'abandonna, se chargea de livrer, chacune des trente années que devoit durer son privilege, quatre mille huit cents Africains aux établissements Espagnols. On la borna à ce nombre pour les cinq derniers ans de son octroi: mais tout le reste du temps, il lui étoit permis d'en introduite autant qu'elle en pourroit vendre. Elle s'obligea à payer trente-trois piastres & un tiers, ou 180 livres pour chacun des quatre mille premiers noirs. Les huit cents suivants furent déchargés de ce tribut onéreux en dédommagement d'un prêt de 1,080,000 liv. avancées à la Cour de Madrid, & qui ne devoient être remboursées que dans l'espace de dix ans. Ce tribut étoit réduit à la moitié pour tous les esclaves que le contrat n'exigeoit point. Philippe V se dédommagea de ce sacrifice en se réservant la quatrieme partie des bénéfices que feroit la société. L'exécution du traité ne fut interrompue que par les hostilités qui, en

1739, diviferent les deux couronnes. La pacification de 1748 rétablit celle d'Angleterre dans tous fes droits : mais la compagnie qui la repréfentoit fut déterminée, par un dédommagement qu'on lui offrit, à céder les courts reftes d'un octroi dont elle prévoyoit qu'on ne la laifferoit pas jouir fans de grandes gênes.

Robert Mayne, négociant de Londres, fuccéda, fous un nom Efpagnol, à l'affociation du Sud. L'infidélité ou la négligence des agents qu'il avoit établis à Buenos-Aires, devenu l'entrepôt de ce commerce, furent telles, qu'en 1752 il fe trouva ruiné, qu'il fe vit forcé d'abandonner une entreprife qui, plus fagement dirigée ou mieux furveillée, devoit donner des profits très-confidérables.

On prit alors le parti de recevoir à Porto-Rico des efclaves qui devoient au fifc 216 liv. par tête, & qui, après avoir payé cette taxe rigoureufe, étoient introduits librement fur le continent & dans les ifles. Les Anglois, qui avoient traité avec le Gouverneur de Cuba, rempliffoient fidélement leurs engagements, lorfque la Cour de Madrid jugea convenable à fes intérêts de changer de fyftême.

Il fut formé en 1765 une fociété de quelques maifons de commerce Efpagnoles, Françoifes & Génoifes établies à Cadix. Cette compagnie, mal fervie par fes facteurs & très-obérée, alloit fe diffoudre, lorfqu'en 1773 le minifter jugea qu'il étoit de fa fageffe & de fa juftice d'accorder des adouciffements aux conditions qu'il avoit d'abord impofées. On prolongea le privilege, on diminua les charges; depuis cette époque, l'importation des efclaves a pris une nouvelle activité. Ils font achetés indifféremment dans tous les lieux où l'on peut s'en procurer avec le plus d'avantage.

Féroces Européens, d'abord vous doutâtes fi les

habitants des contrées que vous veniez de découvrir n'étoient pas des animaux qu'on pouvoit égorger sans remords, parce qu'ils étoient noirs, & que vous étiez blancs. Peu s'en fallut que vous ne leur enviassiez la connoissance de Dieu votre pere commun, chose horrible à penser ! Mais quand vous leur eûtes permis de lever aussi leurs regards & leurs mains vers le ciel, quand vous les eûtes initiés aux cérémonies & aux mysteres ; associés aux prieres, aux offrandes & aux espérances à venir d'une religion commune ; quand vous les eûtes avoués pour freres, l'horreur ne redoubla-t-elle pas, lorsqu'on vous vit fouler aux pieds le lien de cette consanguinité sacrée ? Vous les avez rapprochés de vous, & vous allez au loin les acheter ! & vous les vendez ! & vous les revendez comme un vil troupeau de bêtes ! pour repeupler une partie du globe que vous avez dévastée , vous en corrompez & dépeuplez une autre. Si la mort est préférable à la servitude, n'êtes-vous pas encore plus inhumains sur les côtes d'Afrique que vous ne l'avez été dans les régions de l'Amérique ? Anglois, François, Espagnols, Hollandois, Portugais, je suppose que je m'entretienne avec un d'entre vous d'un traité conclu entre deux nations civilisées, & que je lui demande quelle est la sorte de compensation qu'elles ont stipulée, dans l'échange qu'elles ont fait ? Qu'imaginera-t-il ? De l'or, des denrées, des privileges, une ville, une province ; & c'est un nombre plus ou moins grand de leurs semblables que l'on abandonne à l'autre pour en disposer à son gré ? Mais telle est l'infamie de ce pacte dénaturé, qu'il ne se présente pas même à la pensée de ceux qui l'ont contracté.

Tout annonce que la Cour d'Espagne va sortir de la dépendance où elle étoit des nations étran-

geres pour des esclaves. C'est l'unique but qu'elle a pu se proposer en exigeant, en 1778, du Portugal la cession de deux de ses isles sur les côtes d'Afrique.

Des cultures difficiles, quelques mines d'un genre particulier, ont occupé une partie des esclaves introduits dans le continent Espagnol du Nouveau-Monde. Le service domestique des gens riches a été la destination du plus grand nombre. Ils n'ont pas tardé à devenir les confidents des plaisirs de leurs maîtres; & ce honteux ministere les a conduits à la liberté. Leurs descendants se sont alliés, tantôt avec les Européens, tantôt avec les Mexicains, & ont formé la race nombreuse & vigoureuse des mulâtres, qui, comme celle des métis, mais deux ou trois générations plus tard, parvient à la couleur & à la considération des blancs. Ceux même d'entre eux qui sont encore dans les fers ont pris un empire décidé sur le malheureux indigene. Ils ont dû cette supériorité à la faveur déplacée que leur accordoit le gouvernement. Par cette raison, les Africains, qui, dans les établissements des autres nations sont les ennemis des blancs, en sont devenus les défenseurs dans les Indes Espagnoles.

Mais pourquoi la faveur du gouvernement tomba-t-elle sur l'esclave acheté de préférence à l'esclave conquis? C'est que l'injure faite à celui-ci étoit plus ancienne & plus grande que l'injure faite au premier; que celui-là étoit accoutumé au joug; qu'il falloit y accoutumer celui-ci, & que l'esclave d'un maître dont la politique l'a rendu maître d'un esclave, est entraîné par cette distinction à faire cause avec le tyran commun. Si l'Africain, le défenseur des blancs dans les Indes Espagnoles, fut par-tout ailleurs leur ennemi, c'est que par-tout

ailleurs il obéissoit toujours & qu'il ne commandoit jamais; c'est qu'il n'étoit point consolé de son rôle par le spectacle d'un rôle plus malheureux que le sien. Aux Indes Espagnoles, l'Africain est alternativement esclave & maître : dans les établissements des autres nations, il est esclave du matin au soir.

XXIII. Ancienne condition des Indiens, & leur état actuel.

Les Indiens forment la derniere classe des habitants dans une région qui appartenoit toute entiere à leurs ancêtres. L'infortune de ces peuples commença à l'époque même de la découverte. Colomb distribua d'abord des terres à ceux qui l'accompagnoient, & y attacha des naturels du pays en 1499. Cette disposition ne fut pas approuvée par la Cour, qui, trois ans après, envoya Ovando à Saint-Domingue, avec ordre de rendre ces malheureux à la liberté. Ce nouveau Commandant, tout barbare qu'il étoit, se conforma à le volonté de ses Souverains : mais l'indolence des Américains & les murmures des Espagnols le déterminerent bientôt à faire rentrer dans les fers ceux qui en étoient sortis, & à y en mettre un beaucoup plus grand nombre. Seulement, il décida que ces esclaves tireroient quelque fruit de leur travail, soit qu'ils fussent employés à la culture des terres, soit qu'ils le fussent à l'exploitation des mines. Ferdinand & Isabelle confirmerent en 1584, cet arrangement, avec la clause que le salaire seroit réglé par le gouvernement.

Les Dominicains, qui venoient de passer dans la colonie, s'indignerent d'un ordre de choses qui renversoit tous les principes. Ils refuserent, dans le tribunal de la pénitence, l'absolution aux particuliers qui sollicitoient ou même acceptoient ces dons, qu'on appelloit indifféremment répartitions ou commanderies ; ils accabloient d'anathêmes,

dans la chaire, les ministres ou les promoteurs de ces injustices. Les cris de ces moines, alors très-révérés, retentirent jusqu'en Europe, où l'usage, qu'ils attaquoient avec tant d'amertume, fut examiné de nouveau en 1510, & de nouveau confirmé.

Les Indiens trouverent, en 1516, dans Las-Casas, un défenseur plus vif, plus intrépide & plus actif que ceux qui l'avoient précédé. Ses sollicitations déterminerent Ximenès, qui conduisoit alors la monarchie avec tant d'éclat, à faire passer en Amérique trois religieux Hiéronimites pour juger une cause deux fois jugée. Les arrêts qu'ils prononcerent ne furent pas ceux que leur profession faisoit présumer. Ils se déciderent pour les répartitions; mais ils en déclarerent déchus tous ceux des courtisans & des favoris qui ne résidoient pas dans le Nouveau-Monde.

Las-Casas, que le ministere lui-même avoit déclaré protecteur des Indiens, & qui, revêtu de ce titre honorable, avoit accompagné les sur-Intendants, revola en Espagne pour y vouer à l'indignation publique des hommes d'un état pieux qu'il accusoit d'avoir sacrifié l'humanité à la politique. Il parvint à les faire rappeller, & on leur substitua Figueroa. Ce magistrat prit le parti de réunir dans deux gros villages un assez grand nombre d'Indiens qu'il laissa seuls arbitres de leurs actions. L'expérience ne leur fut pas favorable. Le gouvernement conclut de leur stupidité, de leur indolence, que les Américains étoient des enfants incapables de se conduire eux-mêmes, & leur condition ne fut pas changée.

Cependant il s'élevoit de toutes parts des voix respectables contre ces dispositions. Les Etats de Castille eux-mêmes demanderent, en 1523, qu'on les annullât. Charles-Quint se rendit à tant de vœux. Il défendit à Cortès qui venoit de conquérir le

Mexique, de donner des commanderies, & lui enjoignit de les révoquer s'il y en avoit déja d'accordées. Lorsque ces ordres arriverent dans la Nouvelle-Espagne, les répartitions y étoient déja établies comme dans les autres colonies, & les volontés du Monarque ne furent pas exécutées.

De cette région, de toutes les régions soumises à la Castille, on marquoit sans cesse que jamais il ne s'opéreroit de vrais travaux, des travaux utiles dans le Nouveau-Monde, si les peuples assujettis cessoient d'être un moment à la disposition de leurs vainqueurs. La crainte d'avoir découvert sans fruit un si riche hémisphere, faisoit une grande impression sur le ministere : mais aussi n'avoir envahi une moitié du globe que pour en jetter les nations dans la servitude, étoit un autre point de vue qui ne laissoit pas d'allarmer quelquefois le gouvernement. Dans cette incertitude, on permettoit, on défendoit au hasard les commanderies. En 1536, l'autorité prit enfin un parti mitoyen qui fut de les autoriser pour deux générations. Quoique accordées seulement pour deux ans, jusqu'à cette époque, elles étoient réellement perpétuelles, parce qu'il étoit sans exemple que ces concessions n'eussent pas été renouvellées. Le Roi continua à se réserver tous les Indiens établis dans les ports ou fixés dans les villes principales.

Le protecteur de ces malheureux s'indigne de ces ordonnances. Il parle, il agit, il cite sa nation au tribunal de l'univers entier, il fait frémir d'horreur les deux hémispheres. O Las-Casas! tu fus plus grand par ton humanité que tous tes compatriotes ensemble par leurs conquêtes. S'il arrivoit, dans les siecles à venir, que les infortunées contrées qu'ils ont envahies se repeuplassent, & qu'il y eût

des loix, des mœurs, de la justice, de la liberté, la premiere statue qu'on y éleveroit seroit la tienne. On te verroit t'interposer entre l'Américain & l'Espagnol, & présenter, pour sauver l'un, ta poitrine au poignard de l'autre. On liroit sur le pied de ce monument : DANS UN SIECLE DE FÉROCITÉ, LAS-CASSAS, QUE TU VOIS, FUT UN HOMME BIENFAISANT. En attendant, ton nom restera gravé dans toutes les ames sensibles ; & lorsque tes compatriotes rougiront de la barbarie de leurs prétendus héros, ils se glorifieront de tes vertus. Puissent ces temps heureux n'être pas aussi éloignés que je l'appréhende !

Charles-Quint, éclairé par ses propres réflexions ou entraîné par l'éloquence impétueuse de Las-Casas, ordonne, en 1542, que toutes les commanderies qui viendront à vaquer soient indistinctement réunies à la Couronne. Ce statut est sans force au Mexique, & dans le Pérou, il allume une guerre sanglante & opiniâtre. On est réduit à l'annuller trois ans après : mais l'autorité se trouve assez solidement établie en 1549, pour oser braver les murmures, pour n'être plus arrêtée par la crainte des soulevements.

A cette époque, la loi décharge les Indiens de tout service personnel, & regle le tribut qu'ils seront obligé de payer à leurs commandeurs. Elle défend à ces maîtres, jusqu'alors si oppresseurs, de résider dans l'étendue de leur jurisdiction, & d'y coucher plus d'une nuit. Elle leur défend d'y avoir une habitation, & d'y laisser leur famille. Elle leur défend d'y posséder des terres, d'y faire élever des troupeaux, d'y former des atteliers. Elle leur défend de se mêler des mariages de leurs vassaux, & d'en prendre aucun à leur service. L'homme chargé de percevoir leurs droits doit avoir l'atta-

che du Magistrat, & donner caution pour les vexations qu'il se pourroit permettre.

La taxe imposée aux naturels du pays pour faire subsister les conquérants avec quelque dignité, n'est pas même une faveur purement gratuite. Ces maîtres orgueilleux sont obligés de réunir leurs sujets dans une bourgade, de leur bâtir une église, de payer le ministre chargé de leur instruction. Ils sont obligés d'établir leur domicile dans la ville principale de la province où est situé leur répartition, & d'avoir toujours des chevaux & des armes en état de repousser l'ennemi, soit étranger, soit domestique. Il ne leur est permis de s'absenter qu'après s'être fait remplacer par un soldat agréé du gouvernement.

Ces réglements n'éprouverent aucune altération remarquable jusqu'en 1568. Alors on décida que les commanderies, qui depuis trente-deux ans étoient concédées pour deux vies, continueroient à être données de la même maniere : mais que celles dont le revenu excéderoit 10,800 livres seroient grévées de pensions. Toutes devoient, à l'avenir, être affichées lorsqu'elles deviendroient vacantes, &, à mérite égal, être distribuées de préférence aux héritiers des conquérants, & ensuite aux descendants des premiers colons. La Cour s'appercevant que la faveur décidoit plus souvent de ces récompenses que les talents ou l'ancienneté, voulut, en 1608, qu'elles fussent nulles, si elle ne confirmoit, dans six ans pour le Pérou, & dans cinq ans pour le reste de l'Amérique, les graces accordées par les vice-Rois. Cependant le commandeur entroit en jouissance aussi-tôt qu'il étoit nommé. On exigeoit seulement qu'il assurât la restitution des sommes qu'il auroit touchées, si le choix qu'on avoit fait de lui n'étoit pas ratifié dans le temps prescrit par les ordonnances.

Au commencement du dernier siecle, le gouvernement s'appropria le tiers du revenu des commanderies. Peu après, il le prit entier dans la premiere année, & ne tarda pas à défendre à ses délégués de remplir celles qui deviendroient vacantes. Elles furent enfin toutes supprimées, en 1720, à l'exception de celles qu'on avoit données à perpétuité à Cortès & à quelques hôpitaux ou communautés religieuses. A cette époque si remarquable dans les annales du Nouveau-Monde, les Indiens ne furent plus dépendants que de la Couronne.

Cette administration fut-elle la meilleure qu'il fût possible d'adopter pour l'intérêt de l'Espagne & le bonheur de l'autre hémisphere? Qui le sait? Dans la solution d'un problême où se compliquent les droits de la justice; le sentiment de l'humanité; les vues particulieres des Ministres; l'empire de la circonstance; l'ambition des grands; la rapacité des favoris; les spéculations des hommes à projets; l'autorité du sacerdoce; l'impulsion des mœurs & des préjugés; le caractere des sujets éloignés; la nature du climat, du sol & des travaux; la distance des lieux; la lenteur & le mépris des ordres souverains; la tyrannie des Gouverneurs; l'impunité des forfaits; l'incertitude & des relations & des délations, & de tant d'autres éléments divers: doit-on être surpris de la longue perplexité de la Cour de Madrid; lorsqu'au centre des nations Européennes, aux pieds des trônes, sous les yeux des administrateurs de l'Etat, les abus subsistent & s'accroissent souvent par des opérations absurdes? Alors on prit l'homme, dont on étoit entouré, pour le modele de l'homme lointain, & l'on imagina que la législation qui convenoit à l'un convenoit également à l'autre. Dans des temps antérieurs, & peut-être même encore aujourd'hui, con-

fondons-nous deux êtres ſéparés par des différences immenſes, l'homme ſauvage & l'homme policé; l'homme né dans les bras de la liberté, & l'homme né dans les langes de l'eſclavage. L'averſion de l'homme ſauvage pour nos cités naît de la maladreſſe avec laquelle nous ſommes entrés dans la forêt.

Maintenant, les Indiens qu'on n'a pas fixés dans les villes, ſont tous réunis dans des bourgades qu'il ne leur eſt pas permis de quitter, & où ils forment des aſſemblées municipales, préſidées par leur Cacique. A chacun de ces villages eſt attaché un territoire plus ou moins étendu, ſelon la nature du ſol & le nombre des habitants. Une partie eſt cultivée en commun pour les beſoins publics, & le reſte diſtribué aux familles pour leurs néceſſités particulieres. La loi a voulu que ce domaine fût inaliénable. Elle permet cependant de temps en temps d'en détacher quelques portions en faveur des Eſpagnols, mais toujours avec l'obligation d'une redevance annuelle dirigée au profit des vendeurs ſous l'inſpection du gouvernement. Aucune inſtitution n'empêche les Indiens d'avoir des champs en propre: mais rarement ont-ils le pouvoir ou la volonté de faire des acquiſitions.

Comme l'opprobre briſe tous les reſſorts de l'ame, un des principes de cette pauvreté, de ce découragement, doit être l'obligation impoſée à ces malheureux de faire ſeuls par corvée les travaux publics. Sont-ils payés de ce travail humiliant? La loi l'ordonne. De quelle diſtance peut-on les tirer? combien de temps peut-on les retenir? cela dépend du gouvernement local.

Un autre devoir des Indiens, c'eſt d'être à la diſpoſition de tous les citoyens; mais uniquement pour les atteliers & les cultures de néceſſité premiere:

miere : mais à tour de rôle : mais pour dix-huit jours de ſuite ſeulement : mais pour un ſalaire preſcrit par les ordonnances.

Une obligation plus onéreuſe encore, c'eſt celle d'exploiter les mines. Les adminiſtrateurs en étoient orginairement les ſeuls arbitres. Des ſtatuts qui varierent ſouvent, la réglerent dans la ſuite. Au temps où nous écrivons, on n'appelle aux mines, à l'exception de celles de Guanca-Velica & de Potoſi qui ont des privileges particuliers, que les Indiens qui ne ſont pas éloignés de plus de trente milles ; on leur donne quatre réaux ou cinquante-quatre ſols par jour ; on ne les retient que ſix mois, & l'on n'y occupe que la ſeptieme partie d'une peuplade au Pérou, & la vingt-cinquieme au Mexique. Souvent même, il y en a un moindre nombre, parce que le libertinage, la cupidité, l'eſpoir du vol, d'autres motifs peut-être, y attirent librement un grand nombre de métis, de mulâtres & d'indigenes.

Un tribut que les Indiens mâles, depuis dix-huit juſqu'à cinquante ans, doivent au gouvernement, met le comble à tant de calamités. Cette taxe, qui s'acquittoit originairement en denrées, n'eſt point par-tout la même. Elle eſt de 8, de 15, de 20, de 30, même de 40 livres, ſelon les époques où, à la demande des contribuables, elle fut convertie en métaux. L'uſage où étoit le fiſc d'exiger toujours en argent la valeur des productions, dont le prix varioit avec les lieux & avec les temps, introduiſit ces diſproportions plus grandes & par conſéquent plus deſtructives dans l'Amérique Méridionale que dans la Septentrionale, où la capitation eſt aſſez généralement de 9 réaux ou de 6 livres 1 ſol ſix deniers. Le quart de cette impoſition eſt diſtribué au Paſteur, au Cacique, à l'Eſpa-

gnol chargé dans chaque Province d'empêcher l'oppreſſion des Indiens, ou mis en réſerve pour ſecourir la communauté dans ſes revers. Telle eſt la condition légale des Indiens : mais qui pourroit dire ce que les injuſtices particulieres doivent ajouter de poids à un fardeau déja trop peſant? Celle de ces vexations qui a le plus fixé l'attention du gouvernement, eſt venue de ce qu'on appelle Alcade au Mexique, & Corrégidor au Pérou.

C'eſt un Magiſtrat chargé, ſous l'inſpection du vice-Roi ou des tribunaux, de la juſtice, de la finance, de la guerre, de la police, de tout ce qui peut intéreſſer l'ordre public, dans un eſpace de trente, de quarante, de cinquante lieues. Quoique la loi lui défendît, comme aux autres dépoſitaires de l'autorité, d'entreprendre aucun commerce, il s'empara, dès les premiers temps, de tout celui qu'il étoit poſſible de faire avec les Indiens ſoumis à ſa juriſdiction. Comme ſa commiſſion ne devoit durer que cinq ans, il livroit, preſqu'en arrivant, les marchandiſes qu'il avoit à vendre, & employoit aux recouvrements le reſte de ſon exercice. L'oppreſſion devint générale. Les malheureux indigenes furent toujours écraſés par l'énormité des prix, & ſouvent par l'obligation de prendre des effets qui leur étoient inutiles, mais que le tyran avoit été lui-même quelquefois réduit à recevoir des négociants qui lui accordoient un crédit long & dangereux. On refuſoit tout ou preſque tout aux pauvres, & l'on ſurchargeoit ceux qui jouiſſoient de quelque aiſance. Aux échéances, les payements étoient exigés avec une ſévérité barbare par un créancier, à la fois juge & partie, & les peines les plus graves décernées contre les débiteurs qui manquoient aux engagements libres ou forcés qu'ils avoient pris.

Ces atrocités, plus criantes & plus communes dans l'Amérique Méridionale que dans la Septentrionale, affligeoient vivement les chefs humains & justes. Ils croyoient pourtant devoir les tolérer, dans la persuasion où l'on étoit généralement que si la chaîne qui existoit étoit une fois rompue, des peuples indolents & sans prévoyance manqueroient de vêtements, d'instruments d'agriculture, de bestiaux nécessaires pour tous les travaux, & tomberoient, sans délai, dans une inaction & une misere extrêmes. Quelques hommes sages travailloient à rapprocher des intérêts si opposés. Aucune de leurs idées ne fut jugée praticable. Un moyen sûr de diminuer le désordre auroit été d'accorder un meilleur traitement aux Magistrats qui alloient chercher dans l'autre hémisphere une fortune que leur pays natal leur refusoit : mais le ministere se refusa toujours à cette augmentation de dépense. Depuis 1751, les Alcades & les Corrégidors sont obligés d'afficher dans le lieu de leur résidence, les marchandises qu'ils ont à vendre, & le prix qu'ils y veulent mettre. S'ils s'écartent de ce tarif, approuvé par leurs supérieurs, ils doivent perdre leur place, & restituer le quadruple de ce qu'ils ont volé. Ce réglement qui s'observe assez exactement, a un peu diminué les déprédations.

XXIV. Gouvernement civil établi par l'Espagne dans le Nouveau-Monde.

Il falloit un gouvernement aux différents peuples dont nous venons de parler. La Cour de Madrid donna la préférence au plus absolu. Les Monarques Espagnols concentrerent dans leurs mains tous les droits, tous les pouvoirs, & en confierent l'exercice à deux délégués, qui, sous le nom de vice-Rois, devoient jouir, tout le temps de leur commission, des prérogatives de la souveraineté. On les entoura même dans leurs fonctions publiques & jusques dans leur vie privée, d'une représentation qui parut pro-

pre à augmenter le reſpect & la terreur que le commandement devoit inſpirer. Le nombre de ces places éminentes fut doublé depuis, ſans qu'il arrivât jamais la moindre altération dans leur dignité. Cependant leur conduite, comme celle de tous les agents inférieurs, fut ſoumiſe à la cenſure du Conſeil des Indes, tribunal érigé en Europe pour régir, ſous l'inſpection du Monarque, les Provinces conquiſes dans le Nouveau-Monde.

Dans ces contrées éloignées furent ſucceſſivement établies dix Cours de juſtice, chargées d'aſſurer la tranquillité des citoyens, & de terminer les différends qui s'éleveroient entre eux. Ces tribunaux, connus ſous le nom d'audiences, prononcerent définitivement ſur les matieres criminelles : mais les procès purement civils qui s'élevoient audeſſus de 10,156 piaſtres, ou de 54,843 livres, pouvoient être portés, par appel, au Conſeil des Indes. La prérogative accordée à ces grands corps de faire des remontrances aux dépoſitaires de l'autorité royale, & la prérogative plus conſidérable encore attribuée à ceux des capitales, de remplir les fonctions des vice-royautés lorſqu'elles étoient vacantes : ces droits les éleverent tous à un degré d'importance qu'ils n'auroient pas obtenu comme magiſtrats.

XXV. Quel eſt le régime eccléſiaſtique ſuivi en Amérique ?

Le régime eccléſiaſtique paroiſſoit plus difficile à régler. A l'époque où le Nouveau-Monde fut découvert, un voile, tiſſu ou épaiſſi par les préjugés que la Cour de Rome n'avoit jamais ceſſé de ſemer, tantôt ouvertement & tantôt avec adreſſe, couvroit de ténebres l'Europe entiere. Ces ſuperſtitions étoient plus profondes & plus générales en Eſpagne, où, depuis ſi long-temps, on haïſſoit, on combattoit les infideles. Les Souverains de cette nation devoient naturellement établir au-delà des mers

les mauvais principes des Pontifes qui leur donnoient un autre hémisphere. Il n'en fut pas ainsi. Ces Princes plus éclairés, ce semble, que leur siecle ne le comportoit, attacherent au chef de la chrétienté la collation de tous les bénéfices, les dixmes même que les Prêtres avoient par-tout envahies. Malheureusement, la sagesse qui avoit dicté leur système, ne passa pas à leurs successeurs. Ils fonderent ou permirent qu'on fondât trop d'Evêchés. Des temples sans nombre s'éleverent. Les couvents des deux sexes se multiplierent au-delà de tous les excès. Le célibat devint la passion dominante dans un pays désert. Des métaux qui devoient féconder la terre se perdirent dans les églises. Malgré sa corruption & son ignorance, le clergé se fit rendre la plus granbe partie de ces tyranniques dixmes qui avoient été arrachées à son avarice. L'Amérique paroissoit n'avoir été acquise que pour lui. Cependant les Pasteurs subalternes, ces Curés, ailleurs si tendres & si respectables, ne se trouvoient pas assez opulents. L'Indien qu'ils étoient chargés d'instruire & de consoler, n'osoit se présenter à eux sans quelque présent. Ils lui laissoient celles de ses anciennes superstitions qui lui étoient utiles, comme la coutume de porter beaucoup de vivres sur le tombeau des morts. Ils mettoient un prix exorbitant à leurs fonctions, & avoient toujours des inventions pieuses qui leur donnoient occasion d'exercer de nouveaux droits. Une pareille conduite avoit rendu leurs dogmes généralement odieux. Ces peuples alloient à la messe comme à la corvée, détestant les barbares étrangers qui entassoient sur leurs corps & sur leurs ames des fardeaux également pesants.

Le scandale étoit public & presque général. Le clergé séculier & régulier, qui, l'un & l'autre, rem-

plissoient le même ministere, s'accusoient mutuellement de ces vexations. Les premiers peignoient leurs rivaux comme des vagabonds qui s'étoient dérobés à la surveillance de leurs supérieurs, pour être impunément libertins. Les seconds vouloient que les autres manquassent de lumieres ou d'activité, & ne fussent occupés que de l'élévation de leur famille. Nous avouerons avec répugnance, mais nous avouerons, que des deux côtés les reproches étoient fondés. La Cour fut long-temps agitée par les intrigues sans cesse renaissantes des deux cabales. Enfin, elle arrêta, en 1757, que les moines mourroient dans les bénéfices qu'ils occupoient; mais qu'ils ne seroient pas remplacés par des hommes de leur état. Cette décision qui fait rentrer les choses dans leur ordre naturel, aura vraisemblablement des suites favorables.

XXVI. Partage fait au temps de la conquête des terres du Nouveau-Monde. Comment on les acquiert maintenant.

C'étoit beaucoup d'avoir monté, dès les premiers temps, tous les grands ressorts de la nouvelle domination. Il restoit à régler le sort de ceux qui devoient y vivre. Le Souverain, qui se croyoit maître légitime de toutes les terres de l'Amérique, & par droit de conquête & par la concession des Papes, en fit d'abord distribuer à ceux de ses soldats qui avoient combattu dans ce Nouveau-Monde.

Le fantassin reçut cent pieds de long & cinquante de large pour ses bâtiments; mille huit cents quatre-vingt-cinq toises pour son jardin; sept mille cinq cents quarante-trois pour son verger; quatre-vingt-quatorze mille deux cents quatre-vingt-huit pour la culture des grains d'Europe, & neuf mille quatre cents vingt-huit pour celle du bled d'Inde; toute l'étendue qu'il falloit pour élever dix porcs, vingt chevres, cent moutons, vingt bêtes à cornes & cinq chevaux. La loi donnoit au cavalier un

double efpace pour fes bâtiments, & le quintuple pour tout le refte.

Bientôt on conftruifit des villes. Ces établiffements ne furent pas abandonnés au caprice de ceux qui vouloient les peupler. Les ordonnances exigeoient un fite agréable, un air falubre, un fol fertile, des eaux abondantes. Elles régloient la pofition des temples, la direction des rues, l'étendue des places publiques. C'étoit ordinairement un particulier riche & actif qui fe chargeoit de ces entreprifes, après qu'elles avoient obtenu la fanction du gouvernement. Si tout n'étoit pas fini au temps convenu, il perdoit fes avances, & devoit encore au fifc 5,400 livres. Ses autres devoirs étoient de trouver un Pafteur pour fon églife, & de lui fournir ce qu'exigeoit la décence d'un culte régulier; de réunir au moins trente habitants Efpagnols, dont chacun auroit dix vaches, quatre bœufs, une jument, une truie, vingt brebis, un coq & fix poules. Lorfque ces conditions étoient remplies, on lui accordoit la jurifdiction civile & criminelle en premiere inftance pour deux générations, la nomination des Officiers municipaux, & quatre lieues quarrées de terrein.

L'emplacement de la cité, fes communes, l'entrepreneur abforboient une portion de ce vafte efpace. Le refte étoit partagé en portions égales qu'on tiroit au fort, & dont aucune ne pouvoit être aliénée qu'après cinq ans d'exploitation. Chaque citoyen devoit avoir autant de lots qu'il auroit de maifons; mais fa propriété ne pouvoit jamais excéder ce que Ferdinand avoit originairement accordé dans Saint-Domingue pour trois cavaliers.

Par la loi, ceux qui avoient des poffeffions dans les villes déja fondées, étoient exclus des nouveaux établiffements; mais cette rigueur ne s'étendoit pas

jusqu'à leurs enfants. Il étoit permis à tous les Indiens qui n'étoient pas retenus ailleurs par des liens indissolubles, de s'y fixer comme domestiques, comme artisans ou comme laboureurs.

Indépendamment des terres que des conventions arrêtées avec la Cour assuroient aux troupes & aux fondateurs des villes, les chefs des diverses colonies étoient autorisés à en distribuer aux Espagnols qui voudroient se fixer dans le nouvel hémisphere. Cette grande prérogative leur fut ôtée en 1591. Philippe II, que son ambition engageoit dans des guerres continuelles, & que son opiniâtreté rendoit interminables, ne pouvoit suffire à tant de dépenses. La vente des champs d'Amérique, qui avoient été donnés jusqu'à cette époque, fut une des ressources qu'il imagina. Sa loi eut même un effet en quelque sorte rétroactif, puisqu'elle ordonnoit la confiscation de tout ce qui seroit possédé sans titre légitime, à moins que les usurpateurs ne consentissent à se racheter. Une disposition si utile, réellement ou en apparence, au fisc, ne souffrit de modification dans aucune période, & n'en éprouve pas encore.

Mais il étoit plus aisé d'accorder gratuitement ou de céder, à vil prix, des terreins à quelques aventuriers, que de les engager à en solliciter la fertilité. Ce genre de travail fut méprisé par les premiers Espagnols que leur avidité conduisit aux Indes. La voie lente, pénible & dispendieuse de la culture ne pouvoit guere tenter des hommes à qui l'espoir d'une fortune facile, brillante & rapide faisoit braver les vagues d'un océan inconnu, les dangers de tous les genres qui les attendoient sur des côtes mal-saines & barbares. Ils étoient pressés de jouir, & le plus court moyen d'y parvenir étoit de se jetter sur les métaux. Un gou-

vernement éclairé auroit travaillé à rectifier les idées de ses sujets, & à donner, autant qu'il eût été possible, une autre pente à leur ambition. Ce fut tout le contraire qui arriva. L'erreur des particuliers devint la politique du Ministere. Il fut assez aveugle pour préférer des trésors de pure convention, dont la quantité ne pouvoit pas manquer de diminuer, & qui chaque jour devoient perdre de leur prix imaginaire, à des richesses sans cesse renaissantes & dont la valeur devoit augmenter graduellement dans tous les temps. Cette illusion des conquérants & des Monarques jetta l'Etat hors des routes de sa prospérité, & forma les mœurs en Amérique. On n'y fit cas que de l'or, que de l'argent accumulés par la rapine, par l'oppression & par l'exploitation des mines.

XXVII. Réglements faits à diverses époques pour l'exploitation des mines.

Dans les premiers temps de la conquête, il fut décidé que les mines appartiendroient à celui qui les découvriroit, pourvu qu'il les fît enregistrer au tribunal le plus voisin. Le gouvernement eut d'abord l'imprudence de faire fouiller, pour son compte, la portion de ce riche terrein qu'il s'étoit réservé; mais il ne tarda pas à revenir d'une erreur si ruineuse, & il contracta l'habitude de la céder au maître du reste pour une somme infiniment modique. Si, ce qui n'arriva presque jamais, ces trésors se trouvoient dans des campagnes cultivées, l'entrepreneur devoit acheter l'espace dont il avoit besoin ou donner le centieme des métaux. Sur d'arides montagnes, le propriétaire étoit plus que suffisamment dédommagé du très-petit tort qu'on lui faisoit, par la valeur qu'une activité nouvelle donnoit aux productions récoltées dans le voisinage.

De toute antiquité, les mines, de quelque nature qu'elles fussent, livroient au fisc, en Espagne, le

cinquieme de leur produit. Cet usage fut porté au Nouveau-Monde : mais avec le temps, le gouvernement fut obligé de se réduire au dixieme pour l'or, & même en 1735 pour l'argent au Pérou. Il lui fallut aussi baisser généralement le prix du mercure. Jusqu'en 1761, cet agent nécessaire avoit été vendu 432 livres le quintal. A cette époque, il ne coûta plus que 324 livres, ou même 216 livres pour les mines peu abondantes ou d'une exploitation trop dispendieuse.

Tout porte à penser que la Cour d'Espagne sera obligée, un peu plutôt, un peu plus tard, à de nouveaux sacrifices. A mesure que les métaux se multiplient dans le commerce, ils ont moins de valeur, ils représentent moins de marchandises. Cet avilissement doit faire un jour négliger les meilleures mines comme il a fait abandonner successivement les médiocres, à moins qu'on n'allege encore le fardeau de ceux qui les exploitent. Le temps n'est peut-être pas éloigné où il faudra que le Ministere Espagnol se contente des deux réaux, ou 1 liv. 7 s. qu'il perçoit par marc, pour la marque ou pour la fabrication.

Ce qui pourroit donner un grand poids à ces conjectures, c'est qu'il n'y a plus guere que des hommes dont les affaires sont douteuses ou délabrées qui entrent dans la carriere des mines. S'il arrive quelquefois qu'une avidité sans bornes y pousse un riche négociant, c'est toujours sous le voile d'un mystere impénétrable. Ce hardi spéculateur peut bien consentir à exposer sa fortune, mais jamais son nom. Il n'ignore pas que si ses engagements étoient connus, sa réputation & son crédit seroient perdus sans ressource. Ce n'est que lorsque le succès le plus éclatant a couronné sa témérité, qu'il ose avouer les risques qu'il avoit courus.

XXVIII. Impôts établis dans l'Amérique Espagnole.

Lorsque le gouvernement sera forcé de renoncer à ce qu'il perçoit encore de droits sur les métaux, il lui restera de grandes ressources pour ses dépenses de souveraineté. La principale auroit dû être la dixme que Ferdinand s'étoit fait céder par la Cour de Rome : mais Charles-Quint, par des motifs qu'il n'est pas aisé de deviner, s'en dépouilla pour les Evêques, pour les chapitres, pour les Curés, pour les hôpitaux, pour la construction des temples, pour des hommes & des établissements déja trop riches, ou qui ne tarderent pas à le devenir. A peine ce Prince en transmit-il la neuvieme partie à ses successeurs. Il fallut qu'un tribut arraché aux Indiens remplît un vuide fait si inconsidérément au trésor public. Les classes supérieures de la société ne furent pas plus ménagées. Tout le Nouveau-Monde fut assujetti à l'alcavala.

C'est un droit levé seulement sur tout ce qui se vend en gros, & qui ne s'étend pas aux consommations journalieres. Il vient originairement des Maures. Les Espagnols l'adopterent en 1341, & l'établirent à raison de cinq pour cent. Il fut porté dans la suite à dix, & poussé même à quatorze : mais en 1750, il fut fait des arrangements qui le ramenerent à ce qu'il avoit été dans les premiers temps. Philippe II, après le désastre de cette flotte si connue sous le titre fastueux d'invincible, fut déterminé, en 1591, par ses besoins, à exiger ce secours de toutes ses possessions d'Amérique. Il ne fut d'abord que de deux pour cent. En 1627, il monta à quatre.

Le papier timbré, ce moyen sagement imaginé pour assurer la fortune des citoyens, & qui est devenu par-tout un des principes de leur ruine dans les mains du fisc, le papier timbré fut introduit en

1642 dans toutes les Provinces Espagnoles du Nouveau-Monde.

Le monopole du tabac commença à affliger le Pérou en 1752, le Mexique en 1754; & dans l'intervalle de ces deux époques toutes les parties de l'autre hémisphere dépendantes de la Castille.

Dans des temps divers, la Couronne s'appropria, dans le Nouveau-Monde comme dans l'Ancien, le monopole de la poudre, du plomb & des cartes.

Cependant le plus étrange des impôts est la croisade. Il prit naissance dans les siecles de folie & de fanatisme où des millions d'Européens alloient se faire assommer dans l'Orient pour le recouvrement de la Palestine. La Cour de Rome le ressuscita en faveur de Ferdinand, qui, en 1509, vouloit faire la guerre aux Maures d'Afrique. Il existe encore en Espagne où il n'est jamais au-dessous de 12 sols 6 deniers, ni au-dessus de 4 livres. On le paye plus chérement dans le Nouveau-Monde, où il n'est perçu que tous les deux ans, & où il s'éleve depuis 35 sols jusqu'à 13 liv., selon le rang & la fortune des citoyens. Pour cet argent, les peuples obtiennent la liberté de se faire absoudre par leurs confesseurs des crimes réservés au Pape & aux Evêques; le droit d'user dans les jours d'abstinence de quelques nourritures prohibées; une foule d'indulgences pour des péchés déja commis ou pour ceux qu'on pourroit commettre. Le gouvernement n'oblige pas strictement ses sujets à prendre cette bulle : mais les Prêtres refuseroient les consolations de la religion à ceux qui la négligeroient ou la dédaigneroient; & il n'y a pas peut-être dans toute l'Amérique Espagnole un homme assez hardi ou assez éclairé pour braver cette censure ecclésiastique.

Je ne m'adresserai donc pas à des peuples imbécilles qu'on exhorteroit inutilement à secouer le

double joug ſous lequel ils ſe tiennent courbés, & je ne leur dirai point : Quoi ! vous ne concevez pas que la Providence qui veille à votre conſervation, en vous préſentant des aliments qui vous ſont propres, & en perpétuant ſans interruption le beſoin que vous en avez, vous en permet un libre uſage : que ſi le Ciel ſe courrouçoit lorſque vous en mangez dans un temps prohibé, il n'y a ſur la terre aucune autorité qui pût vous diſpenſer de lui obéir : qu'on abuſe de votre ſtupide crédulité, & que par un trafic infâme, un être qui n'eſt pas plus que vous, une créature qui n'eſt rien aux yeux de ſon maître & du vôtre, s'arroge le droit de vous commander en ſon nom, ou de vous affranchir de ſes ordres pour une piece d'argent. Cette piece d'argent, la prend-il pour lui, ou la donne-t-il à ſon Dieu ? Son Dieu eſt-il indigent ? Vit-il de reſſources ? Théſauriſe-t-il ? Que s'il eſt dans une autre vie un juge rémunérateur des vertus & vengeur des crimes, ni l'or que vous avez donné, ni les pardons que vous aurez acquis avec cet or ne feront pas incliner ſa balance. Que ſi ſa juſtice vénale ſe laiſſoit corrompre, il ſeroit auſſi vil, auſſi mépriſable que ceux qui ſiegent dans vos tribunaux. Que ſi ſon repréſentant avoit pour lui-même le pouvoir qu'il vous a perſuadé qu'il avoit pour vous, il ſeroit impunément le plus méchant des hommes, puiſqu'il n'y auroit aucun forfait dont il ne poſſédât l'abſolution. Je ne m'adreſſerai pas non plus aux miniſtres ſubalternes de ce chef orgueilleux, parce qu'ils ont un intérêt commun avec lui, & qu'au-lieu de me répondre, ils allumeroient un bûcher ſous mes pieds. Mais je m'adreſſerai à ce chef & à tout le corps qu'il préſide, & je lui dirai :

Renoncez, il en eſt temps, renoncez à cet indigne monopole qui vous dégrade & qui désho-

nore & le Dieu que vous prêchez, & le culte que vous professez. Simplifiez votre doctrine. Purgez-la d'absurdités. Abandonnez de bonne grace tous ces postes où vous serez forcés. Le monde est trop éclairé pour se repaître plus long-temps d'incompréhensibilités qui répugnent à la raison, ou pour donner dans des mensonges merveilleux, qui, communs à toutes les religions, ne prouvent pour aucune. Revenez à une morale praticable & sociale. Passez de la réforme de votre théologie à celle de vos mœurs. Puisque vous jouissez des prérogatives de la société, partagez-en le fardeau. N'objectez plus vos immunités aux tentatives d'un ministere équitable qui se proposeroit de vous ramener à la condition générale des citoyens. Votre intolérance, & les voies odieuses par lesquelles vous avez acquis & vous entassez encore richesse sur richesse, ont fait plus de mal à vos opinions que tous les raisonnements de l'incrédulité. Si vous eussiez été les pacificateurs des troubles publics & domestiques, les avocats du pauvre, les appuis du persécuté, les médiateurs entre l'époux & l'épouse, entre les peres & les enfants, entre les citoyens, les organes de la loi, les amis du trône, les coopérateurs du Magistrat : quelque absurdes qu'eussent été vos dogmes, on se seroit tu. Personne n'eût osé attaquer une classe d'hommes si utiles & si respectables. Vous avez divisé l'Europe pour des futilités. Toutes les contrées ont fumé de sang, & pourquoi ? On rougit à présent d'y penser. Voulez-vous restituer à votre ministere sa dignité ? Soyez humbles, soyez indulgents, soyez même pauvres, s'il le faut. Votre fondateur le fut. Ses Apôtres, ses disciples, les disciples de ceux-ci qui convertirent tout le monde connu, le furent aussi. Ne soyez ni charlatans, ni hypocrites, ni simoniaques ou marchands de

chofes que vous donnez pour faintes. Tâchez de devenir Prêtres, c'eft-à-dire les envoyés du Très-Haut, pour prêcher aux hommes les vertus, & pour leur en montrer des exemples. Et vous, Pontife de Rome, ne vous appellez plus le ferviteur des ferviteurs de Dieu, ou foyez-le. Songez que le fiecle de vos bulles, de vos indulgences, de vos pardons, de vos difpenfes eft paffé. C'eft inutilement que vous voudriez vendre le Saint-Efprit, fi l'on ne veut plus l'acheter. Votre revenu fpirituel va toujours en diminuant; il faut qu'un peu plutôt, un peu plus tard il fe réduife à rien. Quels que foient les fubfides, les nations qui les payent, tendent naturellement à s'en délivrer. Le prétexte le plus léger leur fuffit. Puifque de pêcheur, vous vous êtes fait Prince temporel, devenez, comme tous les bons Souverains, le promoteur de l'agriculture, des arts, des mauufactures, du commerce, de la population. Alors vous n'aurez plus befoin d'un trafic qui fcandalife. Vous reftituerez aux travaux de l'homme les jours précieux que vous leur dérobez, & vous recouvrerez votre vénération que vous avez perdue.

Les finances du continent Efpagnol de l'autre hémifphere furent long-temps, & très-long-temps, une énigme pour le Miniftere même. Ce cahos fut un peu débrouillé par M. de la Enfenada. Chacune des douze années de fon heureufe adminiftration, la Couronne retira de ces régions, ou des droits qu'elle percevoit au départ & au retour des flottes, 17,719,448 livres 12 fols. Depuis, cette reffource du gouvernement s'eft beaucoup accrue, & par l'importance des nouvelles taxes, & par la févérité qui a été employée dans la perception des anciennes. Aujourd'hui le revenu public du Mexique s'éleve à 54,000,000 livres; celui du Pérou

à 27,000,000 liv.; celui du Guatimala, du nouveau Royaume, du Chily & du Paraguay à 9,100,000 liv. C'eſt en tout 90,100,000 liv. Les dépenſes locales abſorbent 56,700,000 livres. Il reſte donc pour le fiſc 34,500,000 livres. Ajoutez à cette ſomme 20,584,450 liv. qu'il perçoit en Europe même ſur tous les objets envoyés aux colonies ou qui en arrivent, & vous trouverez que la Cour de Madrid tire annuellement 55,084,450 liv. de ſes Provinces du Nouveau-Monde. Cependant toutes ces richeſſes n'entrent pas dans les caiſſes royales de la métropole. Une partie eſt employée dans les iſles Eſpagnoles de l'Amérique, pour des dépenſes de ſouveraineté, & pour la conſtruction des vaiſſeaux ou pour l'achat du tabac.

XXIX. Principes deſtructeurs ſur leſquels l'Eſpagne fonda d'abord ſes liaiſons avec le Nouveau-Monde.

A peine l'Eſpagne avoit découvert cet autre hémiſphere, qu'elle eut l'idée d'un ſyſtême inconnu aux peuples de l'antiquité, & que les nations modernes ont depuis adopté, celui de s'aſſurer de toutes les productions de ſes colonies & de leur approviſionnement entier. Dans cette vue, on ne ſe contenta pas d'interdire à ces nouveaux établiſſements, ſous des peines capitales, toute liaiſon étrangere; le gouvernement pouſſa la rigueur juſqu'à rendre toute communication entre eux impraticable, juſqu'à leur défendre d'envoyer aucun de leurs navires dans le lieu de leur origine. Cet eſprit de jalouſie ſe manifeſta dans la métropole même. Il y fut d'abord permis, à la vérité, de partir de différents ports; mais les retours devoient tous ſe faire à Séville. Les richeſſes que cette préférence accumula dans le ſein de cette ville, la mirent bientôt en état d'obtenir que les bâtiments ſeroient expédiés de ſa rade, comme ils devoient y revenir. La riviere qui baigne ſes murs ne ſe trouvant pas ſuffiſante dans la ſuite pour recevoir des vaiſſeaux qui,

qui, peu-à-peu, avoient acquis de la grandeur, ce fut la presqu'isle de Cadix qui devint l'entrepôt général.

Il fut défendu à tous les négociants étrangers, fixés dans ce port devenu célebre, de prendre part directement à un commerce si lucratif. En vain ils représenterent que, consommant les denrées du Royaume, payant les impositions, encourageant l'agriculture, l'industrie, la navigation, ils devoient être regardés comme citoyens. Ces raisons ne furent jamais senties dans une Cour où la coutume étoit la loi suprême. Il fallut toujours que ces hommes riches, actifs, éclairés, qui soutinrent seuls pendant long-temps les liaisons de l'Ancien & du Nouveau-Monde, couvrissent, avec plus de dégoûts & d'embarras qu'on ne le croiroit, leurs moindres opérations d'un nom Espagnol.

La liberté de faire des expéditions pour les grands établissements qui se formoient de toutes parts dans l'autre hémisphere, fut très-limitée pour les naturels du pays eux-mêmes. Le gouvernement prit le parti de régler tous les ans le nombre des bâtiments qu'il convenoit d'envoyer, & le temps de leur départ. Il entra dans sa politique de rendre ces voyages rares, & la permission d'équiper un navire devint une faveur très-signalée. Pour l'arracher, on remplissoit d'intrigues la capitale de l'Empire, & on entretenoit la corruption dans tous les bureaux.

Sous prétexte de prévenir les fraudes, d'établir un ordre invariable, de procurer une sûreté entiere à des vaisseaux richement chargés, on multiplia tellement les lenteurs, les visites, les inquisitions, les équipages, les formalités de tous les genres, en Europe & en Amérique, que les faux-fraix doublerent la valeur de quelques mar-

chandises, & augmenterent beaucoup la valeur de toutes.

L'oppression des douanes acheva de tout perdre. Les objets exportés pour l'autre hémisphere, furent assujettis à des droits tels qu'il n'en avoit jamais existé dans aucun siecle, ni sur aucune partie du globe. Le prix même qu'on en avoit retiré fut imposé. L'or en retour devoit quatre pour cent, & l'argent en devoit neuf.

XXX. Comment la Cour de Madrid persévéra-t-elle dans son mauvais systême ?

Mais comment la Cour de Madrid avoit-elle pu se tromper si grossiérement sur ses intérêts ? Comment, sur-tout, pouvoit-elle persévérer dans son erreur ? Essayons, s'il se peut, de démêler les causes de cet aveuglement étrange.

L'empire des Espagnols sur le Nouveau-Monde s'établit dans un siecle d'ignorance & de barbarie. Tous les principes de gouvernement étoient alors oubliés; & l'on ne s'étonnera pas, sans doute, que dans l'ivresse de leurs triomphes, des conquérants superbes n'ayent pas ramené la lumiere, bannie depuis dix ou douze siecles de l'Europe entiere.

A cette époque d'un aveuglement universel, la Cour de Madrid ne devina pas que les établissements qu'elle formoit sous un autre hémisphere, ne seroient utiles qu'autant qu'ils deviendroient un encouragement pour son agriculture, son industrie & sa navigation. Loin de subordonner les colonies à la métropole, ce fut, en quelque sorte, la métropole qui fut subordonnée aux colonies. Toute économie politique fut ou négligée ou dédaignée, & l'on ne vit la grandeur de la monarchie que dans l'or & dans l'argent de l'Amérique. Les peuples avoient la même ambition. Ils abandonnoient en foule leur pays natal pour courir après des métaux. Ces émigrations immenses & continuelles laissoient dans la population de la patrie principale

un vuide qui n'étoit pas rempli par les étrangers, que l'orgueil & l'intolérance ne cessoient de repousser.

L'Espagne fut affermie, par des succès assez long-temps soutenus, dans les fausses routes qu'elle s'étoit d'abord tracées. Un ascendant qu'elle devoit uniquement aux circonstances, lui parut une conséquence nécessaire de son administration & de ses maximes.

Les calamités qui, dans la suite, l'assaillirent de toutes parts, pouvoient l'éclairer. Une chaîne rarement interrompue de guerres plus funestes les unes que les autres, la priva de la tranquillité qu'il lui auroit fallu pour approfondir les vices d'un systême suivi avec la plus grande sécurité sans interruption.

Les lumieres acquises ou répandues successivement par les autres peuples étoient bien propres à combattre, à dissiper les erreurs de l'Espagne. Soit orgueil, soit jalousie, cette nation repoussa opiniâtrement les connoissances qui lui venoient de ses rivaux ou de ses voisins.

Au défaut de secours étrangers, l'Espagnol, né avec l'esprit de méditation, avec une sagacité ardente, pouvoit découvrir des vérités importantes à sa prospérité. Ce génie propre à tout se porta, se fixa malheureusement sur des contemplations qui ne pouvoient que l'égarer davantage.

Pour comble de malheur, la Cour de Madrid s'étoit fait de bonne heure une loi de soutenir les partis qu'elle avoit pris, pour qu'on ne pût pas la soupçonner de s'être légérement déterminée. Les événements, tout fâcheux qu'ils étoient, ne la dégoûterent pas de cette politique dans ses rapports avec l'Amérique, & elle y fut affermie par les suffrages combinés ou séparés d'une multitude d'agents

féduits ou infideles, qui aſſuroient leur fortune particuliere par la continuité d'un déſordre univerſel.

XXXI. Suites que les funeſtes combinaiſons du miniſtere Eſpagnol eurent dans la métropole même.

Cependant le mal ne ſe fit pas ſentir dans les premiers temps, quoique des écrivains célebres l'ayent avancé avec confiance. Dans leur opinion, l'Eſpagne ſe voyant la maîtreſſe de l'Amérique, renonça d'elle-même aux manufactures, à l'agriculture. Cette idée extravagante n'entra jamais dans le ſyſtême d'aucun peuple. A l'époque où l'autre hémiſphere fut découvert, Séville étoit célebre par ſes fabriques de ſoie ; les draps de Ségovie paſſoient pour les plus beaux de l'Europe, & les étoffes de Catalogne trouvoient un débit avantageux dans l'Italie & dans le Levant. De nouveaux débouchés donnerent une activité nouvelle à cette induſtrie & à l'exploitation des terres qui en eſt inſéparable. S'il en eût été autrement, comment cette monarchie auroit-elle pu envahir tant de Provinces ; ſoutenir tant de guerres longues & ſanglantes ; ſoudoyer tant d'armées étrangeres & nationales ; équiper des flottes ſi nombreuſes & ſi redoutables ; entretenir la diviſion dans les Etats voiſins, & y acheter des traîtres ; bouleverſer les nations par ſes intrigues ; donner le branle à tous les événements politiques ? Comment auroit-elle pu être la premiere & preſque la ſeule puiſſance de l'univers ?

Mais tous ces efforts occaſionnerent une conſommation immenſe d'hommes : mais il en paſſa beaucoup dans le Nouveau-Monde : mais cet autre hémiſpere, plus riche & plus peuplé, demanda plus de marchandiſes : mais les bras manquerent pour tous les travaux. Alors ce furent les nations étrangeres, où le numéraire étoit encore rare, & par conſéquent la main-d'œuvre à un prix modi-

que, qui fournirent des ſubſiſtances à l'Eſpagne, qui fournirent le vêtement à ſes colonies. En vain des réglements ſéveres les excluoient de ce trafic. Amies ou ennemies, elles le firent ſans interruption & avec ſuccès ſous le nom des Eſpagnols eux-mêmes, dont la bonne-foi mérita toujours les plus grands éloges. Le gouvernement crut remédier à ce qu'il croyoit un déſordre, & qui n'étoit qu'une ſuite naturelle de l'état des choſes, en renouvellant l'ancienne défenſe de toute exportation d'or, de toute exportation d'argent. A Séville & enſuite à Cadix, des braves appellés *Metedores*, portoient au rempart des lingots qu'ils jettoient à d'autres Metedores chargés de les délivrer à des chaloupes qui s'étoient approchées pour les recevoir. Jamais ce verſement clandeſtin ne fut troublé par des commis ou par des gardes qui étoient tous payés pour ne rien voir. Plus de ſévérité n'auroit fait que hauſſer le prix des marchandiſes par une plus grande difficulté d'en retirer la valeur. Si, conformément à la rigueur des ordonnances, on eût ſaiſi, jugé & condamné à mort quelque contrevenant, & qu'on eût confiſqué ſes biens : cette atrocité, loin d'empêcher la ſortie des métaux, l'auroit augmentée, parce que ceux qui s'étoient contentés juſqu'alors d'une gratification médiocre, exigeant un ſalaire proportionné au danger qu'ils devoient courir, euſſent multiplié leurs profits par leurs riſques, & fait ſortir beaucoup d'argent, pour en avoir eux-mêmes davantage.

Tel étoit l'état de l'Eſpagne, lorſqu'elle-même aggrava volontairement ſes calamités par l'expulſion des Maures.

Cette nation avoit long-temps régné ſur la péninſule preſque entiere. De poſte en poſte, elle ſe vit ſucceſſivement pouſſée juſqu'à Grenade, où,

après dix ans de sanglants combats, on la réduisit encore, en 1492, à subir le joug. Par sa capitulation, il lui étoit permis de professer son culte : mais bientôt, sous divers prétextes, le vainqueur voulut la dépouiller de ce droit sacré, & elle prit les armes pour le maintenir. La fortune se déclara contre ces infortunés Musulmans. Un grand nombre périrent par le glaive. On vendit à quelques-uns le droit de se réfugier en Afrique. Le reste fut condamné à paroître chrétien.

Cette démonstration, dont Ferdinand & Charles avoient voulu se contenter, blessa Philippe II. Ce Prince inquisiteur voulut que les infideles fussent réellement de sa religion. Dans l'espérance de les y amener plus sûrement & en moins de temps, il ordonna, en 1568, que ces peuples renonçassent à leur idiôme, à leurs noms, à leurs vêtements, à leurs bains, à leurs usages, à tout ce qui pouvoit les distinguer de ses autres sujets. Le despotisme fut poussé au point de leur défendre de changer de domicile sans l'aveu du magistrat, de se marier sans la permission de l'Evêque, de porter ou même de posséder des armes sous aucun prétexte. Une résistance vive devoit être la suite de cette aveugle tyrannie. Malheureusement des hommes qui manquoient de chefs, de discipline, de moyens de guerre, ne purent faire que des efforts impuissants contre des armées nombreuses, accoutumées au carnage & commandées par des Généraux expérimentés. Les habitants des villes & des campagnes, qui étoient entrés dans la rébellion, furent presque généralement exterminés. La servitude devint le partage de tous les prisonniers des deux sexes. Ceux même des Maures, qui étoient restés paisiblement dans leurs foyers, furent transportés dans les Provinces intérieures du Royaume, où

ils ne trouverent que des insultes & de l'opprobre.

Cette dispersion, cette humiliation ne produisirent pas l'effet qu'on en attendoit. Les cruautés, qu'un tribunal de sang renouvelloit sans cesse, ne furent pas plus efficaces. Il parut au clergé qu'il ne restoit de parti à prendre que celui de chasser de la monarchie tous ces ennemis opiniâtres de sa doctrine ; & son vœu fut exaucé, en 1610, malgré l'opposition de quelques hommes d'Etat, malgré la réclamation plus vive encore des grands, qui comptoient dans leurs palais ou sur leur domaine beaucoup d'esclaves de la nation que poursuivoit la superstition.

On trouve par-tout que cette proscription coûta à l'Espagne un million de ses habitants. Des pieces authentiques, recueillies par Bleda, auteur sage & contemporain, démontrent qu'il faut réduire ce nombre à quatre cents vingt-neuf mille trois cents quatorze. Ce n'étoit pas tout ce qui avoit échappé de Maures à l'animosité des guerres, au fanatisme des vainqueurs, à des émigrations quelquefois tolérées & plus souvent furtives. Le gouvernement retint les femmes mariées à d'anciens chrétiens, ceux dont la foi n'étoit pas suspecte aux Evêques, & tous les enfants au-dessous de sept ans.

Cependant l'Etat perdoit la vingtieme partie de sa population, & la partie la plus laborieuse, comme l'ont toujours été, comme le seront toujours les sectes proscrites ou persécutées. Quelles que fussent les occupations de ce peuple, que ses bras nerveux s'exerçassent dans les champs, dans les ateliers, ou dans les plus vils offices de la société, il se fit un grand vuide dans les travaux ; il s'en fit un grand dans les tributs. Le fardeau qu'avoient porté les infideles, fut principalement jetté sur les

tiſſerands. Cette ſurcharge en fit paſſer beaucoup en Flandres, beaucoup en Italie; & les autres, ſans ſortir d'Eſpagne, renoncerent à leur profeſſion. Les ſoies de Valence, les belles laines d'Andalouſie & de Caſtille, ceſſerent d'être travaillées par les mains des Eſpagnols.

Le fiſc n'ayant plus de manufactures à opprimer, opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea furent également vicieux par leur nature, par leur multiplicité & par leurs excès. Aux impoſitions générales ſe joignirent ce qu'on appelle en finance affaires extraordinaires, qui eſt une maniere de lever de l'argent ſur une claſſe particuliere de citoyens : impoſition qui, ſans aider l'Etat, ruine les contribuables, pour enrichir le traitant qui l'a imaginée. Ces reſſources ne ſe trouvant pas ſuffiſantes pour les beſoins urgents du gouvernement, on exigea des financiers des avances conſidérables. A cette époque, ils devinrent les maîtres de l'Etat, ils furent autoriſés à ſous-affermer les diverſes parties de leur bail. Les commis, les gênes & les vexations, ſe multiplierent avec ce déſordre. Les loix que ces hommes avides eurent la liberté de faire, ne furent que des pieges tendus à la bonne-foi. Avec le temps, ils uſurperent l'autorité ſouveraine, & parvinrent à décliner les tribunaux du Prince, à ſe choiſir des juges particuliers, & à les payer.

Les propriétaires des terres, écraſés par cette tyrannie, ou renoncerent à leurs poſſeſſions, ou en abandonnerent la culture. Bientôt cette fertile péninſule, qui, malgré les fréquentes ſéchereſſes qu'elle éprouve, nourriſſoit treize à quatorze millions d'habitants avant la découverte du Nouveau-Monde, & qui avoit été plus anciennement le grenier de Rome & de l'Italie, ſe vit couverte de

ronces. On contracta la funeste habitude de fixer le prix des grains ; on imagina de former dans chaque communauté des greniers publics, qui étoient nécessairement dirigés sans intelligence, sans zele, sans probité. D'ailleurs, que peut-on attendre de ces perfides ressources ? Qui jamais imagina de s'opposer au bon prix des bleds, pour les multiplier ; de grossir les fraix des subsistances, pour les rendre moins cheres ; de faciliter le monopole, pour l'écarter ?

Quand la décadence d'un Etat a commencé, il est rare qu'elle s'arrête. La perte de la population, des manufactures, du commerce, de l'agriculture, fut suivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclairoit rapidement, & qu'une industrie nouvelle animoit tous les peuples, l'Espagne tomboit dans l'inaction & la barbarie. Les droits des anciennes douanes, qu'on avoit laissé subsister dans le passage d'une Province à l'autre, furent poussés à l'excès, & interrompirent entre elles toute communication. Il ne fut pas permis de porter l'argent de l'une à l'autre. Bientôt on n'apperçut pas la trace d'un chemin public. Les voyageurs se trouvoient arrêtés au passage des rivieres, où il n'y avoit ni pont ni bateaux. Il n'y eût pas un seul canal, pas un seul fleuve navigable. Le peuple de l'univers, que la superstition condamne le plus à faire maigre, laissa tomber ses pêcheries, & acheta tous les ans pour douze millions de poisson. Hors un petit nombre de bâtiments mal armés, qui étoient destinés pour ses colonies, il n'y eut pas un seul navire national dans ses ports. Les côtes furent en proie à l'avidité, à l'animosité, à la férocité des Barbaresques. Pour éviter de tomber dans leurs mains, on fut obligé de fréter de l'étranger jusqu'aux *avisos* qu'on envoyoit aux Canaries & en Amérique.

Philippe IV, avec toutes les riches mines de l'Amérique, vit tout-à-coup son or changé en cuivre, & fut réduit à donner aux monnoies de ce vil métal, un prix presqu'aussi fort qu'à l'argent.

Ces désordres n'étoient pas les plus grands de la monarchie. L'Espagne, remplie d'une vénération stupide & superstitieuse pour le siecle de ses conquêtes, rejettoit avec dédain tout ce qui n'avoit pas été pratiqué dans ces temps brillants. Elle voyoit les autres peuples s'éclairer, s'élever, se fortifier, sans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumieres & les mœurs de ses voisins, formoit la base de son caractere.

L'Inquisition, cet effroyable tribunal, établi d'abord pour arrêter le progrès du judaïsme & de l'alcoran, avoit dénaturé le caractere des peuples. Il les avoit formés à la réserve, à la défiance, à la jalousie. Et comment en fût-il arrivé autrement? Lorsqu'un fils put accuser son pere, une mere son fils & son époux, un ami son ami, un citoyen son concitoyen; lorsque toutes les passions devinrent également délatrices, également écoutées; lorsqu'au milieu de vos enfants, la nuit, le jour, les mains des satellites vous saisirent, & vous jetterent dans l'obscurité des cachots; lorsqu'on vous cela le crime dont vous étiez accusé; lorsqu'on vous contraignit à vous défendre vous-même, & qu'emprisonné pour une faute que vous n'aviez pas commise, vous fûtes détenu & jugé sur une faute secrete que vous aviez avouée; lorsque l'instruction de votre procès se commença, se poursuivit, s'acheva sans aucune confrontation avec les témoins; lorsqu'on entendit la lecture de sa sentence sans avoir eu la liberté de se défendre? Alors les yeux se familiariserent avec le sang, par les spectacles les plus atroces. Alors les ames se remplirent de ce

fanatifme qui fe déploya fi cruellement dans les deux hémifpheres. L'Efpagne ne fut, il eft vrai, ni troublée, ni dévaftée par les querelles de religion : mais elle refta ftupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces difputes, quoique toujours miférable & ridicule, exerce au moins l'efprit. On lit, on médite. On remonte aux fources primitives. On étudie l'hiftoire, les langues anciennes. La critique naît. On prend un goût folide. Bientôt le fujet qui échauffoit les efprits, tombe dans le mépris. Les livres de controverfe paffent, mais l'érudition refte. Les matieres de religion reffemblent à ces parties actives, qui exiftent dans tous les corps propres à la fermentation : elles troublent d'abord la limpidité de la liqueur : mais elles agitent bientôt toute la maffe. Dans ce mouvement elles fe diffipent ou fe précipitent. Le moment de la dépuration arrive, & il furnage un fluide doux, agréable & vigoureux, qui fert à la nutrition de l'homme. Mais dans la fermentation générale des difputes théologiques, toute la lie de ces matieres refta en Efpagne. La fuperftition y avoit abruti les efprits, au point que l'Etat s'applaudiffoit de fon aveuglement.

Au-lieu d'une énergie néceffaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domination trop étendue & trop difperfée, s'établit une lenteur qui ruinoit toutes les affaires. Les formalités, les précautions, les confeils, qu'on avoit multipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchoient feulement d'agir.

La guerre n'étoit pas mieux conduite que la politique. Une population, qui fuffifoit à peine pour les nombreufes garnifons qu'on entretenoit en Italie, dans les Pays-Bas, en Afrique, & dans les Indes, ne laiffoit nuls moyens de mettre des

armées en campagne. Aux premieres hoſtilités, il falloit recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Eſpagnols qu'on faiſoit combattre avec ces troupes mercenaires puſſent les contenir, leur fidélité étoit ſouvent altérée par ce commerce. On les vit ſe révolter pluſieurs fois de concert, & ravager enſemble les Provinces commiſes à leur défenſe.

Une ſolde réguliere auroit infailliblement prévenu, ou bientôt diſſipé cet eſprit de ſédition. Mais pour payer des armées, & les tenir dans cette dépendance & cette ſubordination néceſſaires à la bonne diſcipline, il auroit fallu ſupprimer cette foule d'officiers inutiles, qui, par leurs appointements & leurs brigandages, abſorboient la plus grande partie des revenus publics; ne pas aliéner à vil prix, ou ne pas laiſſer envahir les droits les plus anciens de la Couronne; ne pas diſſiper ſes tréſors à entretenir des eſpions, à acheter des traîtres dans tous les Etats. Il auroit fallu, ſur-tout, ne pas faire conſiſter la grandeur du Prince, à accorder des penſions & des graces à tous ceux qui n'avoient d'autres titres pour les obtenir, que l'audace de les demander.

Cette noble & criminelle mendicité étoit devenue une mode générale. L'Eſpagnol né généreux, & devenu fier, dédaignant les occupations ordinaires de la vie, ne reſpiroit qu'après les gouvernements, les prélatures, les principaux emplois de la magiſtrature.

Ceux qui ne pouvoient parvenir à ces emplois brillants, ſe glorifiant d'une ſuperbe oiſiveté, gardoient le ton de la Cour, & mettoient autant de gravité dans leur ennui public, que les Miniſtres dans les fonctions du gouvernement.

Le peuple même auroit cru ſouiller ſes mains

victorieuses, en les employant à la plupart des travaux utiles. Il se portoit nonchalamment à ceux même qui étoient le plus en honneur, & se reposoit pour tous les autres sur des étrangers qui rapportoient dans leur patrie un argent qui la fertilisoit ou l'enrichissoit.

Les hommes, nés sans propriété, préférant bassement une servitude oisive à une liberté laborieuse, briguoient de grossir ces légions de domestiques que les grands traînoient à leur suite, avec ce faste qui étale magnifiquement l'orgueil de la condition la plus inutile, & la dégradation de la classe la plus nécessaire.

Ceux qui, par un reste de vanité, ne vouloient pas vivre sans quelque considération, se précipitoient en foule dans les cloîtres, où la superstition avoit préparé, depuis long-temps un asyle commode à leur paresse, & où l'imbécillité alloit jusqu'à leur prodiguer des distinctions.

Les Espagnols même qui avoit dans le monde un bien honnête, languissoient dans le célibat, aimant mieux renoncer à leur postérité, que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns, entraînés par l'amour & la vertu, s'engageoient dans le mariage, à l'exemple des grands, ils confioient d'abord leurs enfants à l'éducation superstitieuse des colleges; & dès l'âge de quinze ans, les livroient à des courtisanes. Le corps & l'esprit de ces jeunes gens vieillis de bonne heure, s'épuisoient également dans ce commerce infâme, qui se perpétuoit même parmi ceux qui avoient contracté des nœuds légitimes.

C'est parmi ces hommes abrutis, qu'étoient pris ceux que la faveur destinoit à tenir les rênes du gouvernement. Leur administration rappelloit à chaque instant l'école d'oisiveté & de corruption

d'où ils sortoient. Rien n'étoit si rare que de leur voir des sentiments de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger desir de faire le bonheur de leurs semblables. Ils n'étoient occupés qu'à piller les Provinces confiées à leurs soins, pour aller dissiper à Madrid, dans le sein de la volupté, le fruit de leurs rapines. Cette conduite étoit toujours impunie, quoiqu'elle occasionnât souvent des séditions, des révoltes, des conspirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les Etats unis par des mariages ou par des conquêtes à la Castille, consommoient sa ruine. Les Pays-Bas ne donnoient pas de quoi payer les garnisons qui les défendoient. On ne tiroit rien de la Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile & le Milanois étoient à charge. Naples & le Portugal voyoient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Arragon, Valence, la Catalogne, le Roussillon, les isles Baléares & la Navarre, prétendoient ne devoir à la monarchie qu'un don gratuit, que leurs députés régloient toujours, mais rarement au gré d'une Cour avide & épuisée par ses folles largesses.

XXXII. Calamités que l'aveuglement de la Cour d'Espagne accumula sur les colonies.

Pendant que la métropole dépérissoit, il n'étoit pas possible que les colonies prospérassent. Si les Espagnols eussent connus leurs vrais intérêts, peut-être à la découverte de l'Amérique se fussent-ils contentés de former avec les Indiens des nœuds honnêtes qui auroient établi entre les deux nations une dépendance & un profit réciproques. Les productions des atteliers de l'Ancien-Monde eussent été échangées contre celles des mines du nouveau; & le fer ouvragé eût été payé, à poids égal, par de l'argent brut. Une union stable, suite nécessaire d'un commerce paisible, se seroit formée sans répandre du sang, sans dévaster des Empires. L'Es-

pagne n'en feroit pas moins devenue maîtreſſe du Mexique & du Pérou ; parce que tout peuple qui cultive les arts, ſans en commuiquer les procédés & la pratique, aura une ſupériorité réelle ſur ceux auxquels il en vend les productions.

On ne raiſonna pas ainſi. La facilité qu'on avoit trouvée à ſubjuguer les Indiens ; l'aſcendant que prit l'Eſpagne ſur l'Europe entiere ; l'orgueil ſi ordinaire aux conquérants ; l'ignorance des vrais principes du commerce : ces raiſons, & pluſieurs autres, empêcherent d'établir dans le Nouveau-Monde une adminiſtration fondée ſur de bons principes.

La dépopulation de l'Amérique fut le déplorable effet de cette confuſion. Les premiers pas des conquérants furent marqués par des ruiſſeaux de ſang. Auſſi étonnés de leurs victoires, que le vaincu l'étoit de ſa défaite, ils prirent dans l'ivreſſe de leurs ſuccès, le parti d'exterminer ceux qu'ils avoient dépouillés. Des peuples innombrables diſparurent de la terre à l'arrivée de ces barbares ; & c'eſt la ſoif de l'or, c'eſt le fanatiſme qu'on accuſoit de tant de cruautés abominables.

Mais la férocité naturelle de l'homme, qui n'étoit enchaînée ni par la frayeur des châtiments, ni par aucune eſpece de honte, ni par la préſence de témoins policés, ne déroboit-elle pas aux yeux des Eſpagnols, l'image d'une organiſation ſemblable à la leur, baſe primitive de la morale ; & ne les portoit-elle pas à traiter ſans remords leurs freres nouvellement découverts, comme ils traitoient les bêtes ſauvages de l'ancien hémiſphere ? La cruauté de l'eſprit militaire ne s'accroît-elle pas à raiſon des périls qu'on a courus, de ceux qu'on court, & de ceux qui reſtent à courir ? Le ſoldat n'eſt-il pas plus ſanguinaire à une grande diſtance, que ſur les frontieres de ſa patrie ? Le ſentiment de l'humanité

ne s'affoiblit-il pas à meſure qu'on s'éloigne de ſon pays ? Pris dans les premiers moments pour des dieux, les Eſpagnols ne craignirent-ils pas d'être démaſqués, d'être maſſacrés ? Ne ſe défierent-ils pas des démonſtrations de bienveillance qu'on leur prodiguoit ? La premiere goutte de ſang verſée, ne crurent-ils pas que leur ſécurité exigeoit qu'on le répandît à flots ? Cette poignée d'hommes enveloppée d'une multitude innombrable d'indigenes, dont elle n'entendoit pas la langue, & dont les mœurs & les uſages lui étoient inconnus, ne fut-elle pas ſaiſie d'allarmes & de terreurs bien ou mal fondées ?

Semblables aux Viſigots, dont ils étoient les deſcendants ou les eſclaves, les Eſpagnols partagerent entre eux les terres déſertes & les hommes qui avoient échappé à leur épée. La plupart de ces miſérables victimes ne ſurvécurent pas long-temps au carnage, dans un état d'eſclavage pire que la mort. Les loix faites de temps en temps pour modérer la dureté de cette ſervitude, ne produiſirent que peu de ſoulagement. La férocité, l'orgueil, l'avidité ſe jouoient également des ordres d'un Monarque trop éloigné, & des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cauſe de deſtruction. Depuis la découverte du Nouveau-Monde, ce genre de richeſſe abſorboit tous les ſentiments des Eſpagnols. Inutilement quelques hommes plus éclairés que leur ſiecle, leur crioient : Laiſſez l'or, ſi la ſurface de la terre qui le couvre peut produire un épi dont vous faſſiez du pain, un brin d'herbe que vos brebis puiſſent paître. Le ſeul métal dont vous ayez vraiment beſoin, c'eſt le fer. Conſtruiſez-en vos ſcies, vos marteaux, les ſocs de vos charrues ; mais ne les transformez pas en

en outils meurtriers. La quantité d'or néceſſaire aux échange des nations eſt ſi petite ; pourquoi donc la multiplier ſans fin ? Quelle importance y a-t-il à repréſenter cent aunes de toile ou de drap, par une livre ou par vingt livres d'or ? Les Eſpagnols firent comme le chien de la fable, qui lâcha l'aliment qu'il portoit à ſa gueule, pour ſe jetter ſur ſon image qu'il voyoit au fond des eaux, où il ſe noya.

Malheureuſement les Indiens devinrent les victimes de cette erreur funeſte. Précipités dans des abymes profonds, où ils étoient privés de la lumiere du jour, du bonheur de reſpirer un air doux & ſain, de la conſolation de mêler leurs pleurs avec les larmes de leurs proches & de leurs amis, ces infortunés creuſoient leur tombeau ſous les voûtes ténébreuſes qui recelent aujourd'hui plus de cendres de morts que de pouſſiere ou de grains d'or. Comme toutes les nations de l'univers étoient révoltées de ces barbaries, les écrivains Eſpagnols eſſayerent de prouver que le travail des mines n'avoit rien de dangereux : mais on en croyoit aux démonſtrations phyſiques. On n'ignoroit point que l'on n'habite pas les entrailles obſcures de la terre, ſans inconvénient pour les yeux ; qu'on ne reſpire pas des vapeurs mercurielles, ſulfureuſes, arſenicales, toutes peſtilentielles, ſans inconvénient pour la poitrine ; qu'on ne reçoit pas par les pores de la peau, qu'on n'avale pas par la bouche des eaux mal-ſaines, ſans inconvénient pour l'eſtomac & pour les humeurs du corps. On voyoit ſortir de nos mines la mort ſous toutes les formes, avec la toux cruelle, avec l'hideuſe atrophie, avec le noir maraſme, avec les convulſions, le raccourciſſement, les diſtorſions des membres. On voyoit aux mineurs les rides, la foibleſſe, le tremblement, la ca-

ducité, à l'âge de la santé vigoureuse; & loin d'accorder quelque créance au récit des Espagnols, on s'indignoit de leur mauvaise foi, lorsqu'on ne se moquoit pas de leur ignorance.

Pour se dérober à ces tombeaux & aux autres actes de la tyrannie Européenne, beaucoup d'Américains se réfugierent dans des forêts, dans des montagnes inaccessibles. Dans ces climats âpres & sauvages, ils contractoient un caractere féroce qui coûta souvent des larmes & du sang à leurs impitoyables oppresseurs.

Dans quelques cantons, le désespoir fut porté si loin, que, pour ne pas laisser des héritiers de leur infortune, les hommes résolurent unanimement de n'avoir aucun commerce avec les femmes. Cette triste conjuration contre la nature & contre le plus doux de ses plaisirs, l'unique événement de cette espece que l'histoire nous ait transmis, semble avoir été réservée à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, pour caractériser à jamais la tyrannie Espagnole. Que pouvoient opposer les Américains à la soif de détruire, que l'horrible vœu de ne se reproduire jamais? Ainsi la terre fut doublement souillée du sang des peres, & du germe des enfants.

Dès-lors, cette terre fut comme maudite pour ses barbares conquérants. L'Empire qu'ils avoient fondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du désordre & du crime furent rapides. Les forteresses les plus importantes tomberent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes, ni magasins. Le soldat qui n'étoit ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint mendiant ou voleur. On oublia jusqu'aux éléments de la guerre & de la navigation, jusqu'au nom des instruments propres à ces deux arts si nécessaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or

& l'argent, qui devoient entrer dans les coffres du Souverain, furent continuellement diminués par la fraude, & réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Tous les ordres corrompus par l'avarice se donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône, ou pour sauver les prévaricateurs que la loi avoit proscrits. Les premiers & les derniers Magistrats agirent toujours de concert pour appuyer leurs injustices réciproques.

Le cahos où ces brigandages plongerent les affaires, amena le funeste expédient de tous les Etats mal administrés; des impositions sans nombre. On paroissoit s'être proposé la double fin d'arrêter toute industrie, & de multiplier les vexations.

L'ignorance marchoit de front avec l'injustice. L'Europe étoit alors peu éclairée. La lumiere même qui commençoit à s'y répandre, étoit repoussée par l'Espagne. Cependant un voile plus épais encore couvroit l'Amérique. Les notions les plus simples sur les objets les plus importants, y étoient entiérement effacées.

Comme l'aveuglement est toujours favorable à la superstition, les ministres de la religion, un peu moins aveuglés que les colons, prirent sur ceux-ci un ascendant décidé dans toutes les affaires. Plus assurés de l'impunité, ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité, toute regle de mœurs & de décence. Les moins corrompus faisoient le commerce, les autres abusoient de leur ministere & de la terreur des armes ecclésiastiques, pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avoient.

La haine qui se mit entre les Espagnols nés dans le pays, & ceux qui arrivoient d'Europe, acheva de tout perdre. La Cour avoit imprudemment jetté les semences de cette division malheureuse. De

faux rapports lui peignirent les créoles comme des demi-barbares, preſque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter ſur leur intelligence, ſur leur courage, ſur leur attachement, & elle prit le parti de les éloigner de tous les poſtes utiles ou honorables. Cette réſolution injurieuſe les aigrit. Loin de travailler à les appaiſer, les dépoſitaires de l'autorité ſe firent un art d'envenimer leur chagrin par des partialités humiliantes. Il s'établit entre les deux claſſes, dont l'une étoit accablée de faveurs, & l'autre de refus, une averſion inſurmontable. Elle ſe manifeſta par des éclats, qui, plus d'une fois, ébranlerent l'empire de la métropole dans le Nouveau-Monde. Ce levain étoit fomenté par le clergé créole & le clergé Européen, qui avoient auſſi contracté la contagion de ces diſcordes.

XXXIII. L'Eſpagne commence à ſortir de ſa léthargie.

Il nous eſt doux de pouvoir penſer, de pouvoir écrire que la condition de l'Eſpagne devient tous les jours meilleure. La nobleſſe n'affecte plus ces airs d'indépendance qui embarraſſoient quelquefois le gouvernement. On a vu arriver des hommes nouveaux, mais habiles, au maniement des affaires publiques, qui furent trop long-temps l'apanage de la naiſſance ſeule. Les campagnes, mieux peuplées & mieux cultivées, offrent moins de ronces & plus de récoltes. Il ſort des atteliers de Grenade, de Malaga, de Séville, de Priego, de Tolede, de Talavera, & ſur-tout de Valence, des ſoieries qui ont de la réputation & qui la méritent. Ceux de Saint-Ildephonſe donnent de très-belles glaces; ceux de Guadalaxara & d'Eſcaray, des draps fins & des écarlates; ceux de Madrid, des chapeaux, des rubans, des tapiſſeries, de la porcelaine. La Catalogne entiere eſt couverte de manufactures d'armes & de quincaillerie, de bas & de mouchoirs

de soie, de toiles peintes, de coton, de lainages communs, de galons & de dentelles. Des communications de la capitale avec les Provinces commencent à s'ouvrir, & ces magnifiques voies sont plantées d'arbres utiles ou agréables. On creuse des canaux d'arrosement ou de navigation, dont le projet, conçu par des étrangers, avoit si long-temps révolté l'orgueil du ministere & celui des peuples. D'excellentes fabriques de papier; des imprimeries de très-bon goût; des sociétés consacrées aux beaux-arts, aux arts utiles & aux sciences, étoufferont tôt ou tard les préjugés & l'ignorance. Ces sages établissements seront secondés par les jeunes gens que le ministere fait instruire dans les contrées dont les connoissances ont étendu la gloire ou les prospérités. Le vice des tributs, si difficile à corriger, a déjà subi des réformes très-avantageuses. Le revenu national, anciennement si borné, s'est élevé, dit-on, à 140,400,000 liv. Si le cadastre, dont la confection occupe la Cour de Madrid depuis 1749, est fait sur de bons principes, & qu'il soit exécuté, le fisc verra encore croître ses ressources, & les contribuables seront soulagés.

A la mort de Charles-Quint, le trésor public étoit si obéré, qu'on mit en délibération, s'il ne convenoit pas d'annuller tant d'engagements funestes. Ils furent portés à un milliard, ou peut-être plus, sous le regne inquiet & orageux de son fils Philippe. L'intérêt des avances faites au gouvernement absorboit, en 1688, tout le produit des impositions; & ce fut alors une nécessité de faire une banqueroute entiere. Les événements qui suivirent cette grande crise furent tous si malheureux, que les finances retomberent subitement dans le cahos, d'où une résolution extrême, mais nécessaire, les

avoit tirées. Une administration plus éclairée mit, au commencement du siecle, un ordre dans les recouvrements, une regle dans les dépenses qui auroient libéré l'Etat, sans les révolutions qui s'y succéderent avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Cependant la Couronne ne devoit, en 1759, que 160,000,000 de livres que Ferdinand laissoit dans ses coffres. Son successeur employa la moitié de cette somme à la liquidation de quelques dettes. Le reste fut consommé par la guerre de Portugal, par l'augmentation de la marine, par mille dépenses nécessaires pour tirer la monarchie de la langueur où deux siecles d'ignorance & d'inertie l'avoient plongée.

La vigilance du nouveau gouvernement ne s'est pas bornée à réprimer une partie des désordres qui ruinoient ses possessions d'Europe. Il a été porté un œil attentif sur quelques-uns des abus qui arrêtoient la prospérité de ses colonies. Leurs chefs ont été choisis avec plus de soin & mieux surveillés. On a réformé quelques-uns des vices qui s'étoient glissés dans les tribunaux. Toutes les branches d'administration ont été améliorées. Le sort même des Indiens est devenu moins malheureux.

XXXIV. Moyens qu'il conviendroit à l'Espagne d'employer pour accélérer ses prospérités en Europe & en Amérique.

Ces premiers pas vers le bien doivent faire espérer au ministere Espagnol qu'il arrivera à une bonne administration, lorsqu'il aura saisi les vrais principes, & qu'il employera les moyens convenables. Le caractere de la nation n'oppose pas des obstacles insurmontables à ce changement, comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui est pas aussi naturelle qu'on le pense. Pour peu qu'on veuille remonter au temps où ce préjugé défavorable s'établissoit, on verra que cet engourdissement ne s'étendoit pas à tout; & que si

l'Eſpagne étoit dans l'inaction au-dedans, elle portoit ſon inquiétude chez ſes voiſins, dont elle troubloit ſans ceſſe la tranquillité. Son oiſiveté ne vient, en partie, que d'un fol orgueil. Parce que la nobleſſe ne faiſoit rien, on a cru qu'il n'y avoit rien de ſi noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative ; & l'Eſpagnol décharné, demi-nud, nonchalamment aſſis à terre, regarde avec pitié ſes voiſins, qui, bien nourris, bien vêtus, travaillent & rient de ſa folie. L'un mépriſe par orgueil ce que les autres recherchent par vanité ; les commodités de la vie. Le climat avoit rendu l'Eſpagnol ſobre, & il l'eſt encore devenu par indigence. L'eſprit monacal, qui le gouverne depuis long-temps, lui fait une vertu de cette même pauvreté qu'il doit à ſes vices. Comme il n'a rien, il ne deſire rien ; mais il mépriſe encore moins les richeſſes qu'il ne hait le travail.

De ſon ancien caractere, il n'eſt reſté à ce peuple, pauvre & ſuperbe, qu'un penchant démeſuré pour tout ce qui a l'air de l'élévation. Il lui faut de grandes chimeres, une immenſe perſpective de gloire. La ſatisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaiſſement des grands, lui fait recevoir tout ce qui vient de la Cour avec reſpect & avec confiance. Qu'on dirige à ſon bonheur ce puiſſant reſſort ; qu'on cherche les moyens, plus aiſés qu'on ne croit, de lui faire trouver le travail honorable, & l'on verra la nation redevenir ce qu'elle étoit avant la découverte du Nouveau-Monde, dans ces temps brillants, où, ſans ſecours étrangers, elle menaçoit la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples, après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuſe, il faudra ſonder d'autres plaies. Celle qui

affecte le plus la maſſe de l'Etat, c'eſt le défaut de population. Le propre des colonies bien adminiſtrées, eſt d'augmenter la population de la métropole, qui, par les débouchés avantageux qu'elle fournit à leurs productions, augmente réciproquement la leur. C'eſt ſous ce point de vue, intéreſſant à la fois pour l'humanité & pour la politique, que les nations éclairées de l'ancien hémiſphere ont enviſagé leurs établiſſements du nouveau. Le ſuccès a par-tout couronné un ſi noble & ſi ſage deſſein. Il n'y a que l'Eſpagne, qui avoit formé ſon ſyſtême avant que la lumiere fût répandue, qui ait vu ſa population diminuer en Europe, à meſure que ſes poſſeſſions augmentoient en Amérique.

Lorſque la diſproportion entre un territoire & ſes habitants n'eſt pas extrême, l'activité, l'économie, une grande faveur accordée aux mariages, une longue paix, peuvent, avec le temps, rétablir l'équilibre. L'Eſpagne, qui, par le recenſement très-exact de 1758, n'a que neuf millions trois cents ſept mille huit cents quatre habitants de tout âge & de tout ſexe, & qui ne compte pas dans ſes colonies la dixieme partie des bras qu'exigeroit leur exploitation, ne peut ni ſe peupler, ni les peupler ſans des efforts extraordinaires & nouveaux. Il faut, pour augmenter les claſſes laborieuſes du peuple, qu'elle diminue ſon clergé qui énerve & dévore également l'Etat. Il faut qu'elle renvoie aux arts les deux tiers de ſes ſoldats, que l'amitié de la France & la foibleſſe du Portugal lui rendent inutiles. Il faut qu'elle s'occupe du ſoulagement des peuples, auſſi-tôt que les poſſeſſions de l'Ancien & du Nouveau-Monde auront été tirées du cahos où deux ſiecles d'inertie, d'ignorance & de tyrannie les avoient plongées. Il faut, avant tout, qu'elle aboliſſe l'infâme tribunal de l'Inquiſition.

La ſuperſtition, quelle qu'en ſoit la cauſe, eſt répandue chez tous les peuples ſauvages ou policés. Elle eſt née ſans doute de la crainte du mal, & de l'ignorance de ſes cauſes & de ſes remedes. C'en eſt aſſez du moins pour l'enraciner dans l'eſprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature, les contagions, les maladies, les accidents imprévus, les phénomenes deſtructeurs, toutes les cauſes cachées de la douleur & de la mort, ſont ſi univerſelle ſur la terre, qu'il ſeroit bien étonnant que l'homme n'en eût pas été, dans tous les temps & dans tous les pays, vivement affecté.

Mais cette crainte naturelle aura toujours ſubſiſté ou groſſi, à proportion de l'ignorance & de la ſenſibilité. Elle aura enfanté le culte des éléments qui font les grands ravages ſur la terre, tels que ſont les déluges, les incendies, les peſtes; le culte des animaux ſoit vénimeux, ſoit voraces, mais toujours nuiſibles; le culte des hommes qui ont fait les plus grands maux à l'homme, des conquérants, des heureux fourbes, des faiſeurs de prodiges apparents, bons ou mauvais; le culte des êtres inviſibles, que l'imagination ſuppoſe cachés dans tous les inſtruments du mal. L'étude de la nature & la méditation auront inſenſiblement diminué le nombre de ces êtres, & l'eſprit humain ſe ſera élevé de l'idolâtrie au théiſme: mais cette derniere idée ſimple & ſublime, ſera toujours reſtée informe dans les eſprits groſſiers, & mêlée d'une foule d'erreurs & de fantômes.

La révélation perfectionnoit la doctrine d'un être unique, & il alloit s'établir peut-être une religion plus épurée, ſi les barbares du Nord, qui inonderent les Provinces de l'Empire Romain, n'euſſent apporté des préjugés ſacrés qu'on ne pouvoit chaſſer que par d'autres fables. Le chriſtianiſ-

me vint se présenter malheureusement à des esprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent qu'avec cet appareil merveilleux, dont l'ignorance est toujours avide. L'intérêt le chargea, le défigura de plus en plus, & fit imaginer chaque jour des dogmes & des prodiges d'autant plus élevés, qu'ils étoient moins croyables. Les peuples occupés durant douze siecles à se partager, à se disputer les Provinces de la monarchie universelle, qu'une seule nation avoit formée en moins de deux cents ans, admirent sans examen toutes les erreurs que les Prêtres, après bien des chicanes, étoient convenus entre eux d'enseigner à la multitude. Mais le clergé, trop nombreux pour s'accorder, avoit entretenu dans son sein un germe de division, qui devoit, tôt ou tard, se communiquer au peuple. Le moment vint où l'esprit d'ambition & de cupidité qui dévoroit toute l'Eglise, heurta avec beaucoup d'éclat & d'animosité, un grand nombre de superstitions le plus généralement reçues.

Comme c'étoit l'habitude qui avoit fait adopter les puérilités dont on s'étoit laissé bercer, & qu'on n'y étoit attaché ni par principe de raisonnement, ni par esprit de parti; ceux qui avoient le plus d'intérêt à les soutenir, se trouverent hors d'état de les défendre, lorsqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention publique. Mais rien n'avança les progrès de la réformation de Luther & de Calvin, comme la liberté qu'elle accordoit à chaque particulier de juger souverainement des principes religieux qu'il avoit reçus. Quoique la multitude fût incapable d'entreprendre cette discussion, elle se sentit fiere d'avoir à balancer de si grands, de si chers intérêts. L'ébranlement étoit si général, qu'on peut conjecturer que les nouvelles opinions auroient par-tout triomphé

des anciennes, ſi le magiſtrat ne s'étoit cru intéreſſé à arrêter le torrent. Il avoit beſoin, ainſi que la religion, d'une obéiſſance implicite, ſur laquelle ſon autorité étoit principalement fondée, & il craignit qu'après avoir renverſé les fondements antiques & profond de la hiérarchie Romaine, on n'examinât ſes propres titres. L'eſprit républicain qui s'établiſſoit naturellement parmi les réformés, augmentoit encore cette défiance.

Les Rois d'Eſpagne, plus jaloux de leurs uſurpations que les autres Souverains, voulurent leur donner de nouveau appuis, dans des ſuperſtitions plus uniformes. Ils ne virent pas que les ſyſtêmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes ſur un être inconnu. En vain la raiſon crioit à ces imbécilles Monarques, que nulle puiſſance n'eſt en droit de preſcrire aux hommes ce qu'ils doivent penſer; que la ſociété n'a pas beſoin, pour ſe ſoutenir, d'ôter aux ames toute eſpece de liberté; & qu'exiger par la force une formule de foi, c'eſt impoſer un faux ſerment qui rend un homme traître à ſa conſcience, pour en faire un ſujet fidele, que la politique doit préférer tout citoyen qui ſert la patrie, à celui qui eſt inutilement orthodoxe. Ces principes éternels & inconteſtables, ne furent pas écoutés. Leur voix étoit étouffée par l'apparence d'un grand intérêt, & encore plus par les cris furieux d'une foule de Prêtres fanatiques, qui ne tarderent pas à s'emparer de l'autorité. Le Prince, devenu leur eſclave, fut forcé d'abandonner ſes ſujets à leurs caprices, de les laiſſer opprimer, d'être ſpectateur oiſif des cruautés qu'on exerçoit contre eux. Dès-lors des mœurs ſuperſtitieuſes, utiles ſeulement au ſacerdoce, devinrent nuiſibles à la ſociété. Des peuples ainſi corrompus & dégénérés, furent les plus cruels des peuples. Leur obéiſſance pour le Monar-

que fut ſubordonnée à la volonté du Prêtre. Il opprima tous les pouvoirs, il fut le vrai Souverain de l'Etat.

L'inaction fut la ſuite néceſſaire d'une ſuperſtition qui énervoit toutes les facultés de l'ame. Le projet que les Romains formerent dès leur enfance de devenir les maîtres du monde, ſe manifeſta juſques dans leur religion. C'étoit la Victoire, Bellone, la Fortune, le Génie du peuple Romain, Rome même, qui étoient leurs dieux. Une nation qui aſpiroit à marcher ſur leurs traces, & qui ſongeoit à devenir conquérante, adopta un gouvernement monacal, qui a détruit tous les reſſorts, qui les empêchera de ſe rétablir en Eſpagne & en Amérique, s'il n'eſt renverſé lui-même avec toute l'horreur qu'il doit inſpirer. L'abolition de l'Inquiſition doit hâter ce grand changement. Il eſt doux d'eſpérer que ſi la Cour de Madrid ne ſe détermine pas à cet acte néceſſaire, elle y ſera quelque jour réduite par un vainqueur humain, qui, dans un traité de paix, dictera pour premiere condition : que *les auto-da-fé ſeront abolis dans toutes les poſſeſſions Eſpagnoles de l'Ancien & du Nouveau-Monde.*

Ce moyen, tout néceſſaire qu'il eſt au rétabliſſement de la monarchie, n'eſt pas ſuffiſant. Quoique l'Eſpagne ait mis à cacher ſa foibleſſe plus d'art peut-être qu'il n'en auroit fallu pour acquérir des forces, on connoît ſes plaies. Elles ſont ſi profondes & ſi invétérées, qu'il lui faut des ſecours étrangers pour les guérir. Qu'elle ne les refuſe pas, & elle verra ſes Provinces de l'un & l'autre hémiſphere, remplies de nouveaux habitants, qui leur donneront mille branches d'induſtrie. Les peuples du Nord & ceux du Midi, poſſédés de l'ambition des richeſſes qui caractériſe notre ſiecle, iront en

foule dans des contrées ouvertes à leur émulation. La fortune publique ſuivra les fortunes particulieres. Celles des étrangers deviendront elles-mêmes une richeſſe nationale, ſi ceux qui les auront élevées en peuvent jouir avec aſſez de ſûreté, d'agrément & de diſtinction, pour perdre le ſouvenir de leur pays natal.

L'Eſpagne verroit bientôt arriver ſa population, au point où elle doit la deſirer, ſi elle n'ouvroit pas ſeulement ſon ſein aux peuples de ſa communion, mais indiſtinctement à toutes les ſectes. Elle le pourroit ſans bleſſer les principes de la religion, ſans s'écarter des maximes de la politique. Les bons gouvernements ne ſont pas troublés par la diverſité des opinions, & un chriſtianiſme bien entendu ne proſcrit pas la liberté de conſcience. Ces vérités ont été portées à un tel degré d'évidence, qu'elles ne doivent pas tarder de ſervir de regle à toutes les nations un peu éclairées.

Lorſque l'Eſpagne aura acquis des bras, elle les occupera de la maniere qui lui ſera la plus avantageuſe. Le chagrin qu'elle avoit de voir les tréſors du Nouveau-Monde paſſer chez ſes rivaux & ſes ennemis, lui a fait croire qu'il n'y avoit que le rétabliſſement de ſes manufactures qui pût la mettre en état d'en retenir une partie. Ceux de ces écrivains économiques qui ont le plus appuyé ce ſyſtême, nous paroiſſent dans l'erreur. Tant que les peuples qui ſont en poſſeſſion de fabriquer des marchandiſes qui ſervent à l'approviſionnement de l'Amérique, s'occuperont du ſoin de conſerver leurs manufactures, celles qu'on voudra créer ailleurs en ſoutiendront difficilement la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à auſſi bon marché les matieres premieres & la main-d'œuvre : mais il faudra des ſiecles pour les élever à la mê-

me célérité dans le travail, à la même perfection dans l'ouvrage. Une révolution qui tranſporteroit en Eſpagne les meilleurs ouvriers, les plus habiles artiſtes étrangers, pourroit ſeule procurer ce grand changement. Juſques à cette époque, qui ne paroît pas prochaine, les tentatives qu'on haſardera auront une iſſue funeſte.

Nous irons plus loin, & nous ne craindrons pas d'avancer, que quand l'Eſpagne pourroit ſe procurer la ſupériorité dans les manufactures de luxe, elle ne devroit pas le vouloir. Un ſuccès momentané ſeroit ſuivi d'une ruine entiere. Qu'on ſuppoſe que cette monarchie tire de ſon ſein toutes les marchandiſes néceſſaires pour l'approviſionnement de ſes colonies, les tréſors immenſes, qui ſeront le produit de ce commerce, concentrés dans ſa circulation intérieure, y aviliront bientôt le numéraire. La cherté des productions de ſa terre, du ſalaire de ſes ouvriers, ſera un ſuite infaillible de cette abondance de métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entre elle & les peuples voiſins. Ceux-ci, dès-lors en état de donner leurs marchandiſes à un plus bas prix, la forceront à les recevoir, parce qu'un bénéfice exorbitant ſurmonte tous les obſtacles. Ses habitants, ſans occupation, ſeront réduits à en aller chercher ailleurs; & elle perdra en même-temps ſon induſtrie & ſa population.

Puiſqu'il eſt impoſſible à l'Eſpagne de retenir le produit entier des mines du Nouveau-Monde, & qu'elle le doit partager néceſſairement avec le reſte de l'Europe, toute ſa politique doit tendre à en conſerver la meilleure part, à faire pencher la balance de ſon côté, & à ne pas rendre ſes avantages exceſſifs, afin de les rendre permanents. La pratique des arts de premiere néceſſité, l'abondance

& l'excellente qualité de ſes productions naturelles, lui aſſureront cette ſupériorité.

Le Miniſtere Eſpagnol, qui a entrevu cette vérité, s'eſt mépris, en ce qu'il a regardé les manufactures comme le ſeul mobile de l'agriculture. C'eſt une vérité inconteſtable, que les manufactures favoriſent la culture des terres. Elles ſont même néceſſaires par-tout ou les fraix de tranſport arrêtant la circulation & la conſommation des denrées, le cultivateur ſe trouve découragé par le défaut de vente. Mais dans tout autre cas, il peut ſe paſſer de l'encouragement que donnent des manufactures. S'il a le débouché de ſes productions, peu lui importe que ce ſoit par une conſommation locale ou par l'exportation qu'en fait le commerce; il ſe livrera au travail.

L'Eſpagne vend tous les ans à l'étranger en laine, en ſoie, en huile, en vin, en fer, en ſoude, en fruits, pour plus de 80,000,000 de livres. Ces exportations, dont la plupart ne peuvent être remplacées par aucun ſol de l'Europe, ſont ſuſceptibles d'une augmentation immenſe. Elles ſuffiront, indépendamment des Indes, pour payer tout ce que l'Etat pourra conſommer de marchandiſes étrangeres. Il eſt vrai qu'en livrant ainſi aux autres nations ſes productions brutes, elle augmentera leur population, leurs richeſſes & leur puiſſance : mais elles entretiendront, elles étendront dans ſon ſein un genre d'induſtrie bien plus ſûr, bien plus avantageux. Son exiſtence politique ne tardera pas à devenir relativement ſupérieure, & le peuple cultivateur l'emportera ſur les peuples manufacturiers.

L'Amérique ajoutera beaucoup à ces avantages. Elle deviendra utile à l'Eſpagne par ſes métaux & par ſes denrées.

On n'a que des notions vagues ſur la quantité

de métaux, sur la quantité de denrées que l'ancien monde recevoit du nouveau, dans les premiers temps qui suivirent la conquête. Les lumieres augmentent, à mesure qu'on approche de notre âge. Actuellement l'Espagne tire tous les ans du continent de l'Amérique 89,095,052 livres en or ou en argent, & 34,653,902 livres en productions. En tout 123,748,954 livres. En prenant ce calcul pour regle, il se trouveroit que la métropole à reçu de ses colonies, dans l'espace de deux cents quatre-vingt-sept années, 35,515,949,798 liv.

On ne peut dissimuler qu'autrefois il arrivoit moins de productions qu'il n'en vient aujourd'hui : mais alors les mines étoient plus abondantes. Voulez-vous vous en tenir à sa multiplication des métaux seulement ? L'Espagne n'aura reçu que 25,570,279,924 livres. Nous compterons pour rien les 9,945,669,874 liv. de productions.

Il seroit possible d'augmenter la masse des métaux & des denrées. Pour atteindre le premier but, il suffiroit que le gouvernement employât des gens plus habiles dans la métallurgie, & qu'il se relâchât sur les conditions auxquelles on permet d'ouvrir des mines. Mais ce succès ne seroit jamais que passager. La raison en est sensible. L'or & l'argent ne sont pas des richesses ; ils représentent seulement des richesses. Ces signes sont très-durables, comme il convient à leur destination. Plus ils se multiplient, & plus ils perdent de leur valeur, parce qu'ils représentent moins de choses. A mesure qu'ils sont devenus communs, depuis la découverte de l'Amérique, tout a doublé, triplé, quadruplé de prix. Il est arrivé que ce qu'on a tiré des mines, a toujours moins valu, & que ce qu'il en a coûté pour les exploiter, a toujours valu davantage. La balance, qui penche toujours de plus en

en plus du côté de la dépenſe, peut rompre l'équilibre, au point qu'il faudra renoncer à cette ſource d'opulence. Mais ce ſeroit toujours un grand bien que de ſimplifier ces opérations, & d'employer toutes les reſſources de la phyſique à rendre ce travail moins deſtructeur qu'il ne l'a été. Il eſt un autre moyen de proſpérité pour l'Eſpagne, qui, loin de s'affoiblir, acquerra tous les jours de nouvelles forces. C'eſt le travail des terres.

Tel eſt le but important auquel la Cour de Madrid doit tendre. Si, plaçant les métaux dans l'ordre inférieur qui leur convient, elle ſe détermine à fonder ſpécialement la félicité publique ſur les productions d'un ſol fécond & vaſte, le nouvel hémiſphere ſortira du néant où on l'a trouvé, où on l'a laiſſé. Le ſoleil qui n'a luit juſqu'ici que ſur des déſerts en friche, y fécondera tout par ſon influence.

Au nombre des denrées que ſes rayons, ſecondés par le travail & l'intelligence de l'homme, y feront éclore, l'on comptera les denrées qui enrichiſſent actuellement les iſles du Nouveau-Monde, dont la conſommation augmente de jour en jour, & qui, après avoir été long-temps des objets de luxe, commencent à être placées parmi les objets d'une néceſſité indiſpenſable.

Il eſt poſſible qu'on faſſe proſpérer les aromates, les épiceries de l'Aſie, qui font annuellement ſortir dix ou douze millions de la monarchie. Cet eſpoir eſt plus particuliérement fondé pour la cannelle. Elle croît naturellement dans quelques-unes des vallées des Cordilieres. En la cultivant, on lui donneroit peut-être quelques-unes des qualités qui lui manquent.

Pluſieurs Provinces du Mexique récoltoient autrefois d'excellentes ſoies que les manufactures

d'Eſpagne employoient avec ſuccès. Cette richeſſe s'eſt perdue par les contrariétés ſans nombre qu'elle a eſſuyées. Rien n'eſt plus aiſé que de la reſſuſciter & de l'étendre.

La laine de vigogne eſt recherchée par toutes les nations. Ce qu'on leur en fournit n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'elles en demandent. Le plus ſûr moyen de multiplier ces toiſons précieuſes ne ſeroit-il pas de laiſſer vivre l'animal qui les donne, après l'en avoir dépouillé?

Qui pourroit nommer les productions que des régions ſi vaſtes, des climats ſi variés, des terreins ſi différents pourroient voir éclore? Dans tant d'eſpeces de culture ne s'en trouveroit-ils pas quelqu'une du goût des Indiens? Quelqu'une ne fixeroit-elle pas de petites nations toujours errantes? Diſtribuées avec intelligence, ces peuplades ne ſerviroient-elles pas à établir des communications entre des colonies, maintenant ſéparées par des eſpaces immenſes & inhabités? Les loix, qui ſont toujours ſans force parmi des hommes trop éloignés les uns des autres & du Magiſtrat, ne ſeroient-elles pas obſervées? Le commerce, continuellement interrompu par l'impoſſibilité de faire arriver les marchandiſes à leur deſtination, ne ſeroit-il pas plus animé? En cas de guerre, ne ſeroit-on pas averti à temps du danger, & ne ſe donneroit-on pas des ſecours prompts & efficaces?

Il faut reconnoître que le nouveau ſyſtême ne s'établira pas ſans difficulté. L'habitude de l'oiſiveté, le climat, les préjugés contrarieront ces vues ſalutaires: mais des lumieres ſagement répandues, des encouragements bien ménagés, des marques de conſidération placées à propos, ſurmonteront, avec le temps, tous les obſtacles.

On accéléreroit beaucoup le progrès des cultures,

en ſupprimant la pratique, devenue générale, des majorats ou ſucceſſions perpétuelles, qui engourdit tant de bras dans la métropole, & qui fait encore plus de mal dans les colonies. Les premiers conquérants & ceux qui marchoient ſur leurs traces, uſurperent ou ſe firent donner de vaſtes contrées. Ils en formerent un héritage indiviſible pour l'aîné de leurs enfants; & les cadets ſe virent, en quelque ſorte, voués au célibat, au cloître ou au ſacerdoce. Ces énormes poſſeſſions ſont reſtées en friche, & y reſteront juſqu'à ce qu'une main vigoureuſe & ſage en permette ou en ordonne la diviſion. Alors le nombre des propriétaires, aujourd'hui ſi borné, malgré l'étendue des terres, ſe multipliera, & les productions ſe multiplieront avec les propriétés.

Les travaux avanceroient plus rapidement s'il étoit permis aux étrangers d'y prendre part. Le chemin des Indes Eſpagnoles leur fut indiſtinctement fermé à tous, à l'époque même de la découverte. Les loix preſcrivoient formellement de renvoyer en Europe ceux qui y auroient pénétré de quelque maniere que ce pût être. Preſſé par ſes beſoins, Philippe II autoriſa, en 1596, ſes délégués à naturaliſer le peu qui s'y étoient gliſſés, pourvu qu'ils payaſſent cette adoption au prix qu'on leur fixeroit. Cette eſpece de marché a été renouvellé à pluſieurs repriſes, mais plutôt pour des artiſtes néceſſairement utiles au pays, que pour des marchands qu'on ſuppoſoit devoir un jour ſe retirer avec les richeſſes qu'ils auroient acquiſes. Cependant le nombre des uns & des autres a toujours été exceſſivement borné, parce qu'il eſt défendu d'en embarquer aucun dans la métropole, & que les colonies elles-mêmes, ſoit défiance, ſoit jalouſie, les repouſſent. Le progrès de lumieres autoriſe à penſer que cette inſociabilité aura un terme. Le

gouvernement comprendra enfin ce que c'eſt qu'un homme de vingt-cinq & trente ans, ſain, vigoureux; quel dommage il cauſe au pays dont il s'expatrie, & quel préſent il fait à la nation étrangere chez laquelle il porte ſes bras & ſon induſtrie; l'étrange ſtupidité qu'il y auroit à faire payer le droit de l'hoſpitalité à celui qui viendroit multiplier par ſes travaux utiles, où les productions du ſol, ou les ouvrages des manufactures; la profondeur de la politique d'un peuple qui inviteroit, ſoit à ſe fixer dans ſes villes, dans ſes campagnes, ſoit à traverſer ſes Provinces, les habitants des contrées adjacentes; quel tribut il impoſeroit ſur les nations qui lui fourniroient, & des ouvriers, & des cultivateurs, & des conſommateurs; combien l'intolérance qui exile eſt funeſte; quel fonds de richeſſe on appelle chez ſoi par la tolérance; & combien il eſt indifférent à la valeur des denrées qu'elles doivent leur naiſſance à des mains orthodoxes ou à des mains hérétiques, à des mains Eſpagoles ou à des mains Hollandoiſes.

Mais les plus grands encouragements au travail des terres, mais toutes les faveurs qu'il ſeroit poſſible d'y ajouter ne produiroient rien, ſans l'aſſurance d'un débouché facile & avantageux pour leurs productions. M. de la Enſenada comprit le premier que l'extraction en ſeroit impraticable, tout le temps que le commerce du Nouveau-Monde ſeroit conduit comme il l'avoit été. Auſſi, malgré les obſtacles qu'on lui oppoſa, malgré les préjugés qu'il falloit vaincre, ſubſtitua-t-il, en 1740, des vaiſſeaux détachés, à l'appareil ſi antique & ſi révéré des galions & des flottes. Il méditoit des changements plus avantageux encore, lorſqu'une diſgrace imprévue l'arrêta au milieu de ſa brillante carriere.

La moitié du bien qu'avoit fait ce Miniſtre hardi & habile, fut annullé, en 1756, par le rétabliſſemen des flottes : mais le mal fut en partie réparé huit ans après, par l'établiſſement des paquebots qui, de la Corogne, devoient porter tous les mois à la Havane, les lettres diſtinées pour les colonies ſeptentrionales, & tous les deux mois à Buenos-Aires pour les colonies méridionales. On autoriſa ces bâtimens, aſſez conſidérables, à ſe charger, à leur départ, de marchandiſes d'Europe, & à leur retour de denrées d'Amérique.

La ſortie des métaux étoit prohibée ſous des peines capitales. On ſe jouoit de cette défenſe abſurde, parce qu'il falloit bien que le commerce étranger retirât la valeur des marchandiſes qu'il avoit fournies. Les gouvernements anciens, qui avoit pour les loix le reſpect qu'elles méritent, n'auroient pas manqué d'en abroger une, dont l'obſervation auroit été démontrée chimérique. Dans nos temps modernes, où les Empires ſont plutôt conduits par les caprices des adminiſtrateurs que par des principes raiſonnés, l'Eſpagne ſe contenta, en 1748, de permettre l'extraction de l'or & de l'argent, pourvu qu'on payât au fiſc un droit de trois pour cent. Cette redevance fut portée, vingt ans après, à quatre, quoique des fraudes continuelles avertiſſent, ſans ceſſe, le gouvernement qu'il étoit de ſon intérêt de la diminuer.

L'an 1774 fut l'époque d'une autre innovation heureuſe. Juſqu'alors toute liaiſon entre les différentes parties du continent Américain avoit été ſévérement proſcrite. Le Mexique, Guatimala, le Pérou, le nouveau Royaume : ces régions étoient forcément étrangeres l'une à l'autre. Cette action, cette réaction qui les auroient toutes fait jouir des avantages que la nature leur avoit partagés, étoient

placées au rang des crimes, & très-sévérement punies. Mais pourquoi n'avoit-on pas étendu la proscription d'une ville à une autre ville ; d'une habitation à l'habitation voisine, dans le même canton ; d'une famille à une autre famille, dans la même cité ? Le doigt de la nature a-t-il tracé sur le sol qu'habitent les hommes, quelque ligne de démarcation ? Comment sous la même domination, un lieu placé à égale distance, entre deux autres lieux, peut-il exercer librement à l'Orient un privilege qui lui est interdit à l'Occident ? Un pareil édit, bien interprété, ne signifie-t-il pas : défendons à chaque contrée de cultiver au-delà de sa propre consommation, à chacun de leurs habitants d'avoir besoin d'autre chose que des productions de son sol. Une communication libre fut enfin ouverte à ces Provinces, & on leur permit de se croire concitoyens, de se traiter en freres.

Une loi du mois de Février 1778, autorise tous les ports d'Espagne à faire des expéditions pour Buenos-Aires, à en faire pour la mer du Sud. Au mois d'Octobre de la même année, cette liberté a été accordée pour le reste du continent, excepté pour le Mexique, qui ne doit pas tarder à jouir du même avantage. Ce sera un grand pas de fait ; mais il ne sera pas suffisant, comme on s'en flatte, pour interrompre le commerce interlope, l'objet de tant de déclamations.

Tous les peuples, que leurs possessions mettoient à portée des établissements Espagnols, chercherent toujours à s'en approprier frauduleusement les trésors & les denrées. Les Portugais tournerent leurs vues vers la riviere de la Plata. Les François, les Danois, les Hollandois, sur la côte de Caraque, de Carthagene & de Porto-Belo. Les Anglois, qui connoissoient & qui pratiquoient ces voies, trou-

verent dans les cessions qui furent faites à leur nation, par les traités, des routes nouvelles pour se procurer une part plus considérable à cette riche dépouille. Les uns & les autres atteignirent leur but en trompant ou en corrompant les garde-côtes, & quelquefois aussi en les combattant.

Loin de remédier au désordre, les chefs l'encourageoient le plus qu'il étoit possible. Plusieurs avoient acheté leur poste. La plupart étoient pressés d'élever leur fortune, & vouloient être payés des dangers qu'ils avoient courus en changeant de climat. Il n'y avoit pas un moment à perdre, parce qu'il étoit rare qu'on fût continué au-delà de trois ou de cinq ans dans les places. Entre les moyens de s'enrichir, le moins dangereux étoit de favoriser la contrebande, ou de la faire soi-même. Personne, en Amérique, ne réclamoit contre une conduite favorable à tous. Si les cris de quelques négociants Européens arrivoient jusqu'à la Cour, ils étoient aisément étouffés par des largesses versées à propos sur les maîtresses, sur les confesseurs ou les favoris. Le coupable ne se mettoit pas seulement à l'abri de la punition, il étoit encore récompensé. Rien n'étoit si bien établi, si généralement connu que cet usage. Un Espagnol qui revenoit du Nouveau-Monde, où il avoit rempli un emploi important, se plaignoit à quelqu'un des bruits qu'il trouvoit semés contre l'honnêteté de son administration. » Si l'on vous calomnie, lui
» dit son ami, vous êtes perdu sans ressource :
» mais si l'on n'exagere pas vos brigandages, vous
» en serez quitte pour en sacrifier une partie; vous
» jouirez paisiblement & même glorieusement du
» reste ".

Le commerce frauduleux continuera jusqu'à ce qu'on l'ait mis dans l'impossibilité de soutenir les

fraix qu'il exige, de braver les dangers auxquels il expose ; & jamais on n'y parviendra que par la diminution des droits, dont on a successivement surchargé celui qui se fait par les rades Espagnoles. Depuis même, les sacrifices faits par le gouvernement, dans les arrangements de 1778, le navigateur interlope a soixante-quatre pour cent d'avantage sur les liaisons autorisées.

La révolution, qu'une politique judicieuse ordonne, formera un vuide, & un grand vuide dans le trésor public : mais l'embarras qui en résultera ne sera que momentané. Combien de richesses couleront un jour, de cet ordre de choses si longtemps attendu !

Dans le nouveau systême, l'Espagne, qui n'a fourni jusqu'ici annuellement que mille sept cents quarante-un tonneaux de vin ou d'eau-de-vie, dont le cultivateur n'a pas retiré 1,000,000 de livres, y enverroit dix ou douze fois davantage. Cette exportation fertiliseroit un terrein en friche, & dégoûteroit le Mexique, ainsi que quelques autres Provinces du Nouveau-Monde, des mauvaises boissons que la cherté de celles qui ont passé les mers leur fait consommer.

Les manufactures, que l'impossibilité de payer celles qui venoient de l'ancien hémisphere a fait établir, ne se soutiendroient pas. C'eût été le comble de la tyrannie de les détruite par autorité, comme quelques Ministres inconsidérés, corrompus ou despotes, n'ont pas craint de le proposer : mais rien ne seroit plus raisonnable que d'en dégoûter ceux qui s'en habillent, en leur offrant, à un prix proportionné à leurs facultés, des toiles & des étoffes qui flatteroient leur goût ou leur vanité. Alors la consommation des marchandises d'Europe, qui ne passe pas tous les ans six mille six cents

douze tonneaux, s'éleveroit au double, &, avec le temps, beaucoup davantage.

Les bras, que les métiers occupent, se porteroient à l'agriculture. Elle est actuellement très-bornée. Cependant les ports de toutes les nations sont librement ouverts à ses denrées. Peut-être plusieurs peuples s'opposeroient-ils à ce que l'Espagne mît ses isles en valeur, parce qu'une semblable amélioration porteroit nécessairement un préjudice notable à leurs colonies : mais tous desirent qu'elle multiplie dans le commerce les productions de son continent, qui, la plupart, sont nécessaires & ne peuvent pas être remplacées.

Ce nouvel arrangement seroit également favorable aux mines. On rouvriroit celles qui, ne pouvant pas soutenir le prix du mercure & des autres marchandises, ont été abandonnées. Celles dont l'exploitation n'a pas été interrompue seroient suivies avec de plus grands moyens & plus de vivacité. L'abondance des métaux ouvriroit, à l'industrie, des débouchés que les plus habiles ne soupçonnent pas.

Les Américains, plus riches & plus heureux, se défieroient moins du gouvernement. Ils consentiroient, sans peine, à payer des impositions, dont la nature & la perception ne peuvent être sagement réglées que sur les lieux même, & après une étude réfléchie du caractere, des usages des peuples. Ces tributs, quelque foibles qu'on les suppose, feroient plus que remplir le vuide qu'auroit opéré dans les caisses publiques la modération des douanes.

La Couronne, jouissant d'un revenu plus considérable, n'abandonneroit plus ses Provinces à la rapacité de ses agents. Elle en diminueroit le nombre, payeroit convenablement ceux qu'elle auroit

conſervés, & les forceroit à reſpecter les droits des peuples, les intérêts du gouvernement. C'eſt mal connoître les reſſources d'une autorité bien dirigée, que de croire impoſſible de faire régner cet eſprit de juſtice. Campillo y réuſſit pendant ſon auſtere miniſtere, quoiqu'alors les adminiſtrateurs de l'Amérique euſſent contracté l'habitude du brigandage, & qu'ils n'euſſent pas des appointements ſuffiſants à la repréſentation que paroiſſoit exiger leur rang.

Il ne faut pas diſſimuler que la liberté du commerce de toute l'Eſpagne avec l'Amérique a paſſé pour une chimere. Les ports de cette péninſule ſont, a-t-on dit, ſi pauvres, que, quoi qu'on faſſe, celui de Cadix reſtera ſeul en poſſeſſion de ce monopole. Sans doute qu'il en arriveroit ainſi, ſi l'on ne s'écartoit, qu'en ce point, de l'ancien ſyſtême: mais qu'on dirige le nouveau plan ſur les principes déja établis, déja pratiqués chez les nations commerçantes, & il ſe trouvera, dans la plupart des rades du Royaume, des fonds ſuffiſants pour faire des expéditions. Bientôt même les armements ſe multiplieront, parce que la modicité du fret & des droits permettra d'envoyer des marchandiſes communes, de recevoir en retour des denrées peu précieuſes. Avec le temps, la navigation de la métropole avec ſes colonies du continent, qui n'occupe maintenant que trente à trente-deux navires chaque année, prendra des accroiſſements dont les ſpéculateurs les plus hardis n'oſeroient fixer le terme.

On a prétendu, avec plus de fondement, qu'auſſi-tôt que l'Amérique ſeroit ouverte à tous les ports de la monarchie, & qu'il n'exiſteroit plus aucun genre d'oppreſſion dans les douanes, le commerce, débarraſſé de ſes entraves, exciteroit une émula-

tion ſans bornes. L'avidité, l'imprudence des négociants doivent préparer à ce déſordre. Peut-être ſera-ce un bien. Les colons, encouragés par le bon marché à des jouiſſances qu'ils n'avoient jamais été à portée de ſe procurer, ſe feront de nouveaux beſoins, & ſe livreront par conſéquent à de nouveaux travaux. Quand même l'excès de la concurrence pourroit être un mal, il ne ſeroit jamais que momentané. Chercher à détourner cet orage par des loix deſtructives de tout bien, c'eſt vouloir prévenir une révolution heureuſe par une oppreſſion continuelle.

Enfin, l'objection qui a le plus occupé la Cour de Madrid, a été, à ce qu'il paroît, que toutes les nations de l'Europe verroient augmenter, par ces arrangements, leur activité. C'eſt une vérité inconteſtable. Mais l'induſtrie Eſpagnole ne ſeroit-elle pas également encouragée, puiſque débarraſſée de l'impôt que les marchandiſes étrangeres continueroient de payer à l'entrée du Royaume, elle conſerveroit tous ſes avantages? Mais le gouvernement ne percevroit-il pas toujours les droits qu'il auroit cru devoir laiſſer ſubſiſter ſur ces productions? mais ſes navigateurs ne gagneroient-ils pas toujours leur fret? mais ſes négociants ne ſeroient-ils pas les agents de ce commerce? mais ſes ſujets du Nouveau-Monde n'obtiendroient-ils pas à meilleur marché tout ce qu'on leur porte? Il eſt peut-être heureux pour cette puiſſance d'être obligée de partager avec les autres peuples l'approviſionnement de ſes poſſeſſions d'Amérique. S'il en étoit autrement, les puiſſances maritimes feroient les plus grands efforts pour l'en dépouiller. Y réuſſiroit-on? C'eſt ce qui reſte à examiner.

Les Hollandois furent les premiers qui oſerent tourner leurs armes contre le Pérou. Ils y envoye- XXXV. La domination Eſpa-

gnole a-t-elle une base solide dans le Nouveau-Monde ?

rent, en 1643, une foible escadre qui s'empara sans peine de Valdivia, le seul port fortifié du Chily, & la clef de ces mers paisibles. Leurs navigateurs dévoroient dans leur cœur les trésors de ces riches contrées, lorsque la disette & les maladies ébranlerent leur espoir. La mort d'un chef accrédité augmenta leurs inquiétudes, & les forces qu'on envoya de Callao contre eux acheverent de les déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloignement de leur patrie, & la crainte de tomber dans les fers d'une nation dont ils avoient si souvent éprouvé la haine, les détermina à se rembarquer. Avec plus de constance, ils se seroient maintenus vraisemblablement dans leurs conquêtes jusqu'à l'arrivée des secours qui seroient partis de Zuiderzée, lorsqu'on y auroit appris leurs premiers succès.

Ainsi le pensoient ceux des François qui, en 1695, unirent leurs fortunes & leur audace pour aller piller les côtes du Pérou, & pour former, à ce qu'on croit, un établissement dans la partie du Chily, négligée par les Espagnols. Ce plan eut l'approbation de Louis XIV, qui, pour en faciliter l'exécution, accorda six vaisseaux de guerre. L'escadre vogua très-heureusement, sous les ordres du brave de Gênes, jusques vers le milieu du détroit de Magellan. On croyoit toucher au succès, lorsque les navigateurs, opiniâtrément repoussés par les vents contraires, & assaillis de toutes les calamités possibles, se virent réduit à reprendre la route de l'Europe. Ces aventuriers, toujours avides de périls & de richesses, s'occupoient à former une nouvelle association : mais les événements donnerent, aux deux Couronnes, les mêmes intérêts.

L'Angleterre avoit, avant les autres peuples,

jetté des regards avides ſur cette région. Ses mines la tenterent dès 1624 : mais la foibleſſe du Prince qui tenoit alors les rênes de l'Empire, fit diſſoudre une aſſociation puiſſante qu'un ſi grand intérêt avoit formé. Charles II reprit cette idée brillante. Il fit partir Norboroug pour obſerver ces parages peu connus, & pour eſſayer d'ouvrir quelque communication avec les ſauvages du Chily. Ce Monarque étoit ſi impatient d'apprendre le ſuccès de cette expédition, qu'averti que ſon confident étoit de retour aux Dunes, il ſe jetta dans ſa berge, & alla au-devant de lui juſqu'à Graveſend.

Quoique cette tentative n'eût rien produit d'utile, le miniſtere Britannique ne ſe découragea point. L'élévation du Duc d'Anjou au trône d'Eſpagne alluma un incendie univerſel. L'Angleterre, qui s'étoit miſe à la tête de la confédération, formée pour dépouiller ce Prince, vit par-tout proſpérer ſes armes; mais cette gloire lui fut chérement vendue. La nation gémiſſoit ſous le poids des taxes, & cependant le fiſc avoit contracté des engagements immenſes. Il paroiſſoit difficile de les remplir & de continuer la guerre, lorſqu'on eut l'idée d'une aſſociation qui auroit excluſivement la liberté de naviguer vers la mer du Sud, & d'y former des établiſſements; mais à condition qu'elle ſe chargeroit de liquider la dette publique. Telle étoit l'opinion qu'on avoit alors des richeſſes du Pérou & des grandes fortunes qu'il ſeroit aiſé d'y faire, que les regnicoles & les étrangers verſerent avec enthouſiaſme leurs capitaux dans cette entrepriſe. L'adminiſtration en fut confiée au grand-Tréſorier Oxfort, auteur du projet, & il employa aux dépenſes de l'Etat des fonds deſtinés pour tout autre uſage.

Alors les actions de la nouvelle ſociété tomberent dans le plus grand aviliſſement ; mais elles ne tarderent pas à ſe relever. A la paix, la Cour de Londres obtint de celle de Madrid, que la compagnie du Sud pourroit enfin remplir ſa deſtination. Le commerce du Pérou lui fut ſolemnellement livré. Elle s'enrichiſſoit tranquillement, lorſqu'une guerre ſanglante changea la ſituation des choſes. Une eſcadre, commandée par Anſon, remplaça ces négociants avides. Il eſt vraiſemblable qu'elle auroit exécuté les terribles opérations dont elle étoit chargée, ſans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été forcée, par des arrangements vicieux, à doubler le cap de Horn dans une ſaiſon où il n'eſt pas praticable.

Depuis la derniere paix, les François ont entrepris, en 1764, & les Anglois en 1766, de former un établiſſement, non loin de la côte des Patagons, ou à cinquante & un degrés trente minutes de latitude auſtrale, dans trois iſles que les uns ont appellées Malouines, & les autres Falkland. L'Eſpagne, allarmée de voir des nations étrangeres dans ces parages, a obtenu aiſément de la Cour de Verſailles le ſacrifice de ſa foible colonie : mais les plus vives inſtances n'ont rien produit à celle de Londres, qui n'avoit pas les mêmes motifs de ménagement & de complaiſance. Les eſprits ſe ſont aigris. Le port d'Egmont, nouvellement occupé, a été impunément attaqué & pris ſans réſiſtance. On alloit encore voir les deux hémiſpheres inondés de ſang, ſi l'agreſſeur ne ſe fût enfin déterminé à reſtituer un poſte dont il n'auroit pas dû s'emparer, dans un temps où l'on avoit ouvert des négociations pour l'éclairciſſement des droits réciproques. L'Angleterre s'eſt depuis engagée par une convention verbale du 22 Jan-

vier 1771, à laisser tomber peu-à-peu ce foible, inutile & dispendieux établissement. Il n'y restoit plus, en effet, que vingt-cinq hommes, lorsqu'on l'évacua au mois de Mai 1774, en y laissant une inscription qui attestât aux siecles à venir, que ces isles avoient appartenu & n'avoient pas cessé d'appartenir à la Grande-Bretagne. En s'éloignant, ces navigateurs, occupés de la dignité de leur nation, insultent à la puissance rivale. C'est par condescendance & non par crainte qu'ils veulent bien se désister de leurs droits. Lorsqu'ils promettent à leur empire une durée éternelle, ils oublient que leur grandeur peut s'évanouir aussi rapidement qu'elle s'est élevée. De toutes les nations modernes, qu'est-ce qui restera dans les annales du monde ? Les noms de quelques illustres personnages, les noms d'un Christophe Colomb, d'un Descartes, d'un Newton. Combien de petits Etats, avec la prétention ridicule aux grandes destinées de Rome !

Sans le secours de cet entrépôt ni d'aucun autre, Anson croyoit voir des moyens pour attaquer avec avantage l'Empire Espagnol dans l'océan Pacifique. Dans le plan de ce fameux navigateur, douze vaisseaux de guerre partis d'Europe avec quatre ou cinq mille hommes de débarquement, tourneroient leurs voiles vers la mer du Sud. Ils trouveroient des rafraîchissements à Bahia, à Rio-Janeiro, à Sainte-Catherine, dans tout le Brésil qui desire avec passion l'abaissement des Espagnols. Des réparations, qui pourroient devenir nécessaires dans la suite, se feroient avec sûreté sur la côte inhabitée & inhabitable des Patagons, dans le port Desiré, ou dans celui de Saint-Julien. L'escadre doubleroit le cap de Horn ou le détroit de Magellan, suivant les saisons. En cas de séparation,

on ſe réuniroit à l'iſle déſerte de Socoro, & l'on ſe porteroit en force ſur Valdivia.

Cette fortification, la ſeule qui couvre le Chily, emportée par une attaque bruſque & impétueuſe, que pourroient, pour la défenſe du pays, des bourgeois amollis & inexpérimentés contre des hommes vieillis dans les exercices de la guerre & de la diſcipline? Que pourroient-ils contre des Arauques & les autres ſauvages, toujours diſpoſés à renouveller leurs cruautés & les ravages?

Les côtes du Pérou feroient encore moins de réſiſtance. Elles ne ſont protégées que par Callao, où une mauvaiſe garniſon de ſix cents hommes ne tarderoit pas à capituler. La priſe de ce port célebre ouvriroit le chemin de Lima, qui n'en eſt éloigné que de deux lieues, & qui eſt abſolument ſans défenſe. Les foibles ſecours qui pourroient venir aux deux villes de l'intérieur des terres, où il n'y a pas un ſoldat, ne les ſauveroient pas; & l'eſcadre intercepteroit aiſément tous ceux que Panama pourroit leur envoyer par mer. Panama lui-même, qui n'a qu'un mur ſans foſſé & ſans ouvrages extérieurs, ſeroit obligé de ſe rendre. Sa garniſon, continuellement affoiblie par les détachements qu'elle envoye à Châgre, à Porto-Belo, à d'autres poſtes, ſeroit hors d'état de repouſſer le moindre aſſaillant.

Anſon ne penſoit pas que les côtes, une fois ſoumiſes, le reſte de l'Empire pût balancer à ſe ſoumettre. Il fondoit ſon opinion ſur la molleſſe, ſur la lâcheté, ſur l'ignorance des peuples dans le maniement des armes. Selon ſes lumieres, un ennemi audacieux ne devoit avoir guere moins d'avantage ſur les Eſpagnols qu'ils en eurent eux-mêmes ſur les Américains à l'époque de la découverte.

Telles

Telles étoient, il y a trente ans, les idées d'un des plus grands hommes de mer qu'ait eu l'Angleterre. Tiendroit-il aujourd'hui le même langage ? Nous ne le penſons point. La Cour de Madrid, réveillée par les humiliations & les malheurs de la derniere guerre, a fait paſſer au Pérou des troupes aguerries. Elle y a confié ſes places à des Commandants expérimentés. L'eſprit des milices eſt entiérement changé dans cette partie du Nouveau-Monde. Ce qui, peut-être, étoit poſſible ne l'eſt plus. Une invaſion deviendroit, ſur-tout, chimérique, ſi, dans cette région éloignée, les forces de terre étoient appuyées par des forces maritimes proportionnées. On ne craindra pas même d'aſſurer que la réunion de ces deux moyens en écarteroit infailliblement le pavillon de toutes les nations.

Les opérations de l'eſcadre ne devroient pas ſe borner à combattre ou à éloigner l'ennemi. Les vaiſſeaux qui la compoſeroient ſeroient utilement employés à faire naître ou à recueillir ſur ces côtes des denrées qui n'y croiſſent pas, ou qui s'y perdent par la difficulté des exportations. Ces facilités tireroient vraiſemblablement les colons d'une léthargie qui dure depuis trois ſiecles. Aſſurés que le produit de leurs cultures arriveroit, ſans fraix, à Panama, & y ſeroit embarqué ſur le Châgre pour paſſer en Europe avec des fraix médiocres, ils aimeroient des travaux dont la récompenſe ne ſeroit plus douteuſe. L'activité augmenteroit, ſi la Cour de Madrid ſe déterminoit à creuſer un canal de cinq lieues qui acheveroit la communication des deux mers, déja ſi avancée par un fleuve navigable. Le bien général des nations, l'utilité du commerce exigent que l'iſthme de Panama, que l'iſthme de Suez, ouverts à la navigation, rapprochent les limites du monde. Depuis trop long-

temps, le deſpotiſme oriental, l'indolence Eſpagnole privent le globe d'un ſi grand avantage.

Si de la mer du Sud nous paſſons dans celle du Nord, nous trouverons que l'Empire Eſpagnol s'y prolonge depuis le Miſſiſſipi juſqu'à l'Orénoque. On voit dans cet eſpace immenſe beaucoup de plages inacceſſibles, & un plus grand nombre encore où un débarquement ne ſerviroit de rien. Tous les poſtes regardés comme importants, Vera-Crux, Châgre, Porto-Belo, Carthagene, Puerto-Cabello, ſont fortifiés, & quelques-uns le ſont dans les bons principes. L'expérience a cependant prouvé qu'aucune de ces places n'étoit inexpugnable. Elles pourroient donc être forcées de nouveau : mais qu'opéreroient ces ſuccès? Les vainqueurs auxquels il ſeroit impoſſible de pénétrer dans l'intérieur des terres, ſe verroient confinés dans des forteresſes, où un air dangereux dans toutes les ſaiſons, & mortel durant ſix mois de l'année pour des hommes accoutumés à un ciel tempéré, creuſeroit plus ou moins rapidement leur tombeau.

Quand même, contre toute probabilité, la conquête ſeroit achevée, peut-on penſer que les Eſpagnols Américains, idolâtres par goût, par pareſſe, par ignorance, par habitude, par orgueil, de leur religion & de leurs loix, ne romproient pas, un peu plutôt, un peu plus tard, les fers dont on les auroit chargés? Que ſi, pour prévenir la révolution, on ſe déterminoit à les exterminer, ce cruel expédient ne ſeroit pas moins inſenſé en politique qu'horrible en morale. Le peuple qui ſe ſeroit porté à cet excès de barbarie ne pourroit tirer parti de ſes nouvelles poſſeſſions qu'en leur ſacrifiant ſa population, ſon activité, ſon induſtrie, & avec le temps toute ſa puiſſance.

Tant d'obſtacles à l'envahiſſement de l'Améri-

que Espagnole avoient, dit-on, fait naître en Angleterre, durant les dernieres hostilités, un systême étonnant pour le vulgaire. Le projet de cette puissance, alors maîtresse de toutes les mers, étoit de s'emparer de la Vera-Crux, & de s'y fortifier d'une maniere redoutable. On n'auroit pas proposé au Mexique un joug étranger, pour lequel on lui connoissoit trop d'éloignement. Le plan étoit de le détacher de sa métropole, de le rendre arbitre de son sort, & de le laisser le maître de se choisir un Souverain, ou de se former en république. Comme il n'y avoit point de troupes dans le pays, la révolution étoit assurée, & elle se feroit également faite dans toutes les Provinces de ce vaste continent qui avoient les mêmes motifs de la desirer, les mêmes facilités pour l'exécuter. Les efforts de la Cour de Madrid pour recouvrer ses droits devoient être impuissants, parce que la Grande-Bretagne se chargeoit de les repousser, à condition que les nouveaux Etats lui accorderoient un commerce exclusif, mais infiniment moins défavorable que celui sous lequel ils avoient si long-temps gémi.

S'il étoit vrai que de pareilles idées eussent jamais occupé sérieusement le cabinet de Londres, il doit avoir renoncé à ces vues ambitieuses depuis que la Cour de Madrid a pris le parti d'entretenir des troupes régulieres & Européennes dans ses possessions du Nouveau-Monde. Ces forces contiendront les peuples, elles repousseront l'ennemi, appuyées comme elles le sont maintenant par une marine respectable.

Les Espagnols eurent à peine découvert un autre hémisphere, qu'ils songerent à s'en approprier toutes les parties. Pour donner de l'éclat à leur administration, les chefs des grands établissements déja

formés, tentoient tous les jours de nouvelles entrepriſes; & les particuliers, paſſionnés pour la même renommée, ſuivoient généralement ces traces brillantes. Les calamités inſéparables d'une carriere ſi peu connue, n'avoient pas encore altéré ce courage actif & infatigable, lorſque des navigateurs, hardis & entreprenants, oſerent tourner leurs voiles vers des régions interdites à toute autre nation qu'à celle qui les avoit conquiſes. Les ſuccès qui couronnerent cette audace, firent juger à Philippe II qu'il étoit temps de mettre des bornes à ſon ambition, & il renonça à des acquiſitions qui pouvoient expoſer ſes armes ou ſes eſcadres à des inſultes. Cette politique timide, ou ſeulement prudente, eut des ſuites plus conſidérables qu'on ne l'avoit prévu. L'enthouſiaſme s'éteignit, l'inaction lui ſuccéda. Il ſe forma, dans les Indes, une nouvelle race d'hommes. Les peuples ſe plongerent dans une molleſſe ſuperbe, & ceux qui les gouvernoient ne s'occuperent plus qu'à accumuler des tréſors dont on acheta les diſtinctions autrefois réſervées aux talents, au zele, aux ſervices. A cette époque, s'arrêta la navigation en Amérique; à cette époque, elle s'arrêta en Europe.

Il ne ſortit plus des ports de la métropole que peu de vaiſſeaux mal conſtruits, mal armés, mal équipés, mal commandés. Les coups terribles que lui portoient ſes ennemis, les vexations ruineuſes qu'elle éprouvoit de la part de ſes alliés, rien ne tiroit l'Eſpagne de ſa léthargie.

Enfin, après deux ſiecles d'un ſommeil profond, les chantiers ſe ſont ranimés. La marine Eſpagnole a acquis une vraie force. Soixante-huit vaiſſeaux, depuis cent quatorze juſqu'à ſoixante canons, dont cinq ſont en conſtruction; quatre-vingts-huit bâtiments, depuis cinquante-ſix juſqu'à douze canons,

la forment au temps où nous écrivons. Elle compte ſur ſes regiſtres cinquante mille matelots. Un grand nombre d'entre eux ſervent dans les armements que le gouvernement ordonne. La navigation marchande de la Biſcaye, de Majorque, de la Catalogne, en occupe beaucoup auſſi. Il en faut pour une centaine de petits navires deſtinés réguliérement pour les iſles d'Amérique qui en voyoient ſi peu autrefois. Ils ſe multiplieront encore, lorſque les expéditions au continent de l'autre hémiſphere ſe feront avec toute la liberté qu'annoncent de premiers arrangements. Les mers qui ſéparent les deux mondes, ſe couvriront d'hommes robuſtes, actifs, intelligents, qui deviendront les défenſeurs des droits de leur patrie, & rendront ſes flottes redoutables.

Monarques Eſpagnols, vous êtes chargés des félicités des plus brillantes parties des deux hémiſpheres. Montrez-vous dignes d'une ſi haute deſtinée. En rempliſſant ce devoir auguſte & ſacré, vous réparerez le crime de vos prédéceſſeurs & de leurs ſujets. Ils ont dépeuplé un monde qu'ils avoient découvert; ils ont donné la mort à des millions d'hommes; ils ont fait pis, ils les ont enchaînés; ils ont fait pis encore, ils ont abruti ceux que leur glaive avoit épargnés. Ceux qu'ils ont tués n'ont ſouffert qu'un moment; les malheureux qu'ils ont laiſſé vivre ont dû cent fois envier le ſort de ceux qu'on avoit égorgés. L'avenir ne vous pardonnera que quand les moiſſons germeront de tant de ſang innocent dont vous avez arroſé les campagnes, & qu'il verra les eſpaces immenſes que vous avez dévaſtés couverts d'habitants heureux & libres. Voulez-vous ſavoir l'époque à laquelle vous ſerez, peut-être, abſous de tous vos forfaits? C'eſt lorſque reſſuſcitant par la

pensée quelqu'un des anciens Monarques du Mexique & du Pérou, & le remplaçant au centre de ses possessions, vous pourrez lui dire : VOIS L'ÉTAT ACTUEL DE TON PAYS ET DE TES SUJETS; INTERROGE-LES, ET JUGE-NOUS.

Fin du huitieme Livre.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

B.

D.

E.

F.

G.

N.

Q.

R.

S.

Fin de la Table des Matieres du Tome quatrieme.

*ÉTAT de la Population de l'Espagne, dressé en 1768 par ordre de M. le Comte d'*ARANDA*, Président du Conseil de Castille.*

ARCHEVÊCHÉS.	ÉVÊCHÉS.	PERSONNES NON MARIÉES.		PERSONNES MARIÉES.		TOTAL.	CLERGÉ séculier & régulier.	TOTALITÉ.	PRIVILÉGIÉS dans la population totale.
		Garçons.	Filles.	Hommes.	Femmes.				
Tolede........1...	.......8......	642,123	634,575	398,660	399,800	2,075,158	35,054	2,110,212	45,915
Seville.........1...	.......4......	357,599	361,073	160,617	159,828	1,039,117	19,734	1,058,851	37,940
S. Jacques...1...	.....12......	553,535	611,369	337,153	338,080	1,840,137	24,260	1,864,397	85,730
Exempts...........	.......2......	156,992	175,374	115,739	117,107	565,212	6,713	571,925	306,378
Grenade......1...	.......2......	115,554	119,879	72,069	70,738	378,240	5,119	383,359	7,434
Burgos.........1...	.......4......	310,545	330,428	197,064	185,997	1,024,034	18,330	1,042,364	324,661
Tarragoffe..1...	.......7......	313,078	320,916	189,252	192,763	1,016,009	14,235	1,030,244	10,948
Saragoffe.....1...	.......6......	147,313	147,549	113,405	109,738	518,005	11,561	529,566	16,948
Valence.......1...	.......3......	212,330	210,695	140,608	140,454	704,087	12,799	716,886	10,703
TOTAL...8...	.....48......	2,809,069	2,911,858	1,724,567	1,714,505	9,159,999	147,805	9,307,804	846,657

Villes & Villages	16427
Paroiffes.	18106
Couvents de Religieux	2004
Couvents de Religieufes	1026
Laïques fervant les Eglifes	25248
Laïques affiliés à différents Ordres religieux	26294
Syndics & Procureurs des Religieux ou Religieufes	8552

Curés de Paroiffes	15641
Chapelains & Bénéficiers .	50246
Religieux	55453
Religieufes.	26465
TOTAL	147805

Dans les Privilégiés du Roi	89393
Dans le Département des Finances .	27577
Dans le Département de la Croifade.	4248
Dans le Département de l'Inquifition	2645
Dans la Nobleffe	722794
	846657

ÉTAT des Chargements faits dans les huit dernieres Flottes expédiées d'Espagne pour la Vera-Crux.

ANNÉES.		1733.	1735.	1757.	1760.	1765.	1768.	1772.	1776.
COMMANDANTS.		TORREZ.	PINTADO.	VILLENA.	REGGIO.	IDIAQUÈS.	TILLY.	CORDOVA	ULLOA.
Marchandises diverses,	Palmes cubiques.	618,595	620,000	618,557	841,717	486,943	452,282	914,807	934,366
Cannelle,	. . .	. . .	47,026						
Papier,	Rames,	172,368	85,993	250,372	423,450	642,896	148,563	479,282	184,172
Cire,	Quintaux,	13,054	5,795¾	9,359	16,095¼	14,150 9/16	4,178½	11,031⅛	673½
Brabant écrus,	Pieces,	56,560	12,000	19,368	30,589	33,528½	23,574	56,960	18,490
Toiles rayées,	Pieces,	. . .	. . .	. . .	. . .	660	3,225	1,800	2,427
Anosse, toile nommée Creguelas,	Pieces,	. . .	. . .	702	1,032	1,131⅝	1,834½	3,021	1,474
Caissons de Livres,	. . .	. . .	. . .	. . .	522	705	177	401	
Caissons de Remedes,	. . .	. . .	. . .	. . .	218	275	119	157	
Poivres,	Quintaux,	. . .	. . .	339¾	1,329½	445⅛	107½	878¾	334¼
Cloux de girofle,	Quintaux,	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	50		
Vif-argent,	Quintaux,	. . .	. . .	. . .	. . .	7,506	8,000½		
Fer,	Quintaux,	41,894	27,677	38,492	38,479	. . .	23,696	30,403	21,583
Fer ouvragé,	Quintaux,	. . .	2,584	1,347	. . .	42,857½	893	78½	
Cloux,	Quintaux,	129	460	1,240	24	42	210	1,135	617
Fers à cheval, &c.	Quintaux,	. . .	460	881	360	677½	453		
Fil d'archal,	Quintaux,	. . .	. . .	93	595	158	134	145	71
Acier,	Quintaux,	10,092	2,134	4,059	10,672	225½	4,010	5,995	6,674
Fer-blanc,	Barrils,	. . .	26	81	719	2,724¼	26	351	33
Eau-de-vie,	Barrils,	18,935	12,315	17,440	10,544	66	14,496	6,916	20,082
Vin,	Barrils,	8,610	8,250	13,684	17,122	17,033	15,843	2,502	5,473
Vinaigre,	Barrils,	. . .	. . .	. . .	. . .	12,700			
Huile,	Quintaux,	6,844¼	4,635½	4,031	2,636¼	113½	2,434¼	585 9/16	4,510
Amandes,	Quintaux,	1,268	1,140	2,071	9	15,560			
Passes,	Quintaux,	. . .	. . .	. . .	188	77¾			
Albayade,	Quintaux,	. . .	. . .	. . .	44	. . .	. . .	. . .	40
Toiles à voiles,	Pieces,	. . .	. . .	820	50	. . .	. . .	. . .	284
Ficelle,	Quintaux,	209	30	323	118	53	166	275	47½
Plumes,	Milliers,	306	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	587	224
Verd-de-gris,	Quintaux,	69¼	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	6½
Rubans, Fil,	Pieces,	. . .	. . .	1,000					
Caissons de Faïance,	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	42	. . .	. . .	322
Epées à monter,	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	1,000			
Caissons grossiers,	. . .	. . .	. . .	2,061					
Pierres à fusil,	Milliers,	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	650	386
Caissons de Safran,	. . .	. . .	. . .	12	. . .	. . .	. . .	14	
Drogues pour la Peinture,	Quintaux,	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	57	
Cazcrillos, ou grosses Toiles,	Pieces,	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	88,868
Encens,	Quintaux,	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	. . .	22½

TABLEAU des Marchandises & Denrées parties chaque année, depuis 1748 jusqu'en 1753, des Ports d'Espagne, pour ses Colonies du Continent de l'Amérique; Droits qu'elles ont acquittés; leur Valeur courante dans le Nouveau-Monde; Frais qu'elles ont supportés; leur produit net pour la Métropole.

NOMS des Colonies du Continent de l'Amérique.	ENVOIS.	Quantités de Tonneaux.	QUANTITÉS	ET ESPECES DE MARCHANDISES.	VALEUR primitive des Marchandises espagnoles.	VALEUR primitives des Marchandises étrangeres.	DROITS QUI S'ACQUITTENT EN ESPAGNE. Droits d'entrée à Cadix, sur les Marchandises étrangeres.	Droits de sortie à Cadix, tant sur les Marchandises espagnoles qu'étrangeres.	Droits de sortie pour l'Amirauté.	Avaries aux propriétaires des vaisseaux.	VALEUR desdites Marchandises à bord.	VALEUR arbitrée desdites Marchandises en Amérique.	FRAIX POUR LE TRANSPORT à l'entrée & au debit en AMÉRIQUE. Produit du fret de Cadix à l'Amérique.	Produit du droit d'entrée & d'alcavala en Amérique.	Produit de la commission de vente, & des retours d'Amérique.	PRODUIT net desdites Marchandises, Fraix déduits de l'arbitrage du commerce d'Europe.
					liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.
LA NOUVELLE-ESPAGNE.	PAR LE ROI.		9000 quintaux.	Vif-argent.	3,600,000						3,600,000	3,600,000				3,600,000
	PAR LE COMMERCE.	282 1/2	46945 palmos cubiques	Toileries, Draperies. Soieries, Merceries. Clincailleries.	3,586,297			139,418	7,456	69,404	3,802,585	6,337,642	272,659	633,763	483,118	4,948,102
		847	140836 idem.	idem.		10,074,425	684,485	418,284	22,368	208,212	11,407,754	19,012,927	817,978	1,901,292	1,449,356	14,844,301
		4 3/5	80 quintaux.	Safran.	212,314			2,376	126	1,182	215,998	259,200	4,646	25,920	20,009	208,625
		50		Effets divers.	122,827			4,784	299	2,609	130,479	217,468	9,351	21,746	16,577	169,794
		70	12000 pieces	Ecrues.		308,372	39,641	38,880	1,905		388,798	648,000	64,800	64,800	47,976	470,424
		223	89000 rames	Papier.		428,983	157,631	264,330	14,135		865,079	1,682,100	440,550	168,210	114,065	959,275
		52	1608 1/2 quintaux.	Cire.		347,231	33,210	34,743	1,737		416,921	833,954	86,859	83,394	61,611	602,090
		28	766 1/2 idem.	Cannelle.		1,004,622	85,045	66,234	3,197		1,159,098	1,862,838	82,792	186,283	141,902	1,451,861
		492	14773 idem.	Fer.	285,782			31,909	1,404		319,095	1,116,838	99,717	111,683	83,149	822,289
		100	3000 idem.	Acier.		91,129	11,285	25,920	1,264		129,598	324,000	28,350	32,400	24,144	239,106
		911 1/2	14580 barils.	Eau-de-vie.	808,160			55,112	2,778		866,050	3,149,280	787,320	314,928	214,998	1,832,034
		609 1/2	9750 idem.	Vin.	446,286			26,325	1,238		473,849	1,842,750	526,500	184,275	123,271	1,008,704
		166 2/3	3000 quintaux.	Huile	119,308			9,720	571		129,599	388,800	162,000	38,880	24,050	163,870
		60	9960 palmos cubiques.	Toileries, Draperies, &c.	757,449			29,580	3,163	16,565	806,757	1,344,600	52,063	134,460	102,721	1,055,356
		180	29970 idem.	idem.		2,109,263	169,929	89,010	9,519	49,840	2,427,561	4,045,950	156,658	404,595	309,092	3,175,605
		3 1/3	100 quintaux.	Cire.		21,587	2,064	2,160	108		25,919	51,840	8,100	5,184	3,726	34,830
		2 2/3	400 pieces.	Ecrues.		10,215	1,321	1,296	127		12,959	21,600	2,700	2,160	1,578	15,162
		6 2/3	200 quintaux.	Acier.		5,988	752	1,728	171		8,639	21,600	2,430	2,160	1,589	15,421
		50	1500 idem.	Fer.	28,874			3,240	285		32,399	113,400	12,150	11,340	8,364	81,546
					9,967,297	14,401,815	1,185,343	1,245,059	71,811	347,812	27,219,137	46,874,787	3,617,623	4,327,473	3,231,296	35,698,395
					liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.
CARTHAGÈNE.	PAR LE COMMERCE.	180	29880 palmos cubiques.	Toileries, Draperies, &c.	2,282,616			88,743	4,745	44,174	2,420,278	4,033,800	173,542	363,043	310,987	3,186,228
		540	89910 idem.	idem.		6,431,511	436,962	267,032	14,279	132,922	7,282,706	12,137,850	522,197	1,092,408	935,771	9,587,474
		10	300 quintaux.	Cire.		66,290	4,665	6,480	324		77,759	129,600	16,200	11,664	9,582	92,154
		7	1200 pieces	Ecrues.		32,468	2,332	3,888	190		38,878	64,800	6,480	5,832	4,853	47,635
		22 1/2	9000 rames.	Papier.		54,071	5,248	26,730	1,429		87,478	170,100	44,550	15,309	11,681	98,560
		150	4500 quintaux.	Fer.	87,051			9,720	428		97,199	340,200	30,375	30,618	25,622	253,585
		20	600 idem.	Acier.		18,923	1,555	5,184	257		25,919	64,800	5,670	5,832	4,884	48,414
					2,369,667	6,603,263	450,762	407,777	21,652	177,096	10,030,217	16,941,150	799,114	1,524,706	1,303,380	13,314,050
					liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.
CARAQUE.	PAR LE COMMERCE.	48	8000 palmos cubiques.	Toileries, Draperies, &c.	609,663			23,760	1,270	13,305	647,998	1,080,000	41,817	97,200	83,441	857,542
		120	19980 idem.	idem.		1,425,532	97,102	59,340	3,173	33,230	1,618,377	2,697,300	104,439	242,757	208,395	2,141,709
		200	6000 quintaux.	Fer.	116,068			12,960	571		129,599	453,600	38,880	40,824	34,225	339,671
		20	600 idem.	Acier.		18,923	1,555	5,184	257		25,919	64,800	5,832	5,832	4,878	48,258
		3 1/3	400 idem.	Cire.		22,096	1,555	2,160	108		25,919	43,200	5,400	3,888	3,193	30,719
		4 1/3	800 pieces	Ecrues.		21,645	1,555	2,592	127		25,919	43,200	5,184	3,888	3,202	30,926
		700	10000 barils.	Farines.	403,726			27,000	1,270		431,999	1,3500,000	432,000	121,500	89,695	706,805
		166	3000 idem.	Eau-de-vie.	166,288			11,340	571		178,199	486,000	145,800	43,740	32,664	263,796
		55	1000 idem.	Vin.	45,772			2,700	127		48,599	135,000	48,600	12,150	8,762	65,488
		42	570 quintaux.	Huile.	29,827			2,430	143		32,400	81,000	38,880	7,290	4,883	29,947
		17		Passes & Amandes.	30,974			1,350	75		32,399	64,800	2,430	5,832	5,009	51,529
					1,402,321	1,488,196	101,767	250,816	7,692	46,535	3,197,327	6,498,900	869,262	584,901	478,347	4,566,390
					liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.
LIMA.	PAR LE COMMERCE.	225 1/2	37500 palmos cubiques.	Toileries, Draperies, &c.	2,795,429			111,375	5,955	124,740	3,037,499	5,062,500	490,050	553,914	742,474	3,276,062
		676	112500 idem.	idem.		7,839,537	546,750	334,125	17,867	374,220	9,112,499	18,225,000	1,470,150	2,002,300	2,684,215	12,068,335
		42	7000 idem.	Clincailleries.		310,133	22,680	20,790	1,112	23,284	377,999	756,000	91,476	82,204	110,172	472,148
		33	984 quintaux.	Cires.		217,432	15,303	21,254	1,063		255,052	637,632	79,704	69,262	92,824	395,842
		45	18000 rames.	Papier.		108,143	10,497	53,460	2,858		174,958	340,200	145,800	34,061	45,553	114,786
		9	1500 pieces.	Ecrues.		40,585	2,916	4,860	238		48,599	97,200	12,150	10,558	14,150	60,342
		400	12000 quintaux.	Fer.	232,136			25,920	1,143		259,199	907,200	388,800	90,830	121,473	306,097
		42	7000 palmos cubiques.	Meubles.		143,424	11,340	10,395	556	23,284	188,999	378,000	91,476	40,456	31,519	214,549
					3,027,565	8,659,254	609,486	582,179	30,792	545,528	13,454,804	26,403,732	2,769,606	2,883,585	3,842,380	16,908,161
					liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.
BUENOS-AIRES.	PAR LE COMMERCE.	75	12450 palmos cubiques.	Toileries, Draperies, &c.	944,182			36,976	1,977	25,313	1,008,448	1,882,440	99,425	169,419	193,834	1,419,762
		225	137462 idem.	idem.		2,659,027	182,067	111,263	5,950	76,153	3,034,460	5,664,330	299,174	509,789	583,251	4,272,116
		4 1/6	125 quintaux.	Cire.		27,621	1,944	2,700	135		32,400	64,800	10,115	5,832	6,414	42,429
		3	500 pieces.	Ecrues.		13,528	972	1,620	79		16,199	32,400	4,050	2,916	3,246	22,188
		22 1/2	9000 rames.	Papier.		54,071	5,248	26,730	1,429		87,478	194,400	66,825	17,496	17,841	92,238
		100	3000 quintaux.	Fer.	58,034			6,480	286		64,800	280,800	30,375	25,272	28,315	196,838
		8 1/3	250 idem.	Acier		7,884	648	2,160	107		10,799	27,000	3,543	2,430	2,698	18,329
					1,002,216	2,762,131	190,879	187,929	9,963	101,466	4,254,584	8,146,170	513,517	733,154	835,599	6,063,900

BÉNÉFICE SUR LES ENVOIS d'Espagne en Amérique.

NOMS DES CONTINENTS où les MARCHANDISES sont envoyées, & d'où les retours proviennent.	VALEUR des Marchandises à bord.	PRODUIT NET desdites Marchandises en Amérique.	BÉNÉFICE.
	liv.	liv.	liv.
LA NOUVELLE-ESPAGNE,	27,219,137	35,698,395	8,479,258
CARTHAGÈNE,	10,030,217	13,314,050	3,283,833
CARAQUE,	3,197,327	4,566,390	1,369,063
LIMA,	13,454,804	16,908,161	3,453,357
BUENOS-AIRES,	4,254,584	6,063,900	1,809,316
	58,156,069	76,550,896	18,394,827

BÉNÉFICE SUR LES RETOURS en Productions d'Amérique en Espagne.

	COUT des Productions d'Amérique rendues en Espagne.	VALEUR desdites Productions en Europe.	BÉNÉFICE.
	liv.	liv.	liv.
POUR LE ROI	404,673	529,200	124,527
POUR LE COMMERCE.	13,741,249	17,936,219	4,194,970
Idem.	805,957	851,765	45,808
Idem.	6,057,465	6,592,590	535,125
POUR LE ROI.	1,348,580	1,381,569	32,989
POUR LE COMMERCE.	5,638,560	6,059,199	420,639
Idem.	2,706,158	3,247,360	541,202
	30,702,642	36,597,902	5,895,260

RÉCAPITULATION des Bénéfices.

	liv.
Sur les Envois,	18,394,827
Sur les Retours,	5,895,260
TOTAL	24,290,087

Dont il faut déduire, 1°. 6,596,205 liv. pour les fraix & droits de 52,963,436 liv. qui ont été importées en or & en argent pour le compte du commerce; 2°. 157,516 liv. des bénéfices que le Roi a faits sur les retours en productions, ... 6,753,721

PARTANT, le bénéfice net du Commerce est de 17,536,366

TABLEAU des Productions, de l'Or & de l'Argent envoyés chaque année, depuis 1748 jusqu'en 1753, par le Continent de l'Amérique à l'Espagne; leur Valeur dans le Lieu de leur Origine; leur Coût dans la Métropole; Fraix & Droits qu'elles ont acquittés; leur Prix courant en Europe.

RETOURS.	QUANTITÉS	ET ESPECES DE PRODUCTIONS.	VALEUR desdites Productions en Amérique.	PRODUIT du Fret.	PRODUIT du Droit d'Indult & Garde-côtes.	PRODUIT du Droit de Douane.	PRODUIT du Droit de Consulat.	PRODUIT du Droit d'Église.	PRODUIT du Droit d'Amirauté.	COMPTAGE de l'Or & de l'Argent.	COUT desdites Productions à Cadix.	VALEUR courante desdites Productions en Europe.
			liv.	liv.	liv	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.
POUR LE ROI.	5634 quintaux	Cuivre.	259,200	97,200	17,010		3,402	850	340		378,002	453,600
	290	Cacao Soconusco.	12,960	7,603	1,755	4,018	237	60	38		26,671	75,600
		Or & Argent.	6,480,000	128,547	583,513		64,800	38,800	6,480	32,173	5,625,607	5,625,607
POUR LE COMMERCE.	4000 quintaux	Cochenille fine.	6,426,000	82,620	826,200	69,120	45,900	11,475	8,032		7,469,347	8,262,000
	200	Granille.	114,750	4,131	4,500	2,956	573	144	73		127,217	137,000
	100	Poussiere de Cochenille.	34,425	2,065	2,295	1,478	286	72	36		40,657	52,785
	300	Cochenille Silvestre.	103,275	6,196	6,885	4,434	859	216	110		121,975	158,355
	6000	Indigo Goathimala.	4,160,160	221,875	208,008	88,505	17,334	4,333	3,328		4,703,543	7,626,960
	7500	Jalap.	648,000	162,000	60,750	34,307	4,050	1,012	972		911,089	972,000
	50	Vanille.	116,640	933	9,331	8,748	1,166	292	149		137,259	431,568
	10350	Bois de Campêche.	28,107	22,485	21,080	15,872	562	140	169		88,415	112,428
	310	Bois de Brésillet.	853	1,365	1,066	481	34	8	6		3,813	4,266
	47	Carmin.	54,000	864	5,062	810	54	13	81		60,884	81,000
	6	Ecaille.	20,250	648	1,215		162	40	24		22,339	24,300
	47	Rocou.	10,800	1,728	1,350	203	135	33	25		14,274	21,600
	30	Salsepareille.	2,770	1,105	259	296	28	6	4		4,468	4,147
	40	Baume.	27,540	1,468	2,868	2,211	229	57	46		34,419	45,920
	5	Sang de Dragon.	216	86	13		3				318	270
	100	Cuirs en poils.	540	432	101	152	5	1	1		1,232	1,620
		Or & argent.	37,716,047	748,192	3,365,402		374,288	226,296	37,716	188,807	32,775,345	32,775,345
			56,216,353	1,491,543	5,118,753	233,589	514,107	283,928	57,630	220,980	52,546,874	56,866,371
			liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.
POUR LE COMMERCE.	4880 quintaux	Cacao Guayaquil.	305,856	112,147	41,418	94,830	4,205	1,051	897		560,404	509,760
	580	Quinquina.	93,744	13,392	20,925	1,437	1,339	335	334		131,506	200,880
	17	Laine de Vigogne.	10,395	415	935	313	103	26	14		12,201	12,474
	1 1/2	Vanille.	3,240	25	259	243	32	8	4		3,811	11,988
	7	Ecaille.	3,915	125	234		32	8	4		4,318	4,698
	15	Nacre de Perle.	1,020	272	105		17	4	2		1,420	1,701
	16	Baume.	11,340	302	1,181	910	95	23	19		13,810	18,900
	42	Sang de Dragon.	1,911	764	119		25	5	2		2,826	2,389
	6	Huile Marie.	135	108	135				3		381	2,700
	7	Salsepareille.	648	162	60	69	7	1	1		948	972
	1	Ivoire.	259	17	14		4	1			295	388
	2030	Bois de Brésillet.	5,859	9,374	7,323	3,308	236	57	46		26,203	29,295
	2100	Cuirs en poil.	11,340	9,072	2,126	3,201	134	33	13		25,920	34,020
	188	Coton.	16,200	3,888	690		113	28	34		20,954	21,600
		Or & Argent.	14,087,304	164,773	799,969		94,084	84,524	14,086	70,436	12,859,434	12,859,434
			14,553,166	314,836	875,493	104,311	100,426	86,104	15,459	70,436	13,664,491	13,711,199
			liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.
POUR LE COMMERCE.	37000 quintaux	Cacao.	2,916,000	1,368,576	315,900	723,282	21,384	10,692	6,842		5,362,676	5,832,000
	2580	Tabac.	59,400	95,040	11,137	12,753			178		178,508	178,200
	157	Indigo.	108,540	5,788	5,427	2,309	377	188	86		122,715	198,990
	22000	Cuirs en poil.	118,800	190,080	22,275	33,543	990	495	356		366,539	356,400
		Dividivi.	27,000								27,000	27,000
		Or & Argent.	239,144	4,782	21,522		2,390	1,434	239	1,195	207,582	207,582
			3,468,884	1,664,266	376,061	771,887	25,141	12,809	7,701	1,195	6,265,020	6,800,172
			liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.
POUR LE ROI.	132 quintaux	Quinquina.	21,288	9,124	4,752	325	303	76	76		35,944	745,619
	5634	Cuivre.	194,150	194,150	17,039		3,397	849	339		409,924	420,650
	10600	Etain.	488,160	366,120	38,137		7,627	1,906	762		902,712	915,300
		Or & Argent.	1,620,000	57,475	131,070		16,200	9,720	1,620	8,900	1,395,015	1,395,015
POUR LE COMMERCE.	31000 quintaux	Cacao Guyaquil.	1,944,000	1,944,000	263,250	602,735	26,730	6,681	5,702		4,793,098	3,240,000
	468	Quinquina.	75,480	32,348	16,848	1,159	1,079	270	269		127,453	161,741
	5216	Cuivre.	179,746	279,746	15,676		3,145	787	315		379,415	389,458
	470	Laine de Vigogne.	270,000	32,400	24,300	8,131	2,700	675	388		338,594	324,000
		Or & Argent,	23,647,849	838,384	1,913,326		213,507	141,887	23,648	117,439	20,399,658	20,399,658
			28,440,673	3,653,747	2,424,398	612,350	274,688	162,851	33,119	126,339	28,781,813	27,291,441
			liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.
POUR LE COMMERCE.	300 quintaux	Laine de Vigogne.	172,800	11,059	15,552	5,204	1,728	432	248		207,023	207,360
	150000	Cuirs en poil.	810,000	1,296,000	151,875	228,705	8,100	2,025	2,430		2,499,135	3,240,000
		Or & Argent.	5,304,705	128,647	401,188		45,423	31,828	5,305	26,523	4,665,791	4,665,791
			6,287,505	1,435,706	568,615	233,909	55,251	34,283	7,983	26,523	7,371,949	8,113,151

OBSERVATIONS.

LE Produit net des Marchandises envoyées dans la NOUVELLE-ESPAGNE monte à 35,698,395 livres, & les retours qui en proviennent, ne devroient présenter que le remboursement de ce Produit. Cependant l'objet de ces Retours s'éleve à une somme de 56,216,533 livres, & surpasse de beaucoup celle du Produit net. Pour rendre raison de la supériorité des Retours sur les Envois, on a formé au pied de ce Tableau un état de leur distribution, par lequel on voit la cause de cette différence.

Il en est de même pour CARTHAGÈNE, CARAQUE, LIMA & BUENOS-AIRES.

Indépendamment des Droits énoncés dans ce Tableau, auxquels les Marchandises sortant d'Espagne pour le Continent d'Amérique, sont assujetties, elles sont encore soumises à d'autres Droits qui sont à la charge du Propriétaire du Vaisseau, qui est tenu de les acquitter sur le produit des avaries & du fret qui lui sont accordés. Ces Droits sont le Droit de Tonneau pour le Roi, qui se perçoit à différents taux, suivant la nature des Marchandises & les Ports de l'Amérique; celui de Tonneau pour St. Elme, qui se perçoit à raison de 9 liv. 3 s. 7. den. 17/85 par Tonneau; celui de Tonneau pour l'Amirauté, qui se perçoit sur le pied de 4 liv. 6 s. 4 d. 68/85 par Tonneau; & enfin celui pour le canal de Trocadero, qui se perçoit à différents taux, suivant la nature des Marchandises. Voici le Produit de ces différents Droits :

NOMS, DES CONTINENTS.	PRODUIT du Droit de Tonneau pour le Roi.	PRODUIT du Droit de Tonneau pour St. Elme.	PRODUIT du Droit de Tonneau pour l'Amirauté.	PRODUIT du Droit de Tonneau pour le Trocadero.
	liv.	liv.	liv.	liv.
NOUVELLE-ESPAGNE.	912,460	37,918	17,870	24,372
CARTHAGÈNE.	167,656	8,529	4,011	6,702
CARAQUE.		12,624		
LIMA.	1,085,967	13,515	6,360	9,648
BUENOS-AIRES.	92,860	4,017	1,891	2,948
	2,258,945	76,673	30,132	43,700

DISTRIBUTION DES RETOURS.

NOMS DES COLONIES D'AMÉRIQUE.	Montant des Retours en productions d'Amérique.	Montant des Retours en Or & en Argent.	TOTAL des Retours.	Pour valeur des Marchandises dont le produit net en Amérique est établi dans ce Tableau. En Denrées.	En Or & Argent.	Pour le produit du Fret, déduction faite de la depense des Vaisseaux.	Pour valeur du Vif-argent envoyé par le Roi & le montant des Droits non employés.	Pour le montant de la commission, déduction faite de la depense des Facteurs en Amérique.	Pour le compte du Vice-Roi & des autres Officiers.	TOTAL de la distribution des Retours.
	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.	liv.
LA NOUVELLE-ESPAGNE,	12,020,486	44,196,047	56,216,533	11,748,326	20,350,069	2,824,200	6,752,160	2,474,771	12,067,007	56,216,533
CARTHAGÈNE,	465,862	14,087,304	14,553,166	465,862	12,848,188	483,116		756,000		14,553,166
CARAQUE,	3,229,740	239,144	3,468,884	2,958,196	239,144			271,544		3,468,884
LIMA,	3,172,824	25,267,849	28,440,673	2,463,226	14,444,935	2,283,606	2,323,728	2,700,000	4,225,178	28,440,673
BUENOS-AIRES,	982,800	5,304,705	6,287,505	982,800	5,081,100	56,205		167,400		6,287,505
	19,871,712	89,095,049	108,966,761	18,618,410	52,963,436	5,647,127	9,075,888	6,369,715	16,292,185	108,966,761

